LIBRERIA ORLANDI
R. BIBLIOTECA NAZ.LE
368
R. BIBLIOTECA NAZ.LE
NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

POLYBE

—

HISTOIRE

GÉNÉRALE

Digitized by Google

PARIS — IMPRIMERIE DE GUSTAVE GRATIOT,
11, rue de la Monnaie.

Digitized by Google

430255

POLYBE

HISTOIRE
GÉNÉRALE

TRADUCTION NOUVELLE PLUS COMPLÈTE QUE LES PRÉCÉDENTES

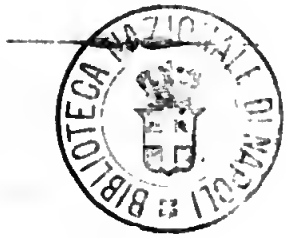
PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

ACCOMPAGNÉE DE NOTES ET SUIVIE D'UN INDEX

PAR M. FÉLIX BOUCHOT

Professeur de Rhétorique au Collége royal de Versailles

TOME DEUXIÈME



PARIS

ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE

RUE VOLTAIRE, 4 ET 6.

1847

Digitized by Google

HISTOIRE

GÉNÉRALE.

LIVRE VII.

SOMMAIRE.

I, II. Défection de Capoue. Fidélité des Pétiliniens. — II, III. Traité d'Annibal avec Philippe de Macédoine. Prise d'Oricon par ce prince.—III-VIII. État de la Messénie. Philippe à Messène. Digression sur la conduite de ce prince. Sa visite à l'Acropole de Messène. Polybe compare les effets des conseils de Démétrius de Pharos et d'Aratus sur Philippe.—VIII-XII. Hiéronyme, roi de Syracuse; il adresse des députés à Annibal. Le préteur romain en voie des commissaires à Hiéronyme, qui les repousse. Les ambassadeurs syracusains à Carthage. Exigences d'Hiéronyme. Les Carthaginois consentent à tout. Conseil tenu à Syracuse, où la guerre contre Rome est décidée. — XII, XIII. Hiéronyme périt assassiné à Léontium. — XIII-XV. Digression sur Hiéronyme, sur Hiéron et sur Gélon, son fils. — XV-XVIII. Siége de Sardes. Stratagème de Logoras. Prise de la ville.

(Résultats de la bataille de Cannes. — Défection d'un grand nombre de villes. — Noble fidélité de quelques-unes. — Capoue livrée à Annibal; les Pétiliniens restent dans le parti des Romains.)

I. Les Capouans, qui regorgeaient de richesses grâce à la fertilité de leur territoire, vinrent échouer contre l'écueil du plaisir et du luxe : ils surpassèrent la réputation de mollesse que s'étaient faite Crotone et Sybaris. Incapables de supporter le poids de leur prospérité, ils appelèrent Annibal. Aussi, plus tard, furent-ils horriblement maltraités par les Romains. Les Pétiliniens, au contraire, leur restèrent fidèles : ils poussèrent même si loin la constance, qu'assiégés par Anni-

bal, ils se nourrirent d'abord du cuir qu'ils trouvèrent dans la ville, mangèrent ensuite l'écorce et les petits bourgeons des arbres plantés à l'intérieur, soutenant ainsi pendant onze mois un étroit blocus, sans que nul ne vînt les secourir, jusqu'à ce qu'enfin, Rome se relevant, ils se livrèrent à elle[1].

Capoue, en passant aux Carthaginois, entraîna avec elle la plupart des autres villes.

(Annibal continue sa marche à travers la campagne, attaque Noles inutilement, se retire à Capoue et s'empare de Casilin. — Succès balancés. — Les Romains vainqueurs en Espagne, les Carthaginois en Afrique et en Cisalpine. — Furius est battu par les)

Massyles ou Massyliens[2].

(Sur ces entrefaites, Philippe envoie une ambassade à Annibal. — Arrivée clandestine de ces députés. — Leur arrestation. — On saisit sur eux le texte du traité signé avec Annibal[3].)

II.[4] Serment au traité est prêté, d'un côté, par Annibal, par Magon, Myrcal et Barmocal, par tous les sénateurs carthaginois ici présents, et par tous les soldats africains réunis en ce camp; et de l'autre, par l'Athénien Xénophane, fils de Climaque, qu'a envoyé vers nous le roi Philippe, fils de Démétrius, en son nom et en celui des Macédoniens et de leurs alliés : nous concluons cette alliance en présence de Jupiter, de Junon, d'Apollon, ainsi que du dieu suprême des Carthaginois, d'Hercule[5], et d'Iolaüs; en présence de Mars, de Triton, de Neptune; en présence des divinités mêlées à l'expédition, le Soleil, la Lune et la Terre; en présence des fleuves, des prairies et des eaux; en présence de tous les dieux qui veillent sur Carthage et de tous ceux qui gouvernent la Macédoine et le reste de la Grèce, et des divinités guerrières qui président à

[1] Tite Live, liv. XXIII, chap. XIV-XXX, passim.
[2] Édition Firmin Didot, *incerta fragmenta*.
[3] Tite Live, liv. XXIII, chap. XXXIII-XXXIX.
[4] Ce traité forme le neuvième chapitre de l'édition Firmin Didot.
[5] Les Carthaginois, comme descendants des Tyriens, adoraient Hercule.

ce serment. Le général Annibal et les sénateurs qui l'accompagnent, toutes les troupes carthaginoises qu'il commande ont dit : « Soit fait, avec votre bon plaisir et le nôtre, ce traité de sincère amitié et de mutuelle bienveillance : ne voyons plus en nous que des amis, des frères et des parents. Philippe, les Macédoniens et tous les autres Grecs ses alliés veilleront à la sûreté commune, d'abord des Carthaginois eux-mêmes, du général Annibal, de tous ceux qui l'ont suivi ; ensuite à celle des peuples qui, établis sur les terres du peuple de Carthage, jouissent des mêmes droits que lui ; à celle d'Utique, des villes et cités leurs sujettes, de leurs soldats, de leurs alliés, et enfin de toutes les provinces et places avec qui nous avons déjà amitié, en Italie, en Gaule, en Ligurie, ou qui pourraient, dans l'avenir, s'unir à nous. De même Philippe, les Macédoniens et tous les Grecs qui lui sont alliés, sont placés sous la sauvegarde des armées carthaginoises, des habitants d'Utique, de toutes les villes et peuplades soumises à Carthage, de leurs troupes, des places et des peuples qui, en Italie, en Gaule, en Ligurie et autres provinces, ont embrassé le parti de Carthage. Nous ne nous tendrons pas mutuellement d'embûches, et n'emploierons ni ruse, ni dol à l'égard les uns des autres. Les Macédoniens, sans arrière-pensée ni fourbe, se déclarèrent, en fidèles alliés, ennemis des ennemis de Carthage, excepté à l'égard des rois, villes et ports auxquels l'amitié et les serments les lient déjà. D'autre part, les Carthaginois traiteront en ennemis les ennemis du roi Philippe, à l'exception des villes, rois et nations à qui ils sont unis par l'amitié et par le serment. Les Macédoniens seconderont Carthage dans la guerre qu'elle soutient contre les Romains, jusqu'à ce que les dieux y aient mis une heureuse fin. Ils lui prêteront aide et appui tant qu'il sera nécessaire, d'après les conventions du traité. Si les dieux nous accordent, à nous nations contractantes, de réussir dans cette lutte contre

Rome et contre ses alliés, et que les Romains demandent la paix, nous ne la leur accorderons qu'à ces conditions expresses : que l'amitié de Rome comprenne à la fois les Macédoniens et les Carthaginois ; qu'ils ne puissent jamais déclarer la guerre à la Macédoine ni s'établir à Corcyre, à Apollonie, à Épidamne, à Pharos, à Dimale, à Parthénum, à Atentanie ; qu'ils rendent à Démétrius de Pharos ceux de ses parents qu'ils retiennent en Italie. Si les Romains attaquent l'une ou l'autre nation, nous nous prêterons un mutuel appui, tant qu'il sera nécessaire. Dans le cas où la guerre viendrait d'ailleurs, même intervention mutuelle, en exceptant toujours les rois, les villes et les pays avec qui nous avons antérieurement juré amitié. Dans le cas où il plairait de retrancher de ce traité ou d'y ajouter quelque condition, nous le ferons à l'amiable. »

(Peu après ce traité, Philippe s'empara par trahison d')

Oricon[1], située à l'entrée de l'Adriatique, à droite.

(Polybe passe en Grèce. — Conduite de Philippe envers ses alliés. — Livré aux conseils de Démétrius de Pharos, il ne ménage plus les Péloponésiens. — Il dévoile son odieux caractère à Messène. — État de la Messénie.)

III.[2] La démocratie était alors en vigueur dans la Messénie : et comme les hommes les plus illustres par leur naissance s'étaient vus contraints de fuir, ceux qui s'étaient emparés des biens des émigrés étaient maîtres absolus du pouvoir ; les anciens citoyens qui étaient demeurés dans la ville supportaient avec peine d'être sur le même pied que ces nouveaux parvenus.

(Parmi ces mécontents était Gorgus.)

Gorgus ne le cédait à personne par la richesse et

[1] Édition Firmin Didot, *fragmenta incerta*.
[2] Chap. x, édition Firmin Didot.

la naissance; comme athlète, dans sa jeunesse, il avait été le plus célèbre de tous ceux qui prétendaient à la palme des jeux gymniques. Sa beauté, le train qu'il menait, le nombre de ses couronnes lui donnèrent le premier rang. Lorsque, laissant là le métier d'athlète, il s'adonna à la politique et se mêla du gouvernement, il sut encore acquérir sur cette nouvelle scène la même gloire que sur l'ancienne; il n'eut jamais cette rudesse qui d'ordinaire est le partage des athlètes, et, de l'avis de tous, passa pour un homme d'une sagesse, d'une habileté consommée dans la conduite des affaires.

(Philippe aigrit les deux partis en l'absence d'Aratus, au lieu de les concilier.—Dissensions intestines.—Magistrats massacrés[1].—A ce propos, digression.)

IV.[2] Je veux interrompre un instant cette histoire, et dire quelques mots sur Philippe, parce qu'ici commencent la révolution qui s'opère dans son caractère, sa conversion, son emportement au mal. Il me semble que pour les hommes d'État qui veulent retirer de l'histoire quelque enseignement, il ne saurait y avoir de plus frappante leçon que l'exemple de ce prince; car, l'éclat même de son règne et la distinction naturelle de son esprit ont mis dans une vive lumière et exposé aux regards de tous les Grecs non-seulement les bons et les mauvais sentiments par où passa Philippe, mais encore les effets contraires de ces diverses alternatives. Que lors de son avénement au trône, par exemple, la Thessalie, la Macédoine et toutes les provinces de son empire lui aient montré plus de soumission et d'amour qu'à aucun autre roi, malgré sa jeunesse, il est facile de le conclure de ce qui suit. Bien qu'il fût souvent arraché à son royaume par la guerre contre les Étoliens et les Lacé-

[1] Voir Plutarque, *Aratus*, passim, et aussi quelques détails à recueillir chez Polybe lui-même, paragraphes 6, 7.
[2] Chapitre XII, dans l'édition Firmin Didot.

démoniens, nulle révolte n'éclata parmi les peuples dont j'ai parlé, aucune même des nations barbares voisines n'osa toucher à la Macédoine. Il n'est pas non plus d'expression pour rendre l'amour et le dévouement d'Alexandre[1], de Chrysogone et de quelques autres favoris à l'égard de ce prince, et on peut aisément se figurer l'affection que lui portèrent le Péloponèse et la Béotie, en reconnaissance des bienfaits dont il les combla coup sur coup, en si peu de temps. Bref, on serait en droit d'affirmer que Philippe fut d'abord, par sa générosité, l'idole de la Grèce entière. Une preuve éclatante, solennelle entre mille, de l'influence attachée à sa noble et franche conduite, c'est que les Crétois, ramenés enfin entre eux à la concorde, le choisirent pour chef de leur île entière, et que tout fut réglé sans l'intervention de la force et des armes : beau succès à peu près sans exemple. Mais depuis son indigne conduite à Messène, les peuples entrèrent à son égard dans des sentiments tout contraires, comme il était naturel. En adoptant des maximes opposées à celles qu'il avait suivies autrefois, et en faisant sentir à la Grèce les effets de ces nouveaux principes, il devait donner aux idées d'autrui une tournure nouvelle et arriver dans ses entreprises à des effets tout différents des premiers. C'est ce qui eut lieu, et cette vérité deviendra manifeste aux yeux du lecteur par ce que nous dirons plus tard.

(Aratus arrive le lendemain du massacre. — Il détourne le roi de s'emparer d'Ithome[2].)

V.[3] Philippe, qui souhaitait ardemment se rendre maître de la citadelle de Messène, dit un jour aux ma-

[1] Alexandre était chef des gardes du corps.
[2] *Aratus*, Plutarque, LV.
[3] Paragraphe 11, édition Firmin Didot.

gistrats qu'il désirait visiter l'Acropole et sacrifier à Jupiter. Il s'y rendit, suivi d'un grand cortége, et lorsque pendant le sacrifice il eut reçu les entrailles des victimes, il les eut à peine en main, que se penchant quelque peu pour les présenter à Aratus et à ceux qui l'entouraient, il leur demanda ce qu'elles annonçaient, si elles marquaient qu'il fallût sortir de la citadelle ou bien s'y établir. Aussitôt Démétrius, profitant de la circonstance : « Si tu n'as que les sentiments d'un devin, dit-il, nous devons partir d'ici ; si tu as ceux d'un roi, y demeurer, afin que tu ne sois pas, une fois hors de cette place, réduit à chercher une occasion meilleure de t'en emparer : c'est seulement en tenant les deux cornes du bœuf que l'on peut l'abattre. » Par ces deux cornes, il faisait allusion à Ithome et à l'Acrocorinthe : le bœuf était le Péloponèse. Philippe se tourna alors du côté d'Aratus et lui dit : « Et toi, que me conseilles-tu ? » Aratus se taisait ; le roi le pressa de s'expliquer, et, après quelques moments d'hésitation, Aratus lui répondit : « Peux-tu, sans trahir la foi jurée aux Messéniens, rester maître de cet endroit, fais-le. Mais si en t'établissant dans cette citadelle, tu t'exposes à perdre toutes les autres et surtout la garde protectrice que tu as reçue d'Antigone, en retour de la protection même que tu accordes aux alliés (il voulait dire la fidélité), vois alors s'il ne vaut pas mieux emmener tes soldats, pour laisser ici la fidélité et conserver l'amour des Messéniens et des autres peuples qui te sont attachés. » Philippe était dans le cœur fort disposé à violer la foi jurée, comme il devint évident par ce qu'il fit dans la suite : mais déjà tout à l'heure amèrement blâmé par Aratus le fils d'avoir laissé égorger tant de nobles, et d'ailleurs touché de l'imposante franchise du père qui le suppliait d'écouter ses conseils, il abandonna son dessein, et, prenant la main d'Aratus : « Eh bien donc ! dit-il, reprenons le chemin par où nous sommes venus. »

(Aratus et Démétrius toujours en présence. — Aratus finit par quitter la cour. — Démétrius devient tout-puissant. — Histoire de l'influence exercée par ces deux hommes sur l'esprit du prince[1].)

VI.[2] Aratus eut à peine vu Philippe se jeter dans une guerre ouverte contre les Romains et changer complétement de conduite à l'égard de ses alliés, qu'imaginant mille raisons, mille difficultés, il fit tout pour le détourner de ses desseins. Nous avons au cinquième livre, sous la forme d'une simple assertion, et par anticipation, porté certain jugement qui maintenant est confirmé par les faits mêmes; nous voulons le rappeler ici au lecteur afin de ne laisser aucune de nos opinions sans démonstration suffisante. Lorsque, racontant la guerre d'Étolie, nous dîmes que Philippe avait détruit avec trop de colère les portiques et les offrandes du temple de Therme, et qu'il fallait moins attribuer ce crime à ce prince encore si jeune qu'à ses conseillers, nous ajoutâmes que la vie d'Aratus tout entière le défendait du reproche d'une telle impiété, mais qu'elle était dans le caractère de Démétrius de Pharos. Nous promîmes même de justifier ces paroles par la suite, nous réservant dès lors de fournir la preuve de cette pure affirmation à l'époque où, parce qu'Aratus fut en retard d'un seul jour, Philippe, poussé par Démétrius qui se trouvait à Messène, comme nous l'avons tout à l'heure montré en disant les malheurs de cette ville, s'abandonna à tous les crimes, et où après avoir, pour ainsi dire, goûté du sang humain et savouré le plaisir de tuer et de trahir ses alliés, d'homme qu'il était, il ne se changea pas en loup, suivant la tradition arcadienne, comme dit Platon[3], mais de bon

[1] Plutarque, *Aratus*.

[2] Dans l'édition Firmin Didot, XIII. Il nous a semblé que ce fragment serait mieux placé immédiatement après l'affaire de l'Acropole. Le paragraphe précédent formait une transition toute naturelle que nous avons cru devoir adopter.

[3] Voir Platon, *République*, liv. VIII, vers la fin.

prince devint un insupportable tyran. Les conseils que peu après donnèrent Aratus et Démétrius au sujet de la citadelle fournissent une nouvelle preuve plus éclatante encore de l'esprit qui animait ces deux hommes; il n'est pas permis de douter sur qui retombe la responsabilité des crimes commis à Therme.

VII. Ce premier fait de Therme reconnu, rien de plus facile que de voir la différence des maximes suivies par l'un et l'autre. En effet, Philippe, en obéissant aux avis d'Aratus, garda la foi promise aux Messéniens dans cette affaire de la citadelle, et appliqua ainsi, suivant le proverbe, quelque baume réparateur, quelque faible qu'il fût, sur la grande blessure qu'il avait faite à Messène, le massacre des nobles; en Étolie, au contraire, pour avoir écouté Démétrius, il se rendit, par le pillage des offrandes, sacrilége envers les dieux, et par la violation des droits de la guerre, coupable envers les hommes; il rompit enfin avec toute sa conduite passée en traitant ses ennemis comme un vainqueur implacable et cruel. De même pour la Crète. Tant qu'il suivit les conseils d'Aratus, il ne se permit aucune injustice, ne fit verser aucune larme dans tout le pays, obtint des Crétois, par sa douceur, une absolue obéissance, et força l'amour de tous les Grecs, grâce à l'excellence de son gouvernement. Mais lorsque ensuite, docile aux suggestions de Démétrius, il eut causé aux Messéniens les malheurs que nous avons racontés, il perdit à la fois et sa popularité chez ses alliés et son crédit dans la Grèce. Tant le choix raisonné d'un ami a d'influence sur un jeune prince et contribue à établir solidement ou à compromettre sa puissance! Cependant, par une indifférence inconcevable, les rois, pour la plupart, n'y font nulle attention.

(Retour en Italie. — Alternative de succès et de défaites. — Défection de la Sicile. — Histoire de ce pays. — Mort d'Hiéron. — Avé-

nement au trône d'Hiéronyme, neveu d'Hiéron et fils de Gélon. — Changement de politique. — Ce prince choisit des ministres hostiles à Rome. — Thrason, seul fidèle aux Romains, est tué sur la fausse accusation d'avoir voulu assassiner le roi [1].)

VIII.[2] Après la tentative faite sur la personne d'Hiéronyme, roi de Syracuse, et la disparition de Thrason, Zoïppus et Andranodore persuadèrent au prince d'adresser aussitôt des ambassadeurs à Annibal. Il choisit à ce sujet Polyclète de Cyrène, et Philodème d'Argos, et les fit partir pour l'Italie, avec ordre de parler aux Carthaginois d'un traité d'alliance; en même temps il dépêcha ses frères à Alexandrie. Annibal fit le plus gracieux accueil à Polyclète et à Philodème, flatta le jeune Hiéronyme des plus belles espérances, et lui envoya des députés parmi lesquels se trouvaient Annibal le Carthaginois, alors amiral, et Hippocrate avec son jeune frère Épicyde. Ces derniers, tous deux Syracusains, servaient depuis longtemps dans le camp d'Annibal, et s'étaient faits citoyens de Carthage par suite de l'exil de leur père, que l'accusation d'avoir porté la main sur un des fils d'Agathocle, Agatharque, avait contraint de quitter Syracuse. Lors donc que l'ambassade fut de retour dans cette ville, que Polyclète et Philodème eurent rendu compte de leur mission, et que le député carthaginois eut tenu le langage que lui dictaient les ordres d'Annibal, Hiéronyme se montra tout disposé à partager la fortune de Carthage. En conséquence, il demanda au Carthaginois Annibal, envoyé près de lui, de se transporter au plus vite en Afrique, et promit de lui adjoindre quelques ambassadeurs particuliers chargés de régler l'affaire avec ses concitoyens.

IX. Sur ces entrefaites, le préteur romain[3] qui rési-

[1] Tite Live, liv. XXIV, chap. I-VI.

[2] Nous n'avons pas encore adopté l'ordre suivi par Schweighæuser. Les dates nous semblent mieux se concilier avec la disposition que nous avons substituée à la sienne. Édition Firmin Didot, II.

[3] Appius Claudius.

dait à Lilybée, à la nouvelle de telles conférences, députa vers Hiéronyme quelques commissaires pour lui rappeler les traités signés avec ses ancêtres. Mais le prince, qu'importunait cette ambassade, répondit qu'il plaignait les Romains de s'être, en lâches qu'ils étaient, laissé honteusement vaincre par les Carthaginois. Comme les commissaires, étonnés de cette dureté, lui demandaient qui lui conseillait ces paroles, il leur montra les Carthaginois qui l'entouraient et les pria de leur prouver, s'il était possible, qu'ils avaient menti. Les Romains reprirent qu'ils n'avaient pas coutume de consulter leurs ennemis et l'engagèrent à ne rien oser contre les traités, parce qu'une conduite modérée serait à la fois plus juste et pour lui plus profitable. Hiéronyme déclara qu'il en délibérerait et leur ferait connaître ses intentions. Il leur demanda encore pourquoi, après avoir poussé avec cinquante vaisseaux jusqu'au cap Pachynum, sur la fausse nouvelle de la mort de son oncle, ils avaient ensuite regagné Lilybée. En effet les Romains, peu auparavant, informés à tort que Hiéron n'était plus, et craignant que les Syracusains, enhardis par l'âge du prince, qui restait sur le trône, ne tentassent quelque révolution, s'étaient avancés jusqu'à Pachynum; puis, instruits que Hiéron n'était pas mort, ils avaient rebroussé chemin. Les députés reconnurent ce fait et dirent que les Romains avaient porté leurs vaisseaux en avant pour veiller sur la jeunesse du roi et lui garantir le trône, mais qu'ensuite, certains que Hiéron vivait encore, ils avaient cru devoir se retirer. « Eh bien donc, reprit Hiéronyme, laissez-moi aussi, Romains, changer de manœuvre et garder seul ma puissance en me repliant vers l'alliance de Carthage. » Les Romains, suffisamment éclairés sur ses intentions, prirent congé du prince sans rien ajouter, et allèrent aussitôt faire leur rapport au chef qui les avait envoyés. Dès lors ils eurent l'œil sur le roi et s'en défièrent comme d'un ennemi.

X. Hiéronyme choisit pour commissaires Agatharque, Onésigène, Hipposthène, et les envoya, avec Annibal, auprès des Carthaginois pour conclure un traité aux conditions suivantes : « Les Carthaginois fourniront à Hiéronyme des subsides de terre et de mer, et quand les Romains auront été chassés de la Sicile, l'île sera divisée de telle manière que les deux provinces syracusaine et carthaginoise aient pour limite le fleuve Himère, qui dans sa plus grande étendue coupe la Sicile en deux parties égales. Les députés se rendirent à Carthage, et après quelques entrevues terminèrent promptement cette affaire : les Carthaginois consentirent à tout. Cependant, durant la négociation même, Hippocrate et Épicyde, qui disposaient du jeune roi et qui déjà l'avaient charmé par le récit des marches, des batailles, des succès d'Annibal en Italie, continuèrent leur œuvre en lui faisant entendre que plus que tout autre il pouvait prétendre au commandement de la Sicile entière, d'abord comme fils de Néréis, fille de Pyrrhus, que seul les Siciliens, par choix et par amour, avaient reconnu comme leur roi et leur chef commun, et ensuite par les droits qu'il tenait de son oncle Hiéron. Enfin ils s'emparèrent si bien de son esprit, que naturellement mobile, et d'ailleurs exalté par ces perfides conseillers, Hiéronyme n'eut plus d'autre pensée que cette domination universelle, et qu'au moment même où Agatharque remplissait à Carthage la mission que nous avons dite, il envoya une seconde ambassade pour réclamer l'empire de toute la Sicile et demander aux Carthaginois de lui prêter main-forte, avec promesse de les secourir dans leur expédition d'Italie. Les Carthaginois ne se dissimulaient pas combien était grande l'inconséquence, ou pour mieux dire la folie du jeune Hiéronyme ; mais ils savaient qu'il leur importait avant tout de ne pas négliger la Sicile. Ils entrèrent donc dans tous ses caprices ; et comme ils avaient déjà préparé des troupes et des vaisseaux, ils s'occupèrent de les faire passer à Syracuse.

XI. Les Romains, informés de ces nouvelles intrigues, envoyèrent une seconde fois au roi quelques ambassadeurs pour le prier de ne point rompre les anciens traités. Hiéronyme à ce propos rassembla son conseil et lui demanda ce qu'il devait faire. Les Syracusains, craignant la colère du prince gardèrent le silence; mais Aristomaque de Corinthe, Damippe de Lacédémone, Antinoüs de Thessalie, ouvrirent l'avis de rester fidèles aux Romains. Andranodore seul dit qu'il ne fallait pas laisser échapper une occasion si belle; que celle qui s'offrait était la seule où il fût possible de conquérir l'empire de la Sicile. Lorsque Andranodore eut parlé, Hiéronyme demanda à Hippocrate quelle était son opinion. Il répondit qu'il partageait celle d'Andranodore, et la délibération fut fermée. Ainsi se décida la guerre contre Rome. Hiéronyme voulut paraître habile dans sa réponse aux commissaires romains, et il s'y montra d'une maladresse qui n'était pas faite seulement pour leur déplaire, mais encore pour les irriter. Il leur dit qu'il leur demeurerait fidèle s'ils voulaient rendre tout l'or qu'ils avaient pris à son oncle Hiéron, s'ils restituaient le blé et les présents qu'ils avaient reçus de ce prince, s'ils consentaient à livrer aux Syracusains les campagnes et les villes en deçà du fleuve Himère. A ces mots, les députés et le conseil se séparèrent. Hiéronyme s'occupa des préparatifs de guerre, rassembla des troupes, les arma, et réunit toutes les provisions nécessaires.

(Hiéronyme, pour achever ses desseins, se rend à Léontium[1].—Il y est assassiné. — A ce sujet, description de la ville.)

XII. La ville de Léontium est au nord. Elle est diamétralement traversée par une plaine où se trouvent les salles de séance des magistrats, les tribunaux et le

[1] Tite Live, liv. XXIV, chap. VII.

marché. Sur les deux côtés de cette vallée, s'élève une double colline aux flancs escarpés. Le plateau qui couronne ces hauteurs est couvert de maisons et de temples. La ville a deux portes, l'une à l'extrémité de la plaine, au midi : elle conduit à Syracuse; l'autre à l'extrémité opposée, au nord : elle mène dans la campagne de Léontium, au milieu de champs labourés. Au pied d'une des deux collines, à l'ouest, coule une rivière qu'on appelle Lissus. Sur une ligne parallèle au fleuve, se succèdent un grand nombre de maisons placées sous le rocher même. Entre les maisons et le fleuve est la route que nous avons dite[1].

(Le prince mort, Polybe revenait sur son règne éphémère : de là une digression sur Hiéronyme, Hiéron et Gélon.)

XIII.[2] Quelques-uns des historiens qui ont rappelé la mort d'Hiéronyme ont dépensé beaucoup d'éloquence et fait un grand usage du merveilleux pour raconter les malheurs de Syracuse sous son règne, et les présages qui précédèrent son avénement; pour nous dire d'un ton dramatique la cruauté de son caractère, la férocité de sa conduite, et surtout les scènes étranges et sanglantes qui eurent lieu lors de sa mort. A les entendre, ni Phalaris, ni Apollodore, ni aucun autre tyran n'auraient été plus barbares. Hiéronyme monta sur le trône encore enfant, et après un règne de douze ou treize mois, mourut. Or que, durant cet espace, un ou deux Syracusains aient été mis à la torture, que quelques-uns même de ses amis ou des citoyens en général aient été tués, il n'y a rien là d'impossible; mais la vraisemblance s'oppose à ce qu'il ait poussé la malfaisance et la barbarie aussi

[1] Ce fut dans ces maisons que les assassins s'apostèrent pour frapper Hiéronyme.
[2] Édition Firmin Didot, VII.

loin qu'on le prétend. Il faut reconnaître encore que par caractère il était inconstant et enclin à l'injustice; mais on ne saurait le comparer à aucun des tyrans que nous avons nommés. Il semble en vérité que les faiseurs d'histoires partielles, renfermés dans leurs sujets, trop resserrés et trop courts, se trouvent, faute de matière, réduits à grossir les objets et à bâtir mille phrases sur des choses sans intérêt. D'autres encore tombent dans ce défaut par manque de goût. Combien, en effet, n'aurait-on pas plus justement réservé pour Hiéron et Gélon, au détriment d'Hiéronyme, ce luxe de développements destinés à remplir les livres et à les gonfler! Ces détails eussent eu plus d'intérêt pour la curiosité, plus d'utilité pour la science.

XIV. Hiéron acquit l'empire absolu sur Syracuse et sur les alliés par son seul mérite, sans richesses, sans gloire, sans rien enfin qui lui préparât le trône, et il ne tua, n'exila, ne vexa aucun citoyen pour parvenir, ô prodige! à cette puissance. Il exerça son autorité avec la même douceur qu'il l'avait acquise. Pendant cinquante-quatre ans de règne il sut assurer à sa patrie la paix, mettre sa couronne à l'abri des attaques et éviter cette envie qui s'attache aux grandeurs. Plusieurs fois, il témoigna l'intention d'abdiquer, et chaque fois il en fut empêché par la cité entière. Magnifique à l'égard des Grecs, et désireux d'obtenir leurs suffrages, il laissa derrière lui un grand nom parmi eux, et mérita aux Syracusains une bienveillance singulière de leur part. Au sein du luxe, de l'opulence et des plaisirs, il vécut cependant plus de quatre-vingt-dix ans, et conserva l'usage complet de ses sens et de ses membres : marque bien éclatante, ce me semble, d'une vie tempérante! Quant à Gélon[1], qui vécut plus de cinquante ans, il prit pour régler sa conduite cette belle maxime : obéir à son père et ne jamais placer la ri-

[1] Gélon, fils d'Hiéron.

chesse, la majesté royale, en quelque lieu que ce soit, au-dessus de l'amour et du dévouement filial.

(Révolte de la Sicile, momentanément apaisée par la mort d'Hiéronyme. — Bientôt nouveaux troubles en Sicile. — Nombreuses intrigues de palais. — Andranodore, Hippocrate, Épicyde, Théodote et Sosis. — Les uns appellent le peuple à la liberté, les autres aspirent au trône [2]).

(Affaires de Syrie. — Antiochus, roi de Syrie, vaincu à Raphia, reprend ses desseins contre Achéus[3], roi des provinces au delà du Taurus.—Vers l'époque où les faits que nous avons dits se passaient en Italie, Antiochus assiégeait depuis un an Achéus dans Sardes.)

XV.[4] Autour des murailles se multipliaient sans relâche les combats et les escarmouches. Nuit et jour les soldats renouvelaient entre eux les embuscades, les ruses, les attaques de toute sorte. Nous n'entrerons pas à ce sujet dans de petits détails : ce serait beaucoup trop long et parfaitement inutile. Bref, on en était à la seconde année du siége lorsqu'enfin le Crétois Lagoras trouva le moyen d'y mettre un terme. C'était un homme de guerre habile qui avait souvent observé que les places les plus fortes sont d'ordinaire les plus facilement prises à cause de la négligence des habitants, qui, comptant dès lors sur la force que leur ville doit à la nature et à l'art, s'occupent peu d'en garder les remparts. Il avait, de plus, remarqué que les villes sont, en général, emportées par les endroits mêmes les plus fortifiés et qui semblent surtout faits pour désespérer l'ennemi. Aussi, plus Lagoras voyait tous les autres capitaines, prévenus par l'idée qu'ils s'étaient faite de la force invincible de Sardes, renoncer au dessein de prendre cette ville d'assaut, et s'enfermer dans l'espoir de la réduire par la famine, plus il en examinait avec un zèle infatigable les diverses

[1] Tite Live, liv. XXIV, chap. XXI-XXIV.
[2] Voir la suite du récit au livre VIII.
[3] Voir dans le cinquième livre le paragraphe 87.
[4] Comme dans l'édition Firmin Didot.

parties pour y saisir enfin cette occasion favorable qu'il rêvait. Il s'aperçut un jour que le mur qui avoisine la *Scie* (c'est le côté des murailles qui joint la citadelle à la ville) n'était pas gardé, et dès lors ce fut là qu'il tourna ses espérances et ses vues. Voici comme il avait reconnu que les assiégés négligeaient cet endroit. La muraille est assise sur un rocher très-élevé, au-dessus d'un vallon où l'on jetait de la place les corps morts et les entrailles des chevaux et des bêtes de somme: des vautours et d'autres oiseaux de proie se réunissaient sans cesse sur le cloaque, et Lagoras remarqua que ces animaux, lorsqu'ils s'étaient repus, allaient se reposer sur le rocher et la muraille. Il en conclut que le mur n'était pas gardé, ou que du moins il était le plus souvent désert. Il alla donc pendant la nuit explorer la muraille, et chercha avec soin en quel endroit on pouvait en approcher et y poser des échelles. Il découvrit enfin que l'escalade était praticable par un des rochers, et il courut aussitôt communiquer au roi son dessein.

XVI. Antiochus accueillit avec une vive joie l'espérance que lui donnait Lagoras, l'exhorta fort à poursuivre son œuvre, et promit de lui prêter tout l'appui qu'il pourrait. Lagoras pria le roi d'engager l'Étolien Théodote et Denys, capitaine des gardes, à entrer dans ses desseins, et de les lui adjoindre, tous deux lui semblant avoir l'adresse et l'audace nécessaires à une telle entreprise. Antiochus, sans tarder, mit ces hommes à sa disposition, et Lagoras, Théodote et Denys, après avoir concerté entre eux toutes les mesures à prendre, n'attendirent plus pour agir que l'époque où la nuit, vers le matin, serait sans lune. Dès que cette nuit fut arrivée, ils choisirent, la veille au soir, dans toute l'armée, quinze soldats des plus vigoureux et des plus braves qui devaient porter les échelles, monter à l'escalade de concert avec eux, partager enfin leurs périls. Ils en prirent trente autres chargés de demeurer à distance comme réserve, et qui, aussitôt que Lagoras et ses

compagnons auraient franchi le mur et gagné la porte la plus proche, essayeraient en dehors d'en briser les gonds et les joints, tandis qu'eux-mêmes, en dedans, feraient tomber le levier et les barres. Deux mille hommes, en outre, devaient suivre ces trente guerriers, entrer avec eux dans la ville, et s'emparer de l'esplanade qui environne le théâtre et domine à la fois et la place et la citadelle. Enfin, pour empêcher que ce choix fait parmi les troupes ne fît soupçonner la vérité, Lagoras eut le soin de répandre que les Étoliens devaient, par un défilé, pénétrer dans Sardes, et que ces soldats d'élite étaient appelés à repousser cette prochaine irruption.

XVII. Tout étant prêt, quand la lune eut disparu, Lagoras et sa troupe s'approchèrent doucement des murs avec les échelles et allèrent se cacher sous une pointe qui faisait saillie sur le fossé. Au retour du jour, les sentinelles furent levées en cet endroit. Comme de coutume, Achéus envoya une partie de ses forces à leurs postes, et réunit le reste dans l'hippodrome en ordre de bataille, sans que personne eût idée de la présence de Lagoras. Mais quand les deux premières échelles furent dressées, et que Denys et Lagoras commencèrent à monter, un mouvement inusité et un grand tumulte se firent dans le camp; car si pour ceux qui étaient dans la ville, et pour Achéus retenu dans la citadelle, Lagoras et ses compagnons restaient inaperçus, grâce à la pointe dont nous avons parlé, la hardie escalade de ces braves était visible pour le camp entier. Parmi les soldats, les uns admiraient tant d'audace, les autres en attendaient plus particulièrement les suites avec quelque crainte, et tous étaient debout partagés entre l'étonnement et la joie. A la vue de cette agitation, le roi afin de porter ailleurs l'attention de l'armée et celle de l'ennemi, donna ordre à ses troupes d'avancer, et les dirigea sur la porte opposée à celle que devait attaquer Lagoras, et qu'on appelle la porte de

Perse. Achéus de son côté, frappé du mouvement qui avait lieu chez l'ennemi, ne savait à quoi l'attribuer et était fort incertain sur ce qu'il devait faire. Enfin il envoya quelques détachements vers la porte menacée, mais comme il fallait descendre par une pente étroite et très-roide, le secours arriva tard. Aribaze, qui commandait la ville, s'était déjà rendu à la même porte dès qu'il avait aperçu Antiochus, sans avoir soupçonné un instant quelque ruse. Il plaça une partie de ses soldats sur les murs, et lança l'autre au dehors, les engageant à repousser l'ennemi qui déjà était proche, et à en venir hardiment aux mains avec lui.

XVIII. Cependant Lagoras, Théodote, Denys et leurs gens avaient franchi les rochers défendant la ville, et étaient parvenus à la porte que ceux-ci dominaient. Les uns tinrent énergiquement tête aux ennemis qui se présentèrent; les autres brisèrent les leviers. Aussitôt, les trente placés en réserve se précipitèrent de leur côté sur la porte et la rompirent en dehors. Les portes voisines furent bientôt ouvertes, et les deux mille, se jetant dans la ville, s'emparèrent, comme il était convenu, de l'esplanade qui entourait le théâtre. A cette vue, les assiégés se passent les uns aux autres l'ordre de marcher contre les assaillants, et quittent les murailles à la porte de Perse, où d'abord ils s'étaient portés avec Aribaze. Mais dans leur retraite la porte était restée ouverte, et quelques hommes d'Antiochus, en poursuivant les fuyards, pénétrèrent dans les murs. Sans tarder, bon nombre de soldats entrèrent à la suite de leurs camarades, et brisèrent les portes les plus prochaines. Aribaze et ses troupes, après avoir quelque temps combattu, se réfugièrent à la hâte dans la citadelle. Quant à Théodote et à Lagoras, ils demeurèrent sur les lieux voisins du théâtre, observant tout ce qui se passait avec autant d'attention que de prudence, tandis que le reste des troupes envahissait Sardes de toutes parts et la soumettait à Antiochus. En proie à ces soldats qui égorgeaient

les habitants ou brûlaient les maisons, qui ne songeaient qu'à piller et à faire du butin, la ville fut entièrement saccagée et presque détruite : c'est ainsi qu'Antiochus devint maître de Sardes.

Digitized by Google

LIVRE VIII.

SOMMAIRE.

I-III. Quand doit-on blâmer un homme d'avoir donné dans une embûche? — III-V. Acharnement de Rome et de Carthage. — V, VI. Marcellus et Appius assiégent Syracuse. — VI, VII. Sambuque. — VII-IX. Archimède. Machines à l'aide desquelles il combat les Romains. — IX, X. Les généraux romains renoncent à emporter d'assaut Syracuse, et changent le siége en blocus. — X, XI. Philippe en Messénie. Pourquoi l'auteur insiste sur les perfidies et les cruautés de ce prince. — XI-XIV. Digression sur Théopompe. Langage indigne de cet historien à l'égard de Philippe, père d'Alexandre. Ses contradictions. — XIV, XV. Aratus meurt empoisonné. Taurion, agent de Philippe. — XVI-XVIII. Philippe s'empare de Lisse, de l'Acrolisse, au moyen d'un stratagème. — XVIII-XXV. Siége de la citadelle de Sardes. Achéus est livré à Antiochus par trahison. Bolis. Camhyle. — XXV, XXVI. Clémence d'Antiochus envers Xerxès, roi d'Armozate. — XXVI-XXXI. Tarente, aigrie contre les Romains, songe à se livrer aux Carthaginois. — XXXI-XXXVII. Comment Annibal est introduit dans Tarente. Philémène. Nicon. Mesures prises par Annibal en faveur des Tarentins et contre les Romains. Ceux-ci se réfugient dans la citadelle. Les Tarentins élèvent entre la citadelle et leur ville, sur le conseil d'Annibal, de redoutables retranchements, et établissent une communication nouvelle avec la mer, que leur fermait l'ennemi, maître du port. — XXXVII, XXXVIII. Mort de Tibérius. Prise de Syracuse. Les deux Scipion tués en Espagne. — XXXVIII. Fragments.

([1]Suite de la guerre punique. — Troubles en Sicile, après la mort d'Hiéronyme. — Andranodore, tuteur de ce prince, aspire à la tyrannie, à l'instigation de sa femme; mais il confie son secret à un acteur, nommé Ariston, qui le dénonce : c'est ainsi, dit Polybe, que)

I. La plupart des hommes ne savent pas s'assujettir à ce qu'il y a de plus facile, le silence.

[1] Tite Live, liv. XXIV, chap. XXIV.

(Andranadore est tué, de là peut-être la digression qui suit[1].)

I *a*. Prononcer d'une manière absolue s'il faut, dans ces accidents, blâmer ceux qui en sont victimes ou les excuser est chose embarrassante, à cause du grand nombre d'hommes qu'on voit tomber au pouvoir de scélérats pour qui rien n'est sacré, après avoir cependant pris contre eux toutes les mesures nécessaires. Ce n'est pas qu'on doive s'abstenir timidement de toute conclusion, mais il est juste de tenir compte des circonstances et des temps, avant de savoir s'il est bon de critiquer ces malheureux chefs ou de leur pardonner. Quelques exemples prouveront mieux cette vérité. Archidamus, roi de Lacédémone, sur le soupçon des desseins ambitieux de Cléomène, quitta Sparte : et bientôt, cédant à quelques prières, vint se remettre entre les mains du prince. Privé à la fois et du trône et de la vie, il périt sans excuse pour lui-même aux yeux de la postérité. La situation était toujours la même, l'ambition et la puissance de Cléomène avaient grandi; dès qu'il se livrait à ceux qu'il avait fuis auparavant et auxquels il n'avait échappé que par miracle, ne devait-il pas évidemment rencontrer le sort qu'il subit? Pélopidas encore, qui connaissait la perversité du tyran Alexandre et savait que tout tyran a pour ennemis naturels les défenseurs de la liberté, qui avait plus d'une fois conseillé à Épaminondas de se constituer le protecteur non-seulement de l'indépendance de Thèbes, mais aussi de la Grèce entière, ne craignit pas, après s'être présenté en ennemi dans la Thessalie afin de renverser Alexandre, de s'y rendre comme ambassadeur. Prisonnier pour s'être témérairement confié à des hommes qu'il devait sur-

[1] Nous eussions préféré rattacher ce paragraphe à la mort de Tibérius Gracchus; mais ce que nous lisons au sujet d'Achéus vers la fin de la digression nous a empêché de le faire : il eût fallu rejeter assez loin à la quatrième année de la CXLI^e olympiade la triste mort de ce prince, et il n'est guère probable qu'il ait tenu dans la citadelle de Sardes plus d'un an ou deux.

tout éviter, il fit grand tort aux Thébains et effaça sa gloire passée. Cnéus éprouva le même sort dans la guerre de Sicile, parce qu'il s'était, sans raison, mis entre les mains des ennemis : on pourrait encore citer mille autres noms.

II. Blâmons donc ceux qui se livrent à leurs adversaires au hasard : mais n'accusons point quiconque prend toutes les précautions possibles. Ne vouloir se fier à personne, c'est se réduire à l'impuissance, et quand c'est après avoir reçu les garanties nécessaires qu'on accorde sa confiance, on ne doit pas encourir de blâme. Les garanties valables sont les enfants, les femmes et surtout les antécédents de ceux à qui on s'adresse. Lorsque malgré ces garanties on est trompé, déçu, la faute retombe non plus sur les victimes, mais sur les auteurs de la trahison. Il faut donc d'abord prendre de telles assurances que celui qui les donne ne puisse manquer à sa parole. Mais comme il est rare d'en rencontrer qui soient aussi solides, la seconde précaution à suivre est de bien calculer toutes les chances, afin que, si nous sommes encore frustrés dans notre espoir, nous obtenions au moins grâce auprès d'autrui. Déjà plus d'un fait de ce genre s'est offert à nos yeux dans le passé, mais il en est un encore plus frappant et qui appartient à l'époque dont nous parlons : je veux dire le malheur d'Achéus. Loin de négliger aucune des mesures nécessaires pour sa sécurité et son repos, Achéus avait porté la prudence aussi loin que peut aller la sagesse humaine, et cependant il devint la proie de ses ennemis. Mais, disons-le, son infortune lui mérita partout pitié et pardon, et aux traîtres qui le vendirent malédiction et haine.

(Retour en Sicile. — Marcellus est envoyé dans cette province. — Réflexions générales sur la constance des deux républiques en cette lutte.)

III. Il n'est pas, ce me semble, en dehors de notre

sujet et du plan général que nous nous sommes tout d'abord tracé, d'appeler l'attention du lecteur sur la grandeur des événements que Rome et Carthage accomplirent alors, et sur l'invincible fermeté qu'elles montrèrent à l'envi. N'est-ce pas merveille, en effet, de voir ces peuples, qui avaient à soutenir une guerre pour l'empire de l'Italie et une autre, non moins lourde, pour l'Espagne; qui tous deux étaient incertains sur l'issue de cette lutte, et qui jusque-là avaient dans les combats passé par des chances diverses, se disputer, comme si ces embarras ne leur suffisaient pas, la Sardaigne et la Sicile, et ne point se borner à de vaines espérances, mais multiplier les préparatifs qui pouvaient en assurer le succès? Si l'on entre dans les détails, l'admiration redouble encore. Deux armées au grand complet sous les ordres des consuls protégeaient Rome en Italie, deux autres étaient en Espagne, celle de terre sous le commandement de Cnéus, celle de mer sous celui de Publius. Même déploiement de forces chez les Carthaginois. En outre, une flotte mouillée sur les côtes de la Grèce observait les démarches de Philippe; Marcus Valérius et Publius Sulpicius y furent successivement attachés. Enfin Appius, à la tête de cent quinquérèmes, et Marcus Claudius, des troupes de terre, veillaient sur la Sicile. Amilcar en faisait autant pour Carthage.

IV. La vérité que plus d'une fois j'ai répétée au commencement de mon histoire, trouve ainsi, je l'espère, dans ces faits mêmes, une éclatante confirmation. Cette vérité, c'est qu'il est impossible de voir, avec le seul secours d'une histoire partielle, la suite et l'économie générale des événements. Comment, en lisant le récit isolé des faits accomplis en Sicile et en Espagne, en connaître ou même en concevoir la grandeur? Comment (et quelle intéressante question!) savoir par quel moyen, par quelle conduite la fortune a pu accomplir la plus étonnante merveille de nos jours, c'est-à-dire

amener sous les lois, sous l'empire d'un seul peuple, toutes les nations connues du monde, fusion jusqu'alors inconnue? On peut, avec une histoire partielle, apprendre jusqu'à un certain point de quelle manière Syracuse fut prise et l'Espagne domptée ; mais les moyens par où Rome obtint cette souveraine puissance, les obstacles particuliers qui gênèrent ses prétentions à l'empire universel, et les secours, au contraire, que lui prêtèrent telles ou telles circonstances, voilà ce qu'il est malaisé de comprendre sans une histoire générale; et dès lors on ne saurait bien apprécier la grandeur de cette ville et la valeur véritable de son gouvernement. Que les Romains aient prétendu en même temps à l'Espagne et à la Sicile, qu'ils y aient envoyé des armées de terre et de mer à la fois, de telles entreprises, dites isolément, n'ont rien de bien remarquable; mais si l'on considère qu'au moment où ces expéditions avaient lieu, beaucoup d'autres étaient achevées par cette même république, si l'on songe aux malheurs et aux guerres qu'avait à soutenir à l'intérieur ce peuple qui faisait tant d'efforts au dehors, alors tout devient plus clair, plus admirable; tout est considéré au point de vue convenable. Ces lignes s'adressent aux personnes qui espèrent trouver dans une histoire particulière les lumières qu'une histoire universelle peut seule fournir.

(Récit du siége de Syracuse. — Appius commande l'armée de terre. Marcellus celle de mer. — Description de la ville, cinq quartiers, parmi lesquels l'Achradine, le Tyché, l'Épipole.)

V. Les Romains poussèrent vigoureusement, sous la conduite d'Appius, le siége de Syracuse. Ils entourèrent la ville d'un cordon de troupes, du côté du portique qu'on appelle scythique, près duquel un vaste mur étend ses parapets parallèlement à la mer. Puis ils préparèrent à la hâte des traits, des béliers et tous les instruments dont il était besoin, espérant pouvoir,

grâce au nombre de mains dont ils disposaient, achever tout en cinq jours et prévenir ainsi l'ennemi. Mais ils n'avaient point dans leur calcul tenu compte de l'adresse d'Archimède, ni songé que souvent le génie d'un seul homme est plus puissant que mille bras. L'expérience le leur fit connaître. La ville était déjà suffisamment forte en elle-même par ses murailles, solidement établies sur des roches élevées et sur une terrasse en saillie, dont il n'était pas facile d'approcher, sans même qu'elles fussent défendues, si ce n'est en de rares endroits; mais en outre, Archimède avait préparé tant de moyens de défense contre les attaques de mer et de terre, que les Syracusains n'avaient pour résister besoin de rien improviser, et pouvaient sur-le-champ tenir tête à l'ennemi. Dès que les échelles et les béliers furent prêts, Appius s'occupa de les approcher des murailles du côté de l'hexapyle, au levant.

VI. Cependant Marcellus faisait voile vers l'Achradine avec soixante vaisseaux à cinq rangs de rames, pleins de soldats armés de flèches, de frondes et de javelots, afin de balayer les remparts. Ajoutez à cela huit quinquérèmes, dégarnies de leurs rames les unes à droite, les autres à gauche, attachées deux à deux par leurs flancs découverts, et sur lesquels, au moyen des rames maintenues sur les parois extérieures, on approchait des murs des machines nommées sambuques. Voici quelle en était la disposition : après avoir préparé une échelle d'une largeur de quatre pieds, dont la hauteur égale celle des murailles, et protégé les deux côtés de l'échelle par une balustrade de boucliers élevés, les Romains la plaçent en travers sur les côtés rapprochés des navires ensemble réunis, de manière à ce qu'elle dépasse de beaucoup les éperons. Au sommet des mâts, sur ces mêmes navires, sont adaptées des poulies garnies de câbles. Dès que le moment de s'en servir approche, on attache la tête de l'échelle à ces câbles et aussitôt les hommes placés sur la poupe dressent toute

la machine à l'aide des poulies, tandis que d'autres, postés à la proue, la maintiennent par des arcs-boutants à la hauteur nécessaire. Puis les rameurs de droite et de gauche serrant la terre de leurs vaisseaux, on essaye d'appliquer la machine aux murailles. A l'extrémité de l'échelle est une planche garnie de claies des trois côtés, et sur cette planche quatre hommes combattent contre ceux qui, de leurs remparts, s'opposent à ce qu'on y adapte la sambuque. Cette opération une fois faite, les quatre guerriers postés au-dessus de l'ennemi jettent bas les claies des deux côtés et descendent sur les remparts et sur les tours : leurs camarades les suivent à travers la sambuque fortement assujettie par les cordes aux deux vaisseaux. Cette machine doit son nom à la ressemblance que l'échelle dressée en l'air et le vaisseau qui la porte ont dans leur ensemble avec la sambuque[1].

VII. Les Romains, ainsi préparés, songèrent à s'approcher des tours. Mais Archimède, qui avait disposé des machines d'une portée extraordinaire à l'aide de puissantes catapultes, et de balistes fortement bandées, allait les frapper au loin et répandait parmi eux la confusion et le désespoir. Aussitôt que les traits dépassaient le but, Archimède, les troublant de nouveau au moyen de machines moins fortes et toujours proportionnées à la distance, arrêtait leur ardeur et les empêchait d'approcher : à ce point que Marcus, éperdu, fut obligé de choisir la nuit pour faire avancer les galères. Mais quand les Romains se trouvèrent en deçà de la portée des traits, ils virent qu'Archimède avait encore pris ses dispositions contre les soldats combattant du haut des vaisseaux. Il avait, en effet, creusé dans la muraille, à hauteur d'homme, des trous qui à l'extérieur avaient la grandeur d'une palme, et avait placé des archers et arbalétriers derrière ces meurtrières, et, frappant par là les assiégeants, il les réduisait à l'inaction. Non-seule-

[1] La sambuque était un instrument de musique.

ment il avait l'avantage d'empêcher ainsi tous les mouvements des ennemis, qu'ils fussent près ou loin des murs, mais encore il leur tuait beaucoup de monde. Enfin, pour tenter de détruire les sambuques, il avait établi sur toute l'étendue des remparts certaines machines qui d'abord n'étaient pas visibles, mais qui, au moment nécessaire, se dressaient de l'intérieur au-dessus des murailles et avançaient de beaucoup au delà du parapet. Quelques-unes de ces machines lançaient des pierres du poids de dix talents, d'autres des masses de plomb. Lors donc que les sambuques approchaient, les têtes de ces machines, tournées à l'aide d'un câble autant qu'il était utile, faisaient tomber par une poulie une lourde pierre. Un tel coup ne brisait pas seulement la machine et le vaisseau : ceux même qui le montaient couraient le plus grand péril.

VIII. D'autres machines, imaginées contre l'ennemi qui, attaquant la place à l'abri de mantelets, étaient assurés ainsi contre les traits jetés du haut des murs, lançaient des pierres assez pesantes pour forcer les Romains à quitter la proue. En même temps s'abattait une main de fer attachée à un câble, laquelle venait saisir quelque part la proue du vaisseau, et celui qui dirigeait le bec de cette machine comme le gouvernail d'un navire, abaissait l'extrémité opposée de la poutre dans l'intérieur des murs. Lorsque, par cette manœuvre, il avait élevé la proue dans les airs et dressé le vaisseau sur sa poupe, il liait ce bras du levier de manière à le rendre immobile, et une poulie lançait à la fois au loin la main et le câble. Parmi les navires, les uns tombaient sur le flanc, les autres étaient culbutés; la plupart, dont la proue était précipitée de haut dans les ondes, plongeaient, et la terreur et la mer envahissaient les soldats. Marcus, singulièrement gêné par les inventions d'Archimède, voyait avec douleur les assiégés repousser ses attaques et lui causer de cruelles pertes. Il plaisantait cependant sur ses malheurs, disant qu'Archimède fai-

sait boire ses vaisseaux, et que les sambuques, repoussées comme des misérables à coups de bâton, n'étaient pas admises à cette distribution d'eau. Tel était le siége du côté de la mer.

IX. Appius, jeté dans des embarras non moins grands, renonça à poursuivre ses desseins contre Syracuse. En effet, les soldats étaient encore loin dans la plaine, qu'ils se voyaient frappés par les machines dont les projectiles étaient aussi terribles par le nombre que par la puissance. Hiéron en avait fait les frais; la main d'Archimède avait exécuté les inventions de son génie. Les Romains approchaient-ils de la ville, les uns étaient incommodés par les traits lancés des meurtrières dont j'ai parlé plus haut, et étaient ainsi tenus à distance; les autres, qui combattaient sous les mantelets, étaient écrasés par les pierres et les poutres. Les Syracusains faisaient encore beaucoup de mal aux Romains par les mains de fer qui se détachaient des machines que nous avons dites; elles enlevaient les soldats tout armés et les broyaient contre terre. Appius et Marcellus, retirés dans leur camp, tinrent enfin conseil avec les tribuns et résolurent à l'unanimité de tout risquer, à l'exception d'un assaut, pour s'emparer de Syracuse, et c'est ce qu'ils finirent par faire. Durant huit mois qu'ils demeurèrent sous les murailles de la ville, il n'y a pas d'actions hardies, pas de stratagèmes qu'ils n'osèrent tenter; mais ils n'eurent plus le cœur d'employer la force ouverte : tant souvent un seul homme, une seule intelligence qui s'applique sérieusement à quelque objet, exerce une influence étonnante, immense! Ces Romains, qui disposent de tant de forces et par terre et par mer, vont se rendre certainement maîtres de Syracuse si vous en enlevez un seul vieillard; mais il est là, et ils n'osent plus attaquer Syracuse, par les moyens, du moins, qu'Archimède saurait combattre! Ils songèrent que les assiégés, qui étaient en grand nombre dans la ville, pourraient surtout être réduits par la famine, et

se saisissant avec ardeur de cette espérance, ils interceptèrent par la flotte les convois maritimes, par l'armée les vivres qui venaient du côté de la terre. Désireux, cependant, de ne pas perdre tout à fait le temps qu'ils employaient à assiéger Syracuse, et d'exécuter, dans l'intervalle, en d'autres parties de la Sicile quelque autre coup de main, les généraux partagèrent leurs troupes et le commandement. Appius, avec les deux tiers de l'armée, continua le siége de la ville, et Marcus, suivi du dernier tiers, alla ravager les terres des peuples qui s'étaient prononcés pour Carthage.

(Vers la même époque, Valérius fait la guerre à Philippe, et lui reprend Oricum[1].— Coup d'œil sur la conduite de Philippe en Grèce. Aratus, après l'affaire du mont Ithome, s'éloigne peu à peu de Philippe. — Le prince, vaincu par les Romains, revient dans le Péloponèse, et cherche à tromper les Messéniens; il voit ses ruses démasquées, et a recours à la violence. — Polybe donnait à ce sujet de nombreux détails[2]. — Digression sur Théopompe.)

X. Philippe, de retour dans la Messénie, ravagea les campagnes en ennemi avec plus de colère que de raison. Il se flattait de pouvoir maltraiter ces malheureux peuples sans que ces victimes de sa brutalité conçussent jamais contre lui ni indignation ni haine! J'ai du reste été poussé à donner sur toutes ces cruautés de nombreux détails, et dans ce livre, et dans celui qui précède, non-seulement par les motifs que j'ai déjà dits, mais encore par une considération nouvelle. Parmi les historiens, les uns ont complétement laissé de côté ce qui touche les Messéniens; les autres, sous l'influence de l'amour et de la crainte, non-seulement n'ont pas fait un crime à Philippe de son impiété et de sa tyrannie envers la Messénie, mais au contraire l'ont comblé d'éloges et ont érigé ses crimes en actions méritoires. Or, ces infidélités que nous

[1] Tite Live, liv. XXIV, chap. XL.
[2] Voir le commencement du paragraphe suivant.

relevons au sujet des Messéniens dans les historiens de la vie de Philippe, nous les retrouvons encore, ou peu s'en faut, à propos de chacun de ses actes. La conséquence en est que leur récit n'a pas le caractère de l'histoire : c'est un panégyrique. Je tiens, moi, pour maxime, qu'on ne doit se permettre à l'égard des rois ni ces calomnies ni ces louanges outrées auxquelles se sont laissés aller tant d'auteurs. Il faut adopter un langage où la suite du récit soit en harmonie avec le commencement, et qui s'accommode successivement à la conduite de chaque prince. Peut-être, du reste, ce précepte assez facile à établir, ne le serait-il pas à observer à cause des nombreuses circonstances et des mille positions où l'homme cède et ne peut ni dire ni écrire sa véritable pensée! Aussi est-il juste d'accorder à certains écrivains cette indulgence qu'on doit savoir refuser à d'autres.

XI. On ne pourrait, par exemple, blâmer trop sévèrement Théopompe à ce propos. Au commencement de son histoire de Philippe, père d'Alexandre, il nous dit qu'il a surtout été conduit à tenter l'œuvre qu'il publie, parce que jamais l'Europe n'a produit un héros semblable à Philippe, fils d'Amyntas. Et ensuite, dans son exorde comme dans tout le cours de son ouvrage, il nous montre en ce prince un homme passionné pour les femmes, et qui, autant qu'il fut en lui, compromit sa maison par ses folies amoureuses et ses prodigalités; un homme injuste ne reculant devant aucune ruse pour se faire des amis et des alliés, un Barbare qui réduisit à l'esclavage un grand nombre de peuples, et employa tour à tour contre les villes la violence ou la fraude; un débauché qui se livrait au vin avec fureur, et qui plus d'une fois se montra ivre dès le milieu du jour aux regards de ses familiers. Si l'on veut lire les premières lignes du quarante-neuvième livre de Théopompe, on sera frappé de son inconséquence. Il n'a pas craint, entre autres phrases, d'écrire celles que nous allons

citer, en ayant soin de conserver les termes dont lui-même s'est servi : « Se trouvait-il chez les Grecs ou les Barbares quelques misérables perdus de débauche, sans pudeur? convoqués en Macédoine à la cour de Philippe, ils devenaient ses favoris. Philippe faisait peu de cas des gens honnêtes, économes : mais des hommes prodigues, vivant dans l'ivresse et le jeu, voilà ceux qu'il estimait, qu'il poussait aux honneurs; et non-seulement il les mettait en état d'entretenir leurs désordres, mais encore excitait entre eux je ne sais quelle lutte de perversité et d'infamie. Quel était le vice ou le crime qui ne trouvât place en leur âme? quel était le sentiment vertueux, honnête, qui n'en fût pas exclu? Les uns se rasaient le visage et s'épilaient avec un soin indigne de leur sexe; les autres, parés d'une longue barbe, se livraient entre eux à d'horribles ébats : ils menaient avec eux deux ou trois enfants qui servaient à leurs amours et ils se prêtaient à eux pour le même usage : ce n'était pas, à proprement parler, des amis, mais des amantes, des soldats, mais des prostituées; ennemis des hommes par nature, ils s'en faisaient par corruption les adorateurs. Enfin, pour briser ici cette longue digression que ne me permettent guère tant d'occupations diverses, et pour me résumer, je pense que ces indignes favoris, ces mignons de Philippe, furent plus brutaux, plus sauvages que les centaures de Pélion, que les Lestrigons des campagnes de Léontium, et que tous ces monstres dont parle la Fable. »

XII. Qui ne flétrirait, je le demande, cette amertume, cette intempérance de style chez Théopompe, je ne dis pas seulement pour avoir tenu ici un langage en opposition avec ses premières paroles, mais encore pour avoir menti à l'égard du roi et de ses amis avec aussi peu de pudeur que de convenance? Quand il se fût agi de Sardanapale et de sa cour, à peine eût-il osé employer des expressions aussi flétrissantes; et cependant nous savons la conduite de ce prince et ses déborde-

ments par l'inscription placée sur son tombeau, que voici :

« J'emporte avec moi tout ce que j'ai mangé, le souvenir de mes débauches et des plaisirs que me donna l'amour[1]. »

Mais lorsqu'on parle de Philippe et de ses amis, il ne s'agit plus de ne point les accuser de mollesse, de lâcheté ou d'impudicité ; l'écueil est, en voulant faire leur éloge, de ne pouvoir louer d'une manière vraiment digne de leur courage, de leur activité, pour tout dire, de leurs vertus, ces héros qui, par leurs sueurs, et par leurs merveilleux exploits ont fait de la Macédoine, autrefois si faible, une puissance si forte et si considérable. Sans parler des belles actions qui les illustrèrent sous Philippe, celles qu'ils accomplirent encore après sa mort, pendant le règne d'Alexandre, leur ont mérité dans l'univers une renommée de valeur que nul ne conteste. Peut-être faut-il attribuer au chef même de l'expédition, à Alexandre, malgré sa jeunesse, une grande partie de ses succès ; mais belle aussi doit être la part de ses capitaines et de ses amis, des hommes enfin qui remportèrent sur l'ennemi tant d'illustres victoires, qui supportèrent tant de rudes fatigues, tant de périls, tant d'épreuves ; qui, au sein de l'abondance, et en état, par leurs richesses, de satisfaire toutes leurs passions, ne laissèrent cependant ni leurs corps s'amollir, ni leurs cœurs leur faire commettre quelque chose d'injuste ou d'impie. Presque tous les généraux qui vécurent avec Philippe et ensuite avec Alexandre (il est inutile de les nommer) montrèrent en leur conduite une grandeur, une audace et une sagesse vraiment royales. Et plus tard, après la mort d'Alexandre, par cette même lutte

[1] Cicéron, dans les *Tusculanes*, traduit ainsi ces vers (V, ch. III) :

Hæc habeo, quæ edi, quæque exsaturata libido
Hausit, et illa jacent multa et præclara relicta.

où ils se disputèrent la plus forte partie de l'univers, ils laissèrent au monde un glorieux souvenir que la plupart des historiens ont perpétué. Aussi, je conçois l'aigreur que l'historien Timée montre à l'égard d'Agathocle, roi de Sicile; bien qu'exagérée, elle n'est pas déraisonnable : il fait le procès d'un homme, son ennemi, d'un despote, d'un méchant; mais la colère de Théopompe est insensée.

XIII. Dans ses préliminaires, on le voit, il parle de Philippe comme d'un prince bien fait pour la vertu, et ensuite il n'est pas de désordre, de scandale qu'il ne lui reproche. Il faut donc reconnaître qu'au commencement de son histoire, dès les premières lignes, Théopompe a joué le rôle d'un imposteur et d'un courtisan, ou bien qu'en donnant ces détails il a été d'une simplicité puérile, s'il a cru qu'au moyen même de ces folles et coupables calomnies il paraîtrait plus véridique, et que l'éloge qu'il ferait de Philippe serait moins suspect. Du reste, on ne saurait approuver, absolument parlant, le plan d'un écrivain qui, après avoir résolu de reprendre le récit des faits accomplis en Grèce, où Thucydide l'a laissé, et conduit sa narration jusqu'à la bataille de Leuctres, c'est-à-dire jusqu'à une époque pleine de si brillants faits, abandonne tout à coup et la Grèce et son histoire, quitte son texte et se met à raconter le règne de Philippe. Il était plus juste et plus beau d'enfermer dans l'histoire même de la Grèce celle de Philippe, que de suivre la méthode opposée. Il n'est pas d'auteur qui, en racontant le règne d'un prince, fût-il ébloui de sa puissance, ne se hâtât à la première occasion de rattacher aussitôt son récit au nom et à l'imposante figure de la Grèce; mais jamais homme, pour peu qu'il soit raisonnable, après avoir commencé par la Grèce et poussé un peu loin cette histoire, n'ira changer un tel sujet contre la biographie d'un roi et le tableau de sa grandeur. Quelle nécessité a donc forcé Théopompe à ne pas s'inquiéter de ces contra-

Digitized by Google

dictions ? C'est que, sans doute, le résultat d'une histoire des Grecs était seulement le bien et que celle d'un éloge en faveur de Philippe était l'utile. Peut-être Théopompe pourrait-il toutefois excuser, auprès de qui lui en demanderait raison, le tort d'avoir changé de sujet. Mais je pense qu'il ne lui serait pas possible de rendre compte de ses honteuses attaques contre les amis de Philippe, et qu'il devrait reconnaître en cela avoir manqué à toutes les bienséances.

(L'auteur revient à l'objet véritable de son histoire; il poursuit le récit des cruautés de Philippe, aigri par le malheur. — Mort d'Aratus.)

XIV.[1] Philippe, malgré son désir de ravager les campagnes des Messéniens, devenus ses ennemis, ne put leur causer aucun dommage considérable ; mais ce fut surtout contre ses amis les plus intimes qu'il signala ses cruelles fureurs. Aratus avait désapprouvé la conduite de ce prince à Messène. Aussi, peu après Philippe le fit-il empoisonner par Taurion, chargé pour lui des affaires du Péloponèse. Ce forfait fut d'abord un secret pour le public ; car le poison dont il s'était servi n'avait pas cette violence qui tue sur-le-champ ; c'était un de ces poisons lents qui peu à peu ruinent la santé. Aratus, cependant, s'aperçut de ce qu'il en était, comme le prouve l'anecdote suivante, et s'il cacha la vérité à tous ceux qui l'entouraient, il ne la dissimula pas à un de ses serviteurs, Céphalon, en qui il avait une pleine confiance. Comme celui-ci, sans cesse auprès de son chevet durant sa maladie, lui faisait remarquer sur le mur de la salive mêlée de sang : « Voilà, dit Aratus à Céphalon, le fruit de notre amitié pour Philippe. » Grand et bel effet de la modération ! La victime même du crime rougissait plus que son meurtrier de voir quelle récompense, après avoir pris une part si

[1] Plutarque, *Vie d'Aratus*.

active à tout ce qui était utile pour Philippe, elle retirait de son dévouement. Aratus reçut du moins de sa patrie et de la ligue achéenne, en mémoire de l'autorité qu'il avait souvent exercée chez les Achéens, et de ses nombreux et brillants services envers l'État, les hommages auxquels il avait droit. On lui décerna les honneurs et les sacrifices réservés aux demi-dieux, et toutes ces marques d'estime qui font vivre un nom dans la postérité. Si les morts conservent encore quelque sentiment, Aratus a dû jouir de la gratitude des Achéens, et se féliciter d'avoir pour eux bravé sur la terre tant de fatigues et de périls.

(Conclusion sur la corruption soudaine de Philippe. — Influence funeste de Démétrius. — Effets de la flatterie. A cette digression, ou quelque autre de ce genre, se rattachait ce fragment sur Cavarus.)

XV.[1] Cavarus, roi des Gaulois en Thrace, était vraiment digne du trône par la noblesse du cœur; il avait l'âme grande. Il procura aux marchands qui se rendaient dans le Pont une entière sécurité; il rendit enfin d'importants, d'éminents services aux Byzantins dans leurs guerres contre les Thraces et les Bithyniens; mais il fut corrompu, malgré sa vertu, par le courtisan Sostrate, Chalcédonien d'origine.

XVI. Depuis longtemps Philippe convoitait Lisse et sa citadelle, et pressé de faire cette conquête, il partit suivi de toutes ses troupes. Après avoir marché deux jours et franchi les défilés, il établit son camp près du fleuve Ardaxane, assez près de la ville. A la vue de l'enceinte de Lisse, que la nature et l'art avaient merveilleusement fortifiée par terre et par mer, et de la citadelle voisine de Lisse, dont la situation élevée et les remparts présentaient un aspect peu propre à faire es-

[1] Nous rattachons au paragraphe précédent par une transition très-probable ce fragment dont on ne saurait, si on l'isolait, expliquer la présence.

pérer d'enlever une telle place de vive force, il renonça à l'idée de prendre Acrolisse d'assaut, mais n'abandonna pas ses prétentions sur la ville. Il remarqua que le terrain qui séparait Lisse de la montagne où s'élevait Acrolisse était assez étendu pour permettre un coup de main sur Lisse elle-même, et il résolut, en y engageant une escarmouche, d'avoir recours à un stratagème accommodé aux circonstances. Il donna aux Macédoniens un jour de repos, en profita pour leur adresser les conseils nécessaires, cacha durant la nuit la plus grande et la meilleure partie de ses troupes légères dans quelques ravins boisés, vers l'intérieur des terres au-dessus de l'espace dont nous avons parlé; et le lendemain, suivi du reste des soldats armés à la légère et de ses peltastes, il se dirigea de l'autre côté de la ville, le long de la mer. Il fit le tour de la place, et parvenu où l'on sait, feignit de vouloir livrer l'assaut. A la première nouvelle de l'arrivée de Philippe, de toutes les parties environnantes de l'Illyrie, des forces considérables s'étaient réunies dans Lisse. Confiant en la force naturelle de l'Acrolisse, on n'y avait déposé qu'une faible garde.

XVII. Aussi, dès que les Macédoniens approchèrent, les Illyriens, qui comptaient également et sur leur nombre et sur l'avantage des lieux, se répandirent hors de la ville. Le roi eut à peine opéré ce mouvement, qu'il établit les peltastes dans la plaine et donna ordre aux troupes légères de se porter vers les hauteurs et d'en venir énergiquement aux mains avec l'ennemi. D'abord le combat demeura indécis; mais enfin les soldats de Philippe, vaincus et par la multitude de leurs adversaires et par les difficultés du terrain, prirent la fuite; ils se replièrent vers les peltastes, et les défenseurs de Lisse, enhardis par ce succès, poussèrent en avant sans tarder davantage, et descendus dans la plaine, attaquèrent les peltastes eux-mêmes. Cependant les soldats enfermés dans l'Acrolisse, qui

voyaient Philippe rappeler successivement ses cohortes de la mêlée, et s'imaginaient qu'il abandonnait le champ de bataille, se laissèrent, par trop de confiance en la force de leur position, éconduire de leur poste. Ils quittèrent donc peu à peu l'Acrolisse, et se précipitèrent par des chemins détournés dans la plaine, où ils croyaient déjà voir l'ennemi en fuite, et en leurs mains de riches dépouilles. Mais alors les troupes apostées du côté de la terre se levèrent soudain et se jetèrent hardiment sur le champ de bataille, tandis que les peltastes, faisant volte-face, tinrent courageusement tête aux Illyriens. Troublé par cette manœuvre, l'ennemi s'enfuit à son tour, et si la garnison de Lisse regagna, bien qu'en désordre, la ville, les troupes de l'embuscade fermèrent le chemin aux soldats de l'Acrolisse. Ainsi, contre toutes les prévisions, la citadelle fut prise sans aucune peine. Le lendemain Lisse se rendit, mais ce fut après de nombreux combats et de terribles assauts livrés par les Macédoniens. Philippe, devenu maître si merveilleusement de Lisse et d'Acrolisse, soumit du même coup toutes les peuplades d'alentour. La plupart des villes d'Illyrie lui ouvrirent spontanément leurs portes ; il n'y eut plus de murailles qui parussent assez fortes, pas de retraites assez assurées contre sa puissance, quand de telles places avaient cédé à ses armes.

(Polybe[1] donnait les noms de quelques-uns de ces peuples d'Illyrie, parmi lesquels étaient)

les Dassarites et les habitants d'Hyséana.

(Excursion en Asie. — Prise de la citadelle de Sardes. — Ptolémée, ancien allié d'Achéus, envoie vers ce prince Bolis, pour le délivrer.)

XVIII. C'était un Crétois qui depuis longtemps occupait à la cour d'Alexandrie le rang de général, et qui passait pour un homme d'une intelligence rare, d'un

[1] Voir *fragmenta incerta*, édition Firmin Didot.

grand courage, à nul autre second dans l'art de la guerre. Sosibe sut le gagner en quelques entrevues, et aussitôt qu'il se fut assuré sa bienveillance et son amitié, lui communiqua ses desseins : il lui dit qu'il ne pourrait en nulle circonstance complaire à Ptolémée d'une manière plus certaine qu'en imaginant le moyen de sauver Achéus. Bolis répondit qu'il y réfléchirait, et ils se séparèrent. Après deux ou trois jours de réflexion, il revint vers Sosibe, et lui déclara qu'il prenait sur lui cette affaire : « Il avait habité Sardes assez longtemps, et connaissait parfaitement les localités; d'ailleurs Cambyle, chef des Crétois au service d'Antiochus, n'était pas seulement pour lui un compatriote, mais encore un parent et un ami. Or, Cambyle et ses troupes étaient préposés à la garde d'un des ouvrages avancés placés derrière la citadelle, en un endroit qui ne pouvait recevoir aucune fortification, et qui n'était protégé que par la présence continuelle de Cambyle et de ses gens. » Sosibe accueillit avec joie ces paroles, persuadé d'avance ou bien qu'il n'était pas possible qu'Achéus échappât aux armes d'Antiochus, ou que, dans le cas contraire, nul ne saurait mieux s'acquitter de cette mission que Bolis, dont l'ardeur répondait à la sienne. L'affaire fit de rapides progrès. Sosibe remit à Bolis assez d'argent pour qu'il ne lui en manquât pas dans son entreprise, et lui promit des récompenses magnifiques s'il réussissait. Enfin, par une peinture exagérée des bienfaits dont le comblerait le roi si Achéus était sauvé, il éveilla en lui les plus grandes espérances. Dès lors, prêt à agir, Bolis, sans tarder davantage, se mit en mer muni de lettres de recommandation et de dépêches secrètes pour Nicomaque, à Rhodes, qui par son amour et son dévouement semblait avoir pour Achéus un cœur de père, et aussi pour Mélancome, à Éphèse. C'était par eux qu'Achéus était en rapport avec Ptolémée, et qu'il entretenait en général ses intrigues au dehors.

XIX. De Rhodes il se rendit à Éphèse, fit part de ses desseins à Nicomaque et à Mélancome, et les trouvant disposés à l'appuyer, envoya un de ses officiers, Arien, dire à Cambyle qu'il venait d'Alexandrie pour lever des mercenaires, mais qu'il désirait s'entretenir avec lui de quelques affaires importantes, et qu'il serait bon de fixer l'heure et le lieu d'un rendez-vous où ils pourraient se voir sans témoins. Arien fut bientôt rendu près de Cambyle, lui remit les lettres de son maître, et Cambyle se prêtant à tout ce qu'on lui demandait, après avoir indiqué l'heure et l'endroit où l'on se rencontrerait pendant la nuit, fit repartir Arien. Cependant, Bolis, avec l'astuce raffinée d'un Crétois, pesait soigneusement toutes les chances de succès et combinait ses artifices. Le jour de l'entrevue arrivé, il donna à Cambyle une lettre, et sur cette lettre ils discutèrent en vrais Crétois. Il ne fut question ni du salut d'Achéus en danger, ni de la fidélité à garder envers ceux qui s'en étaient remis à leur parole; ils ne songèrent qu'à leur sûreté et à leurs propres intérêts. Aussi, ces deux hommes au cœur également perfide furent bientôt d'accord. Il fut convenu qu'ils se partageraient d'abord les dix talents remis par Sosibe, puis qu'ils instruiraient Antiochus de leur dessein et s'engageraient à lui livrer Achéus s'il voulait les soutenir, et s'ils recevaient en outre de l'or sur-le-champ et des promesses dignes de leurs services. Cette résolution adoptée, Cambyle prit sur lui ce qui concernait Antiochus; quant à Bolis il promit d'envoyer dans quelques jours Arien auprès d'Achéus avec des lettres écrites en signes convenus de la part de Nicomaque et de Mélancome, et pria son complice de veiller à ce que le messager entrât dans la citadelle et en sortît en toute sûreté. Si Achéus approuvait ces projets d'évasion et répondait à Nicomaque et à Mélancome, Bolis se chargerait d'accomplir l'entreprise et se joindrait à Cambyle. Après avoir ainsi partagé les rôles, ils se séparèrent et allèrent s'occuper chacun de ce qui était arrêté.

XX. A la première occasion favorable, Cambyle courut avertir le roi de ses projets. Lorsque Antiochus eut entendu cette proposition, si précieuse pour lui et si inespérée, tantôt, n'écoutant que sa joie, il promettait tout ; tantôt, incrédule, il multipliait les questions sur les ressources, sur les moyens dont Cambyle et Bolis disposaient ; enfin, confiant en leur parole, et convaincu que c'étaient les dieux mêmes qui conduisaient cette entreprise, il supplia sans relâche Cambyle de l'achever. Cependant Bolis poursuivait l'intrigue auprès de Nicomaque et de Mélancome, et ceux-ci, croyant que tout se passait dans l'ordre, remirent aussitôt entre les mains d'Arien, pour Achéus, des lettres écrites en signes de pure convention, suivant la coutume, où ils engageaient le prince à avoir pleine confiance en Bolis et en Cambyle. Grâce à ces caractères énigmatiques, celui qui se serait rendu maître d'une de ces lettres, n'eût pu en savoir le contenu. Arien, introduit dans la citadelle par Cambyle, remit à Achéus la missive de Nicomaque, et en homme qui depuis l'origine s'était trouvé mêlé à toute cette affaire, il lui donna les détails les plus circonstanciés. Questionné à plusieurs reprises sur différents points, sur Sosibe et sur Bolis, sur Nicomaque et sur Mélancome, et principalement sur Cambyle, il répondit à cet interrogatoire avec d'autant plus de naturel et d'aisance qu'il ne connaissait pas les menées de Cambyle et de Bolis. Achéus, doublement rassuré par le langage de l'officier et par la correspondance de Nicomaque et de Mélancome, leur écrivit à son tour et remit sa réponse à Arien. Des lettres furent ainsi souvent échangées ; enfin, Achéus, qui n'avait plus d'autre espoir de salut, s'en rapporta entièrement à Nicomaque et le pria d'envoyer vers lui, à la faveur d'une nuit sans lune, avec Arien, Bolis, à qui il se remettrait. Le dessein d'Achéus était, après avoir échappé aux dangers qui l'entouraient, de se jeter à l'improviste en Syrie ; il espérait beaucoup, en se montrant tout à coup

aux Syriens, tandis que le roi était encore sous les murs de Sardes, causer dans le pays une grande agitation, et trouver un favorable accueil à Antioche, en Célésyrie et en Phénicie.

XXI. Achéus, livré à ces espérances et à ces calculs, attendait avec impatience l'arrivée de Bolis. Mélancome et Nicomaque eurent à peine reçu Arien et la lettre d'Achéus, qu'animant en termes magnifiques le courage de Bolis, et lui promettant les plus belles récompenses s'il réussissait, ils l'envoyèrent vers ce prince. Bolis fit avertir Cambyle de son arrivée par Arien qu'il avait dépêché en avant, et se rendit durant la nuit au lieu convenu. Ils consacrèrent un jour à leur entrevue, y déterminèrent toutes les mesures à prendre, et la nuit suivante ils entrèrent dans le camp. Voici quel était leur plan : Si Achéus sortait seul ou accompagné d'un unique serviteur avec Bolis et Arien, il ne devait être guère à craindre, et rien n'était plus facile que de s'emparer de sa personne; si au contraire il était suivi d'une escorte, l'entreprise devenait délicate, d'autant plus que les traîtres voulaient le livrer vivant à Antiochus, car c'était là en quoi consistait surtout la grandeur du service. Il fallait donc qu'Arien, après avoir fait sortir Achéus, le précédât de quelques pas, comme ayant une connaissance plus exacte de ces localités par où il était tant de fois allé et venu, et que Bolis le suivît afin de pouvoir, dès que l'on serait arrivé au lieu où l'embuscade serait disposée par Cambyle, mettre la main sur lui : c'était le seul moyen d'empêcher Achéus de s'échapper au milieu de la nuit, à la faveur des bois, ou bien, dans son désespoir, de se précipiter du haut d'un rocher; le seul, enfin, de le faire tomber, comme on le désirait, en vie entre les mains de son rival. On l'adopta, et bientôt Bolis se rendit chez Cambyle qui, dans le courant même de la nuit, le conduisit seul auprès d'Antiochus qui était seul aussi. Le roi lui fit le plus gracieux accueil, confirma les promesses qu'il avait contractées, et engagea

longuement les deux traîtres à ne plus différer l'accomplissement de leur dessein, après quoi ils retournèrent dans le camp. Vers le matin, Bolis monta avec Arien à la citadelle et y entra qu'il faisait encore nuit.

XXII. Achéus reçut Bolis avec empressement et affabilité, et l'interrogea longuement sur les détails de l'entreprise. Il trouva en lui un homme dont le langage et toute la personne étaient à la hauteur d'une si lourde affaire. Quelquefois, l'espoir d'être bientôt sauvé lui causait une vive joie; mais par moment aussi, il était effrayé, inquiet, en songeant à l'importance du bon ou du mauvais succès. Comme il avait une rare sagacité et une grande expérience, il résolut de ne pas accorder d'abord toute sa confiance à Bolis. Il lui fit donc entendre qu'il ne lui était pas possible pour le moment de sortir, mais qu'il enverrait avec lui trois ou quatre de ses amis, et dès qu'ils auraient vu Mélancome il se mettrait en mesure de tenter son évasion. Ainsi, Achéus prenait pour se garantir de la fraude toutes les précautions possibles; mais il avait oublié qu'il faisait le Crétois avec des Crétois. Bolis avait prévu tous les obstacles qu'on lui pouvait opposer. Lorsque la nuit où il avait promis de faire partir ses amis avec Arien et Bolis fut arrivée, Achéus envoya ces derniers à la porte de la citadelle et leur dit d'y attendre ceux qui devaient les suivre. Bolis obéit, et Achéus dans l'intervalle étant allé communiquer à sa femme son dessein, employa quelque temps à ranimer, par ses consolations et par la peinture de ses espérances, Laodice, que l'inattendu d'une telle entreprise avait mise hors d'elle-même; puis il se joignit à ses quatre amis à qui il avait donné des habits de moyenne élégance, tandis que lui-même, se faisant peuple, en avait revêtu un des plus ordinaires et des plus mesquins. Il se mit en marche après avoir recommandé à un de ceux qui le suivaient de répondre seul à toutes les questions que pourraient lui faire Arien ou Bolis; de demander seul ce dont

il serait besoin, et de dire que ses compagnons étaient Barbares.

XXIII. Lorsqu'ils eurent retrouvé Bolis et Arien, celui-ci, comme ayant une connaissance suffisante de ces localités, se plaça à la tête de la troupe. Bolis, fidèle à son premier plan, fermait le cortége, soucieux et embarrassé. Bien que Crétois et par là même habile à deviner tout ce qui devait perdre autrui, il ne pouvait, à cause de l'obscurité, distinguer Achéus ni même savoir s'il était présent. Mais la pente était rapide, le plus souvent difficile, elle offrait çà et là des endroits glissants et dangereux, et quand on arrivait à quelqu'un de ces mauvais passages, on soutenait ou attendait Achéus. Ses compagnons ne pouvaient, par habitude, se défendre de ces marques de respect, et par là Bolis vit aussitôt qui était Achéus. Lors donc qu'on fut parvenu au lieu fixé par Cambyle, il donna le signal d'un coup de sifflet. Aussitôt les gens apostés en embuscade arrêtèrent les amis d'Achéus, et lui-même se saisit du prince qu'il étreignit dans ses habits, où il tenait ses mains cachées; il avait peur qu'à la vue de cette trahison, le prince ne cherchât à se détruire; et, en effet, il avait sur lui un poignard tout prêt. Entouré de tout côté, Achéus resta au pouvoir de ses ennemis et fut immédiatement conduit auprès d'Antiochus. Le roi, que l'issue de cette affaire préoccupait vivement, et qui en attendait le succès avec impatience, après avoir congédié les courtisans admis à sa table, était resté seul éveillé dans sa tente, avec deux ou trois gardes du corps. Lorsque Cambyle entra et fit asseoir par terre Achéus garrotté, tel fut l'effet produit sur Antiochus par ce spectacle inattendu qu'il demeura longtemps sans voix, et qu'enfin, entrant dans la douleur d'Achéus, il se mit à pleurer. C'est que, sans doute, il songeait combien sont inévitables et imprévus les coups de la fortune. Il avait devant lui cet Achéus qui, fils d'Andromaque et neveu de Laodice, femme de Séleucus,

Digitized by Google

avait épousé Laodice, fille de Mithridate, et s'était rendu maître absolu de toute l'Asie en deçà du Taurus. Et au moment où, aux yeux de son armée et de celle de l'ennemi, il semblait occuper la ville la plus forte du monde, il devenait prisonnier et gisait à terre, chargé de chaînes, sans que personne autre que les traîtres eux-mêmes connût cette trahison.

XXIV. Au matin, quand les courtisans, suivant l'habitude, se réunirent chez le roi et virent quel spectacle s'offrait à eux, ils éprouvèrent la même impression que le prince; telle était leur surprise qu'ils ne pouvaient croire à une semblable capture. Le conseil fut rassemblé, et on délibéra longuement sur la peine qu'il fallait infliger au captif. On fut d'avis de mutiler Achéus, de lui couper ensuite la tête et de mettre sur la croix son corps enfermé dans une peau d'âne. Lorsque cette exécution eut eu lieu et que les troupes syriennes apprirent la mort d'Achéus, l'enthousiasme et la folle joie de toute l'armée furent tels, que Laodice, qui seule connaissait l'évasion de son mari, soupçonna déjà son malheur par le mouvement et l'agitation qui régnaient dans le camp. Un messager vint bientôt lui apprendre la fin d'Achéus et lui ordonner de prendre ses mesures pour quitter la citadelle. A cet ordre, ce ne fut d'abord dans la bouche de tous les soldats que gémissements confus et que plaintes ardentes, moins encore par amour pour Achéus que par surprise en présence d'un événement si étrange et si soudain; mais ils ne tardèrent pas à se trouver derrière leurs murailles, dans un cruel embarras. Achéus mort, Antiochus tourna toute son attention du côté de la citadelle, convaincu que ceux qui y étaient enfermés et la garnison surtout lui fourniraient quelque occasion favorable pour s'en emparer. La division, en effet, se mit parmi les assiégés; ceux-ci se prononcèrent pour Ariobaze, ceux-là pour Laodice : suspects les uns aux autres, ils ne tardèrent pas à livrer au roi la citadelle. Telle fut la fin d'Achéus,

qui, après avoir pris toutes les précautions que la raison lui dictait, mourut cependant sous les coups de scélérats en qui il s'était fié. Il a laissé ainsi deux grandes leçons à la postérité : il enseigne par l'une à n'accorder facilement notre confiance à personne, par l'autre à ne pas nous enorgueillir de la prospérité et à prévoir tous les malheurs attachés à la nature humaine.

(Quelques mots encore sur Antiochus vainqueur, souvent aussi généreux qu'il était quelquefois terrible.)

XXV. Xerxès régnait à Armosate, située dans la belle plaine qui s'étend entre l'Euphrate et le Tigre. Antiochus alla camper sous cette ville et en commença le siége. Effrayé à la vue des forces de son ennemi, Xerxès d'abord s'enfuit ; mais, craignant ensuite que son palais une fois occupé par Antiochus, tout le pays ne passât entre les mains du roi, il se repentit d'avoir pris la fuite et envoya solliciter auprès d'Antiochus une entrevue. Des amis dévoués d'Antiochus conseillaient à ce prince de ne pas laisser échapper son jeune rival, s'il se livrait entre ses mains, et dès qu'il serait maître de la ville, de remettre le pouvoir à son neveu Mithridate. Le roi n'écouta pas leurs conseils, fit venir Xerxès, se réconcilia avec lui et même le tint quitte de la plus grande partie des tributs que lui devait son frère. Il accepta seulement sur-le-champ trois cents talents, mille chevaux et autant de mules avec leurs harnais. Il rétablit ensuite l'ordre dans le petit royaume de Xerxès, lui donna sa sœur Antiochus, et séduisit, captiva les habitants de la contrée par la manière généreuse et vraiment royale dont il sembla aux yeux de tous s'être conduit en cette circonstance.

(Guerre en Italie. — La troisième année de la CXLI^e olympiade n'est marquée par aucun grand fait. — Tite Live ne parle que d'une alliance des Romains avec Syphax, des Carthaginois avec le père de Massinissa, de quelques villes enlevées à Annibal. — Marcellus poursuit le siége de Syracuse. — Rien d'important en Espagne. — Mais

l'année suivante féconde en graves événements dans l'Italie, dans l'Espagne, dans la Sicile.—En Italie, prise de Tarente par Annibal. — Résumé de l'histoire de Tarente, d'où ce fragment.)

Tarente, enorgueillie de ses richesses, appela Pyrrhus, roi d'Épire. Toute nation qui jouit pendant longtemps, avec la liberté, d'une grande puissance, se fatigue, par un effet naturel, de cet état et cherche un maître, l'avenir paraissant toujours meilleur que le présent[1]; l'a-t-elle trouvé? elle le déteste, car elle sent qu'elle a grandement perdu à changer. C'est ce qui arriva aux Tarentins.

(Depuis longtemps Tarente songeait à se livrer à Annibal. — Le supplice infligé à Rome à quelques-uns de ses otages, parce qu'ils avaient cherché à s'enfuir, irrita ce peuple, et hâta sa défection.)

Dès que cette nouvelle parvint à Tarente et à Thurium, la multitude s'indigna.

(La noblesse tarentine s'unit au peuple. — A la tête de la conspiration Nicon et Philémène.)

XXVI. Les conjurés sortirent de la ville sous le prétexte de quelque excursion dans le voisinage, puis lorsque, pendant la nuit, ils se furent approchés du camp des Carthaginois, tous allèrent se cacher dans un bois près de la route, à l'exception de Philémène et de Nicon, qui s'avancèrent jusqu'au retranchement. Les sentinelles les arrêtèrent et les conduisirent à Annibal, sans qu'ils dissent d'où ils venaient et qui ils étaient; ils leur témoignèrent seulement le désir de parler à leur chef. Introduits auprès du général, ils lui demandèrent de l'entretenir en particulier. Annibal leur accorda avec empressement cette conférence, et aussitôt, défendant chaleureusement la cause de leur patrie et la leur, ils entassèrent contre Rome mille griefs, afin de ne point paraître s'être jetés sans raison dans le parti qu'ils avaient adopté. Annibal parut sensible à leur démarche, les

[1] Voir *fragmenta incerta*, édition de M. Firmin Didot.

remercia de leur bon vouloir et les congédia en leur recommandant de revenir le plus tôt qu'il leur serait possible. Pour le moment, il les engagea à pousser devant eux, dès qu'ils seraient à quelque distance du camp, les troupeaux envoyés le matin au pâturage, d'emmener avec le bétail les gardiens eux-mêmes, et de retourner ainsi hardiment à Tarente : il prenait sur lui de veiller à leur sûreté. De cette manière, il se ménageait en même temps le loisir d'examiner de plus près ce que lui proposaient ces jeunes gens, et leur fournissait un moyen de faire croire à leurs concitoyens qu'ils allaient sans fraude ni arrière-pensée butiner dans la campagne. Nicon et Philémène suivirent son conseil, et si Annibal ressentait une vive joie d'avoir rencontré, après tant de peine, l'occasion d'exécuter son dessein, plus vive aussi que jamais était l'ardeur des jeunes Tarentins, heureux de s'être impunément entretenus avec Annibal, de l'avoir trouvé prêt à les seconder, de s'être enfin suffisamment assuré la confiance de leurs concitoyens par la richesse du butin qu'ils avaient ramené. Ils vendirent une partie de leur capture, dépensèrent le reste en festins, et par là non-seulement obtinrent pleine créance des Tarentins, mais encore trouvèrent dans leurs concitoyens beaucoup d'imitateurs.

XXVII. Ils firent une nouvelle sortie, procédèrent comme dans la première, et alors, entre Annibal et eux il fut juré amitié aux conditions suivantes : les Carthaginois rendront la liberté aux Tarentins, n'exigeront d'eux aucun impôt sous quelque nom que ce soit; ils ne leur imposeront aucune autre charge, mais dès qu'ils seront devenus maîtres de la ville, ils pourront piller les demeures et les auberges occupées par les Romains. On convint encore d'un mot d'ordre sur lequel les sentinelles laisseraient pénétrer les Tarentins dans le camp dès qu'ils se présenteraient. Grâce à cette précaution, ils eurent dès lors la facilité de s'entretenir

fréquemment avec Annibal. Ils sortaient de la ville, tantôt, à les entendre, pour une expédition contre l'ennemi, tantôt pour chasser. Tout ainsi combiné, la plus grande partie des conjurés ne fit plus qu'attendre dans l'enceinte des murs l'occasion favorable, et Philémène fut chargé de simuler des parties de chasse. On croyait, à cause de son vif amour pour cet art, qu'il n'avait rien de plus à cœur que de s'y livrer. On lui confia donc le soin de gagner par quelques pièces de gibier le gouverneur de la ville, Caïus Livius, et le poste qui veillait à la porte Téménide. Philémène accepta, et soit qu'il chassât lui-même, soit qu'il reçût de la main d'Annibal quelque gibier, il rapportait toujours à la ville de la venaison, en donnait une partie à Caïus et l'autre aux gardiens de la porte Téménide pour qu'ils consentissent à lui ouvrir promptement : car c'était le plus souvent la nuit qu'il sortait de la ville et qu'il y rentrait, par crainte, disait-il, de l'ennemi, et en réalité parce que cette heure se prêtait mieux à ses desseins. Lors donc que Philémène fut assez connu des gardiens pour qu'à son arrivée, et au premier coup de sifflet, on ouvrît la porte sans hésiter, les conjurés, instruits que le gouverneur romain devait bientôt, avec un grand nombre des siens, se rendre dès le matin à un repas dans le Musée voisin de l'Agora, convinrent de ce jour avec Annibal pour agir.

XXVIII. Annibal, depuis longtemps, s'était ménagé le prétexte de je ne sais quelle maladie, pour que les Romains ne s'étonnassent pas de le voir si longtemps demeurer à la même place; il feignit alors plus que jamais d'être malade. Son camp était éloigné de Tarente d'environ trois jours de marche. Lors donc que le jour fixé fut arrivé, il choisit parmi ses fantassins et ses cavaliers les plus rapides et les plus braves, au nombre de dix mille, et leur dit de prendre des vivres pour quatre jours. Il partit en personne à l'aurore, et poussa en avant sans s'arrêter. Chemin faisant, il donna ordre à

quatre-vingts cavaliers numides de précéder son armée de trente stades environ, et de battre tous les lieux qui bordaient la route, afin qu'on ne vît pas ses forces entières, et que parmi les habitants qui fuiraient devant les ennemis, les uns fussent faits prisonniers, et que les autres qui se réfugieraient à Tarente annonçassent seulement la présence de quelques Numides. Quand ceux-ci furent à environ cent vingt stades de Tarente, il fit dîner son armée près d'un fleuve qui, encaissé entre des rochers, était à peine visible. Là, il rassembla ses officiers, et sans leur exposer nettement ses desseins, leur dit de se montrer à la prochaine occasion hommes de cœur, parce que jamais plus belles récompenses n'avaient été réservées à leur valeur. Il leur recommanda ensuite de maintenir chaque soldat à son rang et de punir sévèrement ceux qui s'en écarteraient; il termina en leur rappelant d'être attentifs à la parole du général, et de ne rien faire, passé ce qu'il ordonnerait. Après ce discours il les congédia, et dès que les ténèbres se répandirent il donna le signal du départ à l'avant-garde. Il désirait arriver sous les murs de Tarente au milieu de la nuit; il avait pour guide Philémène, et celui-ci portait un sanglier sauvage afin d'en faire l'usage convenu.

XXIX. Caïus Livius était resté depuis le matin à table au Musée avec ses amis, comme l'avaient prévu les jeunes nobles, et les libations se succédaient avec le plus d'ardeur quand on vint vers le coucher du soleil l'avertir que quelques Numides dévastaient la campagne. Livius, qui ne vit rien au delà, appela auprès de lui quelques officiers, et leur donna ordre de partir vers l'aurore avec la moitié de la cavalerie pour s'opposer aux ravages de l'ennemi. Grâce au bruit de cette attaque partielle, Caïus soupçonna moins que jamais le grand dessein d'Annibal. Cependant, la nuit étant tombée, Nicon, Tragisque et d'autres conjurés réunis dans la ville, allèrent attendre le retour de Livius et de ses

compagnons, et comme le festin avait duré tout le jour, Livius ne tarda pas à sortir; aussitôt, la plus grande partie des jeunes nobles se retira à l'écart, tandis que quelques-uns d'entre eux se portèrent en désordre au-devant du gouverneur, se lançant des quolibets et affectant toutes les allures de gens qui sortent de table. Livius et ses amis étaient de leur côté bien plus excités par une ivresse réelle : des rires et des plaisanteries suivirent la rencontre des deux troupes. Bref, Nicon et ses complices, rebroussant chemin, ramenèrent Caïus jusque dans sa maison, où bientôt il se plongea dans ce profond sommeil qui suit naturellement les longues orgies, l'esprit libre de pensées tristes ou fâcheuses, et tout entier à la mollesse et à la joie. Nicon et Tragisque rejoignirent leurs compagnons au plus vite. Alors, se divisant en trois sections, ils occupèrent les avenues du Forum les plus commodes pour que rien de ce qui se passait au dehors ou bien au dedans de la ville ne leur échappât; ils placèrent en outre quelques vedettes près de la maison de Livius, sachant bien qu'à la première idée du péril qui menacerait, on s'adresserait d'abord au gouverneur, et que les obstacles viendraient de lui. Enfin, quand les citoyens furent rentrés chez eux, et que le bruit des passants eut cessé, quand la ville entière fut endormie, et que la nuit eût marché sans que rien vînt contrarier l'espoir de Tragisque et de Nicon, les conjurés réunis se préparèrent à consommer leur dessein.

XXX. Voici quel était le plan arrêté entre les jeunes gens et les Carthaginois : il était convenu qu'Annibal en arrivant près de la ville du côté qui regarde le levant, vers la porte Téménide, allumerait un feu sur un tombeau que quelques-uns appellent tombeau d'Hyacinthe, et d'autres d'Hyacinthe Apollon; que Tragisque, à l'apparition de ce signal, allumerait un autre feu; que les Carthaginois éteindraient aussitôt le leur et s'avanceraient à pas lents vers la porte. Ces dispositions

prises, les conjurés traversèrent la partie habitée de la ville et se rendirent au cimetière. La partie orientale de Tarente est couverte, en effet, de monuments funéraires, les Tarentins ayant coutume d'ensevelir leurs morts dans l'intérieur de la ville pour obéir à un vieil oracle. Apollon, racontent-ils, leur prédit que plus ils seraient nombreux, plus leur cité serait florissante, et d'après cet oracle, convaincus qu'ils ne pourraient manquer de prospérer s'ils conservaient les morts dans l'enceinte de leurs murs, ils les y ensevelissent encore aujourd'hui. Réunie près du tombeau de Pythionique, la troupe des conjurés attendait avec anxiété, quand Annibal donna le signal convenu. Aussitôt, Nicon et Tragisque, enhardis à la vue du feu des Carthaginois, allumèrent le leur, et, dès qu'ils s'aperçurent que celui d'Annibal était éteint, ils s'élancèrent vers la porte, de toute leur vitesse, afin d'en tuer les gardiens avant l'arrivée des Carthaginois qui, d'ailleurs, devaient n'avancer que lentement. Tout leur réussit; ils surprirent les sentinelles, les massacrèrent, brisèrent les leviers, et bientôt les portes s'ouvrirent devant Annibal, qui avait si bien mesuré sa marche que personne ne soupçonna son arrivée sous les murs de la ville.

XXXI. Les Carthaginois, introduits dans Tarente sans coup férir et sans bruit, suivant leur dessein, et convaincus que la tâche la plus difficile était maintenant achevée, se dirigèrent hardiment vers la place publique, à travers la vaste rue qui y conduit en partant de la rue Bathéa. Ils laissèrent sous les murs deux mille cavaliers afin de se ménager une réserve en cas de quelque attaque soudaine au dehors, un secours contre les accidents imprévus, si ordinaires dans les affaires de cette sorte. Lorsqu'il fut près du Forum, Annibal fit arrêter ses troupes, et là attendit avec impatience des nouvelles de Philémène, inquiet de savoir comment de ce côté tournerait l'entreprise ; car au moment où,

après avoir allumé le feu du signal, il allait s'avancer vers la porte Téménide, il avait envoyé Philémène, suivi de son sanglier sur une civière et de mille Africains, à la porte voisine, afin de ne pas laisser tout le succès dépendre d'une seule tentative, et de multiplier les chances. Philémène, parvenu à quelque distance des murailles, siffla comme de coutume, et aussitôt un gardien descendit pour lui ouvrir la porte. Sur les instances du jeune homme qui lui criait de se hâter, parce qu'ils étaient, lui et ses compagnons, fatigués du poids d'un sanglier sauvage, le malheureux, joyeux de cette nouvelle, et se flattant d'avoir de cette belle chasse la part qui lui revenait d'ordinaire, ouvrit avec empressement. Philémène, qui était à la tête de la civière, entra aussitôt avec un de ses complices en habit de pâtre, qui passa pour un campagnard, et suivi de deux autres conjurés qui tenaient la bête par derrière. A peine établis dans l'intérieur des murs, tous quatre massacrèrent le gardien au moment où il regardait le sanglier et le maniait sans crainte; puis ils introduisirent en silence, et peu à peu, trente Africains environ qui marchaient immédiatement après eux et qui précédaient le reste de la troupe. Enfin, les uns brisèrent les leviers, les autres tuèrent le poste qui veillait en cet endroit, et donnèrent aux Africains qui étaient dehors le signal de pénétrer dans la ville. Ils le firent en toute sûreté, et Philémène se rendit comme il était convenu à la place publique. Dès que sa troupe se fut réunie à celle d'Annibal, celui-ci, joyeux de voir ainsi tout lui réussir à souhait, s'occupa d'achever ses desseins.

XXXII. Il détacha de ses Gaulois deux mille hommes, les divisa en trois corps, plaça chacun d'eux sous le commandement de deux des conjurés. Il fit partir en même temps quelques-uns de ses capitaines, et ordre fut donné à tous de s'emparer des avenues les plus avantageuses qui conduisaient à la place publique. Cela fait, il recommanda aux jeunes Tarentins d'épargner

la vie de tous les habitants qu'ils rencontreraient sur leur passage, et de dire aux autres de rester tranquilles, en leur promettant en son nom pleine et entière sûreté. Les officiers carthaginois et gaulois eurent pour instruction de frapper sans pitié les Romains. On se sépara ensuite, et chaque troupe alla de son côté exécuter les volontés d'Annibal.

Lorsque la présence de l'ennemi dans les murs fut connue de Tarente tout entière, ce ne fut partout que tumulte et que cris confus. Caïus, à la nouvelle de la présence d'Annibal, se sentant incapable d'agir à cause de son ivresse, quitta aussitôt sa demeure avec ses esclaves, se rendit à la porte qui conduisait au port, et l'ayant fait ouvrir par le gardien, monta sur une barque qui le porta lui et son monde dans la citadelle. Cependant Philémène, qui avait eu soin de préparer des trompettes romaines et de se munir d'hommes accoutumés à en jouer, faisait du haut du théâtre sonner l'alarme. Les Romains coururent en armes à la citadelle, suivant l'usage, et servirent ainsi le désir des Carthaginois. Errant à travers les rues en désordre, au hasard, les uns tombaient au milieu des Africains, les autres au milieu des Gaulois : ils y trouvaient la mort, et grand fut le massacre. Quant aux Tarentins, bien qu'il fît jour, ils demeuraient tranquilles sans savoir au juste ce qui se passait. Comme ils entendaient la trompette romaine et qu'ils ne voyaient dans la ville ni désordre ni pillage, ils s'imaginaient que tout ce mouvement venait des Romains. Ce ne fut que lorsqu'ils aperçurent un grand nombre de Romains gisant dans les rues, et quelques Gaulois occupés à dépouiller ces cadavres, qu'ils soupçonnèrent l'entrée des Carthaginois dans Tarente.

XXXIII. Les Romains s'étaient réfugiés dans la citadelle, où ils avaient déjà établi une garnison, et le jour était grand. Annibal, après avoir rangé ses troupes en bataille sur la place publique, par la voix du crieur public fit avertir les Tarentins de se réunir sans armes au

Forum. En même temps les jeunes conjurés, parcourant la ville, criaient liberté et disaient à leurs concitoyens d'avoir bon courage, que les Carthaginois étaient venus parmi eux pour leur bien. Tous les Tarentins attachés par une vieille amitié aux Romains se retirèrent dans la citadelle. Les autres, comme on le leur demandait, se présentèrent sans armes, et Annibal leur adressa quelques paroles bienveillantes. L'assemblée, charmée d'une douceur si imprévue, accueillit son discours par d'unanimes applaudissements. Il la congédia en engageant chaque citoyen à rentrer chez soi sur-le-champ et à écrire sur sa porte : Tarentin. Il défendit, sous peine de mort, de placer ce mot sur la demeure d'un Romain ; puis il choisit les soldats dont il était le plus sûr et les envoya piller toutes les habitations romaines : le mot d'ordre était de regarder comme ennemies toutes les maisons sans inscription aucune ; il tint le reste de ses troupes sous les armes, comme réserve en cas de besoin.

XXXIV. Les Carthaginois retirèrent de ce pillage de riches et abondantes dépouilles, et le butin qu'ils ramassèrent répondit largement à leurs espérances. Ils passèrent cette nuit sous les armes. Le lendemain, Annibal tint conseil avec les Tarentins et décida de séparer par un mur la ville de la citadelle, afin que les Romains qui s'y étaient réfugiés ne pussent les inquiéter. Il s'occupa donc d'élever un retranchement parallèle à la muraille et au fossé de la forteresse. Comme il savait bien que les Romains ne le laisseraient pas faire tranquillement, qu'ils s'y opposeraient même de toutes leurs forces, il choisit pour cette œuvre les soldats les plus braves, car rien n'était à ses yeux plus nécessaire que de frapper les Romains de stupeur et d'inspirer par contre-coup aux Tarentins une heureuse audace. A peine avait-il commencé de jeter le retranchement que les Romains attaquèrent résolûment l'ennemi. Annibal, par un léger combat, échauffa leur ardeur, et quand il

vit que le plus grand nombre avait franchi le fossé, il donna le signal et s'élança. L'action, qui s'était engagée sur un terrain étroit et de toutes parts fermé, fut chaude : enfin les Romains, refoulés, prirent la fuite; beaucoup restèrent sur le champ de bataille, mais la plus forte partie, rejetée précipitamment dans le fossé, y trouva la mort.

XXXV. Dès lors Annibal, grâce à ce succès, put à loisir poursuivre impunément son ouvrage. Il avait réduit par la force l'ennemi à demeurer derrière ses remparts, tremblant pour lui et pour la citadelle. Bien plus, il inspira aux Tarentins une telle confiance qu'ils se crurent capables, même sans l'assistance des Carthaginois, de résister aux Romains. Quand il eut achevé le retranchement, à quelque distance de cet ouvrage, du côté de la ville, il creusa un fossé parallèle au retranchement à la fois et au fossé de la citadelle. Le long du bord qui regardait Tarente, il forma, de la terre amoncelée, une terrasse où s'élevait un second retranchement; si bien qu'on trouvait dans ces constructions presque autant de sûreté que dans un rempart. Cependant, en deçà et à peu de distance de la terrasse, vers la ville, Annibal entreprit de bâtir une muraille qui, partant de la rue Sotéra, aboutît à la rue Bathéa. Il voulait que ces fortifications fussent capables par elles-mêmes, et sans bras pour les défendre, de mettre les Tarentins à l'abri de tout péril. Enfin, après avoir laissé dans Tarente un corps de cavalerie et d'infanterie suffisant pour veiller à la sûreté de la ville et du mur, il alla camper à environ quarante stades de la ville, près d'une rivière que l'on appelle quelquefois Galèse et d'ordinaire Eurotas. Ce nom lui vient de l'Eurotas de Laconie. En effet, on trouve beaucoup de ces dénominations lacédémoniennes à Tarente même et sur tout son territoire, parce que c'est une colonie de Sparte et que les Tarentins et les Lacédémoniens sont unis par les liens du sang. Dès que ce mur fut achevé,

grâce au zèle empressé des Tarentins et de l'active coopération des Carthaginois, Annibal résolut d'attaquer la citadelle.

XXXVI. Déjà il avait fait les préparatifs nécessaires pour le siége, lorsque la citadelle reçut par mer un secours de Métaponte, et les Romains, quelque peu ranimés, s'étant jetés pendant la nuit sur les ouvrages, détruisirent les travaux et les machines. Dès lors Annibal désespéra de pouvoir enlever la citadelle; mais, comme le mur était terminé, il rassembla les Tarentins et leur dit que, dans les conjonctures présentes, le principal pour eux était de se rendre maîtres de la mer. En effet, dès que la citadelle dominait l'entrée du port, les Tarentins, comme je l'ai dit plus haut, étaient incapables de monter sur leurs vaisseaux et de sortir, et les Romains se procuraient sans péril de ce côté tout ce dont ils avaient besoin. Cela durant, Tarente ne pouvait être solidement libre. Annibal l'avait bien compris. Aussi répétait-il aux Tarentins que les Romains, une fois privés de l'espoir de secours maritimes, ne tarderaient pas à céder d'eux-mêmes et à abandonner la citadelle pour la leur livrer. Si les Tarentins appréciaient la justesse de ses conseils, ils ne voyaient pas le moyen de les réaliser, à moins qu'une flotte carthaginoise n'apparût tout à coup. Or, cela était alors impossible; aussi ne s'expliquaient-ils pas pourquoi Annibal leur tenait ce langage, et quand il vint leur dire que, s'ils le désiraient, ils deviendraient certainement maîtres de la mer sans l'assistance de Carthage, plus grande encore fut la surprise de tous; on ne savait qu'entendre par ces paroles. Mais il avait remarqué que la vaste rue qui régnait en deçà du retranchement et qui, le long même du mur, conduisait du port vers la mer, au dehors, pouvait facilement se prêter à ses vues; c'est par là qu'il voulait faire passer les vaisseaux du port dans la partie méridionale de la ville. Quand donc Annibal expliqua son plan aux Tarentins, non-seulement ils

approuvèrent avec ardeur ce projet, mais ils conçurent pour ce grand homme une telle admiration qu'ils ne virent plus rien qui pût triompher de sa sagacité et de son audace. On rassembla à la hâte des machines à roues, et, à peine proposée, l'œuvre était déjà exécutée, tant était vif l'enthousiasme, si nombreux étaient les bras qui concouraient à ce travail! Les Tarentins, après avoir ainsi transporté leurs navires jusqu'à la mer, en dehors de Tarente, assiégèrent sans péril la citadelle, dès lors dépourvue de secours. Annibal laissa une garnison dans la ville, et, suivi de son armée, arriva trois jours après dans son camp, où il demeura enfermé pendant le reste de l'hiver.

(Pendant ce temps, siége de Capoue. — Hannon envoyé par Annibal au secours de cette ville, est battu près de Bénévent. — La place de Bénévent menacée. — Tibérius Gracchus appelé de Lucanie pour la défendre. — Mais avant de quitter sa province il périt par trahison avec toute son armée : Polybe racontait ce fait.)

XXXVII. Tibérius, général romain, malheureuse victime d'une lâche trahison, mourut courageusement avec ses troupes.

(En Espagne terrible catastrophe des Scipion. — Trois armées carthaginoises réunies contre les Romains. — Les Scipion partagent leurs troupes. — Ce partage devient la cause de leur ruine. — Scipion le premier meurt dans un combat contre Massinissa et Indibilis. — Les généraux carthaginois se réunissent alors contre Cnéus.)

XXXVII. [1] Celui-ci, s'en remettant de son salut à une chance incertaine, résolut de tout braver en face d'un châtiment certain. Il se retira sur une hauteur[2], et là, comme rien ne pouvait lui servir de rempart, il ordonna à ses soldats de l'arrière-garde d'enlever aux bêtes de somme leurs bâts et leurs charges et de tout

[1] *Fragmenta incerta*, édition Firmin Didot.
[2] Tite Live, liv. XXV, chap. XXXVI.

placer devant eux. Ainsi fut improvisé le retranchement le plus solide qu'on puisse imaginer. Mais Cn. Scipion fut défait et périt sur le champ de bataille.

(Tant de malheurs étaient réparés en Sicile par la prise de Syracuse. — Marcellus, pendant que cette ville était bloquée, prend Mégare. — Il fait prisonnier un Spartiate, que les Syracusains cherchent à racheter. — Entrevues à ce sujet près d'une tour. — Marcellus en profita[1]).

XXXVII. Pour compter les rangées de pierres; celles dont on avait bâti cette tour, étant toutes de même hauteur, il était facile d'apprécier à quelle distance les créneaux étaient du sol.

1° Sur ces entrefaites, il apprit que les Syracusains célébraient une fête publique qui durait trois jours, et que s'ils ne faisaient pas bonne chère à cause de la rareté des vivres, ils usaient largement du vin; se rappelant alors le peu de hauteur de la muraille, il résolut de tenter la chance.

2° Les Romains, en attachant deux échelles l'une à l'autre, s'emparèrent de la tour. Réunis en ce lieu pour la fête, les Syracusains ou bien buvaient encore, ou bien dormaient ensevelis dans l'ivresse. L'ennemi les tua sans éprouver de résistance.

(Les Romains s'avancent d'autant plus facilement que les citoyens en général ne connaissaient pas encore ce qui s'était passé, à cause de la distance qui, dans une ville si grande, les séparait du théâtre des hostilités.)

Enfin Marcellus prend Épipole, et cette prise enhardit les Romains.

(Bientôt Syracuse entière tombe en leur pouvoir.)

[1] Voir Plutarque, *Vie de Marcellus*, XIII.

LIVRE IX.

SOMMAIRE.

I-III. Préambule. Nature de l'histoire de Polybe. A quelle espèce de lecteur il s'adresse. — III-VI. Annibal secourt les Capouans assiégés. — Il se dirige, pour faire diversion, sur Rome, et arrive aux bords de l'Anio. — VI-VIII. Terreur de Rome. — Les consuls Cnéus et Publius sortent de la ville avec quelques troupes, rassemblées par hasard dans la ville, vont camper en face d'Annibal, et celui-ci réduit à ne rien faire contre Rome, et n'espérant arracher ni Appius ni Claudius Fulvius de Capoue, se retire, se jette dans le Brutium; il est sur le point d'enlever Rhégium. — VIII-X. Éloge de la rapidité d'Annibal. Comparaison de la célérité de ce capitaine et de celle d'Épaminondas en une certaine circonstance. — X-XX. Longue digression sur les qualités et sur les connaissances nécessaires au général. Pensées générales et détails. Exemples de capitaines qui échouèrent dans mainte et mainte tentative, pour avoir négligé telle ou telle notion, telle ou telle précaution. Aratus. Cléomène. Nicias. Nécessité d'avoir quelque teinte de la géométrie et de l'astronomie.— XX, XXI. Les Atellans se livrent aux Romains. Amilcar, venu au secours de Tarente, épuise les ressources des assiégés, sans les pouvoir sauver. Les dépouilles de Syracuse sont transportées à Rome. Digression sur les inconvénients de la conduite alors suivie par les Romains. — XXI, XXII. Espagne. Exactions imprudentes des Carthaginois. Néron en Espagne. Par sa négligence il laisse échapper l'ennemi [1]. Grèce. Philippe, en guerre avec les Étoliens, parcourt la Thessalie, l'Illyrie, il prend Arsinoé, Phorynna. — XXII-XXIII. Seconde année de la CXLII^e olympiade. Fragments de considérations générales. Les Romains, épuisés, demandent du blé à Ptolémée. — XXIII-XXVIII. Apologie d'Annibal. Comment il a été diversement apprécié. Quelques mots sur sa cruauté et son avarice. — XXVIII, XXIX. En Grèce, suite de la guerre. Dévouement des Acarnaniens pour les Macédoniens. Ce peuple sollicite l'alliance de Sparte. Les Étoliens la leur disputent. — XXIX-XXXIII. Discours de l'ambassadeur étolien Chlénéas. — XXXIII-XLI. Discours de l'Acarnanien Lyciscus. — XLI-XLIII. Siége d'Échinus par Philippe. Sulpicius, successeur de Lévinus, secourt en vain cette ville. Le roi s'en empare. Sulpicius se rend maître d'Égine. — XLIII, XLIV. Prise d'Agrigente. Description de cette ville. — XLIV, XLV. Nature de l'Euphrate. — XLV. Fragments.

(Quelques mots de préambule. — Nouvelle olympiade. — Résumé succinct des faits qu'elle renferme. — Vers la fin du paragraphe, sans doute.)

[1] Appien, comme Tite Live, parle de l'envoi de Néron en Espagne. Nous

I. Tels sont donc les faits principaux contenus dans la cent quarante-deuxième olympiade, en cet espace de quatre ans que les Grecs appellent de ce nom. Nous essayerons d'en faire le récit dans les deux livres qui suivent. Je ne me dissimule pas que ma méthode a je ne sais quoi d'austère et d'uniforme qui ne lui permet guère d'être appréciée et goûtée que de certaines personnes. Presque tous les autres écrivains, ou du moins la plupart, par un habile usage de différentes parties du genre, amènent un nombreux public à les lire. Dans leurs livres, le savant trouve des détails mythologiques qui le charment ; l'érudit de précieux détails sur les colonies, sur la fondation de certaines villes et sur leurs liens de parenté, comme dans Éphore, par exemple. Enfin l'histoire des nations, des cités et celle de leurs chefs séduisent l'homme d'État. En nous bornant à cette dernière partie, en y consacrant notre œuvre tout entière, nous nous sommes donc fort bien accommodé, comme nous l'avons dit, au goût de quelques-uns; mais nous avons, en définitive, écrit un livre sans agrément pour la majorité des hommes. Déjà il a été suffisamment expliqué ailleurs pourquoi il nous a paru bon de laisser de côté toutes les autres parties de l'histoire pour nous arrêter à celle-ci. Mais rien ne nous empêche de rappeler, dans l'intérêt même de la clarté, les motifs de cette résolution.

II. Comme déjà une foule d'auteurs ont parlé de généalogies, de mythologie, et dit les colonies, la fondation de certaines villes et les liens qui les unissent, il n'y a pas d'alternative : ou il faut que l'auteur qui aborde ces sujets s'attribue le bien d'autrui, et il n'y a rien de plus honteux que ce larcin, ou bien, s'il ne veut pas d'une

retrouvons même dans Tite Live une phrase qui rappelle celle de Polybe que nous avons placée ici. Cela nous a conduit à introduire en cette place ce fragment. Nous y trouvons d'ailleurs l'avantage de rappeler par un endroit l'histoire de la lutte que les Romains soutinrent en Espagne après la mort des deux Scipion, et avant l'arrivée de Publius.

telle imposture, qu'il consente à faire un travail inutile en avouant qu'il revient sur des questions qui ont été traitées avec talent et suffisamment éclaircies par ses devanciers. Telles sont les causes, avec quelques autres peut-être, pour lesquelles j'ai évité ces lieux communs. J'ai mieux aimé choisir l'histoire des faits, d'abord parce qu'en se renouvelant ils ont besoin d'interprètes toujours nouveaux, (que d'événements, en effet, nos ancêtres n'ont pas racontés!) et parce qu'ensuite ce genre, en tout temps si utile, l'est surtout de nos jours, où les arts et les sciences ont fait de tels progrès que l'homme studieux peut maintenant se diriger en tout d'après des règles positives. Aussi, moins préoccupé du plaisir du lecteur que de son intérêt, nous avons négligé toutes les autres catégories de l'histoire pour ne nous appliquer qu'à celle que nous avons dite. Quiconque lira avec attention cet ouvrage appuiera fortement ce que j'avance, de son témoignage.

(Entrée en matière. — Fulvius Flaccus et Appius Claudius continuent le siége de Capoue.—Annibal arrive au secours de cette ville du fond du Brutium[1].)

III. Annibal cerna le camp d'Appius et d'abord essaya par quelques escarmouches d'appeler l'ennemi au combat. Mais comme les Romains n'y faisaient nulle attention, ces attaques se changèrent presque en siége. Chaque jour la cavalerie par escadrons se précipitait sur le retranchement, lançait des flèches avec de grands cris, tandis que l'infanterie jetait en avant ses manipules et cherchait à renverser la palissade. Rien ne put détourner les Romains de la résolution qu'ils avaient prise. Repoussant par l'infanterie légère les troupes qui attaquaient la palissade, à l'abri des flèches derrière leurs soldats pesamment armés, ils demeuraient en ligne de bataille auprès de leurs enseignes. Annibal

[1] Tite Live, XXVI, IV.

était fort embarrassé. Également impuissant à pénétrer dans la ville et à faire lâcher prise aux consuls, il se demandait avec inquiétude en présence de tels obstacles ce qu'il devait faire. Du reste, ce qui se passait alors était bien fait pour dérouter, je ne dis pas seulement Annibal, mais encore quiconque en était instruit. N'est-ce pas une chose incroyable que ces Romains, tant de fois vaincus par les Carthaginois, et tout à l'heure incapables de les regarder en face, soient tout à coup assez forts pour leur tenir tête et ne plus abandonner la plaine? que ces hommes, qui se bornaient naguère à suivre Annibal au pied des montagnes, descendus maintenant en rase campagne, assiégent la ville la plus forte de la province la plus renommée de l'Italie, au milieu d'ennemis dont ils ne pouvaient, je le répète, soutenir en pensée l'aspect? et que, par contre-coup, les Carthaginois, sans cesse vainqueurs, finissent par se trouver quelquefois dans un embarras aussi grand que les vaincus? Quoi qu'il en soit, la tactique adoptée de chaque côté résulte pour moi de cette observation, faite en commun par les deux peuples, que la cavalerie seule d'Annibal causait les victoires de Carthage et les défaites de Rome. On le sait, les Romains, quoique battus, harcelaient toujours, après la mêlée, du pied des montagnes, l'ennemi dans la plaine, et sur ce terrain la cavalerie africaine ne pouvait plus rien contre eux. C'était sous les murs de Capoue un système analogue, et les choses s'y passaient, des deux parts, d'une manière conforme aux traditions du passé.

IV. L'armée romaine n'osait marcher au combat par crainte de la cavalerie carthaginoise. Elle restait résolûment dans le camp, sachant bien que cette cavalerie, qui la vainquait constamment sur le champ de bataille, dès lors ne l'inquiéterait en rien. Quant aux Carthaginois, ils ne pouvaient, d'une part, raisonnablement demeurer plus longtemps en cet endroit avec leurs cavaliers, parce que les Romains avaient eu la prudence de détruire

les fourrages des campagnes voisines et qu'il n'était guère praticable de faire apporter de loin à force de bras les provisions nécessaires à tant de chevaux et de bêtes de somme, et de l'autre ils n'eussent voulu ni rester sans eux, ni attaquer, ainsi affaiblis, les Romains protégés par leur palissade et un fossé. Un combat livré à armes égales contre ces rudes ennemis, sans cavalerie, était chanceux. Annibal, en outre, craignait que les troupes nouvellement enrôlées ne survinssent et ne le réduisissent à la dernière extrémité en lui coupant les vivres. Convaincu par tant de considérations qu'il lui était impossible de faire lever le siége par la force, il prit une autre résolution. Il s'imagina que si, par une marche secrète, il apparaissait tout à coup aux portes de Rome, il ferait peut-être sur cette ville une tentative heureuse, en y jetant la terreur par une attaque si soudaine, ou que du moins il forcerait Appius soit à quitter Capoue, soit à diviser ses forces : dès lors rien de plus facile que de vaincre et les forces qui viendraient au secours de Rome et celles qui resteraient en Campanie.

V. Il envoya aux Capouans comme messager un Africain à qui il persuada de passer aux Romains et de se rendre de là dans Capoue avec une lettre à la sûreté de laquelle il avait soigneusement pourvu. Il avait peur, en effet, qu'en apprenant son départ, saisis de crainte et désespérés, les assiégés ne capitulassent aussitôt. Il les informa en quelques lignes de ses desseins, et le lendemain du jour où il leva le camp, fit partir l'Africain avec sa missive, afin qu'instruits des motifs de son absence, les Capouans soutinssent bravement le siége. A Rome, lorsqu'était arrivée la nouvelle qu'Annibal avait placé son camp près de Capoue et serrait de près les troupes romaines, grande avait été la crainte, et les esprits y étaient en suspens, comme à l'approche du moment où la lutte allait se décider. C'était donc de ce côté que les Romains avaient porté toutes leurs forces, tous leurs secours, toute leur attention. Aussi déjà les

Campaniens avaient reçu la lettre d'Annibal et résolu, en apprenant ses desseins, de lui rester fidèles et d'attendre l'issue de cette tentative; déjà Annibal, cinq jours après son arrivée sous les murs de Capoue, avait, vers le soir, en laissant ses feux allumés, quitté cette ville si furtivement que personne ne soupçonnait son départ; déjà par une marche continue et rapide, il avait traversé le Samnium, en faisant reconnaître et occuper d'avance toutes les places qu'il trouvait sur son passage; déjà enfin il avait franchi l'Anio et s'était tellement approché de Rome que son camp n'était qu'à une distance de cinq milles, et Rome, tout entière à Capoue et aux événements dont elle était le théâtre, ne soupçonnait pas encore sa venue.

VI. Au premier bruit d'une telle nouvelle, le trouble et la terreur se répandirent dans Rome tout entière. Ce coup était soudain, inattendu, et jamais Annibal n'avait paru si près de la ville. A cela s'ajoutait la pensée que l'ennemi n'aurait pas osé tenter une pareille entreprise et menacer ainsi Rome, si l'armée de Capoue n'avait été détruite. Aussitôt les hommes s'élancèrent sur les remparts, et coururent s'emparer dans la plaine des positions les plus avantageuses. Les femmes firent des processions autour du temple, suppliant les dieux et balayant de leurs cheveux le pavé des autels. Tel est l'usage chez les Romains quand la patrie court un grand danger. Cependant Annibal avait établi son camp à la distance que nous avons dite et songeait à donner le lendemain un assaut à la ville, lorsqu'une circonstance, effet d'un heureux hasard, vint sauver la république. Les consuls Cnéus et Publius, qui récemment avaient levé une légion et fait promettre aux soldats de se trouver en armes ce jour même à Rome, étaient alors occupés à en former une autre et à inspecter les conscrits, de sorte qu'une grande multitude d'hommes était réunie dans les murs de la ville. Ils les firent hardiment sortir, et en s'établissant au pied des murailles,

ralentirent l'ardeur des Carthaginois. Ceux-ci s'étaient d'abord mis à l'œuvre en hommes qui ne désespéraient pas de prendre Rome elle-même. Mais à la vue des Romains résolûment campés en face d'eux, et peu après informés par un prisonnier de la circonstance qui protégeait la place, ils renoncèrent à l'assaut et se bornèrent à désoler le pays, à brûler des maisons. Ils firent un butin immense qu'ils entassèrent dans leur camp : ils étaient tombés sur une proie à laquelle personne n'eût soupçonné que jamais ennemi pût toucher !

VII. Les consuls osèrent bientôt porter leur camp à dix stades des Carthaginois. Mais Annibal était riche en dépouilles, et n'espérait plus prendre Rome : enfin et c'était pour lui le point principal, il supputait les jours où il comptait voir Appius et son collègue, à la nouvelle du danger qui menaçait Rome, ou bien lever le siége de Capoue et accourir au secours de la ville avec toutes leurs forces, ou bien encore ne laisser que quelques troupes en Campanie, et venir, suivis de la plus grande partie de leur armée ; croyant dès lors, quoi qu'il arrivât, qu'il était bon de lever le camp, il se mis en marche dès l'aurore. Publius en coupant les ponts sur l'Anio, en forçant Annibal de faire traverser à gué le fleuve à sa troupe, en le harcelant pendant le passage, mit les Carthaginois dans un assez grand embarras. Mais le grand nombre de cavaliers dont Annibal disposait et l'appui des Numides, également bons sur tous les terrains, l'empêchèrent de porter aucun coup décisif : il lui enleva toutefois une partie du butin, lui tua environ trois cents hommes et ensuite se retira sain et sauf dans son camp. Puis s'imaginant que l'ennemi battait si promptement en retraite par crainte, il le suivit dans sa course le long des montagnes. Annibal d'abord, pressé d'accomplir ses desseins, s'avança à marches forcées ; mais informé cinq jours après qu'Appius ne levait pas le siége, il s'arrêta, attendit de pied ferme les Romains qui le suivaient et

pendant la nuit les attaqua dans leur camp, força leur retranchement et leur tua beaucoup de monde. Le lendemain il trouva Publius retiré sur une colline escarpée; il décida toutefois de ne pas l'y poursuivre, se jeta brusquement à travers la Daunie et le Brutium, et fit une apparition si soudaine dans les environs de Rhégium, qu'il faillit prendre la ville : il se saisit du moins des Rhégiens qui étaient dans la campagne et fit ainsi un grand nombre de captifs.

VIII. On ne saurait que justement s'étonner de la constance et du courage des Romains et des Carthaginois en ces conjonctures. Tout le monde admire comment Épaminondas, se trouvant à Tégée avec ses alliés, sur la nouvelle que les Lacédémoniens s'étaient réunis dans Mantinée avec leurs troupes auxiliaires, pour livrer bataille aux Thébains, fit dîner à l'heure accoutumée ses troupes et au commencement de la nuit, donna l'ordre du départ, sous prétexte d'occuper, dans l'intérêt du prochain combat, quelques postes avantageux. Il le fit croire à toute l'armée, et la poussant toujours en avant, se dirigea du côté de Lacédémone. Il y arriva vers la huitième heure, la trouva sans défense, pénétra jusqu'à la place publique et resta maître de tout le quartier qui longe le fleuve. Un incident troubla ce succès : un transfuge qui s'était pendant la nuit rendu à Mantinée, avait découvert à Agésilas ce qui s'était passé, et comme du secours arriva au moment même où Sparte entière allait être prise, Épaminondas dut renoncer à cette importante conquête. Il fit distribuer le matin quelque nourriture à ses soldats sur les bords de l'Eurotas, et, dès qu'ils furent un peu remis de leurs fatigues, reprit la route qu'il avait d'abord suivie, dans l'espoir que, grâce au départ des Lacédémoniens et de leurs alliés accourus à Sparte, Mantinée était sans défense. Il ne s'était pas trompé ; il exhorta les troupes en peu de mots, et par une marche forcée durant la nuit, il parvint vers midi à Mantinée, vide en effet de forces qui pussent

la protéger. Mais les Athéniens, qui, aux termes de leur traité avec Lacédémone, s'étaient mis en campagne pour prendre part à la prochaine affaire contre les Thébains, survinrent fort à propos pour Mantinée. Déjà l'avant-garde thébaine touchait au temple de Neptune, qui est à sept stades de cette place, quand les Athéniens, comme s'ils eussent été envoyés exprès, se montrèrent sur la colline qui domine la ville. A cette vue les quelques soldats qu'on y avait laissés osèrent enfin monter sur les remparts et repoussèrent l'ennemi. Les historiens ont raison de déplorer l'issue malheureuse d'une si belle entreprise et de dire qu'Épaminondas s'était conduit en bon général, mais que vainqueur de l'ennemi, il ne put l'être de la fortune.

IX. On pourrait en dire autant d'Annibal. Et en effet, quand on le voit attaquer les Romains sans relâche et multiplier les combats pour faire lever le siége de Capoue, s'élancer ensuite, parce qu'il n'a pas réussi dans ce projet, sur Rome elle-même, puis, empêché encore par quelques effets du hasard d'achever heureusement cette tentative, retourner sur ses pas, arrêter l'ennemi attaché à sa poursuite, et épier la moindre occasion, si, comme il était probable, les troupes qui assiégeaient Capoue venaient à remuer ; quand enfin on le voit ne pas abandonner son dessein, mais s'attacher encore à nuire aux Romains et détruire presque Rhégium, qui ne regarderait avec étonnement, qui n'admirerait un tel général ? Les Romains, de leur côté, l'emportèrent peut-être en valeur sur les Lacédémoniens. Accourant à la nouvelle de leur ville assiégée, les Spartiates la sauvèrent, mais ils s'exposèrent, autant qu'il était en eux, à perdre Mantinée. Les Romains sauvèrent leur patrie et continuèrent le siége de Capoue : ils restèrent fermes, inébranlables en leurs résolutions, et menacés, pressèrent néanmoins avec confiance les Capouans dans leurs murs. Si j'insiste sur ce point, ce n'est pas pour faire l'éloge des Carthaginois ou des Romains : plus d'une

fois déjà j'ai loué leur courage; mais[1] en vantant les chefs de ces deux peuples je m'adresse à tous les hommes politiques qui doivent plus tard conduire les affaires de leur patrie; je veux que, pleins du souvenir de ces héroïques exploits, et l'œil sans cesse sur ces grands modèles, ils cherchent à les reproduire non pas tant du reste en la partie téméraire et périlleuse de leurs actions guerrières qu'en ce que leur conduite présente d'audace réfléchie, de finesse singulière et de sages conseils, qui, quel qu'en ait été le succès, favorable ou malheureux, seront à jamais mémorables dès qu'on a procédé par la raison.

X.[2] Toutes les opérations qui se rattachent à l'art de la guerre réclament les soins les plus délicats; mais le succès en est presque toujours assuré dès qu'on le poursuit avec intelligence. Qu'il y ait, dans le métier des armes, moins d'actions osées à force ouverte ou au grand jour que de tentatives où la ruse et l'occasion jouent le plus grand rôle, c'est chose manifeste pour quiconque veut consulter l'histoire; mais il est incontestable aussi, à voir l'issue de ces entreprises, que celles dont l'occasion seule est le mobile manquent bien plus souvent qu'elles ne réussissent. Enfin, comment ne pas reconnaître que la plupart des échecs ont pour cause l'ignorance ou la négligence des chefs? Il s'agit donc en ce moment d'examiner quelle méthode on doit suivre dans la conduite de la guerre. Tout ce qui est fortuit ne mérite pas le nom d'opération, mais plutôt de coup de hasard, de rencontre heureuse, et comme de telles choses ne s'appuient sur aucune règle, sur aucun principe, nous n'en parlerons pas. Des mouvements qui supposent un plan bien arrêté, voilà ce dont il doit être

[1] Voir l'excellente note de Schweighæuser sur ce passage.

[2] Dans l'édition Firmin Didot, chapitre XII. Il nous a semblé trouver une transition naturelle du paragraphe précédent à celui-ci dans ἐὰν σὺν νῷ τις πράττῃ.

ici question. Or, comme toute opération de ce genre a son heure, sa durée, sa place déterminées, comme elle a besoin de secret, de certains signes convenus, de l'intervention de personnes qui la conduisent ou seulement qui y concourent, de moyens enfin d'exécution, il est clair que le chef qui aura su satisfaire à toutes ces nécessités ne peut manquer de réussir, tandis que s'il en néglige une seule il s'expose à échouer. Telle est notre nature : la chose la plus frivole, l'incident le plus léger peuvent renverser nos desseins, et c'est à peine si toutes les conditions que nous avons énumérées suffisent pour un heureux succès.

XI. Aussi, les chefs d'armée ne doivent-ils se permettre aucune négligence en de telles affaires. La première précaution à prendre est de savoir se taire dans la joie, à la vue d'un bonheur inespéré, et, dans la crainte comme dans l'abandon de la familiarité ou de l'amitié même, de ne rien communiquer à autrui : il ne faut ouvrir son âme qu'aux personnes sans qui on ne peut mener à fin son entreprise, et ne le faire qu'autant que la nécessité l'exige; de plus, le silence ne doit pas être seulement sur les lèvres, mais je dirai presque dans l'âme. Que d'hommes qui, sans proférer une parole, trahissent leurs pensées par leur physionomie ou par quelqu'une de leurs actions! Il est bon encore de connaître les routes de nuit et de jour, aussi bien que l'espace de temps nécessaire pour les faire sur terre et sur mer. Troisièmement, et c'est la chose principale, il faut, à la vue du ciel, savoir distinguer les fractions du temps afin de s'en servir suivant le besoin. Le choix du lieu pour l'exécution est aussi d'une grande importance, puisque cela seul rend possible ce qui d'abord semblait ne pas l'être, et impossible ce qui paraissait aisé. Enfin, on ne saurait mettre trop de soin à la détermination de tels et tels signes convenus, et à l'élection des personnes désignées pour accomplir une entreprise ou bien pour y coopérer.

XII. Parmi toutes ces notions, les unes sont fournies, soit par la pratique, soit par des questions faites à propos, les autres par des études spéciales et raisonnées. Le meilleur est de connaître par soi-même les routes et les lieux où il faut se rendre, la nature de ces lieux, et les gens qu'on doit prendre ou pour agents ou pour auxiliaires. Mais on a pour seconde ressource d'interroger, pourvu toutefois qu'on n'ajoute pas foi au premier venu. Il est bon que la loyauté des personnes servant de guides en ces circonstances soit constatée auprès de celles qui les suivent. Ces notions et d'autres semblables qui reposent sur l'expérience ou sur le témoignage d'autrui sont de celles qu'un général peut tirer sans peine d'une certaine habitude des camps. Mais les connaissances qui sont dues à l'étude demandent un enseignement théorique, et avant tout quelques idées en astronomie et en géométrie; l'acquisition n'en est pas fort difficile en ce qui est de l'art militaire, et l'application de ces quelques idées est d'une grande utilité et contribue puissamment au succès. La partie la plus essentielle à étudier est celle qui concerne la durée des jours et des nuits. Si cette durée était uniforme il n'y aurait pas d'embarras, et ce serait un fait à la portée de tous; mais comme les jours et les nuits ne diffèrent pas seulement de longueur entre eux à certaines époques, et que cette différence existe pour tel ou tel jour, telle ou telle nuit, il est indispensable évidemment d'apprécier quand ils augmentent ou décroissent. Comment, en effet réussir dans une marche de nuit ou de jour si on ne connaît pas ces variations? Sans cette notion, il est impossible de parvenir à temps au but qu'on se propose : on sera toujours ou en avance ou en retard. Or, arriver trop tôt est une circonstance beaucoup plus à craindre que la faute contraire. Celui qui a dépassé le temps qu'il s'était marqué voit seulement son projet ajourné; reconnaissant son erreur encore loin de l'ennemi, il se retire sans danger. Mais quand on devance le moment

déterminé, on risque de se laisser reconnaître en approchant, et, reconnu, de faire plus qu'échouer dans sa tentative : on court les plus grands hasards.

XIII. C'est l'à-propos qui fait le succès des choses humaines en général, mais surtout en ce qui concerne la guerre. Tout chef d'armée est donc tenu de connaître parfaitement l'époque du solstice d'été, celle du solstice d'hiver et la date des équinoxes et les degrés de croissance ou de diminution par où passent successivement les jours et les nuits : c'est le seul moyen d'apprécier avec exactitude la mesure du temps nécessaire pour telle ou telle marche sur terre ou sur mer. Il n'est pas moins utile de savoir bien distinguer les différentes parties du temps, soit le jour, soit la nuit, afin de déterminer à quel moment il faut se lever et partir; car on ne peut, sans un bon principe, arriver à une bonne fin. Connaître l'heure durant le jour est chose facile par l'ombre, par le chemin qu'a fourni le soleil et l'espace qu'il laisse derrière lui dans la route céleste. Il n'en est pas de même pour la nuit, si on ne sait à la vue du firmament suivre dans leur phase l'ordre et la disposition des douze signes, opération qui du reste est très-simple pour quiconque a étudié l'astronomie. En effet, comme malgré l'inégalité des nuits entre elles, dans l'espace de chacune, six des douze signes s'élèvent au-dessus de l'horizon, il faut qu'aux mêmes parties de toute nuit apparaissent des parties égales du zodiaque. Étant su quelle étendue du cercle parcourt le soleil durant le jour, il est clair qu'après son coucher la partie qui lui est diamétralement opposée va se montrer; par conséquent, plus la portion du zodiaque grandira à l'horizon, plus on devra conclure que la nuit avance. La grandeur des signes et leur nombre une fois connus, on connaîtra aussi les différentes périodes de la nuit. Que si le temps est sombre, il faut avoir recours à la lune, car cet astre, par son volume, est presque toujours visible, en quelque endroit du ciel qu'il se trouve. On peut

conjecturer l'heure de la nuit, tantôt d'après son lever et sa place à l'orient, tantôt au contraire d'après celle qu'elle occupe au couchant, en supposant toutefois qu'on ait assez de savoir en cette partie pour connaître la différence des heures où la lune se lève chaque nuit; mais rien de plus facile que d'acquérir cette notion. La révolution de la lune s'opère apparemment en un mois, et tous les mois pour les sens se ressemblent.

XIV. Louons donc Homère d'avoir représenté Ulysse, cet homme de guerre par excellence, réglant d'après le cours des astres, non pas seulement ses courses sur mer, mais encore toutes ses opérations sur terre. Déjà assez d'accidents fortuits[1], et qui échappent à d'exactes prévisions, nous jettent d'ordinaire en de cruels embarras. Pourquoi citer les pluies torrentielles, les débordements de rivières, la rigueur du froid, l'abondance des neiges, l'air obscurci par une brume épaisse ou par la fumée, et mille autres faits de cette espèce? Mais si pour les choses mêmes qu'on peut prévenir, nous négligeons ces sages mesures, comment par notre propre faute n'échouerions-nous pas le plus souvent? Il ne faut donc superbement dédaigner aucune des précautions que nous avons indiquées, de peur de commettre à notre tour ces erreurs dont furent victimes, parmi bien d'autres capitaines, ceux dont je vais citer les noms pour donner quelques exemples.

XV. Aratus, chef des Achéens, travaillait à s'emparer de Cynèthe par trahison, et il convint avec les habitants qui secondaient ses desseins de l'heure où, durant la nuit, il se rendrait près de la rivière qui descend de la ville, pour y attendre avec son armée le moment favorable. Les conjurés promirent de faire sortir, vers le milieu du jour, un des leurs en manteau dès que l'occasion d'agir se présenterait : cet homme

[1] Le texte est ici altéré. Nous avons suivi la correction proposée par Schweighæuser. Avant τυγχάνειν, il faut ajouter τὰ δυνάμενα, et peut-être aussi au lieu de παρασκευάζειν faudrait-il lire παρασκευάζει.

devait se placer devant les murs sur un tertre qu'ils désignèrent, tandis que ses compagnons, à l'intérieur, se jetteraient sur les soldats préposés à la garde des postes, et profiteraient du moment où ils faisaient leur sieste pour les égorger. Les Achéens, aussitôt, de leur côté, accourraient de leur embuscade. Tout était arrêté, et Aratus, à l'heure fixée, alla se cacher près de la rivière, où il attendit le signal. Vers la cinquième heure, un Cynéthéen, propriétaire de quelques-unes de ces jeunes brebis qui paissent d'ordinaire dans les environs de la place, eut par hasard je ne sais quel renseignement à donner à son berger; il sortit de Cynèthe en manteau, et monta sur le tertre afin de découvrir son homme. Aratus, persuadé que c'était le signal, se porta en toute hâte vers la ville; mais la porte lui fut fermée par les gardes, les conjurés n'ayant jusqu'alors eu le temps de rien préparer; et non-seulement les Achéens échouèrent dans leur entreprise, mais ils attirèrent sur la tête de leurs complices les plus terribles châtiments. Pris en flagrant délit, et aussitôt jugés, ils périrent tous. A quoi faut-il attribuer ce malheur? à ce qu'Aratus se contenta d'un simple signal, avec l'inexpérience d'un jeune homme qui ne connaît pas les données si précises de ces doubles signaux dont le second contrôle le premier. Tant, dans les opérations militaires, la distance est petite entre le bon et le mauvais succès!

XVI. Cléomène de Sparte s'était proposé de prendre Mégalopolis au moyen de certaines intrigues, et il convint avec quelques soldats qui gardaient cette partie de la ville qu'on appelle *près la Caverne*, de venir pendant la nuit, vers la troisième veille; c'était l'heure où les soldats qu'il avait gagnés devaient monter la garde. Il partit de Lacédémone vers le soir, mais il n'avait point songé qu'au lever des pléiades la nuit est fort courte. Il ne put, quelque diligence qu'il y mît, prévenir le retour du jour, et dans l'assaut qu'il livra follement à Mégalo-

polis, il fut honteusement repoussé, après avoir laissé beaucoup des siens sur le terrain et failli tout perdre. S'il avait bien mesuré son temps, il faisait entrer ses troupes dans la ville, dont ses affidés lui ouvraient l'entrée, et réussissait en tous ses desseins. De même Philippe, qui, comme je l'ai dit plus haut[1], entretenait à Mélitée, avec quelques habitants, de secrètes intelligences, ne put mener à bien son entreprise pour deux causes : les échelles se trouvèrent trop courtes, et il manqua l'heure convenue. Il avait promis de se présenter sous les murs vers le milieu de la nuit, quand toute la ville serait endormie; mais il partit trop tôt de Larisse, et se vit sur le territoire des Mélitéens, ne pouvant ni demeurer en place, dans la crainte que Mélitée ne sût son arrivée, ni rétrograder sans être aperçu. Forcé de pousser en avant, il était déjà à Mélitée que tout le monde y veillait encore. Aussi lui fut-il impossible d'escalader les remparts (les échelles étaient trop courtes) et de s'introduire par la porte, ses agents étant réduits à ne rien faire à une telle heure. Les habitants, que sa présence avait irrités, lui tuèrent beaucoup de soldats, et il se retira avec honte, sans avoir rien fait qu'avertir les autres peuples de se défier de lui et de se tenir sur leurs gardes.

XVII. Enfin Nicias, général athénien, pouvait sauver l'armée qui avait combattu autour de Syracuse; il avait choisi pour échapper à l'ennemi la partie de la nuit la plus favorable. Déjà il était en sûreté, quand une éclipse de lune vint l'effrayer, et, regardant ce phénomène comme un mauvais présage, il fit suspendre la marche. La conséquence fut que la nuit suivante, au moment où il allait poursuivre sa route, les ennemis l'ayant aperçu, chefs et soldats tombèrent entre les mains des Syracusains. Cependant, s'il avait interrogé quelques hommes éclairés sur cette éclipse, non-seulement il n'aurait pas

[1] Voir livre V, XCVII.

pour elle laissé se perdre le temps propice à la fuite, il aurait pu même la faire tourner à son avantage et profiter de l'ignorance de l'ennemi : car l'ignorance d'autrui est pour les habiles un précieux élément de succès.

Voilà dans quelles limites il faut s'occuper de l'astronomie. Passons maintenant à la manière de prendre exactement la mesure des échelles par rapport aux murailles. Si l'on sait de la bouche même de ceux avec qui on a des relations la hauteur des murs, celle des échelles est facile à déterminer. Les murailles ont-elles dix pieds? il faudra que les échelles en aient largement douze. La distance du pied de la muraille à l'échelle, supputation faite du nombre des soldats appelés à y monter, doit être égale à la moitié de l'échelle même. Plus éloignée du mur, l'échelle se briserait facilement sous le poids de ceux qui font l'escalade; trop droite, elle exposerait à des chutes dangereuses. Dans le cas où on ne pourrait ni mesurer la muraille, ni s'en approcher, on aura pour ressource de prendre à distance la hauteur de quelque objet que ce soit, perpendiculaire à la muraille et placé sur un terrain plat. Cette opération est très-praticable et fort simple pour quiconque voudra l'apprendre auprès de quelque mathématicien.

XVIII. Il ressort de tout cela que les chefs qui ont à cœur de réussir dans leurs entreprises doivent avoir de la géométrie une connaissance sinon approfondie, suffisante du moins pour se faire une idée juste des proportions et des rapports des figures entre elles. La géométrie, du reste, ne s'applique pas seulement à ces problèmes, elle est encore nécessaire pour changer la conformation d'un camp : tantôt, par elle, on peut, par quelque modification qu'on apporte à la figure d'un campement, conserver toujours les mêmes dimensions dans tout ce qui s'y trouve compris; tantôt elle nous permet, sans en changer la forme, d'en agrandir ou d'en diminuer l'étendue, suivant le nombre de soldats

qui y entrent ou qui en sortent. Nous avons déjà donné sur ce sujet, dans notre livre sur la tactique, de plus longs détails. C'est qu'en effet, on ne saurait justement me reprocher de rattacher à l'éducation d'un capitaine tant d'études accessoires, en demandant à quiconque aspire au commandement des notions en géométrie et en astronomie. Si, en général, l'acquisition de connaissances de luxe, pour ainsi dire, et qui ne sont faites que pour l'étalage et la montre, me semble répréhensible; si je blâme de demander au delà de ce qui est utile, j'aime passionnément le savoir nécessaire. Quelle inconséquence que ceux qui veulent devenir habiles dans la danse ou sur la flûte apprennent d'abord le rhythme et la musique, la palestre même, croyant que la connaissance préalable de ces arts est essentielle pour atteindre à la perfection de ceux qu'ils cultivent, et que des hommes qui aspirent à commander une armée se soumettent avec peine à pénétrer jusqu'à de certaines limites dans des sciences quelque peu en dehors de la leur! Si bien que des misérables qui s'exercent à des arts subalternes montreraient plus de zèle et d'ardeur que ceux-là mêmes dont l'ambition est de l'emporter sur les autres dans la plus belle et la plus noble des carrières. Hypothèse absurde qu'aucun esprit raisonnable ne saurait accepter. Mais en voilà assez à ce sujet.

XIX. La plupart des hommes jugent de la grandeur des villes et des camps d'après leur circonférence. Aussi, quand on leur dit que Mégalopolis a cinquante stades de contour, et Sparte quarante-huit, et que cependant l'étendue de Sparte est double de celle de Mégalopolis, cette assertion leur semble incroyable. Que si, pour augmenter leur surprise, on prétend qu'une ville ou un camp ayant quarante stades de circonférence peuvent être deux fois plus grands qu'une ville ou un camp qui en ont cent, un tel langage les renverse. Le plus souvent ces fausses idées viennent de ce que nous ne nous

rappelons pas les règles qu'à l'époque de nos premières études la géométrie nous a transmises. Ce qui m'a conduit à parler de détail, c'est que non-seulement le vulgaire, mais aussi quelques hommes d'État et de guerre ne savent s'expliquer comment, par exemple, Sparte est plus considérable que Mégalopolis dont cependant la circonférence est plus étendue, et jugent par le contour d'un camp du nombre de soldats qu'il renferme. Souvent aussi l'aspect des villes produit une autre illusion. On s'imagine en général que les villes placées sur un terrain inégal et brisé renferment plus de maisons que celles dont le terrain est plat. Il n'en est rien cependant, attendu que les maisons n'y sont pas construites suivant l'inégalité du sol, mais en raison de la superficie plane où elles sont élevées en ligne perpendiculaire et sur laquelle sont placées les collines elles-mêmes. On peut facilement se convaincre de cette vérité que saisirait un enfant. Qu'on suppose une série de maisons dressées sur des éminences et ayant toutes une hauteur telle que le niveau en soit le même; il est évident que la superficie de ces différents toits sera égale et parallèle à celle du terrain où reposent et les collines et la base de ces maisons. Voilà ce que je voulais dire en vue de ces hommes qui, bien qu'étrangers à ces principes élémentaires, n'en prétendent pas moins à l'honneur de gouverner les républiques et de commander aux armées.

(Capoue, en l'absence d'Annibal, contrainte de se rendre aux Romains. — Calatia et Atella suivent son exemple. — Polybe en parlait :)

XX *a*. Les Atellans se livrèrent aux Romains[1].

(Tarente n'était pas dans un état moins triste. — Les Romains assiégeants d'assiégés qu'ils étaient. — Secours d'une flotte carthaginoise, plus nuisible qu'utile aux Tarentins.)

Tandis que les Romains assiégeaient Tarente, Amil-

[1] *Fragmenta minora*, édition Firmin Didot.

car, amiral carthaginois, parti de Sicile avec de nombreux vaisseaux, pour prêter main-forte à cette ville, ne put réussir dans son entreprise, en présence de l'ennemi fortement retranché dans son camp. Il épuisa peu à peu les vivres de la place. Aussi ce général, dont on avait sollicité la venue et acheté le secours par de grandes promesses, se vit ensuite forcé, par les prières mêmes des Tarentins, de s'éloigner[1].

(En Sicile, Syracuse prise. — Vengeance terrible de Marcellus. — Il dépouille la ville de ses ornements, et les envoie à Rome. — Réflexion à ce sujet.)

XX *b*[2]. Les Romains, après la prise de Syracuse, résolurent de transporter à Rome les plus beaux ornements de cette ville sans exception. Cette résolution fut-elle sage? fut-elle avantageuse ou non? C'est une question qu'on pourrait longuement discuter; mais il est bien des raisons pour conclure que ce fut une mesure mauvaise alors, comme elle le serait encore aujourd'hui. Si c'est en effet en partant de ces idées de luxe que les Romains ont porté si haut la puissance de leur patrie, il est clair qu'ils eurent raison d'accumuler chez eux ces éléments de grandeur. Mais si, au contraire, c'est au moment même où ils vivaient avec une grande simplicité, où ils ignoraient ce superflu et cette magnificence aujourd'hui en honneur, qu'ils triomphèrent des nations qui en jouissaient, comment ne pas croire que leur décision au sujet de Syracuse fut une faute? Abandonner ses habitudes, quand on est vainqueur, pour prendre celles des vaincus, s'exposer, par des spoliations, à l'envie, qui en est inséparable et qui est le plus redoutable fléau de la grandeur, est toujours une faute incontestable. Celui qui voit enlever le bien d'autrui vante moins la fortune du ravisseur qu'il ne lui porte envie,

[1] Tite Live, XXVI, xx.
[2] Édition Firmin Didot, chap. x.

et de plus, il a pitié des malheureux qui ont été ses victimes. Que si, par de continuels succès, le peuple conquérant ramasse en son sein les richesses des autres nations; si, de plus, il invite, pour ainsi parler, au spectacle de ses dépouilles ceux-là mêmes à qui jadis elles appartenaient, le mal est double : ce ne sont plus alors des étrangers qui s'apitoient sur le sort d'autrui, mais des infortunés qui, au souvenir de leurs malheurs, gémissent sur eux-mêmes, et la colère, non pas seulement l'envie, s'allume en leur âme contre le vainqueur. La pensée d'un malheur personnel amène toujours avec elle la haine de celui qui l'a causé. Que les Romains donc transportent chez eux l'or et l'argent étrangers dans leur trésor, c'est une chose qu'on peut facilement expliquer : ils ne pourraient jamais prétendre à l'empire du monde, s'ils ne réduisaient par de telles mesures les peuples rivaux à l'impuissance, et n'augmentaient d'autant leurs propres forces. Mais en laissant là où il était, avec l'envie qu'il engendre, tout ce luxe dont leur puissance n'a que faire, en donnant à leur ville pour ornement bien moins des statues et des tableaux que des mœurs sévères et des sentiments généreux, ils pouvaient, par ce désintéressement, rendre Rome encore plus illustre que par ces rapts. Je dis cela pour les peuples conquérants en général, afin qu'ils ne croient pas, quand ils dépouillent une cité ennemie, que les malheurs de cette triste ville tournent à leur gloire. Les Romains, après avoir transporté à Rome les dépouilles que j'ai dites, embellirent leurs maisons particulières des mille choses enlevées dans celles de Syracuse, et leurs édifices des ornements qui la décoraient en public. Mais ce ne sont pas les richesses dérobées à l'étranger qui parent une ville, c'est la vertu de ses habitants[1].

[1] On ne sait si cette dernière phrase faisait partie du texte même de Polybe, ou si ce n'était point comme le titre et le résumé de cette digression sur les dépouilles de Syracuse.

(Résumé des faits accomplis en Sicile. — La présence de Marcellus tient dans l'obéissance des peuples qui la refusent après son départ. — Mutine, du sein d'Agrigente, fomente les révoltes. — Retour sur l'histoire des hostilités en Espagne ; les Scipion morts, les Carthaginois se croient à jamais maîtres du pays. — Tyrannie.)

XXI[1]. Les chefs carthaginois, vainqueurs de leurs ennemis, ne surent l'être d'eux-mêmes. S'imaginant que la guerre était finie par ce coup avec Rome, ils se livrèrent entre eux à de fâcheuses dissensions qu'excitait cet amour de l'or et du pouvoir, naturel au caractère carthaginois. Asdrubal, fils de Giscon, dans sa toute-puissance, fut assez hardi pour exiger une somme d'argent considérable d'Indibilis, un des alliés les plus fidèles de Carthage, qui avait perdu son trône pour son dévouement à cette république, et qui aussi avait été rétabli par elle en récompense de sa fidélité. Indibilis, fort de sa constante amitié pour Carthage, refusa ; mais Asdrubal imagina contre lui je ne sais quelle calomnie, et le força de donner ses filles en otage[2].

(Les Romains, débarrassés du siége de Capoue, donnent des légions à Cn. Néron et l'envoient en Espagne. — Il s'y conduisit avec mollesse, et ne sut pas profiter des occasions favorables pour frapper l'ennemi.)

XXI *a*. Les Carthaginois[3] étaient venus pour ainsi dire se jeter volontairement dans ses filets : il pouvait aisément les vaincre, il les laissa échapper.

(Scipion lui succède. — Il s'établit à Tarragone avec Silanus pendant ses quartiers d'hiver.)

(Sur les limites de la première année et de la seconde de la CXLIIe olympiade, grands événements en Grèce. — Lévinus soulève les Étoliens contre Philippe. — Il fait avec eux un traité. — Philippe parcourt la Thessalie, la Thrace, l'Illyrie, de là ces fragments.)

[1] Édition Firmin Didot, XI. Voir Tite Live, liv. XXVII, chap. XVII.
[2] Voir Tite Live, liv. XXVI, chap. XVII.
[3] *Fragmenta gramm.*

Polybe, dans son neuvième livre, cite un fleuve nommé Cyathus, du côté d'Arsinoé, ville d'Étolie.

Il y a une Arsinoé en Afrique; mais Polybe parle aussi des Arsinoètes et d'une Arsinoé en Étolie.

Xynia est une ville de Thessalie.

Phorynna, ville de Thrace; le peuple se nomme phorynnien.

(Polybe passe à la deuxième année de la CXLIIe olympiade. — Préambule. — Avantage d'une histoire universelle.)

XXII *a*[1]. Une observation bien juste, que plus d'une fois j'ai répétée, c'est qu'il est impossible de comprendre, de saisir ce qui fait la vraie beauté de l'histoire, je veux dire l'économie des faits, dans une histoire partielle.

(Succès balancés des Carthaginois et des Romains. — Alternative d'espérance et de désespoir.)

Telle était la position des Romains et des Carthaginois; et comme les faveurs de la fortune, aussi bien que ses disgrâces, se succédaient chez les deux peuples, leurs âmes, comme dit le poëte, s'ouvraient tantôt à la joie, tantôt à la douleur.

(Les Romains sont abattus, leurs ressources épuisées. — La disette les menace.)

XXII *b*[2]. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Ptolémée pour lui demander de leur fournir du blé, parce que la famine se faisait grandement sentir. Toutes les campagnes en Italie avaient été désolées jusqu'aux portes de Rome, et on ne pouvait attendre aucun secours du dehors : car la guerre embrassait tout l'univers : il y avait des armées partout, excepté en Égypte. Les vivres étaient si rares à Rome que le médimne de Sicile va-

[1] Dans l'édition Firmin Didot, *fragmenta minora*.
[2] Édition Firmin Didot, XLIV.

lait quinze drachmes. Mais en ces dures extrémités le sénat ne négligeait pas la guerre.

(Marcellus prend plusieurs villes. — Mais Annibal bat Cnéus Centumalus, près d'Hirdonée, et malgré les efforts de Marcellus promène les ravages en Apulie. — Apologie d'Annibal.)

XXIII[1]. Un seul homme, un seul esprit, Annibal, était l'âme de tout ce qui arrivait à Rome et à Carthage. Il dirigeait par lui-même les affaires en Italie, et celles d'Espagne par Asdrubal son frère aîné et par Magon, le second. Ce furent eux, on le sait, qui tuèrent les généraux romains sur les bords de l'Ébre. Il avait disposé de la Sicile d'abord par Hippocrate, et maintenant en était maître par Mutine. Même chose en Grèce et en Illyrie. Cherchant jusque dans ces parages quelque épouvantail nouveau pour Rome, il l'inquiétait par son alliance avec Philippe et divisait son attention. Tant est chose admirable et précieuse l'esprit d'un homme qui dans toutes les entreprises permises à la nature humaine, apporte une capacité égale à ses desseins !

Puisque la suite des événements nous a conduit à examiner ici le caractère d'Annibal, il n'est pas hors de propos sans doute d'en signaler quelques traits particuliers que l'opinion publique a le moins déterminés. Souvent, par exemple, on lui reproche d'avoir été cruel ou avare jusqu'à l'excès. Or, établir à ce sujet l'exacte vérité à l'égard d'Annibal, comme en définitive sur le compte de quiconque est aux affaires, est chose assez difficile. On dit fréquemment que les circonstances seules mettent à nu les sentiments des hommes, et qu'ils se révèlent tout entiers dans l'adversité et au sein de la puissance, quelque cachés qu'ils aient été d'abord. Cette manière de juger ne me semble pas irréprochable. Les capitaines, comme les hommes d'État, placés sous l'influence de leurs amis, sous celle des mille

[1] Édition Firmin Didot, XXII.

conjonctures où ils sont jetés, sont forcés le plus ordinairement de parler et d'agir contre leur volonté.

XXIV. On peut se convaincre de cette vérité par bon nombre d'exemples antérieurs. Qui ne sait que le tyran de Sicile, Agathocle, qui, dans les premiers temps, pour établir sa puissance, s'était montré si cruel, devint ensuite, dès qu'il fut solidement assis sur le trône, le plus doux, le plus clément des princes? Et Cléomène le Spartiate ne fut-il pas d'abord le meilleur des rois, puis le plus farouche des tyrans, pour reprendre ensuite dans la vie privée ses habitudes de douceur et d'humanité? Il n'est pas vraisemblable qu'une même âme rassemble des choses si contraires; mais contraints de modifier leur humeur avec les circonstances, les chefs affectent souvent au dehors des sentiments qui ne sont pas dans leur cœur, si bien que ces circonstances, loin de nous révéler leur caractère véritable, l'obscurcissent plutôt et le dérobent à nos yeux. Le même effet est encore produit par les conseils d'une bouche amie, non-seulement sur les généraux, sur les rois, sur les potentats, mais encore sur les républiques elles-mêmes. Tant qu'Athènes a pour chefs Aristide et Périclès, on ne trouve rien d'acerbe dans sa manière d'agir. La plupart de ses conseils sont sages et modérés. Sous Cléon et Charès, le changement est complet. A l'époque où Lacédémone commandait à la Grèce, le roi Cléombrote ne faisait rien sans l'approbation des alliés; avec Agésilas ces ménagements n'existent plus, tant les idées des républiques elles-mêmes changent avec leurs chefs ! Enfin, aussi longtemps que Philippe eut pour conseillers Taurion et Démétrius, il fut un insupportable tyran; avec Aratus et Chrysigone, c'était un modèle de douceur.

XXV. Tel fut le sort d'Annibal, ce me semble. Il se trouva dans les circonstances les plus inattendues et les plus étranges; il eut des amis de qui les caractères étaient fort différents. Aussi est-il difficile de juger de sa véritable humeur par sa conduite en Italie. Rien de

plus simple que d'apprécier, d'après ce que nous disions plus haut, l'influence exercée sur lui par les circonstances mêmes. Mais il faut tenir également compte des conseils de ses favoris, d'autant mieux que la proposition seule que fit l'un d'eux prouvera ce que j'avance. A l'époque où Annibal songeait à passer avec son armée d'Espagne en Italie, on se trouva fort embarrassé au sujet des vivres et des provisions à fournir aux soldats durant un trajet qui, par sa longueur et par le grand nombre de nations barbares placées dans l'intervalle, semblait être presque impossible. On revint souvent sur cette difficulté au conseil, et enfin Annibal Monomaque, convié à dire son avis, déclara qu'il ne connaissait qu'un seul moyen de parvenir en Italie. Annibal le pressant de le lui indiquer, Monomaque lui répondit qu'il fallait apprendre aux troupes à manger de la chair humaine et les habituer peu à peu à cette nourriture. Annibal ne put méconnaître l'utilité de cette hardie proposition, mais ni lui ni ses officiers n'eurent le cœur de l'exécuter. On prétend qu'il faut attribuer à cet homme tous les actes de cruauté commis en Italie et dont est chargé Annibal. Faisons aussi la part des circonstances.

XXVI. On reproche encore à Annibal une extrême avarice et son amitié pour un avare comme lui, pour Magon, chargé de la province du Brutium. Je tiens ce détail des Carthaginois eux-mêmes (et en général les indigènes d'un pays ne connaissent pas seulement, comme dit le proverbe, les vents qui y règnent, mais aussi l'humeur de leurs concitoyens) : je l'ai encore recueilli d'une manière plus précise de la bouche de Massinissa. Maintes fois ce prince m'a cité des exemples de l'avarice des Carthaginois en général, et en particulier d'Annibal et de Magon. Il me racontait que tous deux, depuis le moment où ils avaient pu porter les armes, étaient sans cesse glorieusement sortis de leurs entreprises guerrières; qu'ils avaient chacun pris, de

gré ou de force, beaucoup de villes en Italie ou en Espagne, mais que jamais ils n'avaient figuré dans la même action, et qu'ils combinaient moins de stratagèmes contre les ennemis qu'ils ne le faisaient à l'égard l'un de l'autre, pour éviter de se trouver à la prise d'une même ville, tant ils craignaient que cela ne devînt la cause de fâcheux dissentiments au sujet des dépouilles, et qu'il fallût se partager un butin auquel un rang égal leur donnait également droit.

XXVII. Du reste, les conseils de ses amis ne modifièrent pas seuls le caractère d'Annibal. Les circonstances eurent encore sur lui une plus forte influence, comme on a vu par ce que j'ai dit, comme on verra par ce que je dirai encore. Dès que Capoue, par exemple, se fut rendue aux Romains, aussitôt, par un effet tout naturel, les autres peuples, chancelant dans leur fidélité, ne cherchèrent plus qu'une occasion, qu'un prétexte pour passer aux vainqueurs. Jamais Annibal, sans contredit, ne se vit en un plus cruel embarras qu'en cette conjoncture. Il ne pouvait d'un seul point, au milieu des ennemis qui le tenaient enfermé entre plusieurs armées, parvenir à maintenir dans l'obéissance les villes placées à une grande distance. Et d'un autre côté, il n'eût jamais consenti à diviser ses forces ; dès lors inférieur en nombre et ne pouvant naturellement se trouver sur tous les champs de bataille à la fois, il courait risque de se faire vaincre sans peine. Il fut donc réduit à abandonner ouvertement certaines villes, à faire sortir les garnisons de quelques autres dans la crainte de les perdre si un mouvement éclatait. Il lui fallut même agir traîtreusement avec plusieurs places, en transportant ailleurs les habitants dont il pillait les richesses. Aigries par ces vexations, ses victimes lui ont reproché sa perfidie, quelquefois aussi sa cruauté. Car le pillage des biens, le massacre, la violence accompagnaient l'arrivée ou le départ des troupes, d'autant plus acharnées qu'elles se représentaient ces villes,

à peine évacuées, se livrant aux Romains. En présence de tels faits, il est difficile de définir au juste le caractère, à cause de l'influence des circonstances et des amis qui l'entouraient. Mais l'opinion la plus accréditée chez les Carthaginois est qu'il fut avare, chez les Romains, cruel.

(Cependant Lévinus fait un traité secret avec Scopas et Dorimaque contre Philippe et les Acarnaniens. — Les Étoliens commencent la guerre, tandis que Philippe est en Thrace [1].)

XXVIII [2]. A la nouvelle de l'expédition des Étoliens, poussés à la fois par le désespoir et la colère, les Acarnaniens prirent une résolution extrême. Ils déclarèrent que le soldat vaincu qui ne mourrait pas et aurait lâchement fui le danger, ne serait reçu dans aucune ville, et que le feu lui serait interdit. Ils prièrent tous leurs alliés, et en particulier les Épirotes, sous menace d'imprécations, de n'accueillir sur leur territoire aucun fuyard.

(Puis ils envoient une ambassade à Philippe, dont ils sollicitent les prompts secours.)

Car, dirent-ils, l'assistance d'un ami, quand elle vient à propos, est d'une grande utilité; mais lorsqu'elle se fait attendre et finit par arriver trop tard, à quoi sert-elle? Si donc les Macédoniens voulaient que leur alliance avec l'Acarnanie ne se bornât pas à la lettre morte d'un traité, mais que des faits en fissent foi, ils devaient se hâter de leur prêter main-forte [3].

(Philippe revient en toute hâte; mais à la nouvelle de la retraite des Étoliens, il se retire à Pella. — Bientôt, au printemps, Lévinus prend Anticyre. — Les Étoliens et les Acarnaniens envoient des députés aux Lacédémoniens qui ne se sont encore pronon-

[1] Tite Live, liv. XXVI, chap. XXIV-XXVI.
[2] Édition Firmin Didot, XL.
[3] Nous avons ici ajouté quelques mots pour achever la phrase.

cés pour aucun parti. — Un conseil est réuni. — Le député étolien prend la parole.)

XXIX[1]. « Que la souveraineté de la Macédoine en Grèce, Lacédémoniens, ait été pour nos cités le signal de la servitude, c'est ce que, je pense, nul ne saurait contester. Il est facile de s'en convaincre. Il existait autrefois en Thrace une espèce de confédération composée de colonies athéniennes et chalcidiennes, parmi lesquelles Olynthe avait le plus de puissance et de gloire. Philippe l'assujettit, fit de ce châtiment un exemple pour la Grèce, et non-seulement devint maître absolu en Thrace, mais encore soumit par la terreur la Thessalie entière. Peu après vainqueur des Athéniens, s'il usa bien de la victoire, ce ne fut pas par bienveillance pour Athènes, mais bien plutôt afin d'amener les autres peuples, témoins de sa générosité, à recevoir volontiers ses lois. Votre cité tenait encore un rang qui semblait lui permettre de protéger la Grèce, si l'occasion se présentait; trouvant dès lors tout prétexte valable, il envahit votre territoire, y porta le ravage et la désolation, détruisit vos demeures. Enfin il morcela vos villes et vos campagnes, en distribua une partie aux Argiens, une autre aux Tégéates et aux Mégalopolitains, une troisième aux Messéniens. Il voulait faire du bien à tous, même au mépris de la justice, pourvu qu'il vous causât du mal. Alexandre lui succéda, et vous savez de quelle façon ce prince, pensant voir encore dans Thèbes une dernière étincelle de la liberté grecque, la détruisit.

XXX. « Irai-je vous rappeler ici en détail comment ceux qui après Alexandre arrivèrent au pouvoir, traitèrent les Grecs? Non, il n'est pas un homme, quelque indifférent qu'il soit en politique, qui ne connaisse quelle indigne conduite Antipater, vainqueur à Lamia[2],

[1] Édition Firmin Didot, XXVIII.
[2] Ville de Thessalie.

tint envers les Athéniens, comme du reste envers les autres malheureux peuples. Il eut assez d'insolence et de cruauté pour imaginer je ne sais quelle meute d'espions qu'il lançait dans les villes à la chasse d'exilés, et qui lui ramenait quiconque avait osé contrarier ses volontés ou causé quelque ennui à la famille royale de Macédoine. Parmi ces infortunés, les uns, arrachés par la force aux temples, aux autels même, subissaient une mort cruelle; les autres, s'ils échappaient au supplice, étaient bannis de toute la Grèce : nul refuge ne leur était ouvert, si ce n'est en Étolie. Qui ne sait les forfaits de Cassandre, de Démétrius et d'Antigone Gonatas? Ils sont encore récents, et le souvenir en est gravé exactement dans tous les cœurs. Soit en introduisant dans nos villes des garnisons, soit en y établissant la tyrannie, ils n'ont épargné à aucune ville le nom de l'esclavage. Laissons-là tous ces princes, j'en viens au dernier, à Antigone; car il ne faut pas que quelques-uns d'entre vous, ne démêlant pas ses perfidies, se croient tenus à la reconnaissance envers les Macédoniens. S'il vous a déclaré la guerre, ce n'est pas qu'il voulût sauver les Achéens, ni que, fatigué de la tyrannie de Cléomène, il désirât en affranchir Lacédémone. Ce serait pousser un peu loin la simplicité que de s'imaginer pareille chose. Non; mais comme il sentait que sa puissance ne pouvait être assurée tant que vous seriez maîtres du Péloponèse, comme en outre il voyait dans Cléomène d'inquiétantes qualités et la fortune toujours vous être en aide, poussé à la fois et par l'envie et par la crainte, il est descendu dans le Péloponèse, non, je le répète, pour vous secourir, mais pour abattre vos espérances et abaisser votre grandeur. Vous devez donc beaucoup moins aimer les Macédoniens, parce que, maîtres de votre ville, ils ne l'ont pas pillée, que les haïr et les traiter en ennemis pour vous avoir empêchés d'exercer en Grèce le pouvoir que vous pouviez exercer.

XXXI. « A quoi bon, grand Dieu, nous étendre maintenant sur les cruautés de Philippe ! Ses sacriléges dans le temple de Therme sont un exemple suffisant de son impiété envers les dieux, comme ses meurtres en Messénie et sa déloyauté envers cette province, de sa barbarie envers les hommes. Seuls de tous les Grecs, les Étoliens ont osé tenir tête à Antipater pour la sûreté des peuples qu'opprimait ce tyran; seuls ils ont résisté à l'invasion de Brennus et de ses hordes barbares; seuls enfin, dès que vous les appelâtes, ils vinrent combattre avec vous pour vous rendre cette hégémonie que vous aviez reçue de vos pères. Arrêtons ici ces détails, et revenons à notre sujet. En cette circonstance, Lacédémoniens, bien que vous deviez donner vos votes et rédiger vos décrets, comme s'il s'agissait de la guerre, il ne faut pas croire qu'il vous faille courir aussitôt aux armes. Les Achéens, vaincus, ne semblent guère capables de ravager vos campagnes, et je suppose même qu'ils devront aux dieux de grands remercîments s'ils peuvent conserver les leurs dès que les armes des Messéniens, des Éléens, nos alliés et peut-être les vôtres, les menaceront de tous côtés. Philippe, j'en suis certain, se relâchera de son ardeur quand il se verra attaqué sur terre par les Étoliens, sur mer par les Romains et le roi Attale. Il est facile, du reste, de conjecturer l'avenir par le passé. Si en combattant contre les Étoliens seuls il n'a jamais réussi à les soumettre, comment, en présence d'une ligue considérable, pourra-t-il soutenir la lutte ?

XXXII. « Quand je vous tiens ce langage, je veux, Lacédémoniens, vous faire comprendre à tous, qu'en supposant même que nul engagement ne vous unisse à nous, et que vous ayez à délibérer en toute indépendance, vous devez préférer notre alliance à celle des Macédoniens. Si vous êtes enchaînés déjà, si vous avez déjà décidé jadis la question, que me reste-t-il à dire ? Dans le cas où l'alliance qui existe entre nous

Digitized by Google

aurait été antérieure aux services que vous a rendus Antigone, peut-être faudrait-il examiner si vous devez, par respect pour de nouveaux liens, sacrifier les anciens. Mais comme déjà Antigone vous avait conservé la vie et rendu cette liberté dont on a fait tant de bruit et qu'on vous reproche si souvent, lorsqu'à la suite d'une délibération et de nombreuses conférences sur le choix à faire entre l'Étolie et la Macédoine comme alliée, vous vous prononçâtes pour les Étoliens ; lorsque vous nous remîtes des otages et en reçûtes de nous, et qu'enfin vous nous prêtâtes assistance dans notre dernière guerre avec les Macédoniens, qui peut encore raisonnablement hésiter ? Tous les liens qui vous rattachaient à Antigone, à Philippe ont été alors brisés. Autrement il vous faudra prouver que les Étoliens ont commis à votre égard quelque récente injure, ou que les Macédoniens vous ont rendu quelque nouveau service, sinon, expliquer pourquoi, épris tout à coup pour ceux que vous avez autrefois repoussés, vous revenez aujourd'hui sur vos promesses, sur nos traités, sur les engagements les plus solennels. » A ces mots Chlénéas se tut, laissant l'assemblée convaincue qu'il serait difficile de le réfuter.

XXXIII. Aussitôt Lyciscus, ambassadeur des Acarnaniens, monta à la tribune. D'abord il garda le silence à la vue de l'assistance qui s'entretenait tout entière du discours de Chlénéas ; puis, quand le calme se fut rétabli, il commença en ces termes : « Nous sommes venus parmi vous, Lacédémoniens, au nom de la république des Acarnaniens. Mais comme nous avons toujours jusqu'ici partagé la fortune des Macédoniens, nous regardons cette démarche auprès de vous comme nous étant commune avec eux. De même que dans les jours de danger sur les champs de bataille, par suite de la grandeur et de la puissance des Macédoniens, notre sûreté repose sur leur courage ; de même, dans ces négociations, les intérêts de l'Acarnanie se con-

fondent avec les droits de la Macédoine. Aussi, ne vous étonnez pas si la plus grande partie de notre discours roule sur Philippe et les Macédoniens. Chlénéas, à la fin de son discours, a résumé en quelques mots les titres des Étoliens à votre alliance ; il a dit que si depuis le jour où vous avez signé votre traité avec l'Étolie, vous aviez éprouvé d'elle quelque injure, quelque tort, reçu au contraire quelque bienfait des Macédoniens, la question d'alliance pouvait être en toute justice traitée de nouveau ; mais que si, rien de tel n'étant survenu, nous comptions, en citant les services d'Antigone et en rappelant vos anciens décrets, vous faire oublier et vos promesses et vos serments envers l'Étolie, nous étions les plus insensés des hommes. Oui, en effet, si rien n'est survenu, pour rapporter ses propres expressions, si les affaires sont en Grèce dans le même état où elles étaient quand vous fîtes alliance avec les Étoliens, j'avoue que nous sommes des insensés, et nos paroles ne doivent avoir nulle valeur. Mais si tout est changé, comme je le ferai voir dans la suite, nous espérons vous prouver que nous parlons dans vos seuls intérêts, et que c'est Chlénéas qui se trompe. Nous nous sommes donc rendus ici avec la ferme intention de vous montrer qu'il est aussi utile que convenable pour vous, dans les circonstances où se trouve la Grèce, et dont on va vous instruire, de prendre une résolution vraiment belle et digne de Sparte, en vous unissant à nous, ou du moins en gardant une neutralité parfaite.

XXXIV. « Puisque Chlénéas n'a pas craint de remonter très-haut pour accuser la maison de Macédoine, il me semble nécessaire de revenir d'abord sur ce sujet en peu de mots, pour détromper ceux qui auraient ajouté foi à ces calomnies. Il a prétendu que Philippe, fils d'Amyntas, par la prise d'Olynthe, était devenu maître de toute la Thessalie. Je réponds à cela que non-seulement la Thessalie, mais encore toute la Grèce a trouvé

dans Philippe un libérateur[1]. A l'époque où Onomarque et Philomèle, qui avaient Delphes en leur pouvoir, tenaient entre leurs mains, contre toutes les lois divines et humaines, les richesses des dieux, qui ne sait qu'ils avaient porté si haut leur puissance que pas un Grec n'osait leur tenir tête? Ils devaient, non contents de leurs impiétés à Delphes, soumettre toute la Grèce. Philippe s'offrit volontairement à vous, abattit ces tyrans, mit le temple en sûreté, rétablit parmi les Grecs la liberté, comme les faits l'ont prouvé à la postérité. Ce n'est pas sans doute pour avoir maltraité les Thessaliens, comme Chlénéas a osé le dire, mais bien plutôt pour avoir été le bienfaiteur de toute la Grèce, que, d'une voix commune, il fut nommé généralissime et sur terre et sur mer, honneur que nul autre Grec n'avait encore obtenu. Il a pénétré, dit-on, en Laconie à main armée; oui, mais non pas de son propre mouvement, vous le savez. Appelé, sollicité par tous ses amis et les alliés du Péloponèse, il ne céda qu'avec peine à leurs instances, et quand il y fut venu, voyez un peu, Chlénéas, comme il se conduisit. Il pouvait profiter du fougueux ressentiment des peuplades voisines pour ravager la Laconie, pour abaisser Sparte, et cela aux applaudissements d'alliés reconnaissants; mais loin de suivre une telle conduite, il remplit l'un et l'autre parti d'une crainte salutaire, et les força de terminer leurs différends à l'amiable, suivant les véritables intérêts du pays. Enfin il ne s'imposa pas comme arbitre dans tous ces débats; il forma pour en juger un tribunal commun de tous les peuples de la Grèce! Voilà, certes, une manière d'agir digne de blâme et d'injures!

XXXV. « Vous avez ensuite amèrement reproché à Alexandre d'avoir puni la ville de Thèbes, par laquelle il croyait avoir été offensé. Mais vous n'avez pas rappelé comme il tira vengeance des Perses pour l'injure

[1] Il s'agit de la guerre sacrée qui, vers 352, éclata en Phocide.

qu'ils avaient faite naguère à toute la Grèce. Vous n'avez pas dit qu'il délivra les Grecs à jamais, en assujettissant les Barbares, en leur enlevant les richesses qui leur servaient à nous corrompre, et à mettre aux prises, dans des luttes auxquelles ils présidaient, les Athéniens, les Thébains et les Spartiates : il finit par soumettre l'Asie à l'Europe. Comment avez-vous encore osé parler des successeurs de Philippe et d'Alexandre? Suivant les circonstances, ils ont fait du mal ou du bien à la Grèce. Peut-être serait-il permis à d'autres d'éveiller ce souvenir, mais non pas à vous; à vous qui jamais n'avez rendu de services aux Grecs, et leur avez souvent causé de très-grands maux. Qui donc a invité Antigone, fils de Démétrius, à morceler l'Achaïe? qui a conclu une alliance et juré amitié avec Alexandre l'Épirote pour conquérir et se partager les campagnes des Acarnaniens? N'est-ce pas vous? Quel peuple a jamais mis à la tête des armées des généraux tels que vous l'avez fait? Ils ont osé porter leurs mains sur des temples jusqu'ici toujours respectés. Timée a pillé celui de Neptune, au Ténare, et celui de Diane, à Lysis. Phariens et Polycrite ont dévasté les autels de Junon, à Argos, et de Neptune, à Mantinée. Parlerai-je de Lattabus et de Nicostrate? Ne violèrent-ils pas, au mépris de tous les traités, en pleine paix, l'entrée de l'assemblée béotienne, où ils se conduisirent en Scythes et en Barbares? Quel successeur d'Alexandre a jamais agi de cette sorte?

XXXVI. « Ne pouvant vous disculper d'aucun de ces crimes, vous vous glorifiez du moins d'avoir bravement repoussé l'invasion des Barbares à Delphes ! Vous dites que la Grèce vous doit, pour ce service, de la reconnaissance ! Ah ! si pour ce seul bienfait quelque reconnaissance vous est due, quels honneurs ne faut-il pas décerner à ces Macédoniens qui, sans relâche, en tout temps, défendent contre les Barbares notre salut commun ! Qui ne sait à quels dangers nous serions sans cesse expo-

sés, si nous n'avions pour rempart la valeur des soldats macédoniens et le dévouement de leurs princes? En voici une preuve éclatante. Dès que les Gaulois, vainqueurs de Ptolémée Céraunus[1], eurent commencé à moins craindre la Macédoine, aussitôt, sans tenir compte des autres peuples, ils pénétrèrent au sein même de la Grèce avec leur armée. Mille fois la Grèce eût éprouvé ce malheur sans les Macédoniens, ses sentinelles avancées. Il me serait facile de multiplier les détails, mais je crois en avoir dit assez.

« Les Étoliens ont reproché à Philippe son impiété pour avoir détruit le temple que l'on sait, et ils n'ont pas rappelé d'abord les horribles sacriléges qu'eux-mêmes commirent dans les temples et les enceintes consacrées de Dium et de Dodone. C'était là cependant ce qu'il fallait dire avant tout. Mais vous, Étoliens, vous racontez les maux que vous avez soufferts en les exagérant, et ceux que vous avez faits, qui sont bien plus considérables, vous les passez sous silence! C'est que vous savez bien qu'on rend les agresseurs responsables des dommages et des pertes qui surviennent ensuite.

XXXVII. « Quant à la conduite d'Antigone à votre égard, Lacédémoniens, je n'en parlerai qu'autant qu'il faut pour ne pas sembler en méconnaître la grandeur et ne rappeler qu'en passant une action si belle. Je ne crois pas en effet que dans l'histoire se trouve l'exemple d'un bienfait égal à celui de ce prince. Une telle générosité n'admet pas de degré supérieur : on s'en convaincra par ce que je vais dire. Antigone combat contre vous et vous vainc en bataille rangée : la victoire le rend maître de votre pays et de votre ville. Il devait user de tous les droits de la guerre. Cependant loin de vous maltraiter, parmi tant d'autres services, il renverse vos tyrans et vous rend les lois et le gouvernement de vos pères. Par reconnaissance vous l'avez,

[1] Ptolémée Céraunus régna en Macédoine l'an 280 avant Jésus-Christ.

devant toute la Grèce, par la voix du crieur public, salué du titre de bienfaiteur et de libérateur de Sparte. Que deviez-vous faire ensuite? Je vais vous le dire; vous me pardonnerez ma franchise, car si je tiens ce langage, ce n'est pas que je veuille formuler des reproches qui seraient déplacés sans aucun doute, mais les circonstances me forcent à consulter avant tout l'intérêt général. Je vous dirai donc que, dans la dernière guerre, vous ne deviez pas choisir pour alliés les Étoliens, mais les Macédoniens; et aujourd'hui que vous êtes sollicités par les uns et par les autres, votre devoir est de suivre le parti de Philippe plutôt que le leur. Oui, me répondrez-vous, mais nous violerons nos serments! Et de quel côté est le plus grand mal: de rompre avec les Étoliens un traité fait dans l'ombre, ou d'en briser un que vous avez gravé sur une colonne consacrée aux yeux de toute la Grèce? Pourquoi mettre tant de scrupule à renier l'amitié d'un peuple à qui vous ne devez rien et se soucier si peu de Philippe et des Macédoniens, de qui vous tenez le droit de délibérer aujourd'hui? Vous semble-t-il nécessaire de garder votre foi à vos amis sans être obligés à la même loyauté à l'égard d'un bienfaiteur[1]? Oui, il est moins juste de respecter des conventions écrites que sacrilége de combattre contre ceux par qui nous vivons, et c'est ce que maintenant les Étoliens vous demandent de faire.

XXXVIII. « N'en disons pas davantage sur ce sujet, accordons même aux critiques sévères que ce développement soit en dehors de la question. Je reviens donc à ce que les Étoliens ont appelé le point essentiel de cette discussion. Si, ont-ils dit, les affaires sont dans le même état qu'à l'époque où, Lacédémoniens, vous avez fait alliance avec l'Étolie, vous devez demeurer fidèles à votre première décision, car elle est anté-

[1] Il y a ici une lacune dans le texte que nous avons comblée, d'après le sens général de la phrase, par ces mots : *sans être*, etc.

rieure; et si au contraire tout est changé, il est légitime que vous délibériez de nouveau sur ce qu'on vous demande aujourd'hui. Eh bien, Cléonique[1], et vous, Chlénéas, répondez. Quels alliés aviez-vous quand vous engagiez les Lacédémoniens autrefois à embrasser votre parti? N'étaient-ce pas tous les Grecs? Aujourd'hui à qui associez-vous votre fortune? Quelle alliance proposez-vous? N'est-ce pas une alliance avec des Barbares? Les affaires vous semblent-elles encore dans le même état qu'autrefois? Tout n'est-il pas entièrement changé? Vous disputiez alors la gloire des armes et l'hégémonie aux Achéens et aux Macédoniens, peuples de la même origine que vous, et à leur chef Philippe : aujourd'hui il s'agit de la servitude pour la Grèce, dans la guerre qu'il nous faudra soutenir avec ces étrangers que vous avez cru appeler seulement contre Philippe, mais qu'à votre insu vous avez armés contre vous-mêmes et contre la Grèce entière. Le peuple qui, durant la guerre, introduit dans les villes, pour garantir sa sûreté, des garnisons auxiliaires plus fortes que ses troupes, en même temps qu'il s'assure par là contre ses ennemis, se met au pouvoir de ses nouveaux amis. Voilà ce qu'ont imaginé les Étoliens ! En voulant vaincre Philippe et abaisser la Macédoine, ils ont attiré sans le savoir, de l'occident sur nos têtes, une nuée de Barbares qui peut-être pour un moment couvrira seulement la Macédoine, mais qui peu à peu doit causer à la Grèce les plus terribles malheurs.

XXXIX. « Il importe à tous les Grecs, et surtout aux Lacédémoniens, de prévenir ce dangereux moment. Pour quelle raison pensez-vous que vos ancêtres, à l'époque où Xerxès[2] envoya un ambassadeur leur demander la terre et l'eau, aient jeté cet ambassadeur dans un puits

[1] Cléonique de Naupacte avait été employé dans les négociations qui suivirent la guerre sociale pour réconcilier les Étoliens, Philippe et les Achéens. (V. liv. V, 102.)

[2] Suivant Hérodote, ce fut Darius qui envoya cet ambassadeur.

où ils le couvrirent de terre, et lui aient dit ensuite d'aller annoncer à son roi qu'il avait reçu des Lacédémoniens ce qu'il réclamait, la terre et l'eau ? Pourquoi Léonidas et ses compagnons marchèrent-ils volontairement à une mort certaine? N'était-ce pas afin de bien faire voir qu'ils étaient prêts à braver les périls, non pas seulement pour leur liberté, mais aussi pour celle de tous ? Ce serait, certes, curieux que les descendants de tels hommes fissent une alliance avec les Barbares et combattissent dans leur rang contre les Épirotes, les Achéens, les Acarnaniens, les Béotiens, les Thessaliens et presque tous les Grecs, excepté les Étoliens. C'est la coutume de ce peuple d'agir ainsi et de ne trouver honteux rien de ce qui peut les enrichir, mais ce n'est pas la vôtre. Que ne faut-il pas s'attendre à voir tenter par les Étoliens, maintenant qu'ils ont pour alliés les Romains? A peine eurent-ils trouvé chez les Illyriens appui et secours, qu'au mépris de toutes les lois ils cherchèrent à s'emparer de Pylos par mer, que par terre ils s'assurèrent de Clitor et vendirent les habitants de Cynèthe. Ils se sont autrefois alliés à Antigone pour perdre les Acarnaniens et les Achéens. C'est aujourd'hui pour la ruine de la Grèce entière qu'ils ont traité avec les Romains.

XL. « Qui, à ces seules paroles ne craindrait l'arrivée des Romains et ne détesterait l'effronterie des Étoliens, d'oser faire une pareille alliance? Déjà ils ont arraché aux Acarnaniens les Énéades et Nasos. Récemment encore, soutenus par les Romains, ils ont pris la malheureuse ville d'Anticyre, et en ont réduit les habitants en servitude[1]? Les Romains ont enlevé les femmes et les enfants destinés à ces traitements qui attendent quiconque tombe entre les mains d'ennemis, et les Étoliens se sont réservé les demeures de leurs malheureuses

[1] Ce passage nous a conduit à déplacer quelques-uns des fragments qui dans l'édition Firmin Didot suivent ce discours.

victimes. En vérité il serait beau, surtout pour les Lacédémoniens, d'entrer dans une telle ligue, eux qui autrefois décrétèrent de décimer les Thébains en l'honneur des dieux, s'ils étaient vainqueurs, parce que ce peuple seul (et c'était par nécessité) était resté neutre durant l'invasion de Xerxès. Lacédémoniens, il n'est qu'une résolution vraiment noble, vraiment digne de vous, et je vous y engage, au nom des exemples de vos ancêtres, au nom du péril dont vous menace Rome, et de la défiance que doit vous inspirer la perversité des Étoliens, au nom des bienfaits d'Antigone : rejetez l'amitié des Étoliens pour vous unir plutôt aux Achéens et aux Macédoniens. Que si parmi les hommes les plus puissants de cette république il en est qui repoussent nos prières, restez neutres du moins et ne vous associez pas aux crimes de l'Étolie. »

([1] Lyciscus ne persuada pas les Lacédémoniens qui bientôt, sous le roi Machanidas, s'unirent les Romains. — Les Athéniens renversèrent les statues de Philippe, après les avoir adorées ;)

Car telle est la coutume d'Athènes.

([2] Sulpicius remplace Lévinus. — Philippe agit. — Il achève le siége d'Échinus.)

XLI. Philippe résolut d'attaquer Échinus par les deux tours. On prépara donc en face de chacune d'elles des tortues propres à emplir les fossés, et des béliers ; puis on établit dans l'intervalle des deux béliers une galerie parallèle à la muraille. L'ensemble de ces travaux une fois achevés reproduisait exactement le mur qui leur faisait face. Les ouvrages élevés sur la tortue présentaient, par la disposition des claies, l'image et la forme

[1] Édition Firmin Didot, XLI.
[2] Peut-être faudrait-il renvoyer ce fragment, et ceux qui suivent, au livre X. — Échinus, ville de Thessalie, en Phthiotide.

de tours, et la galerie que nous avons dite, celle d'une muraille. Les claies, par la manière dont elles avaient été tressées, se divisaient en créneaux. Au pied des murs, les mineurs comblaient avec de la terre les parties inégales du terrain, afin de faciliter le mouvement des machines ; de là aussi jouaient les béliers. Au second étage, on avait préparé des pompes à eau et tout l'attirail nécessaire contre l'incendie : on y avait en outre placé les catapultes. Au troisième, un bon nombre de soldats étaient chargés de repousser ceux des ennemis qui cherchaient à entamer le bélier. Ils se trouvaient au niveau des tours. De la galerie, qui se prolongeait entre les deux tours, jusqu'au mur de la ville, on creusa deux tranchées. Philippe y établit trois batteries de balistes : une lançait des pierres du poids d'un talent, et les deux autres de trente livres. Enfin on pratiqua depuis le camp jusqu'aux tortues deux tranchées couvertes, afin d'éviter à ceux qui se rendraient du camp aux travaux, ou des travaux au camp, d'être gênés par les traits de l'ennemi. Ce travail fut complétement achevé en peu de jours, parce que le pays fournissait en abondance les choses propres à cette sorte d'ouvrage. Échinus est situé sur le golfe Maliaque, au midi, en face des Throniens, et le territoire en est fertile. Aussi Philippe avait-il eu à sa disposition tout ce qu'il lui fallait pour son entreprise. Dès qu'on eut terminé les constructions, il commença le siége à l'aide de ses tranchées et de ses machines.

XLII. Publius était alors général pour les Romains, et Dorimaque pour les Étoliens. Philippe poussait le siége avec ardeur, après s'être bien assuré contre les attaques du côté de la ville, et avoir muni d'un fort et d'un mur la partie extérieure du camp, lorsque Publius se présenta avec une flotte, et Dorimaque avec de l'infanterie et de la cavalerie. Ils attaquèrent vigoureusement le retranchement ; mais ils furent repoussés. Enfin Philippe les pressant de plus en plus, les Échiniens, au

désespoir, se rendirent à ce prince. Dorimaque ne put réduire par la famine le roi Philippe, qui recevait par mer toutes les provisions nécessaires.

(De son côté Sulpicius s'empare d'Égine.)

Après la prise de leur île, les Éginètes qui avaient échappé au vainqueur, réunis sur leurs vaisseaux, prièrent Sulpicius de les laisser réclamer, par quelques députés, auprès des villes qui leur étaient unies, le prix de leur rançon. Sulpicius refusa d'abord avec aigreur, et répondit qu'ils eussent dû, quand ils étaient encore libres, traiter de leur salut avec qui était plus fort qu'eux, et non pas après avoir été faits prisonniers. « Quoi ! n'était-il pas insensé que ces mêmes hommes, qui n'avaient pas daigné écouter les ambassadeurs qu'il leur avait adressés, prétendissent, maintenant qu'ils étaient captifs, envoyer des députés à leurs frères? » Il congédia alors les Éginètes délégués auprès de lui ; mais le lendemain il convoqua les prisonniers et leur dit qu'ils n'avaient aucun droit par eux-mêmes à la pitié ; que, toutefois, en faveur des autres Grecs, il leur permettait d'envoyer des députés où bon leur semblait pour leur rançon, puisque tel était leur usage.

(Lévinus, envoyé en Sicile après avoir quitté la Grèce, reçoit Agrigente des mains de Mutine, qu'Hannon avait irrité contre Carthage ; à cela se rattachent 1° cette étymologie :)

La ville et le fleuve qui l'entoure sont nommés Acragès, à cause de la fertilité du sol.

2° (La description de cette ville.)

XLIII [1]. Agrigente n'a pas les seuls avantages dont nous avons parlé : elle l'emporte encore sur la plupart des autres villes par sa force et surtout par sa beauté et sa magnificence. Elle n'est éloignée de la mer que d'en-

[1] Édition Firmin Didot, XXVII.

viron dix-huit stades, et en conséquence n'est privée d'aucune des ressources que procure un tel voisinage. Son enceinte est merveilleusement fortifiée par la nature et par l'art. Ses murailles se dressent sur un rocher d'une assez grande hauteur que la nature et la main de l'homme ont rendu très-escarpé. Des courants d'eau entourent Agrigente de toute part. Au nord coule le fleuve auquel elle a donné son nom; à l'ouest, vers l'Afrique, la rivière qu'on appelle Hypsas. A l'orient d'été s'élève la citadelle qui, du côté de la campagne, est défendue par un profond fossé, et qui, dans la partie qui regarde la ville, n'est accessible que par un seul endroit. Sur le sommet on a bâti deux temples, l'un à Minerve, l'autre à Jupiter Atabyrien, comme disent les Rhodiens. Agrigente en effet est une colonie de Rhodes, et il est naturel que le dieu ait le même nom que dans cette île. La ville est du reste riche en temples et en portiques : celui de Jupiter Olympien n'est pas encore terminé; mais autant qu'on en peut juger par la grandeur et l'étendue de ce qui est construit déjà, il ne le cède à aucun temple de la Grèce.

(Un grand mouvement suit en Sicile la prise d'Agrigente. — Parmi les villes qui se rendirent aux Romains, figure :)

Agathyrne.

(C'était le repaire de tous les criminels. — Lévinus voulut délivrer la Sicile de ces dangereux habitants.)

Après leur avoir donné toute garantie de sûreté, il leur persuada de passer en Italie, à la condition de se mettre à la solde des Rhégiens et de ravager le Brutium : tout le butin qu'ils pourraient faire leur appartiendrait de droit.

(Cependant Antiochus poursuivait ses expéditions en Asie Mineure et dans les parties orientales de son empire. — Description de l'Euphrate.)

XLIV. L'Euphrate prend sa source en Arménie, traverse la Syrie et descend jusque dans la Babylonie. Il semble aller se jeter dans la mer Rouge; il n'en est rien : il se perd dans les mille fossés ménagés çà et là dans la plaine avant de parvenir jusqu'à elle. L'Euphrate est d'une nature différente de celle des autres fleuves. D'ordinaire ils roulent d'autant plus d'eau qu'ils ont parcouru plus de terrain ; ils sont très-élevés pendant l'hiver, très-bas durant l'été. L'Euphrate, au contraire, n'est jamais plus gros qu'à la canicule, et sa plus grande largeur est en Syrie : plus il avance, plus il diminue. L'explication de ce fait est fort simple : c'est que la crue de ce fleuve provient, non pas des pluies de l'hiver, mais de la fonte des neiges, et il diminue à cause de sa dispersion dans les campagnes et des saignées qu'il subit pour l'irrigation du pays. Voilà pourquoi le transport des armées par l'Euphrate est si long : les vaisseaux sont chargés de soldats, tandis que le fleuve est sans profondeur et que le courant ne seconde que fort peu la marche des navires.

FRAGMENT.

Ceux qui ne montrent ni bienveillance ni zèle dans la paix ne sauraient être, dans l'occasion, d'actifs alliés.

LIVRE X.

SOMMAIRE.

I, II. Tarente. Avantageuse position de cette ville. — II-VI. Histoire des hostilités en Espagne. Polybe relève quelques idées fausses répandues dans le peuple sur le caractère de Scipion. Comment, pour frapper la multitude, il attribuait aux dieux les inspirations qu'il recevait de sa sagesse. — VI-IX. Scipion convoque ses troupes à Tarragone. Il relève en quelques mots leur courage. — Il résout d'assiéger Carthagène. Motifs de cette résolution. — IX, X. Il cache à tous, Lélius excepté, son dessein. — X, XI. Description de Carthagène. — XI-XVI. Siége et prise de cette ville. Détails. — XVI-XVIII. Butin considérable. Sage politique des Romains qui voulaient que le soldat qui avait pris part au pillage, comme celui qui restait au camp, eût part aux dépouilles. — XVIII-XX. Scipion renvoie sans rançon les otages espagnols. Sa générosité. Sa chasteté. — XX, XXI. Il exerce les troupes à Carthagène, et retourne à Tarragone. — XXI-XXIII. Grèce. Eurycléon. Naissance, éducation de Philopœmen. Nommé chef de la cavalerie, il rétablit la discipline. — XXIII-XXV. Exercices auxquels il soumettait les escadrons. Il parcourt l'Achaïe pour en inspecter les forces militaires. — XXV-XXVII. Situation des Étoliens à l'égard des Romains. Digression sur Philippe, à propos de sa victoire, puis de sa défaite durant les jeux néméens. — XXVII-XXIX. Antiochus va faire la guerre à Arsace, en Hyrcanie. Description d'Ecbatane. Canaux établis dans le désert, entre la Médie et l'Hyrcanie. — XXIX-XXXII. Le roi franchit le mont Labus et soumet plusieurs villes. — XXXII-XXXIV. Retour en Italie. Mort de Marcellus. Quand un général doit-il s'exposer? Éloge d'Annibal. Épisode de la prise de Salapie. — XXXIV-XXXVII. En Espagne, Édecon, chef des Édétans, se soumet à Scipion. Indibilis et Mardonius l'imitent. — XXXVII, XXXVIII. Comment souvent l'orgueil cause la ruine du vainqueur. — XXXVIII-XL. Asdrubal livre bataille à Scipion près de Bécula. Les Carthaginois sont vaincus. — XL, XLI. Noble désintéressement de Scipion. — XLI-XLIII. Grèce. Philippe protége énergiquement ses alliés. — XLIII-XLVIII. Fanaux, différents systèmes. — XLVIII-XLIX. Description de l'Oxus. — XLIX. Guerre d'Antiochus contre Euthydème en Bactriane.

(Histoire des hostilités en Italie. — Marcellus occupe Annibal près de Canusium, et Fulvius soumet le pays des Lucaniens, tandis que Fabius Cunctator assiége Tarente. — Importance de cette ville [1].)

I. Il y a plus de deux mille stades depuis le détroit

[1] Tite Live, liv. XXVII, chap. XII-XV.

Digitized by Google

de Sicile et Rhégium jusqu'à Tarente, et dans ce long espace toute la côte ne présente d'autres ports que ceux de cette ville. Le rivage regarde la mer de Sicile et s'incline vers la Grèce. Là se trouvent précisément les populations barbares les plus nombreuses et les cités grecques les plus illustres. Les Brutiens, les Lucaniens, quelques fractions de la Daunie, la Calabre et plusieurs autres peuples : voilà pour les Barbares. Parmi les villes grecques, Rhégium, Caulone, Locres, Crotone, Métaponte, Thurium occupent ces parages. Quand donc on se rend de Sicile ou de Grèce dans quelques-unes de ces places, on doit nécessairement débarquer à Tarente, et là se font les échanges, le commerce de toute cette partie de l'Italie : on peut juger, du reste, de la beauté d'une telle position par la fortune des Crotoniates. Ce peuple, qui n'avait que quelques mouillages d'été où ne se rendaient que peu de voyageurs, passe pour avoir acquis d'immenses richesses par l'avantage seul de sa situation, qu'on ne saurait comparer à celle du port et de la ville des Tarentins. Tarente est fort bien placée par rapport aux havres ouverts sur l'Adriatique, et elle l'était encore mieux autrefois. Depuis Iapygium[1] jusqu'à Siponte, le marchand qui venait autrefois de la rive opposée descendait inévitablement à Tarente, et faisait de cette ville un comptoir où il opérait son trafic et ses échanges. Brindes n'était pas encore fondée. Fabius, attachant une grande importance à son entreprise, négligea toute autre opération et tourna ses pensées du côté de Tarente seule.

(Tarente est prise. — Retour en Espagne. — Scipion à Tarragone.

II. Puisque je dois raconter l'histoire des exploits de Scipion en Espagne, et retracer dans leur ensemble

[1] L'Iapygie, péninsule méridionale de l'Italie entre le golfe Adriatique et celui de Tarente. Le promontoire Iapygium se trouvait chez les Salentins, une des peuplades de l'Iapygie.

toutes les actions de sa vie, je ne crois pas inutile de rappeler d'abord en quelques mots ses maximes et son caractère. Comme il a été, sans contredit, le plus grand homme des temps passés, il n'est personne qui ne soit curieux de savoir ce qu'était ce héros, et quel beau naturel ou quelle grande expérience lui permirent d'accomplir tant de choses considérables. Mais on est souvent réduit ou à n'en rien savoir, ou à ne recueillir que des idées fausses, parce que la plupart des écrivains qui ont parlé de Scipion se sont fort écartés de la vérité. C'est là une chose incontestable, comme pourra s'en convaincre dans la suite le lecteur vraiment capable d'apprécier les belles, les merveilleuses actions de Scipion. Tous les historiens, par exemple, le représentent comme un homme heureux qui ne réussit le plus souvent dans ses entreprises que par quelque coup imprévu du sort; c'est qu'ils pensent sans doute qu'il y a je ne sais quoi de plus divin et de plus étonnant en de tels esprits qu'en ceux qui agissent par la seule raison, et qu'ils ne songent point qu'il faut distinguer, chez les uns, le mérite, chez les autres, le bonheur. Le bonheur appartient même aux âmes vulgaires; le mérite est le partage exclusif de ces hommes supérieurs qu'il faut regarder comme les favoris des dieux et comme leur image. Publius eut, peu s'en faut, ce me semble, les mêmes maximes, le même caractère que le législateur lacédémonien Lycurgue. Il ne faut pas croire que, pour donner ses lois aux Spartiates, Lycurgue n'ait fait avec une aveugle superstition qu'obéir aux conseils de la pythonisse, de même qu'on aurait tort de se figurer que Publius se soit seulement appuyé sur des songes et sur des augures pour conquérir à sa patrie une si grande puissance. Mais comme tous deux voyaient que les hommes n'acceptent pas facilement tout ce qui est en dehors des idées ordinaires, et qu'ils n'osent rien tenter sans compter sur l'assistance des dieux, Lycurgue, en prêtant à ses propres pensées le

prestige de la pythonisse, leur assurait plus de crédit et de puissance, et Publius, en faisant croire à ses troupes qu'il ne formait aucun conseil que les dieux ne lui eussent inspiré, leur communiquait plus de courage et d'empressement à braver le péril. Les détails que je fournirai plus tard prouveront qu'il faisait tout avec raison et prévoyance, et que toujours ses entreprises eurent une issue conforme aux calculs de la raison.

III. On lui reconnaît volontiers de la grandeur d'âme et de la générosité; mais qu'il ait été fin, tempérant, appliqué aux affaires, il n'y a personne, excepté ceux qui ont vécu dans son intimité, et qui, par conséquent, ont vu son caractère de près, qui lui accorde ces qualités. Parmi ses intimes était Lélius, qui, depuis son enfance jusqu'à sa mort, fut le témoin de ses actions et de ses paroles, et c'est lui qui m'a donné l'opinion que j'ai de Scipion, tant il m'a semblé que son langage était vraisemblable et en harmonie avec la conduite publique de ce grand homme. Lélius m'a raconté que le premier exploit remarquable de Scipion remonte à l'époque où son père livra sur les bords du Pô à Annibal un combat de cavalerie : il avait alors quinze ans. Il en était à son début dans la carrière des armes, et on lui avait donné pour garde un escadron de cavalerie d'une valeur éprouvée. A la vue de son père cerné par l'ennemi avec deux ou trois chevaliers, et déjà grièvement blessé, sa première pensée fut d'engager ses compagnons à voler au secours de leur général; mais comme ceux-ci hésitaient, intimidés par le nombre des Carthaginois, il s'élança avec la plus grande audace au milieu d'eux : tout l'escadron le suivit, forcé par l'exemple. L'ennemi effrayé prit la fuite, et Publius, miraculeusement sauvé, nomma en présence de tous Cnéus son libérateur. Il se fit par cet exploit une réputation de courage que nul ne contesta, et dans la suite il paya bravement, dans les combats, de sa personne, toutes les fois que la patrie mit en sa valeur

ses dernières espérances : conduite qui n'est pas celle d'un homme n'ayant foi qu'en la fortune, mais bien plutôt celle d'un général qui, avant tout, s'appuie sur la raison.

IV. Un peu plus tard, son frère aîné Lucius aspirait à la charge d'édile, qui est presque la plus relevée pour les jeunes gens à Rome. Il est d'usage que l'édilité soit représentée par deux patriciens. Les concurrents étaient nombreux, et Publius n'osait pas d'abord briguer la même magistrature que son frère. Cependant, le jour des élections approchant, il calcula d'après les dispositions de la multitude que Lucius aurait de la peine à réussir, tandis que sa popularité était immense, et il trouva que le seul moyen de faire obtenir à Lucius la charge qu'il désirait, était de demander avec lui l'édilité. Voici donc ce qu'il imagina : comme il voyait sa mère courir de temple en temple, sacrifier aux dieux pour le succès de son fils, et se préoccuper fortement de l'issue de sa candidature, sa mère, seul objet de ses soins (car son père était alors en Espagne avec sa flotte pour exercer le commandement que j'ai dit), il vint lui annoncer que deux fois il avait eu dans la même nuit une même vision : « Il lui semblait, disait-il, que nommé édile avec son frère, il se rendait à la maison maternelle, et qu'elle, venant au-devant de ses fils jusqu'à la porte, les avait embrassés. » Cornélie, émue à ces paroles, comme une mère peut l'être : « Puissé-je, s'écria-t-elle, voir ce beau jour ! — Mère, reprit Publius, veux-tu que nous tentions l'épreuve ? » Elle y consentit sans croire toutefois que jamais il osât tenter une telle entreprise, et que ces mots fussent autre chose qu'une plaisanterie : car il était encore tout jeune. Cependant Publius fit préparer à la hâte une robe blanche : tel est le costume de ceux qui, à Rome, briguent les honneurs[1].

[1] De là le mot de *candidat*, dont la signification primitive est : *homme revêtu de la robe blanche.*

V. Déjà Cornélie ne se rappelait plus les paroles de son fils lorsqu'un matin, tandis qu'elle dormait, celui-ci, revêtu de sa robe blanche, se présenta sur le forum. Par surprise, et par suite aussi de l'amour qu'elle lui portait, la multitude lui fit un magnifique accueil, et quand il fut allé s'asseoir près de son frère dans l'endroit réservé aux candidats, elle nomma édile Publius Lucius à cause de lui. Tous deux revinrent ainsi chez eux revêtus de l'édilité, comme l'avait prédit Scipion, et, à cette nouvelle si inattendue, leur mère, transportée de joie, s'avança jusqu'à la porte de sa maison et les embrassa avec ardeur. De cette circonstance, tous ceux qui avaient entendu parler des songes de Scipion conclurent que, non-seulement dans le sommeil, mais jusque dans la veille, et surtout alors, il avait des entretiens avec les dieux. Non, Scipion n'avait pas eu de vision; mais comme il était généreux, libéral, affable, il s'était concilié l'amour de la foule; puis il mit tant d'adresse à saisir l'occasion que le peuple et sa mère lui avaient offerte, qu'il ne fit pas qu'obtenir l'édilité, mais qu'il passa aussi pour avoir agi d'après une inspiration divine. C'est que les esprits grossiers, qui ne savent se rendre un compte exact ni des circonstances, ni des causes, ni des phases des événements, soit par faiblesse de jugement, soit faute de lumières, soit enfin par négligence, attribuent aux dieux et à la fortune des choses qu'un homme habile n'a faites que d'après les conseils de sa prudence et de sa sagesse. J'insiste sur ce point pour que le lecteur ne se laisse point, comme tant d'autres, entraîner aux fausses idées répandues sur le compte de Scipion, et ne lui retire pas ses qualités les plus belles, les plus précieuses, je veux dire la finesse et l'activité. C'est ce qui deviendra plus clair par les faits mêmes.

VI. Scipion convoqua[1] les troupes, et quand elles

[1] Polybe parlait ailleurs de l'arrivée de Scipion à Tarragone.

furent réunies, il les engagea à ne pas se laisser abattre par leur dernière défaite. Il leur dit que les Romains n'avaient point été vaincus par la valeur carthaginoise, mais par la perfidie des Celtibériens, et aussi par l'imprudence de leurs chefs, qui, pour avoir trop compté sur leur alliance, s'étaient imprudemment divisés; que cette double cause de revers existait pour les Carthaginois, puisqu'ils campaient à une grande distance les uns des autres, et que, irritant contre eux, par leur insolence, leurs alliés, ils se préparaient des ennemis; qu'en conséquence, quelques peuplades déjà lui envoyaient des députés; que d'autres, dès qu'elles pourraient remuer et verraient l'Ebre franchi par les Romains, viendraient volontiers à eux, moins encore par amitié pour Rome que dans le désir de se venger des cruautés commises par les Carthaginois; qu'enfin, et c'était là le principal avantage, les généraux ennemis n'étaient pas d'accord, qu'évidemment ils ne consentiraient jamais à combattre ensemble, et que, s'ils restaient isolés, ils seraient faciles à vaincre. Il leur conseilla donc de bien se pénétrer de ces raisons, et de passer hardiment le fleuve. Quant à ce qui pourrait advenir ensuite, c'était sur lui et sur ses officiers que cela reposait. Après ce discours, il laissa, avec trois mille fantassins et cinq cents cavaliers, son collègue Marcus Silanus près de l'endroit où il devait passer l'Ebre pour protéger les alliés d'en deçà du fleuve, et le franchit sans avoir communiqué à personne ses desseins ultérieurs. Or ses desseins étaient de ne rien faire de ce qu'il avait annoncé publiquement : il voulait attaquer brusquement Carthagène, et c'est là un premier témoignage éclatant en faveur de ce que nous avons dit du caractère de Scipion. Il n'a que vingt-sept ans et déjà il ose des entreprises que le souvenir des défaites récentes avait fait abandonner à tous. Que dis-je? Dès qu'il est engagé dans ces affaires, il abandonne les conseils ordinaires et d'une portée commune, pour imaginer, pour tenter des coups hardis

que l'ennemi ne pouvait soupçonner. Rien de tout cela, certes, n'est possible sans les plus exactes combinaisons.

VII. Dès le principe, à Rome, Scipion avait fait toutes les questions, toutes les recherches possibles sur la défection des Celtibériens, sur la division des troupes opérée par les généraux; et comme il avait compris que telles étaient les causes de la catastrophe où avaient péri son père et son oncle, il était moins effrayé que les autres de la victoire des Carthaginois, et il n'avait pas partagé l'abattement du peuple. Puis quand il sut que les alliés en deçà de l'Ebre demeuraient fidèles, que les chefs carthaginois n'étaient pas d'accord, qu'ils maltraitaient les peuples qui leur étaient soumis, il se prépara hardiment à une expédition en Espagne, s'appuyant, non pas sur les chances de la fortune, mais sur le raisonnement. Arrivé en Espagne, il s'enquit auprès de chacun de l'état de l'ennemi, et il apprit que les Carthaginois étaient divisés en trois corps; que Magon était par delà les colonnes d'Hercule, chez les Coniens; qu'Asdrubal, fils de Giscon, se trouvait à l'embouchure du Tage, en Lusitanie; que l'autre Asdrubal assiégeait une ville chez les Carpétans; bref, qu'ils étaient indistinctement à dix journées au moins de Carthage la Neuve. Scipion calcula tout d'abord que, s'il se décidait à attaquer les Carthaginois, lutter contre toutes leurs forces réunies était chose dangereuse, à cause d'une défaite encore récente et du nombre de ses adversaires, beaucoup plus grand que celui de ses soldats. D'autre part, s'il livrait bataille à un seul général, celui ci vaincu, les autres pouvaient survenir, l'envelopper, et il courait risque d'éprouver le même sort que son oncle Cnéus et son père Publius. Il rejeta donc ce parti.

VIII. Il savait que Carthagène offrait les plus grandes ressources à l'ennemi, et, par contre-coup, était fort nuisible aux Romains. Aussi s'était-il hâté de recueillir

sur cette place les détails nécessaires durant ses quartiers d'hiver. On lui avait dit que Carthagène, presque seule de toutes les villes d'Espagne, avait un port capable de contenir une flotte et des troupes maritimes ; qu'elle était fort commode aux Carthaginois pour venir directement d'Afrique ; que les trésors et les bagages des armées ennemies, et aussi tous les otages de l'Espagne, y étaient enfermés ; qu'enfin, et c'était là le point important, il n'y avait dans la citadelle qu'un millier de soldats environ, personne ne s'imaginant que jamais général romain osât s'approcher de cette ville, alors que les Carthaginois occupaient l'Espagne presque entière. Quant à la population de cette place, elle était nombreuse, mais elle se composait d'artisans, d'ouvriers, de marins, étrangers pour la plupart au métier des armes, qu'il supposait n'être qu'un embarras pour Carthagène, les Romains paraissant tout à coup. Il connaissait en outre au juste la position de Carthagène, ses moyens de défense, la nature particulière de l'étang qui entourait ses murailles : ce n'était, au dire de quelques pêcheurs qui avaient exercé leur métier en ces lieux, qu'un marécage le plus souvent guéable : la retraite de ses eaux avait ordinairement lieu vers le soir. Concluant de tout cela que, s'il réussissait, il faisait à la fois beaucoup de mal à l'ennemi et relevait grandement la fortune de la république; que s'il échouait, au contraire, il pouvait encore, grâce à ses forces maritimes, sauver ses soldats, pour peu qu'il pût suffisamment veiller à la sûreté de son camp, et rien n'était plus facile, l'ennemi se trouvant à une grande distance, Scipion, durant tout l'hiver, laissa là toute autre occupation, pour ne s'occuper que de la conquête de Carthagène.

IX. Malgré l'importance de cette résolution et malgré sa jeunesse, il cacha parfaitement ses intentions à tous, excepté à Caïus Lélius, jusqu'au moment où il lui plut de les découvrir. Les historiens reconnaissent vo-

lontiers ces calculs tels que nous venons de les dire; mais quand ils arrivent au dénoûment de cette grande entreprise, ce n'est plus, je ne sais pourquoi, à Scipion et à sa sagesse qu'ils en font honneur, c'est à la fortune et aux dieux. Cette conclusion est contraire à la vraisemblance, aux témoignages de tous ceux qui vécurent avec Scipion, et à cette lettre de Publius à Philippe où lui-même dit positivement que telles furent les réflexions à la suite desquelles il se prépara à son expédition en Espagne et particulièrement au siége de Carthagène. Quoi qu'il en soit, il donna avis secrètement à Lélius, qui commandait la flotte, de se rendre vers cette ville : car, nous l'avons dit, Lélius seul avait le secret de son général. Puis, à la tête des troupes de terre, il s'avança à grandes journées. Il avait sous ses ordres vingt-cinq mille fantassins et deux mille cinq cents cavaliers. Il arriva le huitième jour sous les murs de Carthagène; il établit son camp au nord, et en couvrit la partie extérieure d'un fossé et d'une double palissade qui des deux côtés aboutissait à la mer. Quant à la partie qui regardait la ville, il la laissa complétement découverte, la nature seule du terrain lui offrant une sûreté suffisante. Comme nous devons dire en détail le siége et la prise de cette ville, nous croyons qu'il n'est pas superflu de donner au lecteur une idée de sa position et des lieux qui l'entourent.

X. Carthagène se trouve vers le milieu de la côte d'Espagne, dans un golfe tourné vers le sud, lequel a de profondeur environ vingt stades et de largeur dix à l'entrée; il forme une espèce de port, voici comment : à son embouchure s'élève une île qui ne laisse sur ses deux flancs qu'un espace assez étroit. Comme cette île essuie le choc de la mer, un calme profond règne dans le golfe, à moins que par hasard les vents d'Afrique, en pénétrant par les deux passages latéraux, ne soulèvent les vagues à l'intérieur. Mais il est inaccessible aux autres vents, grâce aux terres qui l'entourent. Au fond

du golfe, une montagne semblable à une presqu'île pousse en avant sa pointe : c'est là que la ville est bâtie. Elle est ainsi baignée par la mer au levant et au midi ; au couchant elle est défendue par un étang qui s'avance quelque peu vers le nord, si bien que la langue de terre qui joint la ville au continent, et qui est comprise entre l'étang et la mer, n'a pas plus de deux stades de largeur. Au centre, la ville est dans un fond ; du côté de la mer, au midi, un terrain de plain-pied conduit aux murailles ; elle est ceinte, du reste, de cinq collines : deux sont roides et élevées, les autres beaucoup moins hautes, mais rocailleuses et d'un accès difficile. La plus considérable longe Carthagène à l'est et se plonge dans la mer : on y voit le temple d'Esculape. Celle qui s'élève à l'opposé présente à peu près la même figure et porte un palais magnifique qu'Asdrubal, dit-on, qui aspirait à la royauté, fit construire. Les autres collines entourent la partie septentrionale. La première, qui est à l'orient, s'appelle la colline de Vulcain ; la seconde, qui lui fait suite, d'Alétès : c'est un homme, dit-on, qui, pour avoir découvert les mines d'argent, fut jugé digne des honneurs divins ; la troisième porte le nom de Saturne. L'étang a été mis en communication avec la mer par quelques travaux d'art, pour l'usage particulier des marins. Sur le canal qu'on a creusé dans la langue de terre qui les sépare, a été établi un pont pour le passage des bêtes de somme, des voitures, et le transport des productions de la campagne.

XI. Grâce à cette disposition des lieux, le camp des Romains se trouvait vers la ville, naturellement couvert, défendu d'un côté par l'étang, et de l'autre par le bras de mer qui est parallèle à celui-ci. Scipion demeura sans fortifications vis-à-vis de l'espace qui s'étend entre l'étang et la mer, et qui, en réunissant la ville au continent, faisait face au centre même de son camp, soit qu'il voulût intimider l'ennemi, soit dans l'intérêt de son entreprise, afin de pouvoir faire sortir ses sol-

dats ou les ramener sans obstacle. L'enceinte de Carthagène avait à cette époque vingt stades. Je sais que d'autres en comptent quarante : c'est une erreur, et je puis l'affirmer, ne parlant pas d'après un ouï-dire, mais en témoin oculaire. Aujourd'hui cette enceinte est encore plus resserrée. Lorsque la flotte fut arrivée au temps fixé par Scipion, il rassembla ses troupes et les exhorta, sans faire valoir d'autres raisons que celles qui l'avaient persuadé lui-même, et que nous avons rappelées plus haut en partie. Il leur prouva que la tentative était possible, et leur montra dans le succès l'abaissement de l'ennemi et le rétablissement des affaires de Rome. Il promit des couronnes d'or à ceux qui monteraient les premiers sur la muraille, et les distinctions accoutumées à quiconque se conduirait en brave. Il acheva en leur disant que c'était Neptune qui lui avait inspiré son dessein dans un songe, et lui avait promis de lui prêter sur le champ de bataille même un appui si manifeste, que l'armée tout entière reconnaîtrait son intervention. Ces conseils, où venaient se mêler l'exposé de calculs exacts, des promesses de couronnes d'or, et surtout l'assistance d'un dieu, remplirent les jeunes soldats d'une ardeur et d'un zèle sans égal.

XII. Le lendemain il envoya sa flotte, qu'il avait munie de toute sorte de traits, et qu'il avait mise sous les ordres de Caïus, bloquer Carthagène par mer ; puis il fit avancer par terre deux mille soldats des plus braves, avec des hommes qui portaient les échelles, et vers la troisième heure commença l'assaut. Magon, qui était gouverneur de la ville, partageant aussitôt sa troupe, qui s'élevait à mille soldats, en deux corps, en laissa la moitié dans la citadelle, et envoya l'autre sur la colline de l'est. Il remit ensuite aux deux mille citoyens les plus vigoureux les armes qui se trouvaient dans la ville, et les plaça près de la porte qui conduisait à l'isthme et au camp des Romains ; il commanda aux autres habitants d'aller défendre les remparts au-

tant qu'ils le pourraient faire. Lors donc que Publius eut donné par la trompette le signal de l'attaque, Magon fit sortir les deux mille citoyens armés, dans l'espoir d'effrayer l'ennemi et de déjouer ainsi ses desseins. Ils se lancèrent en effet avec courage contre les Romains rangés à l'entrée de l'isthme, et un combat violent s'engagea entre les deux troupes, au milieu des exhortations de chaque armée : les Romains, de leur camp, les Carthaginois, du haut des murailles, poussant des cris à l'envi. Mais comme la facilité des secours n'était pas la même pour les combattants, puisque les Carthaginois n'arrivaient sur le champ de bataille que par une seule porte, et après avoir parcouru deux stades, tandis que les Romains venaient appuyer les leurs de près et de toutes parts, la lutte était fort inégale. Publius, en effet, avait placé avec intention ses troupes aux portes du camp, afin d'attirer l'ennemi le plus loin des murs qu'il était possible ; il savait que ces hommes, la fleur de la population de Carthagène, une fois détruits, la consternation se répandrait dans la ville, et que personne n'oserait plus franchir la porte. La victoire demeura quelque temps indécise en cette lutte où figuraient des deux côtés les guerriers les plus braves. Mais enfin les Carthaginois, refoulés par les Romains qui étaient venus en masse s'unir à leurs camarades, furent contraints de prendre la fuite. Beaucoup d'entre eux périrent sur le champ de bataille et dans la retraite ; en plus grand nombre encore, ils s'écrasèrent les uns les autres en se précipitant vers la porte. A cet aspect, la multitude dans Carthagène fut si fort effrayée, que les habitants qui se trouvaient sur les murs les abandonnèrent. Les Romains faillirent entrer avec les fuyards dans la ville ; ils dressèrent du moins impunément les échelles contre les murailles.

XIII. Publius s'était mêlé au combat, mais autant que possible sans exposer sa vie. Il était accompagné de trois écuyers qui le protégeaient de leurs boucliers,

et qui, le couvrant du côté du mur, lui garantissaient toute sûreté. Tantôt sur les flancs de l'ennemi, tantôt sur les collines, il ne contribua pas peu au succès de la journée. Vu de tous et voyant lui-même, il inspirait aux soldats une vive ardeur. Grâce à sa présence, toutes les mesures nécessaires étaient prises aussitôt. La circonstance indiquait-elle quelque mouvement à faire? on exécutait sur-le-champ ce qui était nécessaire. Les soldats qui les premiers s'étaient résolûment élancés sur les échelles coururent quelques dangers, moins encore par le nombre des défenseurs de la ville que par la hauteur des murs. Les assiégés reprirent courage en présence de l'embarras des Romains. Certaines échelles, dont un bon nombre de Romains couvraient les degrés, se brisèrent sous le poids. Ailleurs, de nombreux soldats qui déjà étaient parvenus à l'extrémité de l'échelle, saisis de vertige à la seule vue du précipice, s'y jetaient d'eux-mêmes dès qu'on leur opposait la moindre résistance. Enfin, lorsque l'ennemi lançait sur les agresseurs, du haut des créneaux, des poutres et d'autres projectiles semblables, tous étaient entraînés et allaient rouler contre terre. Malgré ces épreuves, rien ne fut capable de ralentir l'ardeur impétueuse des Romains, et dès que ceux qui étaient en avant tombaient, ceux qui suivaient prenaient leur place. Mais le jour avançait, l'armée était fatiguée par tant de périls : Scipion fit sonner la retraite.

XIV. Grande fut la joie dans Carthagène : on se croyait sauvé. Mais Publius, qui déjà attendait l'heure du reflux, disposa cinq cents hommes avec des échelles près de l'étang, réunit les nouvelles recrues du côté de la porte et de l'isthme, et après quelques paroles d'encouragement, leur remit plus d'échelles qu'auparavant, pour que le mur dans toute son étendue pût être inondé d'assiégeants. Quand il donna le signal, et que les soldats avec résolution vinrent placer leurs échelles contre la muraille, le désordre et la peur se répandi-

rent dans toute la ville. Les Carthaginois pensaient être délivrés de tout péril, et ils voyaient renaître le danger dans un second assaut. De plus, comme leurs traits commençaient à s'épuiser, et que le nombre de leurs morts les décourageait, ils se soumirent avec peine à cette nouvelle épreuve ; ils opposèrent toutefois une vive résistance. Au moment même où le combat près des échelles était le plus vif, la marée commença à descendre. Déjà l'eau abandonnait les extrémités de l'étang, tandis que par l'embouchure les flots se précipitaient dans la mer pressés et nombreux. Pour qui ne connaissait pas ce phénomène, c'était un miracle. Publius, qui tenait les guides tout prêts, ordonna aux soldats qu'il avait placés de ce côté d'entrer dans l'étang et d'avoir bon courage. Parmi tant de talents, il avait surtout celui d'inspirer la confiance et de faire partager à ceux qu'il exhortait ses sentiments. A la vue de leurs camarades qui s'avançaient par l'étang, les soldats du camp crurent que la retraite des eaux était l'œuvre d'un dieu. Ils se rappelèrent les promesses que dans ses discours Scipion leur avait faites de l'assistance de Neptune, et ce souvenir les remplit d'une telle ardeur que, formant la tortue, ils coururent vers la porte et essayèrent de la briser au dehors à coups de hache et de couperet. Dans l'intervalle, les troupes qui avaient pénétré jusqu'à la ville à travers l'étang, trouvant les créneaux déserts, avaient tranquillement appliqué leurs échelles contre la muraille et s'en étaient emparées sans combat. Les assiégés étaient surtout occupés du côté de l'isthme et de la porte qui s'y trouve. Ils n'auraient d'ailleurs jamais soupçonné que l'ennemi dût s'approcher des murailles par l'étang, et, pour comble de malheur, au milieu du désordre et des cris d'une foule confuse, on ne pouvait rien entendre ni rien voir de ce qui était nécessaire.

XV. Les Romains, maîtres des murs, se hâtèrent de les parcourir, et chemin faisant ils en précipitèrent

tous les ennemis qu'ils rencontrèrent; la légèreté de leur armure se prêtait merveilleusement à cette opération. Parvenus à la porte, ils descendirent pour en briser les gonds. Aussitôt leurs camarades se jetèrent dans la ville, tandis que ceux qui du côté de l'isthme avaient tenté l'escalade repoussaient également les Carthaginois et s'emparaient des créneaux. C'est ainsi que les murailles tombèrent au pouvoir des Romains. Bientôt les soldats qui avaient pénétré dans Carthagène par la porte s'emparèrent de la colline d'orient, où ils vainquirent sans peine les hommes chargés de la défendre. Dès que Publius crut suffisant le nombre des troupes introduites dans la ville, il en détacha, suivant la coutume, la plus grande partie contre les assiégés, avec ordre de tuer quiconque se présenterait, sans rien épargner, et de ne se livrer au pillage qu'à un signal donné. Cette extermination est un usage que les Romains ont adopté sans doute pour imprimer la terreur. Aussi voit-on souvent dans les villes dont ils sont devenus maîtres non-seulement des hommes égorgés, mais encore des chiens coupés en deux, et les membres épars d'autres animaux. Le massacre fut considérable, comme il était naturel dans une ville si pleine de monde. Pour Scipion il se rendit avec mille hommes environ vers la citadelle. A son approche, Magon songea d'abord à se défendre; puis, réfléchissant que la ville était tout entière aux ennemis, il envoya demander la vie sauve et capitula. Le signal donné, on cessa le carnage, et le pillage commença. Lorsque la nuit fut arrivée, la partie de l'armée qui avait reçu ordre de rester dans le camp s'y enferma; Scipion se retira avec ses mille hommes dans la citadelle, et commanda par ses tribuns aux autres soldats de quitter les maisons qu'ils pillaient, de réunir leur butin sur la place publique et de veiller à l'entour. Il fit venir les vélites du camp et les plaça sur la colline qui regarde l'orient. Voilà comme les Romains se rendirent maîtres de Carthagène.

XVI. Le lendemain, quand on eut rassemblé sur le forum les bagages des soldats au service des Carthaginois et tous les biens des citoyens et des ouvriers, les tribuns, suivant l'usage, distribuèrent le butin chacun à leurs légions. Les Romains, lorsqu'ils ont pris une ville, n'agissent jamais autrement. Suivant l'importance de la place, tantôt ils détachent, pour butiner, quelques hommes de chaque manipule, tantôt c'est par manipule entier qu'ils procèdent. Jamais du reste plus de la moitié de l'armée n'y est employée : les autres troupes restent en armes en cas de besoin, soit hors de la ville, soit dans l'intérieur, toujours de manière à être vues. L'armée se compose d'ordinaire, on le sait, de deux légions romaines et d'autant d'alliés; quelquefois même quatre légions se trouvent réunies, mais c'est une exception. Les soldats désignés pour le pillage sont tenus de rapporter à leur légion le butin, et les tribuns en font ensuite le partage, non pas seulement à ceux qui sont restés comme réserve, mais encore aux sentinelles qui gardent les tentes, aux malades, à ceux même qui ont reçu quelque mission éloignée. Quant à ne rien détourner des dépouilles et à se conduire avec loyauté, les Romains s'y engagent par le serment qu'ils prêtent, lorsqu'ils sont réunis dans le camp avant de se mettre en campagne. Nous en avons déjà parlé dans le livre sur le gouvernement de Rome. Grâce à cet usage de confier à la moitié des troupes le soin de faire du butin, tandis que l'autre garde les rangs et se tient en corps de réserve, jamais on n'a vu les Romains se compromettre par amour du gain. Comme ils ne craignent pas que quelque fraude trompe leur espoir, la part étant égale pour celui qui reste tranquille sous les armes comme pour celui qui butine, personne ne déserte son poste, désertions si souvent fatales aux autres peuples.

XVII. Puisque la plupart des hommes ne se soumettent à tant de travaux et de périls que par l'appât du

gain, il est manifeste qu'à l'heure du pillage, les soldats relégués dans les postes et dans le camp ne peuvent qu'avec peine ne pas y prendre part, la plupart des peuples admettant que tout butin doit rester à son premier maître. En vain un roi ou un général vigilant aura recommandé de mettre le butin en commun, les soldats regardent comme leur propriété tout ce qu'ils peuvent cacher, et dès lors, incapables de modérer cette multitude effrénée qui court au pillage, ces chefs sont exposés à tout perdre. Bien des fois on a vu des généraux, après avoir heureusement pris le camp des ennemis et même leur ville, contraints tout à coup non-seulement d'en sortir, mais encore d'abandonner la suite de leur entreprise sans qu'il fallût pour cela d'autre cause que celle que nous avons dite. Il faut donc qu'un capitaine s'attache avant tout à ce que les soldats aient, aussi indistinctement qu'il est en lui, l'espoir d'avoir dans l'occasion une part égale au butin.

Les tribuns divisèrent, comme de coutume, les dépouilles : cependant Scipion, après avoir réuni tous les prisonniers, qui s'élevaient à dix mille à peu près, fit mettre d'un côté les citoyens, femmes ou hommes avec leurs enfants, et de l'autre les artisans. Cette opération achevée, il engagea les citoyens à être favorables au peuple romain, à ne pas oublier la grâce qu'il leur accordait et il les renvoya dans leurs foyers. Ces prisonniers, les larmes aux yeux et la joie dans le cœur de se voir sauvés contre leur attente, se prosternèrent devant Scipion, puis se retirèrent. Il dit ensuite aux ouvriers, que pour le moment ils étaient au service de Rome, mais il leur promit que s'ils faisaient preuve, chacun dans leur métier, de zèle et de bon vouloir, il leur rendrait la liberté dès que la guerre contre Carthage aurait heureusement tourné. Il leur ordonna de s'inscrire auprès du questeur, les partagea en compagnies de trente hommes et mit à la tête de chacune un Romain : le total des ouvriers s'élevait à deux mille,

Il choisit parmi les autres captifs les plus robustes, les plus florissants de jeunesse et de santé, et les joignit à ses équipages de mer : il augmenta ainsi de moitié le nombre de ses matelots, arma au moyen de cette recrue les vaisseaux enlevés à l'ennemi, et dans chaque navire le chiffre des matelots se trouva à peu près doublé. Les vaisseaux ennemis s'élevaient à dix-huit, et sa flotte en comptait trente-cinq. Il promit aux équipages comme aux artisans la liberté, quand les Carthaginois seraient vaincus, s'ils montraient du zèle et du dévouement pour Rome. En se conduisant ainsi à l'égard des prisonniers, il inspira aux citoyens une grande bienveillance pour les Romains et pour lui, et aux ouvriers une ardeur de travail sans pareille dans l'espoir de la liberté. Enfin, comme nous l'avons dit, grâce à sa prudence, il avait doublé le personnel de sa flotte.

XVIII. Il mit à part Magon et les Carthaginois, parmi lesquels se trouvaient deux membres du conseil des anciens de Carthage, et quinze sénateurs. Il les livra à Caïus Lélius, en lui recommandant de leur donner les soins convenables. Il fit venir ensuite les otages au nombre de plus de trois cents; il appela un à un les enfants, les caressa et leur dit de prendre courage, que dans quelques jours ils reverraient leurs pères. Quant aux autres, il les engagea tous en masse à ne rien craindre, et à écrire à leur famille, dans chacune de leurs villes, qu'ils étaient sains et saufs, bien traités, et que les Romains se proposaient de les renvoyer chez eux, si leurs parents consentaient à accepter l'amitié de Rome. Après cela, il distribua à chacun d'eux, suivant le sexe et l'âge, quelques présents qu'il avait choisis parmi les dépouilles et qu'il regardait comme les plus propres à servir ses desseins : aux jeunes filles il donna des pendants d'oreilles et des bracelets, aux jeunes gens, des épées et des poignards. Parmi ces captives était la femme de Mandonius, frère d'Indibilis, roi des Ilergètes : elle vint se jeter aux pieds de

Scipion et le supplier, en pleurant, d'avoir plus souci du rang de ses prisonnières que les Carthaginois; c'était une femme âgée et qui avait je ne sais quel air de grandeur imposante. Scipion, touché, l'interrogea sur ce dont elles avaient besoin. Comme elle se taisait, il fit appeler les hommes chargés du soin des captives. Ceux-ci affirmèrent que les Carthaginois leur fournissaient largement tout ce qui était nécessaire. Mais cette femme prit de nouveau les genoux de Scipion et répéta exactement les mêmes paroles. Publius ne savait ce que cela signifiait, et se figurant que les gardiens négligeaient ces malheureuses et que par intérêt ils ne disaient pas la vérité, il chercha à rassurer les captives en leur promettant qu'il mettrait auprès d'elles d'autres hommes pour que rien ne leur manquât. « O général! reprit la femme de Mandonius, après un moment de silence, tu comprends mal mes paroles si tu penses que nous ne te supplions qu'en faveur de notre bouche. » Publius devina sa pensée, et la vue de la jeunesse des filles d'Indibilis et de quelques autres dames de haut rang lui arracha des larmes. Cette femme lui ayant en un mot révélé leur malheur, il fit entendre qu'il avait compris, et la prenant alors par la main, lui dit d'avoir bon courage, qu'il aurait soin d'elles comme si elles étaient ses filles ou ses sœurs, et qu'il chargerait de leur garde, ainsi qu'il l'avait promis, des hommes de confiance.

XIX. Il remit ensuite aux questeurs l'argent enlevé au trésor public des Carthaginois. La somme s'élevait à plus de six cents talents : si on les ajoutait aux quatre cents qu'il avait apportés avec lui, les ressources pécuniaires qu'il avait sous la main, montaient en total à plus de mille talents. Sur ces entrefaites, quelques jeunes gens romains, qui avaient trouvé une jeune fille qui par son âge et sa beauté l'emportait entre toutes, connaissant l'amour de Scipion pour les femmes, la lui amenèrent et lui dirent qu'ils la lui offraient en présent. Scipion fut ébloui et charmé de la beauté de

sa captive. Cependant il leur répondit : « Simple particulier, je ne saurais recevoir aucun don plus agréable; général, aucun qui me le soit moins. » Voulant par cela faire entendre, ce me semble, qu'au sein du repos et de l'oisiveté, l'amour peut offrir à la jeunesse de douces distractions et d'aimables jouissances, mais que dans les affaires il ne saurait être que fatal à l'esprit comme au corps. Il remercia donc les jeunes gens, fit appeler le père de la prisonnière, la lui restitua et lui dit de la marier à qui bon lui semblerait entre ses concitoyens. Par ces beaux exemples de tempérance et de modération, Scipion captiva l'amour de toutes les peuplades soumises. Dès qu'il se fut acquitté de ces soins et qu'il eut donné aux tribuns le reste des captifs, il envoya Caïus Lélius à Rome, sur un vaisseau à cinq rangs de rames avec tous les Carthaginois et les plus illustres prisonniers pour rapporter au sénat ce qui s'était passé en Espagne; plus on désespérait à Rome des affaires de ce pays, plus il était certain qu'à la nouvelle de ces heureux succès, les Romains reprendraient courage et se livreraient à la guerre avec une plus vive ardeur.

XX. Il demeura quelque temps à Carthagène, occupé sans relâche à exercer les troupes navales, et il forma les tribuns à un nouveau genre d'exercice pour l'armée de terre. Pendant le premier jour, les troupes devaient parcourir trente stades sous les armes; le second, frotter toute leur armure, la nettoyer, la fourbir en public; le troisième, se livrer à un repos absolu; le quatrième, combattre avec des épées de bois couvertes de cuir et boutonnées, ou bien s'exercer à lancer des javelots disposés de la même manière; le cinquième, elles faisaient la même promenade que le premier. Afin que rien ne manquât à la confection des armes préparées pour ces exercices ou destinées aux combats véritables, Scipion surveillait avec le plus grand soin les ouvriers. Il avait mis à la tête de chaque brigade d'ar-

muriers des hommes spéciaux, comme nous l'avons déjà dit; mais de plus, il parcourait lui-même les ateliers et fournissait aux travailleurs tout ce qui était nécessaire. Or, quand on voyait les troupes de terre faire l'exercice dans la plaine, sous les murs, et vaquer à tous les soins qu'exige la guerre, la flotte s'essayer devant le port et se perfectionner dans la manœuvre, à l'intérieur, les ouvriers occupés à aiguiser le fer, à fabriquer l'airain, à façonner le bois, à préparer enfin des armes à l'envi, qui n'aurait dit avec Xénophon que cette ville était un atelier de Mars? Dès qu'il crut avoir suffisamment formé ses troupes, et qu'il se fut assuré la possession de Carthagène en relevant les murs de la ville et en y disposant des postes, il se mit en marche avec sa flotte et son armée de terre, et se dirigea vers Tarragone, suivi des otages.

(Polybe revient à l'histoire de la Grèce. — La guerre continue dans ce pays avec des succès variés. — Situation des Achéens, des Étoliens, de Philippe. — Si la ligue des Étoliens, des Éléens et des Spartiates est redoutable, Philopœmen relève par ses services l'Achaïe, que compromettait l'impéritie de ses chefs.)

XXI. Eurycléon, général des Achéens, était sans bravoure et sans aucune expérience de l'art militaire. Puisque la suite de cette histoire nous conduit à l'époque où Philopœmen commence à figurer dans les affaires de l'État, nous croyons convenable de faire pour lui ce que nous avons fait pour d'autres hommes illustres, je veux dire retracer leur caractère et leur éducation. Certes, il serait étrange que les historiens rappelassent avec détail la fondation des villes, qu'ils dissent à quelle époque, comment, et par qui elles ont été jadis fondées, quelle en fut l'organisation, quelle en fut enfin la fortune, et qu'ils négligeassent de raconter l'éducation et les premières études des personnages distingués qui eurent en main le pouvoir, quand l'utilité d'un tel travail est bien autrement importante. Et en effet, comme

il est plus possible de reproduire, d'imiter les vertus des héros que les beautés d'une matière sans vie, il est naturel que l'histoire des grands hommes soit plus propre à intéresser le lecteur que toute autre. Si donc nous n'avions déjà, dans un éloge particulier de Philopœmen, dit qui il était, quels furent ses maîtres et dans quels principes sa jeunesse fut élevée, il serait nécessaire de revenir en détail sur ces questions. Mais comme nous les avons examinées déjà dans trois livres spéciaux[1], comme nous avons alors retracé son enfance et ses actions les plus célèbres dès cette époque, il est évident qu'il faut retrancher tout ce qui serait petit détail sur ce sujet, et au contraire développer ce qu'il a fait comme homme, et ce que nous n'avons indiqué que sommairement. Nous conserverons ainsi à chaque œuvre le caractère qui lui est propre. Mon premier ouvrage étant un panégyrique demandait un résumé quelque peu orné ; mais cette histoire, où se mêlent et le blâme et l'éloge, réclame l'exposé véritable et raisonné des faits et de leurs conséquences.

XXII. Philopœmen était de bonne naissance ; il sortait d'une des familles les plus illustres de l'Arcadie. Il fut nourri et élevé par Cléandre de Mantinée, un des hôtes de son père en exil à cette époque, et qui figurait parmi les Mantinéens les plus éminents. Quand il entra dans l'adolescence, il devint le disciple d'Ecdémus et de Démophane, qui d'origine étaient Mégalopolitains, et qui, après avoir fui les tyrans et vécu dans l'exil avec le philosophe Arcésilas, trempèrent dans une conspiration contre Aristodème, et délivrèrent leur patrie ; ils prirent part aussi au renversement du tyran Nicoclès en s'associant avec Aratus, et appelés par les Cyrénéens, ils dirigèrent avec éclat les affaires de ce peuple, et lui conservèrent la liberté. Vivant au milieu de tels

[1] Il ne nous reste rien de cet ouvrage. Peut-être pourrait-on justement regarder la biographie de Philopœmen, par Plutarque, comme le résumé analytique de l'œuvre beaucoup plus considérable de Polybe.

hommes pendant ses premières années, il ne tarda pas à se distinguer parmi les jeunes gens de son âge par son audace et ses exploits à la chasse comme à la guerre. Il était soigneux dans sa vie et de plus réservé dans tout ce qui était luxe ; car il avait puisé dans le commerce des sages dont j'ai parlé ces maximes, qu'un homme ne pouvait bien administrer son pays s'il négligeait d'ordonner sagement ses propres affaires, ni s'abstenir des richesses de l'État, dès qu'il affectait un faste au-dessus de sa fortune. Quand il fut nommé chef de la cavalerie, il y trouva les escadrons corrompus de toutes les manières et découragés. Non-seulement il améliora l'état de ces troupes, il les rendit même supérieures en peu de temps à celles de l'ennemi, en les soumettant à des exercices sérieux et en provoquant chez elles une précieuse émulation. La plupart de ceux qui sont appelés à de tels commandements ne connaissent pas ce que c'est que la cavalerie, et à cause de cette ignorance n'osent donner aux officiers qui les approchent les ordres nécessaires ; d'autres, qui aspirent à devenir stratéges, flattent la jeunesse dans l'intérêt de leur ambition ; ils veulent s'en faire un appui pour l'avenir, et n'infligent jamais au besoin ces punitions disciplinaires qui font la force d'un État. Ils dissimulent les fautes, et par ces petites complaisances exposent aux plus grands dangers les citoyens qui se sont confiés à eux. Enfin, si quelquefois il s'élève des chefs pleins de vigueur et incapables de toucher aux trésors de l'État, souvent aussi par leur rivalité ils causent encore plus de mal aux fantassins et surtout à la cavalerie que les autres par leur négligence.

XXIII. Voici quelles étaient les évolutions auxquelles il voulait que les cavaliers s'habituassent, comme étant toujours utiles. C'étaient, dans les mouvements du cavalier seul, demi-tour à gauche, demi-tour à droite, conversion en arrière, première position. Dans les manœuvres par escadron, conversion générale, mouve-

ment de rotation en deux ou trois temps. Puis venait l'exercice des compagnies se détachant sur une ou deux files des deux ailes, ou bien du centre au grand galop, en venant ensuite doucement se reformer en escadrons et en corps. Il exerçait aussi les cavaliers à faire front sur l'un et l'autre flanc, à doubler les files à plusieurs reprises, ou bien à former une espèce d'échelle, afin d'aller, par une marche oblique, établir la ligne. Quant à faire défiler la section de l'une ou de l'autre aile avant l'autre, et de la faire suivre par le reste des sections, qui devaient tourner au point de départ de la première pour faire la colonne, il ne croyait pas que cela demandât un exercice particulier; c'était à peu près l'ordre de marche[1]. Il fallait ensuite enseigner aux cavaliers à s'avancer successivement vers l'ennemi, ou à battre en retraite avec toute sorte de mouvements, de manière à pouvoir, malgré une assez grande vitesse, conserver les rangs et maintenir entre les escadrons une égale distance. Rien en effet n'est plus préjudiciable à la cavalerie que de perdre les distances et de rompre l'ordre des compagnies par un imprudent désir de combattre. Quand Philopœmen eut fait connaître au peuple et aux chefs ces exercices, il se mit à parcourir les villes pour observer par lui-même si les troupes obéissaient bien à leurs officiers, et si ceux-ci mettaient dans leurs commandements la clarté et la netteté désirables. Il pensait que, sur le champ de bataille, l'expérience des chefs de chaque corps était la condition nécessaire du succès.

XXIV. Après avoir tout organisé comme je viens de le dire, il réunit la cavalerie entière en un seul endroit, fit exécuter sous ses yeux ces évolutions, et conduisit toutes les manœuvres, sans se mettre toutefois à la tête des escadrons, comme le font maintenant la plupart

[1] Nous avons çà et là emprunté la traduction que Guischard, dans ses Mémoires militaires, donne de quelques parties de ce passage difficile.

des chefs, qui se figurent que la place du général est devant ses troupes. Mais quoi de plus insensé et de plus dangereux que de jeter un général à une place d'où il est vu de tous sans voir personne? Car ce n'est pas sa supériorité comme soldat, mais son expérience, mais sa science comme guide qu'un chef de cavalerie doit montrer dans les exercices, en se trouvant tantôt aux premiers rangs, tantôt aux derniers, quelquefois au centre. C'est ce que faisait Philopœmen, qu'on voyait chevaucher sur les flancs des escadrons, examiner chaque soldat de ses propres yeux, expliquer le mouvement à qui ne le comprenait pas, et corriger dès le principe toutes les fautes, fautes du reste rares et légères, grâce au soin qui avait présidé à l'instruction préparatoire. Démétrius de Phalère a bien exprimé en théorie cette nécessité, lorsqu'il dit : « Un édifice n'est solide que si on a soin de bien établir d'abord chaque brique seule, et ensuite les autres qui sont juxtaposées; de même dans une armée, le soin qu'on a consacré à la formation des soldats isolément, et ensuite à celle des escadrons, constitue la force de l'ensemble. »

(Tandis que Philopœmen relève l'Achaïe abattue, et mérite aux Achéens une victoire près de Messène, les Étoliens soutiennent la guerre avec constance, grâce à l'appui des Romains. — Alliance aussi fatale à eux-mêmes qu'à la Grèce, comme on le leur répétait peut-être dans l'assemblée d'Égium, dont parle Tite Live, liv. XXVII, chap. xxx.)

XXV. Ce qui se passe, disait-on, en Étolie, ressemble fort à ce qui a lieu dans la disposition et l'ordonnance d'une bataille. Les premiers qui sont exposés au péril et qui meurent sont les soldats les plus actifs et les plus braves, et ensuite les troupes pesamment armées, ainsi que la phalange recueillent l'honneur de la victoire. Tel est, peu s'en faut, le sort des Étoliens et de tous les Péloponésiens alliés de Rome. Les Romains se tiennent en réserve comme la phalange; si leurs amis pé-

rissent, hors de tout embarras ils se retireront toujours sans dommage. Que si les Étoliens sont vainqueurs (que les dieux en préservent la Grèce!) Rome les soumettra, eux et tous les autres peuples, à son empire.

(Mais si les Étoliens se soumettaient aux exigences de Rome c'est que)

toute alliance avec une république demande de grands sacrifices d'amitié, à cause des nombreux caprices auxquels est sujette la multitude.

(Quant[1] à Philippe, il entremêlait les plaisirs et les combats. Polybe disait sans doute sa lutte contre les Étoliens, sa victoire sur Sulpicius, au milieu de la célébration des jeux néméens, puis un échec qu'il essuya près d'Élis; de là ces fragments.)

XXVI. Philippe, après la célébration des jeux néméens, retourna dans Argos et déposa le diadème et la pourpre pour se faire l'égal du peuple et mériter le renom de populaire et d'affable. Mais plus il se rapprochait du costume de la multitude, plus il se permettait des licences souveraines. Ce n'étaient plus seulement les veuves qu'il recherchait, il ne se contentait plus de séduire les femmes mariées; la première venue qui lui plaisait, il l'envoyait chercher, et s'il s'en trouvait qui n'obéissaient pas sur-le-champ, il allait dans leur maison les insulter et faire la débauche. Il appelait auprès de lui les fils des unes, les maris des autres, les effrayait sous de vains prétextes, et affichait partout son impudence et ses crimes. Ce fut pour la plupart des Achéens, et surtout pour les citoyens honnêtes, une vive douleur que de le voir user ainsi de la puissance durant son séjour dans Argos. Mais l'Achaïe, pressée de toutes parts, était forcée de prendre patience et de dévorer en silence ces monstrueux outrages. En définitive, jamais roi n'eut à la fois plus de qualités et

[1] Tite Live, livre XXVII, chap. XXX-XXXI.

de défauts que Philippe. Seulement les qualités, ce me semble, lui étaient naturelles, tandis que les défauts ne lui vinrent qu'avec l'âge, comme il arrive quelquefois à des chevaux devenus vieux. Du reste, nous n'avons pas, comme le font quelques historiens, annoncé dans notre préface nos sentiments à cet égard; mais nous allons, accommodant notre récit aux faits eux-mêmes, et exprimant successivement notre opinion sur les rois et les grands hommes. Nous croyons que cette méthode est meilleure et pour l'écrivain et pour le lecteur.

(Vers cette même époque, Antiochus le Grand soutient une guerre acharnée contre Arsace, qui avait soulevé les Parthes. — Le théâtre de la guerre est la Médie et l'Hyrcanie.)

XXVII. La Médie est la plus considérable des provinces de l'Asie, par son étendue, par sa population, par la vigueur de ses habitants et l'excellence de ses chevaux; elle en fournit à presque toute l'Asie. Les haras royaux sont confiés aux Mèdes à cause de la fertilité du sol. Elle est entourée de villes grecques, d'après le système d'Alexandre, qui voulait la protéger ainsi contre les Barbares, ses voisins. Il faut en excepter Ecbatane. Cette ville, bâtie au nord de la Médie, domine la partie de l'Asie que baignent les Palus Méotides et le Pont-Euxin. C'était autrefois la capitale des Mèdes. Elle semble l'avoir emporté sur toutes les autres cités par ses richesses et par la beauté de ses édifices. Elle est située dans un pays de montagnes, au pied du mont Oronte. Elle n'a pas de murailles, mais une citadelle que la main de l'homme a fortifiée d'une manière merveilleuse. Au-dessus de la citadelle est le palais du roi. Ne rien dire du palais est aussi difficile que d'en donner la description détaillée. Pour ceux qui aiment à offrir aux lecteurs des récits surprenants, et qui ont pris la coutume de ne rien exposer sans emphase et sans amplifi-

cation, Ecbatane est une riche matière. Mais un tel sujet ne cause qu'embarras et hésitation à l'historien qui aborde avec une crainte excessive tout ce qui est en dehors des idées ordinaires. Le palais du roi a sept stades de circonférence, et par la magnificence de ses ornements donne une haute opinion de l'opulence de ses fondateurs. Bien que toute la boiserie fût de cèdre et de cyprès, on n'avait rien laissé à nu ; les poutres, les lambris, les colonnades dans les portiques et sous les péristyles étaient couverts de lames d'argent et d'or. Toutes les tuiles étaient d'argent. La plupart de ces lames furent enlevées lors de l'arrivée d'Alexandre et des Macédoniens ; le reste a disparu à l'avénement de Séleucus Nicanor. Cependant, à l'époque où vint Antiochus, le temple d'Énée avait encore ses colonnes dorées, un assez grand nombre de tuiles d'argent, quelques briques d'or et beaucoup en argent. C'est avec ces matériaux que fut fondue la monnaie au coin d'Antiochus, dont le total monte à quatre mille talents environ.

XXVIII. Arsace pensait bien qu'Antiochus pousserait jusque-là. Mais il s'imaginait que jamais il n'oserait, avec une telle armée, se risquer dans le désert voisin, surtout à cause du manque absolu d'eau. Il n'y a, en effet, à la surface, en toute cette contrée, aucune trace d'eau vive. Mais on y trouve plusieurs canaux souterrains et des puits conduits à travers ces déserts, et tout à fait ignorés de quiconque ne connaît pas parfaitement ces localités. Parmi les indigènes est accréditée une tradition à ce sujet qui est exacte : ils disent que les Perses, à l'époque où ils étaient maîtres de l'Asie, promirent à ceux qui amèneraient des eaux dans ces lieux auparavant arides, de recueillir pendant cinq générations les fruits de cette terre ainsi fertilisée. Comme le Taurus renfermait des sources nombreuses et abondantes, il n'y eut pas de dépenses ni de fatigues que ne bravassent les habitants pour conduire au désert des canaux

de fort loin, si bien même qu'aujourd'hui, ceux qui se servent de ces eaux ne savent pas d'où partent ces canaux et quelles veines les alimentent. Lors donc qu'Arsace apprit qu'Antiochus était entré dans le désert, il essaya de combler et de détruire ces puits. Mais instruit de ce dessein, le roi envoya Nicomède avec mille chevaux, lequel ayant trouvé Arsace délogé, revint auprès d'Antiochus, après avoir toutefois vigoureusement attaqué quelques cavaliers occupés à détruire les canaux et les avoir forcés à fuir. Le roi, au sortir du désert, parvint à Hécatompyle, située au milieu de la Parthiène. De nombreuses routes qui mènent aux lieux environnants se rencontrent et se croisent en cet endroit; et c'est de cette circonstance que la ville tire son nom.

XXIX. Antiochus fit reposer son armée; puis, calculant que si Arsace avait été de force à résister, il n'eût pas battu en retraite ni quitté son pays pour aller chercher au loin des lieux plus favorables à une bataille que les plaines d'Hécatompyle, et qu'ainsi sa retraite devait, pour tout homme sensé, être un aveu manifeste de sa faiblesse, il résolut de se rendre en Hyrcanie. Il arriva bientôt à Tagus, et comme les habitants l'avertirent des difficultés du terrain qu'il lui faudrait traverser jusqu'au sommet du mont Labus, lequel conduit dans les plaines hyrcaniennes, et de la multitude effrayante de Barbares dont était bordée cette route déjà si pénible, il décida de diviser en différents corps ses troupes légères, et de partager entre elles les chefs, selon les routes qu'ils devaient suivre. Il en fit autant pour les ouvriers chargés de rendre praticable aux bêtes de somme et à la phalange le terrain, à mesure que les soldats, armés à la légère, avanceraient. Ces mesures prises, il confia à Diogène l'avant-garde et lui remit des frondeurs, des archers, ainsi que quelques montagnards habiles à lancer des traits et des pierres : ces soldats ne marchaient pas en rang, mais toujours prêts à combattre homme

à homme suivant l'occasion présente ou le lieu; ils rendirent d'importants services dans les défilés. A la suite de l'avant-garde, il plaça deux mille Crétois environ, armés de lances, sous le commandement du Rhodien Polyxénidas. Enfin, l'arrière-garde se composait de soldats pesamment armés; les chefs étaient Nicomède de Cos et Nicolaüs d'Étolie.

XXX. L'armée se mit en route, et bientôt on s'aperçut que le terrain était bien plus difficile, les défilés bien plus étroits qu'on ne l'avait cru d'abord. La longueur de la rampe était de trois cents stades, et il fallait faire la plus grande partie du chemin dans un ravin profond, creusé par un torrent, et où les pierres détachées naturellement du haut des rochers et les arbres qui y étaient tombés embarrassaient la marche. En outre, les Barbares avaient employé tous les moyens pour rendre cette voie encore plus impraticable : ils y avaient roulé beaucoup d'arbres abattus à l'entour et des masses de pierre énormes. Postés eux-mêmes le long du ravin, sur les lieux les plus favorables et les plus sûrs, ils attendaient l'ennemi, et s'ils ne s'étaient trompés par un endroit en leurs calculs, Antiochus, réduit à l'inaction, eût dû renoncer à son entreprise. Ils avaient pris leurs précautions comme si les ennemis devaient inévitablement passer tous par le ravin, et ils avaient occupé les positions nécessaires dans cette hypothèse. Mais ils n'avaient pas réfléchi que si la phalange et les bêtes de somme ne pouvaient pas ne pas suivre cette route, comme ils l'avaient conjecturé, les montagnes voisines étant pour elles inaccessibles, le chemin par les rochers était possible pour les troupes légères. Aussi, dès que Diogène, qui montait en dehors du ravin, rencontra le premier poste de l'ennemi, les choses prirent une face toute nouvelle. La circonstance seule marquait suffisamment à Diogène ce qu'il fallait faire : il dépassa les Barbares, gagna par des sentiers de traverse un lieu qui les dominait, les ac-

cabla de traits et de pierres lancées à la main, leur fit déjà par là beaucoup de mal et leur en causa plus encore par les coups que les frondeurs leur décochaient de loin. Sitôt que les Syriens eurent enlevé ce premier poste, les pionniers purent sans peine nettoyer et aplanir le terrain, et, à cause du grand nombre de bras, ce travail était rapide. Pressés par les frondeurs, par les archers et les soldats armés de javelots, qui tantôt parcouraient à l'aventure les lieux placés au-dessus de l'ennemi, et tantôt se réunissaient et s'emparaient des situations avantageuses, tandis que les soldats pesamment armés leur prêtaient main-forte et s'avançaient en bon ordre et au pas le long du ravin, les Hyrcaniens ne purent tenir davantage, et, abandonnant leurs postes, ils se retirèrent sur le sommet de la montagne.

XXXI. Antiochus franchit impunément de cette manière ce passage difficile, mais sa marche fut lente et pénible : il parvint avec peine en huit jours au faîte du mont Labus. L'ennemi y était réuni dans l'espoir d'arrêter les Syriens, et bientôt s'engagea un combat qui fut acharné. Mais les Barbares furent repoussés; voici comment. Serrés, ils combattaient de front avec ardeur contre les troupes pesamment armées, lorsque les soldats armés à la légère, qui pendant la nuit, par un long détour, étaient venus s'établir sur des éminences qui les commandaient, se montrèrent. Saisis de crainte à cette vue, ils prirent la fuite. Le roi eut soin de modérer l'ardeur de ses troupes, emportées à la poursuite de l'ennemi, et fit sonner la retraite, afin de descendre en bon ordre et en lignes pressées dans l'Hyrcanie. Après avoir ordonné sa marche comme il désirait, il arriva devant Tambraque, ville non fortifiée, mais qui était considérable et renfermait des palais. Il y campa. Puis, comme la plupart des Barbares qui avaient fui du dernier combat, mêlés aux habitants des régions voisines, s'étaient retirés dans la ville de Syréna, située

à peu de distance de Tambraque, et regardée comme la capitale de l'Hyrcanie par sa force et l'étendue de ses ressources, il résolut de l'enlever. Il leva le camp pour aller le placer sous les murs de Syréna et en commença le siége. La plus grande partie de l'entreprise reposa sur les tortues propres à emplir les fossés ; car il y en avait trois autour de la ville qui avaient de largeur trente coudées au moins et de profondeur quinze. Sur les bords de chacun d'eux était un double retranchement, et enfin, au delà s'élevait une forte muraille. Les escarmouches furent fréquentes autour des ouvrages, et on suffisait à peine à transporter les morts et les blessés, les combats corps à corps n'ayant pas seulement lieu sur la terre, mais encore dessous, dans l'intérieur des tranchées. Enfin, grâce au nombre des travailleurs et à l'activité du roi, les fossés furent comblés et le mur fut détruit par la mine. Les Barbares, désespérés, tuèrent les Grecs qui étaient à Syréna, et après avoir pillé ce qu'il y avait de plus précieux, tentèrent de sortir durant la nuit. Le roi, qui s'en aperçut, envoya Nicomède, avec quelques mercenaires, à la poursuite des fuyards. Les Barbares, à la vue de ce capitaine, abandonnèrent tout leur butin et rentrèrent dans la place. Mais les peltastes y pénétrèrent hardiment par la brèche, et les assiégés capitulèrent.

(Polybe racontait avec plus de détail cette expédition, comme l'indiquent les noms de)

1° Calliope en Parthiène ;
2° d'Achriane en Hyrcanie.

(Malgré ses succès, Antiochus finit par reconnaître Arsace roi des Parthes.)

(Quatrième année de la CXLIIIe olympiade. Retour en Italie. — Marcellus consul avec Crispinus. — Il place son camp en face d'Annibal, entre Vénusium et Bantia. — Il tombe dans une embuscade.)

XXXII. Les consuls voulurent examiner par eux-

mêmes la partie de l'éminence dirigée du côté de l'ennemi ; ils ordonnèrent aux troupes qui restaient dans le camp de demeurer en place, puis, suivis de deux escadrons de cavalerie et de trente vélites et licteurs, ils allèrent en personne à la découverte. Quelques Numides, habitués à tendre des embûches à quiconque osait tenter des escarmouches ou sortir du camp pour quelque cause que ce fût, s'étaient en ce moment cachés derrière la colline. Un de leurs éclaireurs leur annonça que des Romains en occupaient le sommet au-dessus d'eux ; aussitôt ils se levèrent, montèrent par des chemins détournés et, coupant la retraite aux consuls, les séparèrent de leur camp. Dès le commencement de l'action, ils tuèrent Claudius et plusieurs de ses compagnons ; ils blessèrent les autres et les forcèrent à fuir de toutes parts. Parmi ceux-ci était le fils de Claudius qui, atteint d'une blessure, échappa avec peine et comme par miracle à la mort. Les Romains assistaient du camp à cette scène, sans pouvoir porter secours à leurs concitoyens, et tandis que, saisis de terreur, ils poussaient des cris d'alarme, qu'ils bridaient leurs chevaux ou s'armaient, l'affaire était déjà terminée. Marcellus, du reste, se conduisit en cette circonstance avec une imprudence indigne d'un général, et sa témérité fit sa perte.

(Polybe rappelait ce principe qu'un général ne doit s'exposer que si la nécessité l'exige.)

Je me vois obligé d'insister souvent auprès du lecteur, dans le cours de cette histoire, sur ces détails, parce qu'il n'est pas de partie dans l'art du commandement où les chefs se trompent davantage, et cependant cette faute est assez sensible. Quelles espérances établir sur un général ou un chef qui ne comprend pas que dans les engagements partiels, d'où ne saurait dépendre le sort de la guerre, celui qui commande doit

se tenir le plus possible à l'écart? sur un capitaine qui ignore que, si les circonstances lui imposent de figurer en de petites mêlées, beaucoup de soldats doivent tomber avant que le danger approche de l'homme placé à la tête d'une entreprise? Il faut que l'épreuve, comme dit le proverbe, se fasse sur un Carien [1], et non sur le général. Dire : « Je ne l'aurais pas pensé; » ou bien encore : « Qui aurait pu s'attendre à un tel accident? » me semble la marque la plus éclatante d'inexpérience et d'incapacité que puisse donner un général.

XXXIII. Annibal me paraît être de toutes les façons un capitaine parfait; mais ce en quoi on doit surtout l'admirer, c'est que, pendant tant d'années qu'il a fait la guerre et parmi tant de circonstances si diverses, il ait souvent, dans des actions partielles, fait donner l'ennemi dans ses piéges par sa finesse, et que jamais, au milieu de batailles nombreuses et considérables, il n'y soit tombé lui-même : tant il prenait de précautions sans doute pour éloigner de lui tout péril! C'était sagesse. Dès que le chef est intact et debout, l'armée tout entière eût-elle péri, la fortune peut encore fournir mille occasions de réparer les dommages de tel ou tel désastre. Mais lorsqu'il succombe, il en est de l'armée comme d'un vaisseau privé de son pilote. Quand bien même le hasard donnerait aux soldats de vaincre, peu importe une telle victoire, parce que les espérances de chacun reposent sur le chef. Je m'adresse ici à ceux qui, par une vaine gloriole ou par une légèreté juvénile, par ignorance ou par mépris de l'ennemi, commettent de pareilles fautes. C'est toujours une de ces causes qui amène de tels malheurs.

(Grande fut la joie d'Annibal,)

et il eut le désir de voir Marcellus mort.

[1] Les Cariens furent, dit-on, les premiers qui se mirent au service des autres peuples.

(Peut-être lui déroba-t-il alors cet anneau avec lequel il essaya vainement de tromper la ville de Salapie. — Six cents Carthaginois y entrèrent, mais)

les Salapiens[1] laissèrent tomber derrière eux tout à coup la porte qu'à l'aide de machines, ils tenaient suspendue. On les prit et on les mit en croix devant les murs.

(Annibal fut plus heureux devant Locres[2]. — Bientôt Asdrubal menace l'Italie. — Retour à l'histoire d'Espagne.)

XXXIV. Cependant en Espagne, Publius, pendant les quartiers d'hiver qu'il passa, comme nous l'avons dit, à Tarragone, s'occupa d'enchaîner aux Romains l'amitié et la foi des Espagnols, en leur remettant les otages : il trouva, pour achever cette entreprise, appui dans Édécon, chef des Édétans[3], qui, voyant, après la prise de Carthagène, sa femme et ses enfants au pouvoir de Scipion, et convaincu d'ailleurs que l'Espagne passerait bientôt aux Romains, voulut se mettre à la tête de ce mouvement : il se flattait surtout de recouvrer plus aisément sa famille, s'il semblait avoir embrassé le parti de Rome, non de force, mais par choix; ses prévisions se vérifièrent. Les troupes venaient d'être envoyées dans leurs quartiers d'hiver, quand il se présenta à Tarragone avec ses amis et ses parents. Introduit auprès de Publius, il lui dit qu'il rendait grâces aux dieux d'avoir eu le bonheur de se présenter au camp le premier des chefs de l'Espagne; que ceux-ci envoyaient encore leurs ambassadeurs aux Carthaginois et mettaient en eux leur espoir, mais que lui, tendant aux Romains une main favorable, il venait se livrer avec

[1] Tite Live, liv. XXVII, chap. XXVIII.
[2] *Ibid.*
[3] Édétans, à l'est des Celtibériens, ayant pour capitale Saldura, connue du temps des Romains sous le nom de Cæsarea Augusta (Sarragosse.)

tous ses parents et ses compagnons; qu'admis à leur alliance, il pouvait leur être, pour le présent comme dans l'avenir, d'une grande utilité. Aussitôt, ajoutait-il, que les Espagnols l'auraient vu devenir l'ami de Rome et obtenir ce qu'il réclamait, tous accourraient dans le camp à l'envi, poussés par un même désir de recouvrer leur famille et d'entrer dans l'alliance des Romains, et, plus tard, par reconnaissance pour une si grande faveur et une telle bonté, ils les aideraient à achever leurs desseins. Il demanda donc sa femme et ses enfants et la permission de se retirer dans ses foyers comme ami du peuple romain, jusqu'à ce qu'il trouvât une occasion favorable de témoigner, autant qu'il lui serait possible, et son amour et celui des siens à Scipion et à la république. Édécon se tut à ces mots.

XXXV. Publius, qui depuis longtemps était préparé à cet acte de clémence et qui avait fait déjà toutes les réflexions qu'Édécon avait exposées, lui remit sa femme et ses enfants et lui promit amitié. Dans quelques entrevues particulières, il gagna par différents moyens Édécon, donna les plus belles espérances à tous ses compagnons et les renvoya dans leur pays. Le bruit de ce qui venait de se passer fut bientôt répandu, et l'Espagne, située en deçà de l'Èbre, qui n'avait jamais été amie de Rome, se jeta tout entière dans le parti des Romains. Tout allait au gré des vœux de Scipion. Après le départ d'Édécon, il licencia les forces navales, n'ayant plus rien à craindre du côté de la mer, choisit, parmi les marins, les plus propres au service, les plaça dans les légions et augmenta par ces nouvelles recrues les forces de terre.

Depuis longtemps Indibilis et Mandonius, les deux chefs les plus considérables de l'Espagne, et qui passaient pour les alliés les plus sincères des Carthaginois, étaient aigris contre eux et n'attendaient qu'une occasion favorable pour les abandonner. Cela datait du

jour où Asdrubal, feignant de frivoles soupçons, exigea d'eux des sommes d'argent et leurs femmes avec leurs enfants, comme nous l'avons déjà dit. La circonstance leur parut propice : suivis donc de leurs troupes, ils sortirent pendant la nuit du camp des Carthaginois et se retirèrent vers quelques lieux fortifiés qui leur promettaient sûreté entière. Aussitôt, la plupart des chefs espagnols abandonnèrent Asdrubal, car depuis longtemps l'arrogance des Carthaginois leur était insupportable, et ils saisirent la première occasion qui leur fut ouverte de déclarer leurs sentiments.

XXXVI. Ce fait s'est plus d'une fois présenté. Sans doute c'est une grande chose, nous l'avons souvent répété, que de réussir sur le champ de bataille et de vaincre l'ennemi; mais savoir faire un bel usage de ses succès exige encore plus d'expérience et de précautions. On trouverait beaucoup d'hommes qui ont remporté des victoires, peu qui aient eu le talent d'en bien user. C'est ce qui arriva aux Carthaginois. Dès qu'ils eurent vaincu les Romains, tué leurs deux consuls, Publius et Cnéus, comme si déjà l'Espagne leur appartenait sans contestation, ils en traitèrent les habitants avec un insupportable orgueil. Aussi, d'amis et d'alliés dévoués, ils s'en firent d'implacables ennemis et reçurent le châtiment qu'ils méritaient. Ils s'imaginaient que pour conserver une conquête il fallait d'autres procédés que pour l'acquérir. Ils ignoraient que le meilleur moyen de se maintenir au pouvoir, c'est de persévérer dans les maximes par où on l'a d'abord obtenu. Et cependant jamais vérité ne fut plus manifeste et établie sur plus d'exemples que celle-ci; c'est qu'on s'assure richesse et empire en faisant du bien à autrui et en le flattant de douces espérances; tandis que si, maître de la victoire, on s'en sert pour maltraiter le vaincu et le gouverner en tyran, les sentiments où était le peuple soumis changent naturellement avec l'humeur de ceux

qui le gouvernent. Les Carthaginois l'éprouvèrent : de toutes parts on les quitta.

XXXVII. Asdrubal, en de telles circonstances, faisait de nombreuses réflexions sur l'état des affaires; le départ d'Indibilis était déjà pour lui un premier chagrin; ce qui l'inquiétait encore, c'étaient les dissensions et les haines soulevées entre lui et les autres généraux; enfin il redoutait la présence de Publius. S'attendant de jour en jour à le voir arriver avec toutes ses troupes, tandis qu'il était, lui, abandonné des Espagnols et placé au milieu d'une population qui passait aux Romains, voici quelle résolution il prit. Il décida de faire le plus vite possible tous les préparatifs nécessaires et de livrer bataille aux Romains. Si la fortune lui donnait la victoire, il serait libre de délibérer ensuite à loisir; si le combat avait un mauvais succès, il se retirerait, avec les soldats qui auraient échappé au carnage, en Gaule, rassemblerait dans ce pays le plus de Barbares qu'il pourrait et irait en Italie seconder Annibal, son frère, et partager sa fortune. Asdrubal, dès lors résolu à combattre, ne songea plus qu'à se préparer en conséquence. Cependant Publius, que Caïus Lélius était venu rejoindre, instruit des volontés du sénat, fit sortir ses troupes des quartiers d'hiver et se mit en campagne; il vit partout les Espagnols accourir sur son passage et unir avec empressement leurs forces aux siennes. Depuis longtemps Indibilis avait envoyé des députés à Scipion; à son approche, il se transporta de son camp auprès de lui, suivi de ses amis, s'expliqua longuement sur son alliance avec les Carthaginois et rappela les services qu'il leur avait rendus et sa fidélité. Puis il énuméra les injustices et les outrages qu'il avait essuyés de leur part. Enfin il pria Scipion de juger lui-même de la valeur de ses paroles : s'il trouvait que ses plaintes fussent des calomnies, il en devait conclure qu'il ne saurait pas non plus garder sa foi aux Romains. Mais si le récit des injures de l'ennemi prouvait qu'Indibilis

ne se séparait de Carthage que par nécessité, il fallait espérer qu'en passant aujourd'hui dans le camp des Romains, il observerait envers eux une constante et fidèle amitié.

XXXVIII. Il parla quelque temps encore dans le même sens. Quand il eut fini, Publius lui répondit qu'il ajoutait foi entière à ses discours, qu'il savait l'indigne conduite des Carthaginois envers tous les Espagnols, et surtout envers leurs femmes et leurs filles, tandis que lui, qui les avait reçues non plus comme otages, mais comme des esclaves et comme des captives, les avait traitées avec des égards que leurs pères mêmes n'auraient pas eus. Indibilis et ses compagnons s'écrièrent qu'ils connaissaient sa bonté et, se jetant à ses genoux, ils le saluèrent roi. Ce mot ne passa pas inaperçu, et Publius, confus, les congédia en leur disant d'avoir bon courage, car ils trouveraient chez les Romains humanité. Il leur remit aussitôt leurs femmes et leurs filles et le lendemain signa une convention avec eux. La clause principale était qu'ils suivraient les généraux romains et obéiraient à leurs ordres. Ce traité conclu, Indibilis alla chercher ses troupes dans son camp, les ramena dans celui de Publius et, réuni aux Romains, marcha sur Asdrubal.

Celui-ci se trouvait alors près de Castulon[1], dans les environs de Bécula, à peu de distance des mines d'argent. Informé de la présence des Romains, il transporta son camp sur un autre terrain ; il en couvrit les derrières d'une rivière ; sur le devant s'étendait une plaine que bordait une chaîne de collines ayant assez de hauteur pour mettre le camp à l'abri d'une attaque, et d'une étendue suffisante pour qu'on pût y ranger des troupes en bataille. Enfermé là, Asdrubal demeura tranquille et se borna à entretenir quelques postes sur la lisière des collines. Dès que Publius se vit près des Carthaginois,

[1] Castulon, aujourd'hui Castona, sur la rive droite du Bétis.

il sentit un ardent désir de combattre ; mais à la vue du terrain qui les protégeait si bien, il commença à hésiter, et il resta deux jours dans l'incertitude. Enfin, craignant fort que Magon et Asdrubal, fils de Giscon, ne survinssent, et que les Carthaginois ne le cernassent ainsi de toutes parts, il résolut de présenter la bataille et de tenter la chance.

XXXIX. Il mit donc toute son armée sous les armes : mais il la tint enfermée dans ses retranchements, à l'exception des vélites et de l'infanterie d'élite à qui il donna ordre de monter sur la colline et d'attaquer les postes ennemis. Les troupes exécutèrent vigoureusement cette manœuvre et d'abord le général carthaginois attendit l'issue de la mêlée, sans remuer. Cependant quand il vit les siens serrés de près, grâce à l'audace des Romains, et fort maltraités, il commença à faire sortir les bataillons du camp, et confiant en la force des lieux, les rangea le long de la colline. Aussitôt Publius dépêcha ses troupes légères au secours des autres, qui déjà combattaient, prit avec lui la moitié de celles qu'il tenait prêtes, tourna la colline à gauche et tomba sur les Carthaginois, tandis qu'il commandait à Lélius de les prendre avec le reste, par la droite. Asdrubal se mit alors en devoir de pousser au plus vite en avant, car jusque-là il était demeuré tranquille, assuré en sa position et convaincu qu'on n'oserait pas l'attaquer. Mais par suite de cette attaque inattendue, il se trouva avoir disposé trop tard ses troupes, et les Romains qui avaient porté à la fois le combat sur les deux ailes, avant même que les Carthaginois eussent eu le temps de s'y rendre, non-seulement gravirent impunément la colline, mais encore s'avançant sans relâche pendant que leurs adversaires ne songeaient qu'à se rallier au milieu de la confusion, tuèrent ceux qui les harcelaient sur le flanc et forcèrent les autres, à peine rangés en ordre, à battre en retraite. Asdrubal, fidèle à sa première pensée, n'eut pas plutôt vu les siens plier

et fuir, que, sans songer le moins du monde à combattre jusqu'à la dernière extrémité, il rassembla à la hâte ses trésors, ses éléphants, arracha à la fuite autant d'hommes qu'il put et se retira sur le Tage, pour de là franchir les Pyrénées et passer en Gaule. Publius, qui craignait l'arrivée des autres chefs carthaginois, ne crut pas utile de se mettre à la poursuite des fuyards : il permit à ses soldats le pillage du camp ennemi.

XL. Le lendemain il rassembla tous les prisonniers, dont le nombre s'élevait à dix mille fantassins et à plus de deux mille cavaliers, et s'occupa des dispositions à prendre à leur égard. Les Espagnols, qui avaient combattu près de Bécula pour les Carthaginois, vinrent se livrer à la merci des Romains, et dans l'entrevue saluèrent Publius du nom de roi. C'était Édécon, qui le premier humilié devant Scipion, lui avait donné ce nom, et Indibilis l'avait imité. Scipion d'abord avait laissé passer le mot sans le relever ; mais lorsque, après la bataille, il entendit toutes les bouches l'appeler roi, cette circonstance éveilla son attention. Il convoqua les Espagnols et leur dit « qu'il désirait sans doute être proclamé par tous comme homme, d'une âme vraiment royale, et se montrer tel, mais qu'il ne voulait ni être roi, ni être nommé ainsi par aucun. » Il les pria de l'appeler dorénavant général. Peut-être serait-il juste d'admirer ici avec quelle magnanimité Scipion, jeune encore, et porté assez haut par la fortune pour que les peuples, soumis à son empire, conçoivent d'un commun accord de lui décerner le titre de roi, reste maître de lui et résiste à l'enthousiasme populaire comme à la tentation du trône. Mais combien plus encore on admirera son étonnante grandeur d'ame, si on regarde aux derniers temps de sa vie, à cette époque où, après avoir pacifié l'Espagne, vaincu Carthage, réduit sous les lois de Rome la plus grande et la plus belle partie de l'Afrique, depuis les autels des Philènes jusqu'aux colonnes d'Her-

cule, soumis l'Asie, abattu les rois de Syrie, et fait entrer presque tout l'univers dans l'empire romain, il trouva tant d'occasions de se faire roi, en quelque endroit de la terre que son caprice eût choisi! Une si grande gloire était faite pour enorgueillir, je ne dirai pas seulement un mortel, mais encore, s'il est permis de parler ainsi, un dieu même! Mais Publius l'emportait tellement par sa magnanimité sur tous les autres hommes, que ce bien, qui leur semble la plus précieuse faveur qu'ils puissent demander au ciel, le trône, il le refusa, quoique la fortune le lui eût plus d'une fois offert : il préféra Rome et l'honneur à cette puissance si éclatante et si désirable aux yeux de tous.

Scipion choisit parmi les prisonniers, les Espagnols, et les renvoya chez eux sans rançon : il fit présent à Indibilis de trois cents chevaux et donna le reste aux soldats qui n'étaient pas encore montés. Il s'établit ensuite dans le camp même des Carthaginois dont la belle position l'avait séduit et attendit les autres généraux ennemis. Il envoya quelques troupes vers les Pyrénées afin de surveiller Asdrubal ; puis, comme l'année était avancée, il se retira à Tarragone pour y passer l'hiver.

(Cependant les généraux carthaginois se rendent dans leurs provinces en Espagne, sans que Scipion les gêne, et Asdrubal s'avance à travers la Gaule, vers l'Italie. — La guerre continue en Grèce. — Philippe secourt ses alliés menacés à la fin par Rome et par Attale, roi de Pergame et allié des Romains.)

XLI. Les Étoliens, dont la présence des Romains et celle du roi avaient récemment grossi les espérances, répandaient partout la terreur et multipliaient les attaques par terre, tandis qu'Attale et les Romains agissaient par mer. Ainsi pressés, les Achéens vinrent demander du secours à Philippe : car outre les Étoliens, ils avaient encore à craindre Machanidas, assis avec une armée sur les frontières de l'Argolide. Les Béotiens, qui redoutaient la flotte romaine, réclamaient un chef

Digitized by Google

et des vaisseaux. Les habitants de l'Eubée supplièrent avant tout Philippe de veiller à leur sûreté. Les Acarnaniens lui adressèrent les mêmes vœux. Les Épirotes envoyèrent aussi des députés. En même temps se répandait le bruit que Pleuratus et Scerdilaïdas allaient se mettre en campagne et que des peuples voisins de la Macédoine, les Thraces et surtout les Mèdes, se préparaient à envahir ce pays, pour peu que Philippe s'éloignât de son royaume. Enfin les Étoliens s'étaient emparés du défilé des Thermopyles et l'avaient fermé par un fossé, un retranchement et des postes pour couper la route à Philippe et l'empêcher de porter secours à ses alliés au sud des Thermopyles. Ce sont là de ces circonstances qu'on ne peut trop remarquer et soumettre à l'attention du lecteur, circonstances qui sont pour les chefs comme la vraie pierre de touche des forces de l'esprit et du corps. Dans la chasse, les bêtes révèlent surtout leur vigueur et leur courage, quand le péril les entoure. Il en est de même pour les capitaines, et Philippe fournit alors un bel exemple de cette généreuse ardeur. Il ne renvoya les ambassadeurs qu'après leur avoir promis de faire pour leurs républiques tout ce qui était en son pouvoir : dès lors toutes ses pensées se dirigèrent vers la guerre, et il ne s'occupa plus que de savoir par où et contre qui il porterait d'abord les armes.

XLII. Sur ces entrefaites, instruit qu'Attale, descendu en Europe, dans l'île Péparèthe[1], s'était emparé des ports et des campagnes de cette île, Philippe envoya aussitôt des troupes pour défendre au moins la ville, et fit partir aussi pour la Phocide et la Béotie, Polyphante avec des forces suffisantes, et Ménippe pour Chalcis et l'Eubée avec mille peltastes et cinq cents Agriens. Lui-même se rendit en personne à Scotussa, ordre étant donné aux Macédoniens de se trou-

[1] Ile septentrionale de la mer Égée.

ver dans cette ville. Il y apprit qu'Attale avait débarqué à Nicée et que les chefs étoliens s'étaient réunis à Héraclée pour délibérer en commun sur la conduite de la guerre. Sans tarder il fit sortir ses troupes de Scotussa et se dirigea à marche forcée sur Héraclée, dans l'espoir de troubler le conseil et de le dissiper par la terreur. Quand il arriva, la conférence était achevée; mais il ne revint qu'après avoir détruit ou emporté avec lui les moissons des habitants des rives du golfe OEnien. Il établit de nouveau son armée à Scotussa et se porta avec sa cavalerie et ses troupes légères à Démétriade, où il attendit l'ennemi. Afin de demeurer au courant de tout ce qui se passait, il envoya à Péparèthe, en Phocide et en Eubée, l'ordre de lui transmettre jusqu'aux moindres événements par des fanaux communiquant avec le mont Tisée. C'est une montagne de la Thessalie, d'où la vue s'étend sans obstacle sur les provinces que j'ai nommées.

XLIII. Les fanaux, quoique d'un si grand usage dans la guerre, n'ont été perfectionnés que de nos jours : peut-être est-il bon de ne pas parler à la légère de cette découverte, d'y insister plutôt avec tout le soin nécessaire. Il est incontestable que l'à-propos qui joue un si grand rôle dans toutes les entreprises est surtout précieux dans les opérations militaires. Or, de tous les moyens qui peuvent le mieux assurer cet avantage, il n'en est pas de plus certain que les fanaux. Par eux il suffit de la moindre attention pour connaître les événements qui viennent de s'accomplir ou s'accomplissent dans le moment même, fût-on à la distance de trois ou quatre journées et plus. Quelque affaire pressante demande-t-elle un prompt service? grâce à ces signaux, il est bientôt arrivé. Cependant, comme autrefois il n'y avait qu'une seule manière de se servir de tels signaux, le plus souvent ils étaient inutiles. L'usage, qu'on en faisait, reposait sur un certain nombre de signes déterminés d'avance, et, comme les événements

ne le sont pas, la plupart ne pouvaient être transmis de cette façon. Par exemple, pour ne pas sortir des faits que nous venons de citer, il était facile d'annoncer par certains signes convenus que la flotte se trouvait à Péparèthe, à Oréc ou bien encore à Chalcis. Mais s'agissait-il d'indiquer que cette ville s'était révoltée, que telle autre avait été livrée par quelques citoyens, qu'un massacre avait eu lieu, ou de prévenir un de ces accidents si ordinaires dans le train habituel des choses et qu'on ne saurait prévoir (et ce sont surtout les événements inattendus qui exigent les rapides conseils et les prompts secours), tout cela ne pouvait avoir pour interprètes les fanaux. Comment convenir de signes pour des choses qu'il est impossible de connaître d'avance?

XLIV. [1] Énée, qui a laissé un traité sur la stratégie, essaya de remédier à cet inconvénient, et fit faire quelques progrès au système des fanaux; mais il resta encore bien loin de cette perfection qu'on avait rêvée. On va le comprendre. Il recommande à ceux qui veulent par ce moyen se communiquer une nouvelle, de préparer chacun de leur côté des vases de terre d'une largeur et d'une hauteur parfaitement égales, ayant de hauteur trois coudées au plus, et de largeur une seule. Il faut ensuite disposer des morceaux de liége d'une étendue un peu plus petite que l'orifice des vases, ficher au milieu de ces liéges de petits bâtons divisés en parties égales de trois doigts, appliquer sur chacune une enveloppe bien distincte, et y tracer les faits qui se reproduisent le plus communément dans la guerre, et qui sont ainsi les plus faciles à prévoir. Sur la première partie on écrira : « Il est entré de la cavalerie ; » sur la seconde : « Fantassins pesamment armés ; » sur la troisième : « Soldats armés à la légère ; » ensuite : « Cavalerie et infanterie ; » puis : « Flotte, » et enfin : « Vivres, » etc.,

[1] Énée a écrit un livre intitulé Περὶ τοῦ Πῶς χρὴ πολιορκούμενον ἀντέχειν.

jusqu'à ce qu'on ait inscrit tous les faits qu'on peut raisonnablement regarder comme probables, et que la suite de la guerre semble devoir surtout amener dans les circonstances présentes. Énée veut encore qu'on pratique dans les vases des trous d'une égalité parfaite, de telle sorte qu'ils aient exactement la même grandeur et laissent passer un même volume d'eau. Les vases étant remplis de liquide, on placera à la surface les liéges avec leurs petits bâtons, et de part et d'autre on débouchera les trous. Il est évident que les vases étant de grandeur identique et de même forme, les liéges descendront simultanément en raison directe de l'écoulement du liquide, et que les bâtons s'abîmeront en proportion dans l'intérieur du récipient. Lors donc que ces opérations seront faites avec un parfait ensemble et une égale rapidité, on portera sur le terrain même où chaque parti doit observer les fanaux, les vases soigneusement garnis de l'appareil dont nous avons parlé. Si quelqu'un des événements énumérés plus haut se présente, on élèvera aussitôt un fanal et on attendra que de l'autre côté on en ait élevé un semblable. Les deux signaux, à peine aperçus, doivent être abaissés, et les trous immédiatement ouverts. Dès que, avec le liége et le bâton, l'inscription du fait que l'on veut faire connaître est au niveau du bord, il faut élever un nouveau fanal. L'observateur correspondant fermera sur-le-champ les trous et regardera l'inscription tracée en la partie du bâton touchant au bord du vase ; si tout a été fait avec une même vitesse des deux côtés, cette inscription énoncera le fait demandé.

XLV. Ce système diffère sans doute un peu des fanaux par signes ; mais il n'a encore rien de précis. Il est manifeste qu'on ne saurait ni prévoir tous les événements, ni même, pût-on les prévoir, les inscrire tous sur un bâton. Ensuite, si quelque accident extraordinaire survient, la transmission en est impossible. Ajoutez à cela qu'aucun des détails écrits sur le bâton

n'a la clarté nécessaire. Comment ainsi spécifier le chiffre des cavaliers ou des fantassins entrés en campagne, le pays attaqué, la quantité de vivres amenés ou le nombre des vaisseaux? Dès qu'il s'agit de particularités qu'il n'est pas permis de présumer, il n'est plus de signes convenus d'avance pour les traduire. Or, je le répète, l'intérêt de ces communications repose sur les détails. De quelle manière, en effet, délibérer sur le secours qu'il faut envoyer, si on ne connaît pas où se trouvent les ennemis et en quel nombre? Comment avoir confiance en ses forces ou ne pas y compter, si on ne sait combien de vaisseaux ou de vivres sont venus de la part des alliés?

Un dernier système, imaginé par Cléomène et par Démocrite, et perfectionné par nous, a le mérite de la précision, et est propre à fournir tous les renseignements utiles, mais il exige des opérateurs la plus scrupuleuse attention. Le voici. On prend l'alphabet tout entier, qu'on divise ensuite en cinq classes, renfermant chacune cinq lettres, ou, pour parler plus exactement, la dernière classe n'en aura que quatre. Mais cette différence n'offre aucun inconvénient. Ceux qui sont chargés d'établir les signaux ont soin de préparer cinq tablettes et d'écrire sur chacune d'elles une partie des lettres. De plus, il est convenu que le poste qui doit donner le signal élèvera d'abord deux fanaux, jusqu'à ce que l'autre réponde. Cette première opération a pour but, de part et d'autre, d'avertir qu'on est prêt. Ces fanaux baissés, on en élève d'autres d'abord à gauche, afin de marquer quelle tablette il faudra interroger; s'il s'agit de la première, on dresse un seul fanal; de la seconde, deux; les fanaux s'élèvent ensuite à droite dans le même ordre, pour indiquer quelle lettre celui qui reçoit le signal est tenu d'inscrire.

XLVI. Lorsque, ces conventions faites, chacun s'est mis à son poste, on tient près de soi une lunette garnie de deux tuyaux, de façon à distinguer parfaitement la

droite et la gauche du correspondant. Il faut que près de cette lunette on fiche solidement en terre les tablettes debout, et qu'à droite et à gauche règne une palissade de dix pieds d'étendue et de grandeur humaine; par ce moyen, les signaux, lorsqu'on les élève, apparaissent d'une manière plus sensible, et abaissés, ils s'effacent tout à fait. Si donc on veut marquer, par exemple, que des soldats au nombre de cent environ ont passé à l'ennemi, on choisira d'abord les mots qui peuvent rendre la même pensée avec le moins de lettres possible. Ainsi, au lieu de la phrase que nous venons de faire, on dira : cent Crétois [1] nous ont quittés. Le nombre de lettres est diminué de moitié, et l'idée est la même. On tracera ces mots sur une petite tablette, et on les fera connaître par les signaux, comme je vais le dire. La première lettre est un K; elle se trouve dans la seconde catégorie et sur la seconde tablette [2]. Il faudra élever d'abord deux fanaux à gauche, afin d'avertir celui qui recueille le signal de regarder la seconde tablette. Puis on en dressera cinq à droite, pour faire comprendre que la lettre K est la cinquième de la seconde catégorie. Ainsi le poste correspondant inscrira la lettre K. Quatre fanaux à gauche indiqueront ensuite que l'R appartient à la quatrième partie, et deux à droite succéderont aux autres, parce que l'R est la seconde lettre du quatrième tableau ; ainsi de suite. Par cette méthode, tout événement, même accidentel, est suffisamment déterminé.

XLVII. L'intervention des fanaux est bien fréquente, parce que chaque lettre demande nécessairement deux signes; mais, si on a bien pris ses mesures, il est facile de vaincre ce léger obstacle. En résumé, les deux méthodes exigent, de qui veut les employer, une grande expérience, pour que, dans l'occasion donnée, on puisse

[1] Les Crétois étaient renommés pour leur perfidie.

[2] Le mot Crétois commence en Grec par un K (Κρῆτες) et le kappa est la dixième lettre de l'alphabet.

communiquer sans craindre aucune erreur. On sait du reste quelle différence nous trouvons dans le même objet, quand nous le voyons pour la première fois et lorsque nous y sommes habitués. On peut s'en convaincre par mille exemples. Bien des choses semblent difficiles, impossibles même au premier abord, et ensuite, avec le temps et l'usage, nous deviennent aisées. Parmi les preuves de cette vérité, la plus convaincante est la lecture. Supposez d'un côté un homme doué d'une certaine finesse d'esprit, mais d'une profonde ignorance, ne sachant même pas ses lettres, et de l'autre un enfant qui connaîtrait la lecture, et à qui on donnerait un livre en lui disant de lire. Cet homme ne pourra jamais évidemment se figurer que cet enfant doive faire attention d'abord à la forme de chaque signe, puis en apprécier la valeur, et enfin joindre les sons entre eux, opérations qui demandent chacune un certain temps. Aussi, à la vue du lecteur parcourant d'une seule haleine et sans s'arrêter cinq ou six lignes, il aura peine à croire qu'il n'ait pas déjà lu ce livre. Que si on sait mêler des gestes au débit, observer les soupirs et les aspirations douces ou fortes, on ne saurait lui persuader qu'il n'y ait pas là quelque fraude. Il ne faut donc reculer devant aucune chose dès qu'elle est utile, quelles que soient les premières difficultés, mais chercher à se familiariser avec elle, puisque l'habitude met tout ce qui est beau à la portée de l'homme, surtout lorsqu'il s'agit de ces sciences d'où dépendent nos principales chances de salut. Ce qui nous a conduit à faire une si longue digression, c'est cette réflexion émise plus haut que tels sont aujourd'hui les progrès des sciences, qu'il n'en est presque pas dont l'enseignement ne puisse être méthodique et raisonné. Aussi ces détails techniques forment-ils une partie essentielle d'une histoire bien composée.

(Malgré ces précautions, Orée et Oponte sont enlevées à Philippe par

Sulpicius et Attale. — Philippe accourt et se voit sur le point de prendre Attale.)

[1] Philippe regretta vivement d'avoir été si près de s'emparer de ce prince.

(Bientôt Attale retourne en Asie.)
(Vers cette même époque, guerre d'Antiochus contre Euthydème, roi de Bactriane. — Description d'une cataracte de l'Oxus.)

XLVIII. Les Aspasiaques nomades habitent entre l'Oxus et le Tanaïs ; le premier se jette dans la mer hyrcanienne, le second dans les Palus Méotides. Ces deux fleuves sont navigables. La manière dont les Nomades se rendent en Hyrcanie à travers l'Oxus, à pied sec et avec leurs chevaux, est assez curieuse. On donne de ce fait deux explications, dont l'une est fort simple ; l'autre tient plus du merveilleux, sans être toutefois impossible. L'Oxus descend du Caucase, se grossit à travers la Bactriane d'une foule de ruisseaux, et roule dans la plaine des flots abondants mais bourbeux. Parvenu au désert et lancé sur des rocs à pic, il fait, par la violence de ses eaux et la hauteur de sa chute, jaillir si loin ses ondes, qu'en tombant elles rebondissent à plus d'une stade des rochers. C'est par là, au pied même de la roche, et sous la voûte formée par les flots, que les Aspasiaques, dit-on, passent à cheval en Hyrcanie. L'autre explication est plus vraisemblable. On se borne à dire que l'Oxus, en se précipitant, creuse par la force de ses eaux un précipice, et disparaît ainsi quelque temps pour revenir ensuite. Les Barbares, connaissant parfaitement ces localités, traversent avec leurs chevaux en Hyrcanie par ce bras de terre ferme que respecte le fleuve.

(Polybe revient à son sujet.)

XLIX. Informé qu'Euthydème se trouvait avec ses

[1] Livre XI, § 4, édition Firmin Didot. Tite Live, liv. XXVIII, chap. VII.

forces près de Tapuria, et que dix mille cavaliers gardaient tous les passages du fleuve Arius, Antiochus résolut de ne pas attaquer la place, et de courir sur les dix mille. Le fleuve était à trois journées de distance : pendant les deux premiers jours, la marche fut modérée ; mais le troisième, il donna ordre durant le souper d'être prêt au départ le lendemain, dès l'aurore, prit avec lui la cavalerie, l'infanterie légère, dix mille peltastes, et la nuit même poussa en avant à étapes forcées. Il savait que la cavalerie ennemie se tenait tout le jour sur le bord du fleuve, mais que, la nuit, elle se retirait dans une ville éloignée de vingt stades au moins. Il acheva durant la nuit la route qu'il avait à parcourir, grâce au terrain, qui était très-favorable à la cavalerie, et, avant même la lumière, il avait transporté au delà du fleuve la plus grande partie de son armée. Les cavaliers bactriens, instruits par leurs éclaireurs de ce qui se passait, accoururent à la hâte, et, chemin faisant, tombèrent au milieu de l'ennemi. Le roi, qui sentait l'importance de soutenir vigoureusement cette attaque, encouragea les deux mille cavaliers, qu'il avait coutume d'avoir près de lui dans les combats, à signaler leur valeur, ordonna aux autres troupes de se ranger par compagnies et par escadrons, et de prendre chacun leur place ordinaire. Puis, suivi de ses deux mille chevaux d'élite, il alla au-devant des Bactriens, et leur livra bataille. Ce fut Antiochus qui, en cette circonstance, combattit avec le plus de courage. Le carnage fut grand. Le roi mit en fuite l'avant-garde ennemie. Mais le second corps de la cavalerie bactriane et le troisième s'élancèrent hardiment, et les Syriens, serrés de près, étaient fort maltraités, quand Panœtole, faisant avancer la cavalerie syrienne, qui déjà presque entière était rangée en bataille, recueillit le roi et ses compagnons en danger, et força les Bactriens, qui combattaient en désordre, à fuir à leur tour. Poursuivis par Panœtole, les Bactriens ne s'arrêtèrent que

lorsqu'ils rencontrèrent Euthydème. Ils avaient perdu beaucoup de monde. Quant à la cavalerie du roi, après avoir tué bon nombre d'ennemis et fait beaucoup de prisonniers, elle se retira tranquillement et vint passer la nuit sur les bords mêmes de l'Arius. Dans la mêlée, Antiochus eut un cheval tué sous lui ; frappé à la bouche, il perdit quelques dents. Mais il acquit par sa conduite, en cette bataille, une grande renommée de bravoure. Euthydème, effrayé de ce désastre, se réfugia avec ses troupes à Zariaspa, en Bactriane.

LIVRE XI.

SOMMAIRE.

I. *a*. Polybe substitue les sommaires aux préfaces. — I. *b*. II, III. Arrivée d'Asdrubal en Italie. Bataille sur les bords du Métaure. Il est vaincu. — III, IV. Éloge de ce général. Conséquences de la victoire pour les Romains. IV-VII. Discours des Étoliens concernant la paix que Ptolémée et les Rhodiens voulaient rétablir entre ce peuple et l'Achaïe.—VII, VIII. Expédition de Philippe en Étolie. — VIII-XI. Quelques mots sur certains stratèges d'Achaïe. Éloge de Philopœmen. Ses principes sur l'équipement du soldat. Il rassemble la cavalerie achéenne. — XI-XIX. Guerre contre Machanidas. Combat entre les Achéens et les Spartiates. Machanidas tué par Philopœmen. — XIX, XX. Retour en Italie. Éloge d'Annibal. — XX-XXIV. Espagne. Asdrubal, fils de Giscon, et Scipion en présence. Escarmouche. Bataille générale. Dispositions prises par Scipion. Il est vainqueur. — XXIV, XXV. Publius s'empare d'Illiturgie. Il songe à porter la guerre en Afrique. Entrevue avec Syphax. Prise d'Astapa par Marcius. — XXV-XXXI. Révolte d'Indibilis. Scipion tombe malade. Révolte d'une partie de ses troupes. Comment il triomphe des rebelles. Ruse. Discours de Scipion aux soldats révoltés. Châtiment des principaux coupables. — XXXI-XXXIII. Guerre contre Indibilis. Il est vaincu. Publius retourne en Italie. — XXXIV, XXXV. En Asie, Euthydème se soumet à Antiochus et en reçoit le titre de roi. Antiochus fait une expédition dans les Indes.

(Quelques mots de préambule annonçant qu'il y avait au commencement de ce livre un sommaire, aujourd'hui perdu.)

I. *a*. Peut-être quelques lecteurs demanderont-ils pourquoi nous n'avons pas mis, suivant l'ancienne coutume, une préface en tête de ce livre, et par quelle cause nous avons préféré tracer à chaque nouvelle olympiade un exposé des faits qu'elle comprend. Ce n'est pas certes que nous regardions l'usage des préfaces comme inutile : elles sollicitent l'attention du lecteur, elles excitent, elles échauffent sa curiosité et

de plus, grâce à elles, toute recherche devient facile. Mais comme je remarque que pour plusieurs causes assez frivoles, je l'avoue, le genre des préfaces perd sa vogue et tend à disparaître, j'ai cru devoir adopter le nouveau système. D'ailleurs les sommaires n'ont pas seulement la même valeur que les préfaces : il me semble même qu'ils l'emportent sur elles, et de plus, se rattachant au sujet par des liens plus étroits, ils occupent toujours une place plus assurée. Nous avons donc pensé qu'il vaudrait mieux nous borner à ces abrégés dans tout le cours de cet ouvrage, si ce n'est pour les cinq premiers livres, que nous avons tous fait précéder d'une préface, un simple exposé ne convenant pas alors[1].

(Arrivée d'Asdrubal en Italie, rapidité de sa marche à travers les Gaules et les Alpes.)

I. L'arrivée[2] d'Asdrubal en Italie fut bien plus facile et plus prompte....

(Polybe, si on en juge par Tite Live, qui semble l'avoir suivi pas à pas, rappelait ensuite les lenteurs de ce général, la découverte des lettres qu'il envoyait à Annibal, la réunion de Néron et de Livius; enfin la crainte qu'inspirèrent à Asdrubal et la vue des troupes tout à coup plus nombreuses, et le double signal de la trompette guerrière, annonçant ainsi la présence des deux consuls[3].)

Tout cela ne plaisait guère à Asdrubal, mais les circonstances ne permettaient pas de reculer ; et comme il voyait les ennemis devant le camp et s'ébranlant déjà, force lui fut de disposer pour le combat les Espagnols et les Gaulois qui étaient avec lui. Il plaça en avant ses éléphants, au nombre de dix, augmenta la profondeur des rangs, resserra toute son armée dans un

[1] Polybe ne semble pas avoir proscrit aussi absolument qu'il le prétend les préfaces de tous les livres qui suivent le cinquième. Nous trouvons des traces évidentes de préface dans le neuvième et le dixième, etc.

[2] Tite Live, liv. XXVII, chap. XXXIX.

[3] *Ibid*, chap. XLVII.

Digitized by Google

espace assez étroit, se plaça lui-même au centre, derrière ses éléphants, et dirigea son attaque vers l'aile gauche des Romains : il était décidé à vaincre ou à mourir. Livius s'avança fièrement à l'encontre de l'ennemi, et dès qu'il l'eut rencontré, se battit avec la plus grande ardeur. Cependant Claudius, posté à l'aile droite, ne pouvait ni remuer, ni envelopper l'ennemi, gêné qu'il était par les difficultés mêmes du terrain sur lesquelles Asdrubal avait compté en attaquant la gauche des Romains. Désolé d'être réduit à l'inaction, il trouva dans son malheur même l'inspiration de ce qu'il devait faire. Il détacha donc de l'aile droite tous les soldats qui occupaient les dernières lignes, tourna par derrière l'aile gauche de l'armée romaine, et prit en flanc les Carthaginois qui combattaient sur les éléphants. Jusqu'alors la victoire était demeurée indécise. Des deux côtés on courait les mêmes dangers à être vaincu. Les Romains, s'ils étaient défaits, n'avaient pas plus de chance de salut que les Carthaginois et les Espagnols : les éléphants étaient également nuisibles aux deux partis : pressés au milieu des combattants, criblés de flèches, ils jetaient aussi bien l'épouvante dans les rangs des Espagnols que dans ceux des Romains. Mais quand Claudius vint prendre l'ennemi en queue, la lutte cessa d'être égale pour les Espagnols qui se voyaient attaqués de tous côtés. La plus grande partie resta sur le champ de bataille, six éléphants périrent au milieu du carnage ; les quatre autres qui avaient pénétré dans les rangs furent pris ensuite sans leurs Indiens.

II. Asdrubal, qui se montra homme de cœur en mainte occasion, mais surtout en cette bataille, mourut l'épée à la main. Ne passons pas sous silence l'éloge de ce capitaine. Nous avons déjà dit qu'il était frère d'Annibal et que celui-ci, au moment où il le quitta pour aller en Italie, lui remit la direction des affaires de l'Espagne. Là il eut à soutenir de nombreux combats avec les Romains, à lutter aussi plus d'une fois contre les

obstacles que suscitait l'envoi de certains généraux de Carthage et, dans toutes ces circonstances, il fut toujours digne de son père Barca, toujours il supporta avec un noble courage les vicissitudes de la fortune et le malheur : nous l'avons suffisamment montré dans les livres précédents. Je veux parler maintenant de ces dernières journées où il me semble surtout avoir droit à notre admiration et mériter qu'on l'imite. La plupart des rois et des généraux, lorsqu'ils livrent quelque bataille décisive se représentent sans cesse et la gloire et les bénéfices de la victoire ; ils ne s'occupent, ne parlent que des mesures à prendre quand le succès aura répondu à leur désir : mais les revers, ils n'y songent pas, et il n'est aucun d'eux qui se demande ce qu'il lui faudra faire s'il est vaincu. Cependant le premier cas n'a rien d'embarrassant, le second réclame une grande prévoyance. Aussi voit-on bon nombre de chefs qui par leur lâcheté et leur imprudence ont essuyé, en dépit de la valeur de leurs soldats, de cruelles défaites, flétri leur gloire passée et voué au mépris le reste de leur vie. Or, que beaucoup de capitaines aient failli par là et que ce soit cependant ce en quoi surtout se distingue le mérite, c'est chose dont on peut facilement se convaincre : les siècles passés nous ont laissé assez d'exemples à ce sujet. Voyez au contraire Asdrubal : toutes les fois qu'il put raisonnablement espérer de frapper quelque coup digne de ses anciens exploits, il n'y eut rien qui dans les combats l'occupât plus que le soin de sa conservation. Mais quand la fortune lui eut enlevé tout espoir et l'eut pour ainsi dire jeté sur le champ de bataille qui devait être pour lui le dernier, sans négliger, soit dans les préparatifs, soit au sein de la mêlée, aucune des mesures qui pouvaient contribuer à la victoire, il n'en chercha pas moins le moyen, s'il était vaincu, de tenir dignement tête à la fortune et de ne rien commettre qui fût indigne de sa vie passée. Ces paroles s'adressent à tous ceux qui sont à la tête des affaires; qu'ils apprennent ainsi

à ne pas tromper par une audace insensée les espérances de leurs concitoyens, et, par une passion outrée de la vie, à ne point rendre leur malheur honteux.

III. Les Romains, vainqueurs, pillèrent aussitôt le camp des ennemis et immolèrent, comme des victimes, un grand nombre de Gaulois qui dormaient sur la paille, engourdis par l'ivresse ; ils réunirent ensuite tous les prisonniers et leur vente rapporta au trésor plus de trois cents talents. Les Carthaginois, en y comprenant les Gaulois, périrent au nombre d'environ dix mille : les Romains perdirent deux mille hommes. Quelques Carthaginois de haut rang tombèrent vivants entre les mains des vainqueurs, mais le reste fut tué. A la première nouvelle de cette victoire, Rome n'y voulut pas croire, tant elle souhaitait qu'elle fût vraie : mais quand plusieurs courriers furent arrivés, qui non-seulement racontèrent la bataille, mais de plus donnèrent les détails, la ville tout entière ressentit une immense joie : on para les enceintes sacrées, les temples regorgèrent d'offrandes et de victimes. Enfin, telle était la confiance, tel était l'enthousiasme, que cet Annibal, qui tout à l'heure encore faisait trembler, ne semblait déjà plus être en Italie.

(Excursion en Grèce. — Après le départ d'Attale, Philippe prend quelques villes, et se rend ensuite à Élatée, où il avait donné rendez-vous aux députés de Ptolémée et des Rhodiens pour traiter de la paix avec les Étoliens[1]. — Fragment de cette conférence.

IV. « Que le roi Ptolémée, que Rhodes, que Byzance, Chio et Mitylène s'intéressent à voir la paix rétablie avec vous, Étoliens, c'est ce que les faits eux-mêmes, ce me semble, rendent assez manifeste. Ce n'est ni pour la première fois ni pour la seconde que nous vous parlons de réconciliation ; mais du jour où vous avez commencé la guerre, attentifs à saisir la moindre occasion favora-

[1] Tite Live, liv. XXVII, chap. VII-IX.

ble, nous n'avons pas un instant cessé de vous en entretenir : d'abord nous voyons avec peine les pertes que vous faites et celles des Macédoniens ; nous songeons ensuite à nos propres patries et aux intérêts de toute la Grèce. Quand on a mis le feu à une matière combustible, ce qui doit advenir ne dépend plus de la volonté : l'incendie promène au hasard ses ravages, suivant le gré des vents et la destruction plus ou moins rapide des matériaux qu'il atteint, et souvent même vient, contre toutes les prévisions, envelopper celui qui l'a provoqué. Il en est ainsi de la guerre : sitôt qu'elle est allumée, tantôt elle consume les premiers ceux qui en sont les auteurs, tantôt elle détruit sans pitié ce qu'elle rencontre sur son passage, attisée pour ainsi dire et encore excitée par la sottise des peuples voisins, comme le feu par les vents. Représentez-vous donc, Étoliens, tous les insulaires, tous les Grecs qui habitent l'Asie, vous demandant d'une commune voix de mettre bas les armes, de faire la paix (car cela les intéresse aussi), et dans cette pensée revenez à vous-mêmes et écoutez nos prières, cédez à nos conseils. Si vous faisiez une guerre qui, bien que préjudiciable (et c'est la conséquence de presque toutes les guerres) fût du moins honorable dans son principe et glorieuse dans ses résultats, peut-être pourrait-on excuser votre persévérance à la poursuivre; mais cette guerre est injuste, elle ne peut attirer sur vous que malédiction et mépris; ne devez-vous pas y prendre garde? Nous vous dirons ici notre pensée sans détour, et si vous êtes raisonnables, vous supporterez cette franchise avec calme, car il vaut bien mieux pour vous être sauvés au prix de quelques reproches faits à propos, que de vous voir, pour quelques paroles séduisantes, exposés à périr, vous et la Grèce entière.

V. « Examinez un peu votre erreur. Vous prétendez combattre pour les Grecs contre Philippe afin de les sauver et de leur éviter d'obéir en esclaves à ses ordres,

mais en définitive vous combattez pour l'asservissement et la destruction de la Grèce. Ce n'est que trop écrit dans ce traité que vous avez fait avec Rome, et dont les clauses, qui n'avaient été d'abord qu'un texte sans valeur, reçoivent maintenant leur exécution. Ce texte seul suffisait alors pour vous déshonorer : les faits aujourd'hui mettent encore plus au grand jour vos desseins : Philippe n'est qu'un nom, qu'un prétexte : ce n'est pas lui qui souffre de cette guerre; c'est contre les alliés, les Péloponésiens en grande partie, les Béotiens, les Eubéens, les Phocidiens, les Locriens, les Thessaliens, les Épirotes que vous avez signé ce traité aux termes duquel les prisonniers et le butin appartiennent aux Romains, les villes et les campagnes aux Étoliens. Maîtres de quelque ville que ce fût, vous ne consentiriez jamais à outrager les hommes libres, à en brûler les maisons, regardant de tels actes comme inhumains, comme barbares, et cependant vous acceptez un traité qui livre tous les Grecs aux injures, aux insultes les plus honteuses d'un peuple barbare[1]. Tout cela était jusqu'ici inconnu; mais par les malheurs d'Orée et de la triste Égine, la fortune semble avoir pris plaisir à exposer en plein théâtre votre folie. Tel a été le principe de la guerre, telles en sont les suites; à quelle fin faut-il s'attendre, quand bien même tout réussirait au gré de vos désirs? Ne voyez-vous pas que tout cela sera la source de grandes infortunes pour la Grèce?

VI. « Une fois que les Romains seront débarrassés de la guerre en Italie (et ce sera sous peu, maintenant qu'Annibal est relégué dans un coin du Brutium) ils tourneront leurs forces contre la Grèce, en apparence pour soutenir les Étoliens contre Philippe; en réalité, pour la réduire tout entière en leur pouvoir. Ce n'est que trop manifeste. Si, vainqueurs, ils se décident à

[1] Les Grecs considéraient comme barbares tous les peuples étrangers.

bien traiter le vaincu, à eux seuls reviendront la reconnaissance et l'honneur d'un tel bienfait; s'ils usent méchamment de la victoire, ils auront d'un seul coup conquis les dépouilles des morts et la liberté des vivants. Alors vous invoquerez les dieux; mais ni les dieux ne voudront, ni les hommes ne pourront vous secourir; vous eussiez dû peut-être prévoir cela dès l'origine : c'était ce qu'il vous convenait de faire. Mais enfin puisque souvent le temps futur échappe aux prévisions humaines, il serait bon, du moins, qu'aujourd'hui, conjecturant par le présent l'avenir, vous prissiez de plus sages mesures. Nous avons, en ces circonstances, tenu le langage, la conduite qui conviennent à des amis véritables; nous avons, avec une entière franchise, exposé nos craintes; il ne reste plus qu'à vous prier, qu'à vous conjurer de ne pas compromettre, par votre imprudence, votre salut, votre liberté et celle de la Grèce. »

Ce discours sembla faire une vive impression sur l'assemblée. Aussitôt parurent les députés de Philippe qui crurent devoir laisser de côté les détails, et qui déclarèrent que leurs ordres se bornaient à deux mots : si les Étoliens préfèrent la paix, Philippe l'accepte avec plaisir; sinon ils repartiront sur-le-champ après avoir pris à témoin et les dieux et les députés de la Grèce réunis en conseil, qu'il faudra rendre les Étoliens et non Philippe responsables des malheurs de la Grèce.

(Philippe, dans l'intervalle des conférences, avait quitté l'assemblée pour repousser Machanidas; les députés firent cette réponse en son absence. Les Étoliens préfèrent la guerre : elle recommence. Philippe se transporte en Étolie.)

VII. Il poussa jusqu'au lac Trichonis, et parvenu à Thermes, où était un temple d'Apollon, il pilla les objets précieux qu'il avait auparavant épargnés, emportement coupable comme celui qui l'avait précédé. En vouloir, aux hommes, et pour cela violer la majesté des dieux, est la marque éclatante d'une complète folie.

(A l'histoire de cette expédition se rattachent les noms)

1° D'Ellopium;
2° De Phytéum.

(La fin de ces hostilités conduit au moment des élections en Achaïe, et c'est l'époque où Machanidas devenait de plus en plus menaçant.— Philopœmen est mis à la tête de la ligue. — Il succédait à Nicias, homme sans mérite, comme tant d'autres stratéges.)

VIII. Il y a trois manières de briguer la charge de stratége pour tous ceux qui veulent y arriver régulièrement : d'abord la lecture de l'histoire et les notions qu'elle nous donne; puis le raisonnement et l'étude des préceptes laissés par des hommes habiles, enfin l'expérience acquise sur le champ de bataille et la pratique; mais les stratéges achéens étaient étrangers également à toutes ces connaissances à la fois,

(Et ces généraux ignorants toléraient tous les abus.)

Le faste, le désordre des cavaliers avaient trouvé des imitateurs chez la plupart des citoyens. Ils avaient à cœur les brillants cortéges et les riches habits; le luxe de leur parure était au-dessus de leur fortune; mais les armes, ils n'en faisaient nul état.

Cette mollesse, ce luxe avait envahi la multitude: la corruption était générale[1].)

Ce n'est pas le bien que la multitude imite chez les riches, elle reproduit leurs désordres, et, à ses dépens, donne au monde le spectacle de ses folies.

(Philopœmen avait déjà, étant à la tête de la cavalerie, corrigé quelques-uns de ces graves abus; nommé stratége, il poursuivit la réforme, afin de mieux combattre Machanidas. C'est dans une assemblée réunie à ce propos que, comme semblent l'indiquer quelques mots du paragraphe suivant, il dit:)

IX. « Que l'éclat des armes contribuait déjà beaucoup

[1] Plutarque, *Philop.*, chap. XII.

à effrayer l'ennemi, mais que l'excellence de la fabrication avait surtout une grande influence sur l'usage qu'on en pouvait faire; que tout irait bien s'ils accordaient à leur armure les soins qu'ils donnaient à leur toilette, et, si cette négligence, dont leurs armes souffraient, ils la reportaient sur leurs vêtements. Leurs fortunes particulières gagneraient à ce changement, et ils pourraient en même temps sauver la république. Ainsi, ajouta-t-il, il faut que tout soldat armé pour une expédition, ou simplement pour une course militaire, lorsqu'il chausse ses bottes, veille à ce qu'elles soient et plus brillantes et plus ajustées à sa jambe que des sandales et des souliers; quand il revêt son bouclier, sa cuirasse ou son casque, que toute son armure soit plus éclatante et plus riche que sa chlamyde ou sa tunique. Lorsqu'on voit, dans un camp, ce qui n'est fait que pour la montre plus soigné que ce qui est sérieusement utile, il n'est pas difficile de prévoir quel sera, avec de tels soldats, le succès de la bataille. Bref, il les pria de se bien persuader que, si les ornements peuvent convenir à une femme, et encore fallait-il pour cela qu'elle ne fût pas modeste, le luxe dans les armes et la sévérité séyaient seuls à des hommes de cœur désireux de sauver glorieusement leur patrie et eux-mêmes. » Les assistants accueillirent ses paroles avec tant de faveur, et admirèrent si fort la sagesse de ses conseils, que tous, en quittant peu après l'assemblée, montraient au doigt les citoyens trop magnifiquement parés, et en forcèrent quelques-uns à sortir de la place publique. Mais ce fut surtout dans les expéditions, comme dans les courses militaires, qu'ils s'attachèrent à suivre ses maximes.

X. C'est ainsi que quelques paroles d'un homme digne de foi peuvent détourner ses semblables du mal et même les pousser à la pratique du bien. Mais quand l'orateur, au sein de la vie privée, tient une conduite conforme à son langage, ses conseils ont alors la plus imposante autorité, harmonie que l'on peut remarquer surtout dans

Philopœmen. Il était simple, modeste dans sa nourriture et dans ses vêtements. En sa toilette comme en sa conversation, nulle recherche, nulle prétention. Dire la vérité, voilà ce dont il fit pendant toute sa vie sa plus grande étude. Aussi, avec quelques mots jetés au hasard, il inspirait aux auditeurs une entière confiance. Présentant à tous comme modèle sa propre existence, il rendait par là inutiles les longs discours. Oui, plus d'une fois des harangues fort développées, et qui, aux yeux de ses ennemis politiques, semblaient concluantes, étaient renversées en quelques paroles par l'autorité de sa vie et le souvenir de ses œuvres. L'assemblée terminée, tous les peuples se retirèrent dans leurs villes pleins d'admiration pour Philopœmen et pour ses sages discours, et convaincus qu'ils n'avaient rien à craindre sous un tel chef. Pour lui, il se rendit immédiatement dans les provinces et les visita toutes avec une infatigable ardeur. Il réunit ensuite la multitude dans chaque ville et leva des soldats. Enfin, après huit mois entiers de préparatifs et d'exercice, il rassembla ses forces à Mantinée pour défendre contre Machanidas la liberté du Péloponèse.

XI. Machanidas, confiant en ses troupes, et persuadé que pour lui, rien n'était plus désirable que cette expédition des Achéens, eut à peine appris que l'ennemi se trouvait près de Mantinée qu'il adressa aux Lacédémoniens, réunis à Tégée, quelques paroles d'exhortation, et que le lendemain, au point du jour, il se dirigea vers Mantinée : il conduisait en personne, à l'aile droite, la phalange; ses mercenaires, qui bordaient les deux flancs de l'avant-garde, marchaient sur une ligne parallèle; après eux venaient les bêtes de somme chargées d'une foule de machines et de traits à catapulte. Au même moment, Philopœmen, qui avait partagé ses forces en trois parties, sortit de Mantinée : il fit prendre à ses Illyriens et aux troupes pesamment armées, ainsi qu'aux mercenaires et aux soldats armés à la

légère, la route qui conduit au temple de Neptune ; à sa phalange celle qui est la plus voisine du côté de l'occident, et enfin aux cavaliers achéens la plus rapprochée de cette dernière. Il occupa d'abord, par ses soldats légers, l'éminence qui s'élève devant la ville, et qui à la fois domine la route qu'on appelle Étrangère et le temple dont nous avons parlé. Il plaça près d'eux, au sud, les soldats pesamment armés ; ensuite venaient les Illyriens. Il établit à côté des Illyriens, sur la même ligne droite, la phalange, en la divisant par cohortes, et la rangea de distance en distance le long du fossé qui mène au temple de Neptune, à travers la campagne de Mantinée, et qui va rejoindre les montagnes placées sur la limite des Élisphasiens. En outre, il porta à l'aile droite les cavaliers achéens, sous la conduite d'Aristénète de Dymès, et il se rendit lui-même à l'aile gauche avec ses mercenaires disposés en lignes serrées.

XII. Aussitôt que l'armée ennemie fut tout à fait en vue, Philopœmen parcourut les différentes divisions de la phalange et alluma le courage de chacun par quelques paroles courtes, mais qui exprimaient bien l'importance de cette journée. Du reste, la plus grande partie de sa harangue ne put être entendue : animés par leur amour et par leur confiance à son égard, les soldats étaient pleins d'une telle ardeur et d'une telle fougue, qu'ils renvoyaient à leur général ses exhortations avec une exaltation presque divine, et lui criaient de les mener au combat, d'avoir foi en leur valeur. Il s'attacha néanmoins, dès qu'il le put, à leur rappeler qu'en cette occasion il s'agissait, pour l'ennemi, d'une honteuse et flétrissante servitude ; pour eux, de la conquête à jamais mémorable de la douce liberté. Machanidas, d'abord par ses manœuvres, fit mine de vouloir attaquer, en élevant sa phalange sur une longue ligne, l'aile droite des Achéens ; mais, après avoir fait quelques pas et s'être ménagé une place suffisante, il fit faire un à-droite et donna à son aile droite l'étendue de l'aile gauche des

Achéens; puis il disposa les catapultes de distance en distance sur le front de l'armée. Philopœmen, qui pénétra son dessein et vit bien qu'il voulait frapper de ces machines les cohortes de la phalange, lui blesser ainsi du monde, et répandre par là le désordre dans toute l'armée, ne lui en laissa pas le temps, et livra résolûment le combat, par ses Tarentins, sur le terrain qui entoure le temple de Neptune, et qui, étant plat, est très-favorable à la cavalerie. Machanidas, à cette vue, fut forcé d'en faire autant, et de lancer ses mercenaires de Tarente.

XIII. Le combat fut donc d'abord vigoureusement soutenu des deux côtés par les Tarentins seuls; mais peu à peu les soldats armés à la légère vinrent se mêler à leurs camarades déjà fatigués, et bientôt tous les mercenaires furent engagés dans la bataille. Au milieu de cette foule épaisse, de cette mêlée où l'on combattait un à un, la victoire demeurait indécise; si bien que le reste de l'armée attendit longtemps de quel côté se lèverait le nuage de poussière précurseur de la fuite, sans pouvoir prévoir l'issue de l'affaire, les deux partis restant immobiles à la place que chacun avait occupée dès le commencement. Enfin les mercenaires, à la solde de Machanidas, l'emportèrent, grâce à leur nombre et à cette habileté qu'ils tenaient de l'habitude. Il advint ainsi naturellement ce qui adviendra toujours. Autant, dans les républiques, le peuple apporte au combat plus d'ardeur que les sujets dans les monarchies, autant il est simple que les troupes mercenaires d'un tyran l'emportent sur celles d'une république. Si, d'un côté, il est question de la liberté, et de l'autre, de la servitude, pour les mercenaires, il s'agit, dans la lutte, d'une fortune certainement meilleure, avec les tyrans; avec les républiques, d'un dommage inévitable. Car lorsqu'une république a détruit ses ennemis, elle ne confie plus à des mercenaires le soin de sa liberté; mais plus un tyran a d'ambition, plus aussi il a besoin d'eux : comme il fait de

nombreuses victimes, il doit craindre de nombreux vengeurs. La sûreté d'un monarque repose sur l'amour et la force des mercenaires seuls.

XIV. Voilà pourquoi ceux de Machanidas combattirent avec tant de vigueur et de résolution que ni les Illyriens, ni les soldats pesamment armés qui soutenaient les mercenaires achéens, ne purent résister à leur choc. Suivis de près, ils s'enfuirent pêle-mêle vers Mantinée qui se trouvait à une distance de sept stades. Alors se manifesta au grand jour cette vérité que quelques personnes contestent : c'est que le plus souvent, sur le champ de bataille, le succès dépend de l'expérience ou de l'ignorance des chefs. C'est déjà une belle chose que de savoir donner à un commencement heureux une fin qui y réponde; mais combien il est plus beau, quand on a vu dans le principe tourner tout contre ses désirs, de savoir rester maître de soi, d'apprécier d'un coup d'œil par où l'ennemi se découvre, et de profiter de ses fautes! Aussi, l'histoire nous présente bien des capitaines qui, après s'être crus certains de la victoire, ont fini par essuyer de cruelles défaites, et d'autres qui, d'abord vaincus, ont comme par miracle et à force de sagacité, rétabli leurs affaires. C'est là précisément le sort qu'éprouvèrent alors Philopœmen et Machanidas. Machanidas, en effet, eut à peine vu les mercenaires achéens prendre la fuite, et leur aile gauche entamée, que laissant là son premier plan, au lieu de dépasser une des ailes de l'ennemi pour le cerner, de présenter en même temps le combat aux troupes qui étaient en face, et de tenter une bataille décisive, il n'exécuta aucune de ces manœuvres; mais emporté par je ne sais quelle furie insensée et juvénile avec ses mercenaires, il se lança à la poursuite des fuyards, comme si la peur seule ne suffisait pas pour pousser jusqu'aux portes de Mantinée ces troupes une fois mises en fuite.

XV. Philopœmen retenait autant que possible ses mercenaires dans leur course, appelant les chefs par

leur nom et exhortant chacun au courage. Mais lors même qu'il vit que l'ennemi les avait enfoncés, la crainte ne le fit pas fuir ni le découragement tout abandonner. Il se replia sur la phalange aussitôt que les Tarentins furent passés et que le champ de bataille fut libre ; puis, il donna ordre aux premières cohortes d'incliner à gauche et d'avancer à grands pas et en bon ordre. En s'emparant avec rapidité de la place que les mercenaires avaient abandonnée, il coupa tout retour aux Lacédémoniens et en même temps se trouva posté au sein de l'aile ennemie. Il anima par de nouveaux discours la phalange, et lui dit de rester immobile jusqu'à ce qu'il lui donnât le signal de l'attaque. Puis il commanda à Polybe le Mégalopolitain de ramasser ce qu'il pourrait des Illyriens, des soldats armés qui avaient survécu au combat et qui s'étaient détachés des fuyards, de se tenir en réserve derrière l'aile de la phalange, et de surveiller le retour de Machanidas. Les Lacédémoniens, enivrés du succès de leurs mercenaires, s'avancèrent aussitôt d'eux-mêmes, les sarisses en avant contre l'ennemi. Chemin faisant, ils poussèrent jusqu'au bord du fossé; et comme la circonstance ne leur permettait plus de se repentir et de reculer, alors qu'ils touchaient à l'ennemi, et que, d'autre part, ils s'inquiétaient peu d'un fossé dont la pente était douce et prolongée et qui ne présentait comme obstacle ni eaux, ni herbes épineuses, ils le franchirent témérairement.

XVI. A peine cette occasion que depuis longtemps il avait prévue se fut présentée, que Philopœmen donna ordre à toute la phalange de marcher la sarisse en avant. Les Achéens se précipitèrent tous comme un seul homme en poussant un cri terrible, et bientôt ceux des Lacédémoniens qui avaient rompu leurs rangs pour descendre dans le fossé, et qui montaient vers l'ennemi placé sur le bord, furent repoussés. La plus forte partie périt sous le fer des Achéens et des Lacédémoniens mêmes. Du reste, ce ne fut pas là un coup de bonheur

ou de hasard, mais un effet de la sage prévoyance de Philopœmen qui, dès le principe, s'était fait du fossé un rempart. Non, Philopœmen ne reculait pas devant le combat, comme on l'a quelquefois pensé; il n'obéissait qu'aux combinaisons d'une savante stratégie. Il avait calculé que si Machanidas poussait en avant ses troupes, sans avoir prévu l'existence d'un fossé, la phalange lacédémonienne aurait le sort que nous l'avons vue éprouver tout à l'heure; que si, au contraire, arrêté par cet obstacle, il revenait sur son premier dessein; si, laissant voir sa crainte, il ramenait en arrière ses soldats, et reculait devant l'épreuve d'un engagement, sans bataille décisive, la victoire serait pour les Achéens et la fuite pour le tyran. Ce fait s'est présenté chez un grand nombre de généraux qui, après avoir rangé leur armée en ligne, tout à coup ne se sont pas crus en état de résister à l'ennemi à cause du désavantage de leur position ou du nombre de leurs adversaires, ou pour quelque autre cause que ce soit, et qui, par une étrange ignorance de l'art militaire[1], ont battu en retraite, espérant vaincre au moyen de leur seule arrière-garde, ou bien s'éloigner sans péril : c'est là une des plus grandes fautes qu'un capitaine puisse commettre.

XVII. Philopœmen ne fut pas trompé dans ses prévisions : les Lacédémoniens éprouvèrent une déroute complète. Dès qu'il vit que sa phalange était victorieuse et que tout réussissait parfaitement au gré de ses désirs, il ne songea plus qu'à terminer son œuvre, je veux dire empêcher que Machanidas ne lui échappât. Il savait que le tyran, occupé à poursuivre l'ennemi avec ses mercenaires, était isolé sur le terrain situé entre la ville et le fossé, et il attendait son retour avec impatience. Machanidas n'eut pas plus tôt aperçu, en revenant, ses troupes en désordre, qu'aussitôt, comprenant, comment par son fol entraînement toutes ses espérances étaient

[1] Voir les notes de Schweighæuser.

compromises, il réunit au loin le peu qui lui restait de mercenaires et tenta de traverser en colonnes serrées les Achéens qui s'étaient débandés à la poursuite des Lacédémoniens. Quelques soldats mettant en cette manœuvre leur dernière chance de salut, demeurèrent d'abord avec lui; mais quand de plus près ils virent le pont qui avait été jeté sur le fossé, gardé par les Achéens, alors découragés, ils l'abandonnèrent, et ne songèrent chacun qu'à sauver leur vie. Quant à Machanidas, faute de pouvoir franchir le pont, il chevaucha le long du fossé, cherchant avec ardeur quelque issue.

XVIII. Philopœmen avait reconnu Machanidas à sa robe de pourpre et à la parure de son cheval. Il laissa aussitôt la garde du pont à Anaxidamus avec ordre de veiller sans relâche sur ce passage et de n'épargner aucun des mercenaires, parce que toujours ils avaient été les soutiens de la tyrannie à Lacédémone. Puis, suivi de Polyène, de Cyparisse et de Simias, qui alors se trouvaient sous sa main, il suivit sur le bord opposé du fossé la course de Machanidas et de sa faible escorte : elle se composait d'Anaxidamus et d'un mercenaire. Machanidas avait trouvé un lieu favorable pour traverser le fossé, et pressant de l'éperon son cheval, le lui avait fait franchir, quand Philopœmen se présenta subitement à lui, le frappa à propos d'un coup de sa lance, lui fit une autre blessure avec le fer de l'extrémité opposée, et le laissa mort sur la place. Anaxidamus subit le même sort de la main de Polyène et de Simias; quant au mercenaire, il renonça à franchir le fossé, et s'échappa tandis qu'on tuait ses compagnons. Simias aussitôt dépouilla les deux morts, et enlevant à Machanidas la tête avec ses armes, la porta au milieu des Achéens qui poursuivaient les Spartiates. Il avait hâte d'apprendre à l'armée la mort du tyran pour que les troupes, rendues plus confiantes, harcelassent hardiment et avec sécurité, l'ennemi jusqu'à Tégée. Ce trophée ne contribua pas peu à échauffer l'ardeur des soldats. Non-seulement

Digitized by Google

ils enlevèrent Tégée d'emblée, mais encore le lendemain ils s'établirent sur l'Eurotas, maîtres absolus de toutes les campagnes d'alentour. Ainsi les Achéens, qui tout à l'heure étaient incapables de repousser les ennemis de leurs frontières, ravageaient impunément la Laconie; et ils n'avaient perdu dans le combat que peu des leurs, tandis qu'ils avaient tué quatre mille ennemis environ, fait encore plus de prisonniers, et enlevé tous les bagages des Lacédémoniens et leurs armes.

(Polybe qui déjà, par l'histoire de Philopœmen, a entamé l'an 2 de la CXLIII^e olympiade, revient à la guerre d'Annibal. — Consuls, Lucius Véturius et Q. Cécilius. — Rien ne fut entrepris cette année, dit Tite Live, contre les Carthaginois retirés dans le Brutium : détail qu'il empruntait à Polybe, comme il lui empruntait aussi sur Annibal les remarques qui suivent :)

XIX. Qui n'admirerait le talent d'Annibal comme général, son courage, son habileté enfin comme chef dans les camps, pour peu qu'on examine et considère la longueur de son séjour en Italie, le nombre de ses combats partiels ou généraux, et des siéges qu'il livra, les défections, les obstacles qui le traversèrent, l'ensemble enfin de son entreprise ou de ses exploits? Annibal, pendant seize ans de suite qu'il lutta en Italie contre les Romains, ne donna jamais congé à ses troupes; mais semblable à un sage pilote, il les tint sous la main et les conserva, sans qu'elles remuassent entre elles ou contre lui; et cette armée cependant ne se composait pas seulement des peuplades diverses d'un même pays, mais d'hommes de nations tout à fait différentes! Il avait réuni dans la même enceinte, des Libyens, des Espagnols, des Ligures, des Gaulois, des Phéniciens, des Italiens, des Grecs, entre qui il n'y avait conformité ni de langage, ni de lois, ni de coutumes, ni aucun de ces rapports qu'établit la nature. La grande sagesse d'Annibal sut faire obéir à un même ordre les peuples qui s'entendaient si peu entre eux, et les plier à une seule pensée, bien que les circonstances fussent souvent compliquées, et que

Digitized by Google

la fortune se montrât tantôt favorable, tantôt contraire. Aussi doit-on regarder comme un prodige l'adresse d'Annibal, et dire hautement que s'il eût débuté par la conquête du reste du monde pour attaquer ensuite les Romains, il eût réussi en tous ses desseins. Mais pour avoir commencé par où il devait finir, il vit sa grandeur naître et mourir en Italie.

(Polybe continue l'histoire de la guerre punique en Espagne. — Détails perdus sur les faits principaux de l'an 1 de la CXLIII^e olympiade. — Défaite d'Hannon. — Scipion marche contre Asdrubal, retiré à Gadès. — Prise d'Origis. — Scipion retourne à Tarragone l'an 2. — Asdrubal vient assiéger Ilipa sur les confins de la Bétique.)

XX. Asdrubal rappela ses troupes des villes où elles avaient passé l'hiver, et poussant en avant, vint s'établir non loin d'une place forte qu'on appelle Ilipa. Il avait derrière ses retranchements une montagne, et devant, une plaine parfaitement propre à une bataille. Il avait sous ses ordres environ soixante-dix mille fantassins, quatre mille cavaliers et trente-deux éléphants. Publius aussitôt envoya Marcus Junius auprès de Colichas pour recevoir les forces que ce prince avait réunies. Elles s'élevaient à trois mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux. Il ramassa les autres troupes auxiliaires sur sa route en se dirigeant vers Asdrubal. Quand il fut arrivé à Castulon, près de Bécula, et qu'il y eut rallié et Marcus et les subsides que lui envoyait Colichas, il se trouva dans un assez grand embarras. Sans l'appui des auxiliaires, les Romains n'étaient pas capables d'en venir aux mains; et d'autre part risquer une bataille décisive et s'en remettre de la victoire au courage des alliés, lui paraissait chanceux et téméraire. Enfin, après bien des hésitations, cédant à la nécessité, il résolut de faire manœuvrer les Espagnols de manière à les opposer en apparence à l'ennemi, et à ne se servir en définitive que de ses propres troupes. Cette détermination prise, il

poursuivit sa route avec toutes ses forces, dont le total montait à quarante-cinq mille fantassins et à trois mille cavaliers. Aussitôt qu'il fut assez près de l'ennemi pour en être vu, il s'établit en face, sur quelques hauteurs.

XXI. Magon, qui croyait que c'était une occasion favorable d'attaquer les Romains, prit sur-le-champ avec lui la plus grande partie de ses cavaliers et Massinissa, suivi de ses Numides, et poussa vers les retranchements, espérant prendre Scipion au dépourvu. Mais Publius, dans la prévision d'une attaque, avait placé derrière une éminence un nombre de chevaux égal à celui des chevaux carthaginois. Les Romains s'élancèrent soudainement, et nombre de Carthaginois, tout d'abord saisis de frayeur à cette apparition inattendue, tombèrent de cheval en voulant fuir. Les autres tinrent tête à l'ennemi et combattirent avec vigueur jusqu'à ce que, déroutés par l'adresse des cavaliers romains à sauter à bas de leurs chevaux, et privés déjà de beaucoup de soldats, ils reculèrent après quelque résistance. Ils commencèrent par se retirer en bon ordre; mais bientôt les Romains, en les serrant de près, les forcèrent à rompre leurs rangs et à s'enfuir dans leur camp. Les Romains, grâce à ce succès, redoublèrent d'audace; pour les Carthaginois, ce fut le contraire. Cependant ils ne passèrent pas un seul jour sans disposer leurs troupes dans la plaine, et enfin, après s'être livré des escarmouches de cavalerie et d'infanterie légère, et avoir essayé leurs forces, les deux généraux songèrent à tenter une bataille décisive.

XXII. Publius passe pour avoir eu recours en cette circonstance à deux stratagèmes. Il avait remarqué que le plus souvent Asdrubal faisait sortir ses troupes du camp assez tard, et que toujours il plaçait au centre les Africains, et les éléphants aux deux ailes. Lui-même avait coutume de ranger son armée après As-

drubal, d'opposer les Romains aux Libyens, et de placer les Espagnols aux ailes. Le jour où il devait livrer bataille, il résolut de suivre une ordonnance contraire, et cette manœuvre contribua aussi puissamment à donner la victoire aux Romains qu'à affaiblir l'ennemi. Dès le point du jour, il envoya dire par ses officiers d'ordonnance aux tribuns et aux soldats de déjeuner et de se placer sous les armes devant les retranchements. Tous, dans la prévision qu'il s'agissait de combattre, eurent bientôt exécuté cet ordre, et Scipion dépêcha en avant la cavalerie et les troupes légères, qu'il chargea de s'approcher du camp des Carthaginois et d'y lancer hardiment leurs traits. Lui-même, à la tête de l'infanterie, se mit en mouvement aux premiers rayons du soleil, et parvenu au milieu de la plaine, disposa son armée tout autrement que par le passé. Au centre il plaça les Espagnols, et sur les ailes les Romains. Les Carthaginois, à la vue des cavaliers déjà debout devant leurs palissades, et du reste de l'armée rangée en bataille, trouvèrent à peine le temps de s'armer. Aussi Asdrubal, de qui les troupes étaient encore à jeûn, fut contraint d'envoyer pour le moment à l'improviste, contre la cavalerie ennemie, sa propre cavalerie et ses soldats légers, et de mettre en bataille son infanterie, qu'il plaça assez près de la montagne, dans l'ordre accoutumé. Les Romains, pendant quelque temps, demeurèrent tranquilles; mais le jour avançait, et comme l'affaire engagée entre les troupes légères restait indécise, parce que les combattants des deux partis, quand ils se voyaient pressés se retiraient vers les leurs et revenaient ensuite tour à tour, Publius fit rentrer par les intervalles des manipules les soldats envoyés en escarmouche, jeta par derrière, sur chacune des ailes, d'abord les vélites, puis la cavalerie, et ensuite, sur une seule ligne, s'avança sur l'ennemi. Lorsqu'il ne fut plus qu'à quatre stades d'Asdrubal, il ordonna aux Espagnols de continuer leur marche sans

rompre leurs rangs, à l'aile droite de tourner, infanterie et cavalerie, à droite, et à celle de gauche de tourner à gauche.

XXIII. Scipion détacha alors de l'aile droite, Marcius et Junius détachèrent de l'aile gauche, les trois premiers escadrons de cavalerie avec les vélites, qui, suivant la coutume, les précédaient, et trois pelotons d'infanterie, ce qui chez les Romains s'appelle cohorte. Scipion fit un mouvement de conversion à gauche, Marcus et Marcius à droite, et ils marchèrent directement sur l'ennemi à grands pas, tandis que le reste des ailes se joignait successivement à eux et les suivait par un mouvement égal de conversion. Déjà ces troupes se trouvaient assez près de l'ennemi, que les Espagnols placés sur le front de l'armée romaine étaient encore, par leur marche plus lente, tenus à une certaine distance; et ainsi Scipion, suivant son désir, attaqua les deux ailes avec les troupes romaines. Les dernières évolutions qui portaient les soldats demeurés en arrière sur la même ligne droite que ceux qui étaient en avant, et qui les opposaient tous ensemble à l'ennemi, amenèrent bientôt une disposition toute contraire, soit des ailes entre elles en général, soit de la cavalerie et de l'infanterie en particulier. La cavalerie de l'aile droite, réunie aux troupes légères, cherchait à déborder l'ennemi en se réunissant aux premières lignes par la droite, les fantassins au contraire par la gauche. A l'aile gauche l'infanterie se ralliait à elles par la droite, et la cavalerie avec les vélites par la gauche. L'effet de cette manœuvre fut que sur les deux ailes la droite des cavaliers et des troupes légères devint la gauche. Négligeant cette petite irrégularité, Scipion s'occupait d'un fait plus important, je veux dire déborder l'ennemi; et c'était sagesse de sa part. Il est bon de connaître les règles des mouvements militaires; mais il faut savoir aussi exécuter ceux que demande la circonstance.

XXIV. Au milieu de la mêlée, les éléphants, serrés de toutes parts et criblés de blessures sous les flèches des cavaliers et des vélites, furent très-maltraités, et ils ne causèrent pas moins de dommage aux Carthaginois qu'aux Romains. Emportés au hasard, ils écrasaient des deux côtés tout ce qu'ils rencontraient. Enfin, sur les ailes de l'armée carthaginoise, l'infanterie se vit vivement pressée sans que le centre, composé des Libyens, qui formaient la force des troupes africaines, fût capable de remuer. Ceux-ci, en effet, ne pouvaient ni porter des secours à leurs camarades, dans la crainte de livrer passage aux Espagnols s'ils abandonnaient leur poste, ni, en restant en place, faire quoi que ce fût en présence d'un ennemi qui n'approchait pas pour combattre. Toutefois les ailes luttèrent quelque temps avec courage, puisque pour les deux partis cette bataille était décisive. Mais quand la chaleur fut dans toute sa force, les Carthaginois qui, contraints de sortir de leur camp, au gré des Romains, avaient été empêchés de prendre la nourriture nécessaire, se sentirent brisés de fatigue, tandis que leurs adversaires l'emportaient sur eux par la force, par l'adresse, et surtout par ce grand avantage, dû à la prudence de leur général, que la partie la plus solide de leur armée fût opposée à ce qui était la plus faible dans les troupes carthaginoises. Asdrubal, serré de près par les Romains, battit d'abord en retraite au petit pas; puis bientôt l'armée entière ébranlée se réfugia vers la montagne, et là, harcelée plus vivement encore, s'enfuit en désordre jusqu'au camp. Si quelque dieu ne fût intervenu pour les sauver, les Carthaginois auraient aussitôt perdu leur camp. Mais un orage éclata tout d'un coup, et une pluie torrentielle et continue fondit sur l'armée romaine, qui ne put regagner qu'avec peine ses retranchements.

(Petite digression après ce long récit. — Avantage des détails dans l'histoire.)

XXIV[1]. Quel avantage retire-t-on du récit de guerres, de batailles, de villes assiégées et prises, avec leurs habitants réduits en servitude, à moins qu'on ne connaisse les causes qui ont amené la victoire ou la défaite? La seule issue des événements ne fait que plaire à la curiosité; mais l'étude des pensées premières qui ont présidé à telles ou telles tentatives, faite avec soin, voilà ce qui est utile pour l'homme désireux de s'instruire. L'exposé détaillé de la manière dont chaque affaire a été dirigée excite plus que toute autre chose le lecteur attentif.

(Retour au sujet. — Scipion revient à Tarragone. — On annonce à Rome que l'Espagne est presque soumise. — Publius, jusqu'à ce qu'elle le soit entièrement, ne se relâche pas de son activité. — En vain)

XXIV *ab.* tout le monde le félicitait d'avoir chassé les Carthaginois d'Espagne, et l'engageait à respirer enfin, à prendre quelque loisir, puisqu'il avait mis fin à la guerre : « Heureux, répondit-il, ceux qui se flattent de cette espérance; ce qui m'occupe maintenant, c'est de savoir comment il faut commencer la guerre contre Carthage. Jusqu'ici, ce sont les Carthaginois qui ont attaqué les Romains, mais la fortune nous offre une occasion de leur porter la guerre à notre tour. »

(Il passa en Afrique en même temps qu'Asdrubal pour solliciter l'alliance de Syphax. Polybe racontait la rencontre de ces deux capitaines dans le palais du prince. — Suivant Tite Live[2], Scipion séduisit Syphax et inquiéta Asdrubal par son adroite douceur.)

Publius, dans un entretien qu'il eut avec Syphax (et il excellait dans la conversation) montra tant de douceur et d'adresse, qu'Asdrubal dit quelques jours après à ce prince que Scipion lui avait paru encore plus redoutable dans la conversation que dans les camps.

[1] Dans l'édition Firmin Didot, *fragment. minora.*
[2] Tite Live, liv. XXVIII, chap. XVIII.

(Syphax devient l'allié des Romains. Scipion revient en Espagne et prend)

Illurgie (sans doute Illiturgie).

(M. Silanus un peu plus tard fait le siége d'Astapa, et s'en empare; Polybe rappelle un épisode de la prise de cette ville.)

En recherchant l'or et l'argent fondus qui coulaient de toutes parts, la plupart des Romains périrent dans les flammes.

(Sur ces entrefaites Scipion tombe malade; aussitôt Mandonius et Indibilis abandonnent la cause de Rome. Les soldats, corrompus par le loisir et la mollesse, se révoltent près de Sucrone, et le commandement est donné à Catenus Albius et Atrius Umber. — La sédition se calme à la nouvelle que Scipion allait mieux. — Il en profite pour envoyer sept tribuns aux révoltés; ils instruisent Scipion que l'arriéré de la solde était le prétexte du mouvement.)

XXV. Publius, malgré sa grande expérience des affaires, ne s'était jamais vu en un tel embarras, en une telle inquiétude, et cette inquiétude était toute naturelle. Dans les maladies du corps, il est facile de se garantir des causes extérieures qui les peuvent amener, comme le froid, la chaleur, les fatigues, les blessures, ou de les combattre ensuite; mais prévenir les maux qui naissent et se développent en nous-mêmes, n'est pas chose plus aisée que d'y remédier. Il en est ainsi d'une république et d'une armée. Quand il s'agit d'une attaque du dehors, d'une guerre, les chefs, avec quelque attention, trouvent sans peine les ressources et les appuis nécessaires pour réussir. Mais le remède aux factions qui déchirent l'État, aux séditions, aux troubles populaires, n'est pas commode à découvrir, et demande une singulière habileté et une adresse supérieure. Il est cependant, ce me semble, une prescription qui convient à tout, aux armées, aux républiques et au corps : elle se réduit à ne leur permettre jamais un loisir absolu, une oisiveté com-

plète, surtout dans la prospérité et au sein de l'abondance. Scipion, en homme toujours vigilant, comme nous l'avons dit, et qui était aussi actif que prudent, rassembla les tribuns et leur proposa, pour trancher la difficulté, ce moyen. Il leur dit qu'il fallait promettre au soldat le payement de la solde, et afin de faire ajouter foi à la sincérité de cette promesse, lever avec empressement et éclat les contributions imposées aux villes pour l'entretien de l'armée, comme si on réunissait cet argent pour s'acquitter envers lui ; il était bon, en outre, que les tribuns allassent de nouveau au camp, engager les troupes à sortir de leur égarement et à venir recevoir leur paye par divisions, si elles le voulaient, ou, si elles le préféraient, en masse. Il ajouta que plus tard on prendrait avis des circonstances mêmes sur ce qu'il faudrait faire.

XXVI. Cet expédient trouvé, on s'occupa sans délai de ramasser de l'argent. Dès que les tribuns eurent fait connaître ce qu'ils avaient décidé à ce sujet, Publius, sur leur rapport, traita avec eux en conseil des mesures à adopter. On arrêta de fixer un jour où les soldats devraient se rendre à Carthagène, de faire grâce à la masse, mais de châtier les instigateurs : ils étaient au nombre de trente-cinq. Quand donc le jour du rendez-vous fut arrivé et que les révoltés approchèrent, et pour recevoir leur solde, et pour obtenir amnistie, Publius recommanda secrètement aux tribuns, qu'il avait envoyés parmi eux, de se porter à leur rencontre, de prendre, chacun, cinq des chefs de la sédition, de les bien accueillir tout d'abord et de leur persuader surtout de venir loger chez eux, ou, s'ils n'y pouvaient réussir, de leur faire accepter la table ou quelque autre invitation de ce genre. Scipion avait eu soin d'ordonner, trois jours auparavant, à l'armée, qui était avec lui, de préparer des vivres pour quelque temps, sous le prétexte qu'elle allait marcher, avec Silanus, contre le traître Indibilis. Cette nouvelle avait encore augmenté la confiance

des séditieux. Ils se promettaient pleine licence, dès qu'ils arriveraient auprès de Scipion, après le départ de ses légions.

XXVII. Déjà ils approchaient, quand il donna ordre aux troupes cantonnées à Carthagène de partir dès l'aurore avec leurs bagages. En même temps il avertit les tribuns et les préfets d'abord de leur faire déposer ces bagages aussitôt qu'elles seraient en marche, et de les retenir toutes à la porte même de la ville, puis de se placer aux différentes entrées et de veiller à ce que personne des révoltés ne pût quitter la place. Les tribuns chargés par Scipion d'aller au-devant d'eux les eurent à peine rencontrés, que, suivant leurs instructions, ils emmenèrent chacun, avec force caresses, les principaux coupables : on leur avait, secrètement, prescrit, au moment même de leur départ, de se saisir par la force des trente-cinq hommes après le dîner, de les mettre aux fers et de ne laisser personne quitter la maison, à l'exception du messager chargé d'annoncer à Scipion ce qui s'était passé. Dès qu'on eut exécuté ces ordres, Scipion, le lendemain au point du jour, voyant les nouveaux venus réunis sur la place, les convoqua, et tous, suivant la coutume, accoururent à sa voix, attendant avec inquiétude le moment de revoir leur général et d'entendre son langage concernant les circonstances. Alors Publius envoya dire aux tribuns qui étaient aux portes d'amener leurs soldats en armes et de cerner l'assemblée; puis il parut devant les rebelles, et sa vue seule déconcerta toutes leurs idées. Ils se le représentaient malade, et, contre toute attente, le trouvaient plein de santé; ils furent, à son aspect, frappés de terreur.

XXVIII. Il commença par leur dire qu'il se demandait avec étonnement par suite de quelle offense et par quel espoir excités ils avaient eu l'idée de se révolter; qu'il n'y avait que trois causes pour lesquelles on osât prendre les armes contre sa patrie ou ses chefs : lors-

qu'on nourrissait contre ses supérieurs quelque ressentiment, quelque grief; lorsqu'on était mécontent de la tournure des affaires, ou qu'on avait l'espérance d'avantages plus considérables et plus beaux que ceux dont on jouissait. « Mais, je vous le demande, s'écria-t-il, quelle est celle de ces causes que vous puissiez invoquer? Est-ce à moi que vous en voulez, parce que je ne vous ai point donné votre solde? Mais vous n'avez rien à me reprocher en cela : jamais, depuis que je vous commande, vous n'avez manqué d'argent. Accusez Rome si ce que l'on doit depuis longtemps n'est pas encore payé.... Eh quoi ! deviez-vous, pour ce grief, trahir votre patrie et vous faire les ennemis de la terre qui vous a nourris? Ne fallait-il pas plutôt me dire vos plaintes et prier vos amis d'appuyer vos prières et de vous secourir? Cette conduite eût été meilleure, ce me semble. On peut pardonner à des hommes qui ne servent que pour de l'or de quitter ceux qui les payent; mais la révolte de soldats qui combattent pour eux-mêmes, pour leurs femmes, pour leurs enfants, est un crime sans excuse : c'est comme si un fils, prétendant avoir été trompé par son père dans une affaire d'intérêt, allait, le fer à la main, tuer, pour cette injure, celui de qui il a reçu le jour. Direz-vous encore que je vous ai réservé les fatigues et les dangers, et gardé pour d'autres les bénéfices et les dépouilles? Mais vous n'oseriez le prétendre, et si vous l'osiez, vous ne pourriez le prouver. Quel est donc enfin le grief qui vous anime en ce moment et vous a poussés à la révolte? Je voudrais le connaître. Mais il n'est personne de vous qui puisse formuler un reproche, ni même penser à le faire.

XXIX. « Ce n'est pas non plus comme mécontents de notre fortune que vous vous êtes soulevés ; et quand jamais le train de nos affaires fut-il plus favorable? quand Rome eut-elle jamais plus de succès? quand l'avenir fut-il jamais plus beau pour les armées qu'aujourd'hui? Mais, dira peut-être quelque esprit défiant,

les avantages sont plus nombreux chez les ennemis, et les espérance plus riantes et plus solides. Et chez quels ennemis? Est-ce Indibilis? est-ce Mandonius? Qui de vous ignore que c'est après avoir trahi une première fois les Carthaginois qu'ils passèrent dans nos rangs, et qu'ensuite, au mépris de leur serment et de leur parole, ils sont redevenus les ennemis du peuple romain? Certes, ils valent la peine qu'on ajoute foi à leurs promesses, et que pour eux on trahisse sa patrie. Mais, de plus, vous ne pouvez vous flatter de conquérir avec eux l'Espagne. Vous n'auriez jamais assez de forces pour combattre contre nous, soit réduits à vous seuls, soit réunis à Indibilis. En quoi donc vous reposiez-vous? Je voudrais le savoir. Était-ce sur l'expérience et les vertus de vos nouveaux chefs, ou sur les faisceaux et les haches dont ils sont précédés, que vous comptiez? Parler d'eux davantage me semblerait indigne. Non, non, il n'en est rien : vous ne sauriez invoquer contre votre patrie ou contre moi le plus léger grief qui fût valable. Afin d'excuser votre crime auprès de Rome, auprès de moi-même, j'en appellerai à ces raisons banales acceptées par tous les hommes; je me dirai que la multitude est facile à tromper et tourne à tous les conseils. Le peuple, en effet, ressemble à la mer : celle-ci, par elle-même, est d'une nature calme et innocente; mais si les vents s'y déchaînent, elle se montre au navigateur aussi furieuse que sont terribles les vents qui la bouleversent. Ainsi se comporte la foule : elle devient et se montre telle que ceux qu'elle a pour chefs et pour guides. Nous consentons donc, vos officiers et moi, à vous faire grâce, soldats; nous vous promettons d'oublier le passé; mais nous serons impitoyables envers les instigateurs de ces troubles, et nous leur infligerons un châtiment digne de leurs crimes envers la patrie et envers nous. »

XXX. A peine eut-il achevé de parler que les troupes qui, sous les armes, cernaient l'assemblée, frappèrent, suivant l'ordre qui leur avait été donné, leurs boucliers

de leurs épées, et aussitôt les chefs de la sédition parurent, nus et garrottés. Telle fut la terreur qui s'empara des rebelles à la vue du péril qui de toutes parts les menaçaient, et du spectacle qu'ils avaient sous les yeux, que l'on déchira à coups de verges et qu'on frappa de la hache les prisonniers sans qu'aucun d'eux changeât de visage ou prononçât un mot : tous demeuraient dans la terreur et l'étonnement. Les corps des coupables privés de vie furent traînés à travers la foule, et les autres révoltés reçurent du général et de tous les officiers la promesse que jamais on ne leur témoignerait rancune de leurs crimes. Ils s'engagèrent ensuite individuellement, entre les mains des tribuns, à obéir aux ordres de leurs chefs et à ne jamais conspirer contre Rome. C'est ainsi que Publius, par son habileté, étouffa les germes de terribles malheurs et rétablit l'armée romaine dans son ancien état.

XXXI. Publius réunit aussitôt ses troupes à Carthagène et, dans une assemblée, les entretint de l'audace de Mandonius et d'Indibilis et de leur perfidie. Il s'étendit longuement sur ce sujet, et par là excita chez elles, contre ces deux chefs, une grande ardeur. Il énuméra ensuite les combats qu'elles avaient livrés aux Espagnols et aux Carthaginois réunis sous des chefs carthaginois. Si les Romains avaient alors toujours été vainqueurs, ils ne pouvaient craindre un instant d'être vaincus par des Espagnols seuls sous les ordres d'un Indibilis ou d'un Mandonius. Aussi avait-il l'intention de n'admettre les secours d'aucun allié et de livrer bataille avec ses soldats, réduits à eux-mêmes, « afin de montrer, dit-il, que ce n'est pas pour avoir combattu avec les Espagnols les Carthaginois que nous avons, comme on l'a vu, chassé ces derniers, mais que nous avons triomphé des Carthaginois et des Celtibériens par notre courage et notre valeur. » Il leur recommanda la concorde, et les engagea de marcher à l'ennemi avec plus de confiance qu'ils n'avaient jamais fait. « Pour

la victoire, ajouta-t-il, je m'en charge, avec l'aide des dieux. » A ces mots les Romains ressentirent une telle audace, un si vif enthousiasme, que déjà leurs regards étaient ceux d'intrépides soldats en présence de l'ennemi, et prêts à livrer bataille. Après ce discours Scipion congédia l'assemblée.

XXXII. Le lendemain il leva le camp et partit. Il arriva au bout de dix jours sur les bords de l'Èbre, traversa ce fleuve, et quatre jours plus tard il s'établit en face des Espagnols, près d'un vallon qui s'étendait entre eux et lui. Le jour suivant il fit entrer dans ce vallon quelques-uns des bestiaux qui suivaient l'armée, ordre étant donné à Caïus de tenir sa cavalerie prête, et, à quelques tribuns, les vélites; et comme les Espagnols se précipitèrent aussitôt sur la proie qui leur était offerte, il lança quelques-uns de ces vélites contre eux. Ainsi s'engagea la bataille; puis de nouveaux renforts venant sans cesse se joindre aux combattants, ce fut bientôt dans tout le vallon une chaude escarmouche d'infanterie. L'occasion était favorable pour l'attaque. Caïus, qui, d'après les instructions de Scipion, tenait sa cavalerie prête, se jeta au milieu de la mêlée, et sépara les Celtibériens du pied de la montagne, si bien que la plupart d'entre eux, dispersés dans la campagne, tombèrent sous les coups des cavaliers. Les Barbares, excités par cet accident même, et par la crainte de paraître désespérer de tout pour ce premier échec, sortirent du camp au point du jour et disposèrent en bataille leur armée entière. Publius était prêt; mais à la vue des Celtibériens, qui descendaient témérairement dans le vallon, et y développaient et leur infanterie et leur cavalerie, il demeura quelque temps en repos, afin qu'ils eussent le loisir de mettre en rangs le plus de fantassins qu'il serait possible. Ce n'est point qu'il ne comptât sur sa cavalerie, mais il avait encore plus de confiance en son infanterie, qu'il savait, dans les combats en règle et corps à corps, l'emporter de beaucoup

sur les Espagnols et par leurs armes et par leur courage.

XXXIII. Dès qu'il crut le moment propice arrivé, il opposa une ligne de soldats en bataille à celle des ennemis qui étaient au pied de la montagne, lança quatre cohortes serrées dans le vallon et en vint aux mains avec l'infanterie d'Indibilis. En même temps Caïus Lélius, suivi de toute sa cavalerie, tourna les éminences qui s'étendaient depuis le camp jusqu'au vallon, surprit en queue les cavaliers celtibériens, et les occupa à combattre contre lui. L'infanterie, ainsi privée de l'appui de sa cavalerie, sur qui elle avait compté pour descendre dans le vallon, était pressée, écrasée par les Romains et le sort des cavaliers n'était guère meilleur : gênés sur un espace étroit dans leurs mouvements, ces derniers étaient encore plus maltraités par les leurs que par les Romains eux-mêmes : l'infanterie celtibérienne les frappait de côté, ils avaient devant eux l'infanterie ennemie, et derrière la cavalerie de Lélius. En un tel combat, presque toutes les troupes qui s'étaient engagées dans le vallon furent massacrées : celles qui occupaient le flanc de la montagne n'échappèrent que par la fuite. Elles se composaient de soldats armés à la légère et formaient le tiers des forces d'Indibilis qui, sauvé du carnage, alla se réfugier en un lieu fortifié.

(Scipion pardonne à Mandonius et à Indibilis, traite secrètement avec Massinissa, et s'empare de Gadès[1].)

Dès qu'il eut ainsi mis la dernière main à la guerre d'Espagne, Publius plein de joie rentra dans Tarragone, ramenant avec lui, pour sa patrie, le plus glorieux succès, et, pour lui-même, les titres du plus beau triomphe. Comme il désirait arriver en Italie avant l'é-

[1] Nous ne renvoyons pas à Tite Live ; mais les détails que nous ajoutons au texte sont presque toujours empruntés à cet historien.

lection des consuls, il eut à peine mis tout en ordre dans la province que, laissant l'armée à M. Junius, il retourna sur dix vaisseaux à Rome avec Lélius et ses autres amis.

(Coup d'œil en Asie. — Antiochus étend sa puissance, et par des concessions fonde peu à peu cet empire, qui lui permet plus tard de lutter contre Rome. — Dans le livre précédent, nous avons vu Euthydème vaincu; il traite de la paix avec un ambassadeur d'Antiochus.)

XXXIV. Euthydème était de Magnésie comme Téléas; il s'attacha, pour se disculper auprès de lui, à répéter qu'Antiochus avait tort de vouloir le déposséder du trône; qu'il n'avait jamais déserté la cause du roi et que, tout au contraire, il n'avait obtenu le pouvoir en Bactriane qu'en tuant les fils de ceux qui avaient trahi ce prince. Il s'étendit longuement sur cette pensée et supplia Téléas de vouloir bien intervenir amicalement entre lui et Antiochus, et d'engager celui-ci à ne pas lui refuser le titre et la dignité de roi. S'il ne consentait pas à sa prière, il n'y aurait sûreté ni pour l'un ni pour l'autre, car sur les frontières était réunie une nuée de Nomades, les menaçant tous deux à la fois, et tout le pays passerait certainement aux mains des Barbares, sitôt qu'ils y auraient pénétré. Après cette conférence il renvoya Téléas auprès d'Antiochus. Le roi qui depuis longtemps aspirait à terminer cette guerre, eut à peine entendu le rapport de son ambassadeur qu'il se montra prêt à accepter les propositions d'Euthydème, pour les raisons que nous avons dites. Téléas fit plusieurs voyages à la cour des deux princes : enfin, Euthydème envoya son fils Démétrius afin de sanctionner le traité. Le roi le reçut avec bienveillance, et sur les manières nobles, sur l'air de majesté que ce jeune homme avait montrés dans plusieurs entrevues, jugeant qu'il était digne d'un trône, il lui promit la main d'une de ses filles, puis accorda à Euthydème le nom de roi. Les

autres conditions furent rédigées par écrit, et l'alliance jurée, Antiochus après avoir abondamment fourni ses troupes de vivres et reçu les éléphants d'Euthydème, se mit en marche. Il franchit le Caucase et entra chez les Indiens où il renoua amitié avec Sophagasène, leur roi. Il en reçut des éléphants qui portèrent à cent cinquante le nombre de ces animaux dans son armée, renouvela ses provisions et reprit sa course, laissant derrière lui Androsthène de Cyzique pour veiller au transport des sommes d'argent que le roi lui avait promises. Il traversa l'Arachosie, franchit le fleuve Érymanthe et parvint en Carmanie, où, l'année étant déjà avancée, il passa l'hiver. Ainsi se termina l'expédition d'Antiochus dans les provinces du nord. Par elles non-seulement il ajouta à son empire les satrapies de l'Asie Supérieure, mais encore les villes maritimes et tous les gouvernements en deçà du Taurus. En un mot, il affermit son trône par la terreur que son audace et son activité inspirèrent à tous les vaincus. Grâce à cette expédition, il parut vraiment digne de sa couronne, non-seulement à l'Asie, mais encore à l'Europe.

LIVRE XII.

SOMMAIRE.

I, II. Nom de différentes villes d'Afrique. — II, III. Le lotus. — Ses propriétés. — L'usage qu'on en fait. — III-V. Erreurs de Timée concernant la Corse et l'Afrique. Troupeaux rassemblées en Italie comme en Corse au son de la trompette. — V-VII. Digression sur l'origine des Locriens d'Italie. Tradition accréditée dans le pays. Position des Locriens d'Italie à l'égard des Locriens grecs. — VII-IX. Polybe se propose d'examiner le caractère des ouvrages de Timée, et les devoirs de l'historien en général. Il lui reproche d'abord son grossier langage en critique. — IX-XII. Il semble avoir lui-même falsifié la vérité en parlant des Locriens. Aristote, s'il s'est trompé, l'a fait involontairement. Les mensonges de Timée sont réfléchis. Il affecte d'ordinaire une grande exactitude à citer ses autorités. — Il n'observe plus cette règle à propos de Locres. — XII, XIII. Distinction entre les fautes volontaires et celles qui ne le sont pas. — XIII-XVI. Timée, plein de malice et de fiel dans ses récits comme dans ses appréciations. Ses invectives contre Démocharès et Agathocle. Inconvenance d'un tel langage. XVI-XVII. Retour en Locride. Lois de Zaleucus. Anecdote à ce sujet. — XVII-XXI. Digression sur certaines erreurs de Callisthène dans son récit de la bataille d'Issus. — Jugement de Timée sur Callisthène, comme flatteur. Quelques mots sur Alexandre, le héros de Callisthène, et sur Timoléon, le favori de Timée. — XXIV-XXVI. Ignorance de cet historien. Exemples. Nombreux fragments se rattachant à ce paragraphe. Divisions de la médecine, comparées à celles qu'on peut établir en histoire. Différence entre l'historien qui écrit d'après son expérience personnelle et celui qui doit toute sa science à de simples lectures. Emploi des harangues chez Timée. Longueur et invraisemblance de ces discours. Exemples. — XXVII-XXVIII. Sources diverses de la science, livres, questions, pratique. Timée a toujours négligé de vérifier les faits et les lieux par lui-même, quelque importante que soit cette étude pour l'historien. — XXVIII. Timée compare, après Éphore, le travail de l'orateur et celui de l'historien, et met les fatigues du dernier bien au-dessus des fatigues de l'autre. — Oui, quand il s'agit d'un historien examinant, voyant tout par lui-même, et non de celui qui compile et ramasse dans une bibliothèque les matériaux de son ouvrage.

(A son retour d'Espagne, Scipion est nommé consul. — Il reçoit pour province la Sicile, avec permission de passer en Afrique, s'il était nécessaire, l'emportant ainsi sur Fabius, dont l'opposition est marquée par ces lignes :)

I. Il dit que les paroles qu'on venait d'entendre avaient quelque chose de spécieux, mais qu'elles étaient bien loin de rendre la vérité.

(Tandis qu'il est en Sicile, il envoie Lélius en Afrique. — Lélius y exerce de cruels ravages et désole surtout les environs d')

Hippone.

(I. A partir de ce moment, c'est sur l'Afrique que retombe le poids de la guerre. — Excursion géographique, de là les noms de)

Tabraca : les habitants s'appellent Tabraciens;
Singa : les habitants se nomment Singéens;
Byssatis, pays situé près des Syrtes, ayant deux mille stades de circonférence et une forme circulaire;
Chalchée. Polybe, dit Polyhistor, dans son troisième livre sur la Libye, s'est trompé au sujet de Chalchée : Chalchée n'est pas une ville, mais un endroit où l'on fabrique l'airain.

(Particularités du pays. — Sa fécondité. — Le lotus.)

II. Le lotus est un arbre peu élevé, mais d'une écorce dure et épineuse. Les feuilles en sont vertes et ressemblent à celles de la ronce; elles sont seulement un peu plus larges et d'une nuance plus foncée. Le fruit, dans le principe, rappelle, pour la couleur et le volume, les baies blanches du myrte déjà mûres; en se développant, il devient écarlate et aussi gros que les olives rondes; le noyau en est très-petit. Dès qu'il a suffisamment mûri, on le cueille, on le broie dans une espèce de bière de froment, et ainsi broyé, on le fait coaguler pour l'usage des esclaves; quelquefois aussi on le prépare de même, en ayant soin de retirer le noyau; il sert alors de nourriture aux hommes libres. C'est un

[1] Ces faits se rapportent à la troisième année de la CXLIII^e olympiade. C'est faute d'avoir rattaché à l'histoire ces quelques noms de villes que Schweighæuser laisse ce livre sans date.

mets qui, par la saveur, ressemble aux figues sauvages et aux dattes; mais il est préférable par son parfum. On fait encore du lotus, après l'avoir broyé et fait infuser dans l'eau, un vin dont le bouquet est fort agréable et qui a beaucoup de rapport avec du bon hydromel. On le boit pur; ce vin ne se conserve pas plus de dix jours: Delà les Africains n'en font qu'en petite provision et suivant leurs besoins. Du lotus on tire même du vinaigre.

III. La fertilité de l'Afrique est admirable: aussi pourrait-on justement accuser Timée non-seulement d'ignorance, mais encore de puérilité et d'irréflexion, et lui reprocher d'avoir trop obéi à de vieilles traditions que nous avons, nous, négligées, quand il affirme que l'Afrique est un pays sablonneux, desséché, stérile dans toute son étendue. Il en est de même pour ce qu'il dit des animaux. Les chevaux, les bœufs, les moutons, les chèvres abondent tellement en cette contrée qu'on ne saurait en trouver dans aucun lieu du monde un aussi grand nombre; car la plupart des peuplades africaines ne connaissant pas les fruits que donne la culture, ne se nourrissent que d'animaux, et vivent au milieu de troupeaux immenses. Quant à la force et à la quantité des éléphants, des lions et des panthères, à la grandeur et à la beauté des buffles et des autruches, qui n'en a entendu parler? Ces animaux n'existent pas en Europe; mais l'Afrique en est pleine. Timée cependant n'en sait rien, et il semble avoir pris plaisir à dire le contraire de la vérité. Du reste, inexact concernant l'Afrique, il ne l'est pas moins à propos de la Corse. Il parle de cette île en son deuxième livre, et la peuple de chèvres, de bœufs sauvages, de brebis, de cerfs, de lièvres, de loups et d'autres animaux de ce genre; il prétend même que les habitants passent leur vie à en faire la chasse, et que c'est là toute leur occupation. Mais on ne saurait trouver dans la Corse ni chèvre, ni bœuf sauvage, ni lièvre, ni loup, ni cerf, ni aucun animal analogue; on n'y voit

que des renards, des lapins et des brebis sauvages. Le lapin est un animal qui, à distance, semble être un petit lièvre; mais, lorsqu'on le prend dans la main, on s'aperçoit qu'il en diffère et pour la forme et pour la saveur. Le lapin habite le plus souvent sous terre.

IV. Il est toutefois une cause qui conduit à croire que, dans cette île, tous les animaux sont sauvages. Comme les bergers ne peuvent suivre dans les pâturages leurs troupeaux, parce que l'île est fort boisée et coupée de ravins et de rochers, ils se placent, quand ils veulent les réunir, sur quelque hauteur propre à leur dessein, et sonnent de la trompette. Chaque troupeau accourt sans se tromper vers son maître. Mais si quelque voyageur, à la vue de chèvres et de bœufs abandonnés à eux-mêmes, tente de s'en emparer, ils ne se laissent pas approcher et fuient aussitôt. Le pasteur au contraire n'a qu'à sonner de la trompette, dans le cas où il voit quelque étranger venir, pour qu'ils se rassemblent et s'élancent rapidement vers lui. C'est ainsi qu'ils paraissent sauvages; et Timée, qui ne s'était informé de tous ces détails que mal et à la hâte, s'y est fourvoyé. Que maintenant ces animaux obéissent au son de la trompette, il n'y a rien là de merveilleux. En Italie aussi, les porchers procèdent de même; ils ne marchent pas derrière leurs troupeaux, comme on fait en Grèce; ils les précèdent à quelque distance en donnant de la trompette, et les porcs les suivent; ils se réunissent au bruit de cet instrument. Ils s'habituent même à distinguer le timbre de la trompette particulière à chacun d'eux avec une délicatesse qui semble incroyable à qui en entend parler pour la première fois. Les besoins d'une population nombreuse et de larges fournitures de viande font qu'on élève en ce pays un grand nombre de porcs, surtout dans les provinces maritimes, chez les Étrusques et les Gaulois. Souvent une seule truie nourrit mille porcs et plus. Les troupeaux sortent de l'étable par races et d'après leur âge. Mais dès que plusieurs sont réunis

dans un même lieu, il n'est plus possible de maintenir cet ordre, et ils se mêlent entre eux soit en quittant l'étable même, soit dans le pâturage, soit enfin au retour. De là les porchers ont imaginé l'emploi de la trompette pour les distinguer sans peine et sans fatigue quand ils sont confondus. Aussitôt qu'un porcher fait entendre d'un côté sa trompette, et qu'un autre se portant ailleurs en donne à son tour, les animaux se séparent d'eux-mêmes et obéissent à la voix de la trompette avec une telle ardeur qu'il n'est plus possible de les retenir ou de les arrêter dans leur course. Mais en Grèce, lorsque les porcs se confondent en cherchant leur pâture parmi les chênes, le propriétaire qui a le plus de bras à son service rabat à la première occasion favorable les porcs de son voisin parmi les siens, et les emmène. Quelquefois aussi un voleur, se glissant avec adresse, les dérobe sans que le gardien, à la distance où se portent ses animaux pour ramasser le gland lorsqu'il commence à tomber, puisse savoir comme il les a perdus. C'en est assez sur ce sujet.

(Polybe revient à la guerre punique. — Lélius retourne en Sicile. — Scipion s'occupe de prendre la ville de Locres. — Excursion sur l'origine de cette ville. — Aristote prétendait que les Locriens étaient nés, pendant la guerre de Messénie, du commerce des femmes libres avec les esclaves, et qu'ils étaient une colonie de gens obscurs : suivant Timée, au contraire, ils tiraient leur origine d'hommes illustres partis de la Grèce.)

V. J'ai visité plusieurs fois la ville de Locres, j'ai rendu aux Locriens des services importants. C'est grâce à moi qu'ils ont été exemptés d'une expédition en Espagne et d'une autre en Dalmatie, où, suivant un traité, ils devaient envoyer des troupes par mer. Soustraits ainsi aux chances de graves dangers et de fâcheuses dépenses, ils m'ont récompensé par toute sorte d'honneurs et d'amitiés. Je dois par cela même être plus disposé à vanter les Locriens qu'à les déprécier;

cependant je ne crains pas de dire et d'écrire que l'opinion d'Aristote, concernant cette colonie, est plus vraie que celle de Timée. Je sais quelques Locriens mêmes qui reconnaissent avoir reçu de leurs pères la tradition qu'Aristote raconte et non pas celle de Timée. Voilà les preuves qu'ils apportent en faveur d'Aristote.

D'abord, tout ce qu'il y a chez eux de noblesse héréditaire vient des femmes seulement. On regarde comme nobles, chez les Locriens, ceux qui descendent des familles qu'on appelle les « cent maisons. » Ces « cent maisons » avaient été distinguées entre toutes avant la fondation de la colonie, c'était de leur sein que les Locriens, suivant un oracle, devaient tirer les jeunes filles qu'il fallait envoyer à Troie chaque année [1]. Quelques femmes de ces familles quittèrent leur pays avec la colonie, et leurs descendants sont encore considérés comme nobles et appelés membres des « cent maisons. »

Voyez encore cette anecdote qui nous a été transmise au sujet de la jeune fille qu'on appelle chez eux « phialéphore. » A l'époque même où les Locriens chassèrent les Siciliens du terrain qu'ils occupaient en Italie, c'était chez ces derniers un usage que l'enfant mâle de la famille la plus noble et la plus illustre présidât aux sacrifices; les vainqueurs, parmi beaucoup de coutumes qu'ils empruntèrent aux vaincus, faute de lois nationales, adoptèrent également celle que nous venons de citer; mais en la conservant ils la modifièrent dans ce sens que, pour phialéphore, ils résolurent de choisir parmi eux non plus un garçon, mais une jeune fille, à cause de la noblesse attachée chez eux aux femmes.

VI. Jamais, en outre, il n'y eut de traités entre les Locriens d'Italie et ceux de Grèce. Jamais ils n'ont prétendu qu'il en ait existé. Mais c'est une tradition po-

[1] En expiation du sacrilége d'Ajax, qui avait enlevé Cassandre à Troie, sous les yeux mêmes de Pallas.

pulaire qu'ils furent alliés aux Siciliens. Ils racontent même à ce sujet, qu'au moment où ils surprirent brusquement les Siciliens sur ces terres qu'à leur place ils occupent aujourd'hui, et où ce peuple, étonné de leur soudaine apparition, les reçut dans son sein par crainte; un traité fut conclu en ces termes : « Les Locriens vivront en bonne intelligence avec les Siciliens et regarderont le pays comme commun aux deux nations aussi longtemps qu'ils marcheront sur cette terre et qu'ils porteront des têtes sur leurs épaules. » Lorsque les conventions furent faites, les Locriens mirent de la terre sous la semelle de leurs souliers, placèrent sur leurs épaules des têtes d'ail invisibles et prêtèrent ainsi serment, puis ils secouèrent la terre de leurs chaussures, les têtes d'ail de leurs épaules, et bientôt chassèrent les Siciliens du pays. Telle est la tradition accréditée chez les Locriens.

(Polybe réfutait ensuite Timée, qui, dans son neuvième livre, disait qu'il n'était pas dans l'usage des Grecs d'avoir des esclaves achetés, et que ces Grecs mêmes reprochaient à Aristote d'avoir, en établissant son système sur Locres en Italie, ignoré les coutumes des Locriens de Grèce; car la loi leur interdisait d'avoir des esclaves. — Puis il se résumait en combattant une dernière fois Timée, qui s'appuyait de l'alliance des Locriens italiens et des Lacédémoniens, pour soutenir sa théorie.)

VI *a*. Sur ces seules raisons, on doit adopter la doctrine d'Aristote plutôt que celle de Timée. Ce qui suit dans cet historien n'est pas moins insensé. Regarder en effet comme improbable, ainsi qu'il le prétend, que les esclaves des anciens Locriens, au service de Lacédémone, aient continué de témoigner aux amis de leurs maîtres les bons sentiments de ceux-ci, me semble une simplicité. Des esclaves qui ont fait une brillante fortune, essayent après quelque temps, avec plus d'ardeur que ne le feraient des hommes du même sang, de maintenir, de renouveler les rapports d'amitié, les droits d'hospitalité et de parenté que leurs maîtres leur

ont transmis : ils désirent effacer par là le souvenir de leur obscurité, de leur infériorité primitive, en voulant passer pour les descendants et non pour les affranchis de ceux que jadis ils servirent.

VI *b*. C'est ce qui sans doute eut lieu chez les Locriens d'Italie. Éloignés de ceux qui connaissaient leur fortune, et comptant sur l'effet des années, ils n'étaient pas assez insensés pour suivre une conduite qui pût rappeler leur ancienne obscurité, et ne point tout tenter au contraire pour en dérober le souvenir. Ils donnèrent en conséquence à leur ville le nom du pays de leurs femmes, et par elles se créèrent avec les Locriens une parenté qui n'était pas ; ils renouvelèrent les amitiés et les alliances qu'elles tenaient de leurs ancêtres. Que les Athéniens aient ravagé leur pays, ce n'est pas une preuve qu'on puisse alléguer contre Aristote. S'il est tout naturel que les Locriens qui abandonnèrent leur pays pour venir en Italie aient recherché, fussent-ils dix fois esclaves, l'alliance de Lacédémone, il l'est aussi que les Athéniens aient pris contre eux les armes, bien moins du reste en considération de ce qu'ils avaient pu faire, que de leurs intentions malveillantes à leur égard. D'accord, dira-t-on. Mais pourquoi les Lacédémoniens ont-ils renvoyé à Sparte les jeunes gens, afin de donner des enfants à la république, et n'ont-ils pas permis aux Locriens d'en faire autant ? Au nom de la vraisemblance, comme de la vérité, il y a là une grande différence à établir. D'abord les Lacédémoniens ne pouvaient empêcher les Locriens d'agir comme eux : c'eût été absurde ; et ensuite, quand bien même ils les eussent poussés à en faire autant, ceux-ci n'eussent pas suivi la même conduite. Car, à Lacédémone, c'est un usage consacré qu'une seule femme appartienne à trois ou quatre hommes, et même plus, s'ils sont frères, et que les enfants soient communs ; c'est même une chose belle et ordinaire chez eux, qu'un citoyen qui a une descendance suffisante donne sa

femme à un ami. Les Locriens donc, qui n'avaient prononcé ni ces imprécations ni ces serments par lesquels les Lacédémoniens s'étaient engagés à ne rentrer dans leur patrie qu'après avoir dompté la Messénie, purent sans peine s'abstenir de regagner en masse la Locride, et en n'y revenant que par des détachements rares et faibles, ils donnèrent à leurs femmes le temps d'avoir commerce avec leurs esclaves ou avec des hommes déjà mariés ; ce fut le sort surtout des jeunes filles. Telle fut la cause de l'émigration.

VII. Timée commet mille erreurs semblables. Le plus souvent ce n'est pas chez lui ignorance, mais aveuglé par l'esprit de parti, lorsqu'il veut louer ou blâmer quelqu'un, aussitôt il ne se possède plus : il oublie toute bienséance. Nous avons suffisamment montré comment et d'après quelles raisons Aristote établit sa théorie concernant les Locriens. Cet examen sera le point de départ de ce que nous devons dire de Timée, de ses ouvrages, et en général des devoirs de l'historien [1]. Tous deux n'ont bâti leurs systèmes que sur des probabilités ; mais tous mes lecteurs reconnaîtront, d'après ma critique, que la vraisemblance est du côté d'Aristote. Quant à la vérité exacte, absolue, dans une telle question il est impossible d'y parvenir. Supposons cependant un instant que la conclusion de Timée soit plus probable que celle d'Aristote, faudra-t-il pour cela que tout historien qui n'aura pas été comme lui infaillible, soit exposé à des invectives de tout genre et encoure presque un procès criminel ? Non, nous avons déjà dit qu'on devait reprendre avec douceur et excuser les erreurs qui viennent de l'ignorance, et réserver une inexorable critique pour les fautes faites à dessein.

VIII. On doit donc, ou bien prouver qu'Aristote a parlé, comme nous l'avons dit des Locriens, soit par

[1] Voir sur Timée une intéressante dissertation dans les fragments de Timée, etc. *Historiens grecs*, édition Firmin Didot.

flatterie à l'égard de quelque puissance, soit par intérêt, soit par ressentiment; ou bien, si on n'ose formuler une telle accusation, reconnaître qu'il est insensé et de mauvais goût de prendre le ton d'amertume et de haine qu'emploie Timée contre Aristote. Il l'appelle impudent, étourdi, téméraire; il lui reproche d'avoir calomnié la ville de Locres en disant que c'était une colonie composée d'esclaves fugitifs, d'adultères, de voleurs, d'esclaves : « Voyez-le donc, écrit-il, affirmer tous ces mensonges avec une telle assurance qu'il semble être un général d'armée ayant tout à l'heure vaincu les Perses aux portes Ciliciennes, et non un misérable, un détestable sophiste illuminé sur ses vieux jours, qui sent encore sa fameuse boutique d'apothicaire qu'il a fermée depuis peu, un parasite, un gourmand, un pilier de cuisine, toujours et partout sur sa bouche[1]. » A peine, je crois, pourrait-on supporter un bateleur, un homme de la plus basse classe tenant un tel langage devant un tribunal, tant il me semble impudent! Mais un écrivain qui consacre sa plume à de grands récits, un historien vraiment digne de ce nom, ne devrait jamais avoir de telles pensées, bien loin de les écrire.

IX. Examinons plus à fond l'esprit qui animait Timée, et jugeons, en les comparant, les raisons qu'Aristote et lui fournissent en faveur de leur doctrine sur la colonie de Locres. Nous verrons, par cet examen, quel est celui qui, en définitive, mérite le plus cette critique violente dont Timée donne l'exemple. Il dit, dans le même livre, que jamais il ne s'est borné aux probabilités; qu'il est allé chercher chez les Locriens, même en Grèce, les détails nécessaires au sujet, et que les Locriens lui ont montré un traité écrit dont on peut prendre encore connaissance, et qui commence en ces termes : « Comme il convient à des pères envers leurs enfants. » Il ajoute avoir vu des décrets qui établissent

[1] Voir à ce sujet une lettre curieuse d'Épicure, dans Athénée, liv. VIII.

entre les deux Locrides le droit commun de cité. Il prétend enfin que les Locriens, instruits de ce qu'Aristote avait écrit sur leur colonie, s'étaient indignés de parcilles assertions. A Locres, en Italie, il avait, ajoute-t-il, trouvé une législation, des usages qui n'étaient guère dans l'esprit de vils esclaves, mais véritablement dignes d'hommes libres. La loi, par exemple, prononçait chez eux des châtiments contre les esclaves fugitifs, contre les voleurs d'esclaves et les adultères. Or, ils n'auraient jamais porté de telles lois s'ils avaient cru avoir pour pères des hommes de la même trempe.

X. D'abord, on pourrait se demander à quels Locriens il s'est adressé pour avoir ces détails. Si, en Grèce comme en Italie, les Locriens ne formaient qu'une seule cité, le doute ne serait plus permis, la chose serait évidente. Mais comme en Grèce il y a deux peuples[1] du même nom, auprès duquel a-t-il cherché ces détails, et de plus, auprès de quelle ville de l'un ou de l'autre[2]? Chez qui a-t-il trouvé le traité écrit? il ne nous en dit rien. Cependant, un des traits caractéristiques de Timée, une qualité qu'il oppose aux historiens ses rivaux comme un titre à la faveur, c'est une exactitude scrupuleuse et un soin particulier dans l'indication des dates et dans celle des autorités dont il s'est servi : il n'est personne, je pense, qui l'ignore. Aussi, doit-on justement s'étonner qu'il n'ait cité ni le nom de la ville où il a rencontré ces lumières, ni le lieu où le traité a été rédigé, ni les magistrats qui le lui ont montré et qui ont conversé avec lui; par là il eût évité toute équivoque. Dès que le lieu et la ville étaient déterminés, rien n'était plus facile pour les incrédules que de s'assurer de la vérité. Si donc il a omis ces détails, c'est qu'il avait

[1] La Locride était séparée par la Phocide en deux parties : la Locride occidentale, au sud-ouest sur la côte du golfe de Corinthe, et la Locride orientale, au nord-est, vers les rivages méridionaux du golfe Maliaque.

[2] Le texte est ici altéré.

conscience de ses mensonges volontaires. Il est évident par ce qui suit que, dans le cas où il eût réellement trouvé ces preuves, loin de négliger ce qui pouvait les confirmer, il s'en fût avidement saisi. Il s'appuie sur l'autorité d'Échécrate qu'il nomme à propos des Locriens d'Italie ; il dit que c'est lui qui l'a entretenu de ce peuple, qui lui en a tracé l'histoire; et pour ne pas paraître citer un témoignage sans valeur, il ajoute que le père d'Échécrate avait été chargé d'une ambassade par Denys. Comment un homme si exact, du reste, pourrait-il se taire sur un écrit public ou sur une ancienne inscription qu'il aurait découverte?

XI *a*. C'est encore Timée qui présente le tableau chronologique des rois et des éphores lacédémoniens depuis les temps les plus reculés; c'est lui qui rapproche le nom des archontes à Athènes et des prêtresses de Junon à Argos, du nom des vainqueurs à Olympie, et qui relève une faute qui s'était glissée dans les monuments de ces villes; et il ne s'agissait que d'une différence de trois mois! c'est lui qui découvre jusqu'au fond des sanctuaires des textes de traité et des monuments d'anciennes relations d'hospitalité publique dans les vestibules des temples. Comment croire ensuite qu'il ait ignoré aucun des renseignements que nous demandons; ou bien, s'il les a eus en main, qu'il ait pu par oubli les passer sous silence? Que s'il a menti, pas de pardon pour lui. Censeur rigoureux et impitoyable à l'égard d'autrui, qu'il trouve aussi chez les autres une critique sans pitié : c'est justice. Quoi qu'il en soit, après en avoir évidemment imposé sur les Locriens de la Grèce, arrivé aux Locriens de l'Italie, il dit que des liens communs d'administration et de bienveillance unissaient ces deux peuples, et qu'Aristote et Théophraste ont falsifié les faits. Je me vois donc encore obligé de m'écarter de mon sujet pour éclaircir ces questions et pour les résoudre d'une manière certaine. Mais j'ai eu le soin de réserver ici une place spéciale à ces développements sur

Timée afin d'éviter d'interrompre mon récit par de continuelles digressions.

(S'agit-il de dépeindre le caractère des Locriens, Timée est encore infidèle à la vérité.)

XI *b*[1]. On a coutume (dit Polybe) d'appliquer à ceux qui manquent à leur parole ce proverbe : « Promesse de Locrien. » Il court à ce sujet une anecdote que tous les historiens, et avec eux tous les hommes, ont acceptée. On raconte qu'à l'époque de l'invasion des Héraclides, les Locriens convinrent avec les Péloponésiens de leur indiquer par des signaux de guerre si les Héraclides prenaient la route de l'isthme ou celle de Rhium, afin qu'avertis à propos ils pussent mieux se garantir de l'invasion. Mais les Locriens, au lieu de lever des fanaux en signe de guerre en levèrent en signe de paix. Les Héraclides achevèrent leur invasion sans danger, et les Péloponésiens, qui n'avaient fait aucun préparatif, trahis par les Locriens, virent tout à coup l'ennemi pénétrer sur leur territoire.

(La contre-partie de ce fragment est que Timée, favorable aux Locriens, niait ce fait, et ajoutait encore un mensonge à tous les autres. — Cependant hautes prétentions à l'impartialité historique. — Polybe réfute Timée en l'opposant à lui-même.)

XI *c*[2]. Il n'y a pas de plus grand défaut, dit Timée en son histoire, que le mensonge. Aussi, tout écrivain que l'on a convaincu d'imposture dans ses récits, doit-il chercher pour ses ouvrages un titre quel qu'il soit, plutôt que celui de travail historique.

XII. Une règle, ajoute-t-il, qui n'a pas la longueur

[1] Édition Firmin Didot, chap. XII *b*.
Nous avons cru devoir plusieurs fois intervertir l'ordre adopté dans l'édition publiée par M. Firmin Didot. Nous ne l'avons fait qu'avec une grande réserve, et lorsque nous avons espéré établir par là entre ces parties détachées une liaison plus satisfaisante.
[2] Édition Firmin Didot, chap. XI *a*.

accoutumée, ou qui est trop peu large, et qui a du moins le mérite qui lui est essentiel, d'être droite, est toujours une règle : c'est ainsi qu'il faut la nommer. Mais dès qu'elle cesse d'être exacte, et perd ainsi la qualité qui la constitue, on doit lui donner tout autre nom que celui de règle. De même quand il s'agit d'histoire, quelles que soient les fautes que l'on commette contre le style, contre la composition, et quoiqu'on manque enfin aux principes mêmes les plus importants, tant qu'on reste fidèle à la vérité, l'ouvrage a toujours droit à son titre d'histoire; mais s'il est contraire au vrai, il en devient indigne. Oui sans doute (reprend Polybe) la vérité doit être le fond de toute histoire, et dans le cours de cette œuvre je me rappelle avoir dit quelque part : « Enlevez les yeux à un être animé, vous le rendez désormais inutile; de même si vous séparez l'histoire de la vérité, le récit n'est plus qu'une vaine et frivole amplification[1]. » Mais nous avons distingué deux espèces de fausseté : l'une réfléchie, l'autre involontaire. Or, l'écrivain qui s'écarte du vrai par erreur, a droit à l'indulgence, et celui qui se trompe sciemment est seul digne de toute notre colère. Ainsi[2], je le répète, nous sommes d'accord avec Timée sur un point, mais ensuite j'établis qu'il y a une grande différence entre le mensonge volontaire et celui qui ne l'est pas. L'un mérite qu'on l'excuse et qu'on le rectifie avec bienveillance, l'autre doit être flétri sans ménagement : c'est à ce dernier genre de mensonge que Timée est surtout sujet. Du reste, les faits que nous avons déjà rappelés le montrent assez.

(Dans ses appréciations, comme dans ses récits, esprit de malice et de critique. — Il attaque Démocharès et Agathocle avec une crudité d'expression que Polybe condamne en ces termes :)

[1] Livre Ier.
[2] Édition Firmin Didot, XII *a*.

XIII. « Démocharès[1], dit Timée, était un infâme prostitué, indigne de souffler le feu sacré, et qui dans sa conduite a surpassé toutes les infamies dont sont pleins les livres de Botrys[2], de Philénis et d'autres auteurs impurs. » Ce sont là, en vérité, des invectives, des injures que, je ne dirai pas un homme instruit, mais un misérable même, faisant trafic de sa personne, ne se permettrait point. Timée, pour donner quelque poids à ces révoltantes obscénités et à son impudeur, ajoute à ses impostures une imposture nouvelle, en invoquant contre Démocharès un certain poëte comique sans renom. Ce qui me fait penser, quant à moi, que Timée en impose ici, c'est que Démocharès, neveu de Démosthène, était bien né et qu'il fut bien élevé; c'est que les Athéniens ne lui décernèrent pas seulement le titre de général, mais encore d'autres dignités qui certes ne lui eussent jamais été accordées s'il eût été si infâme. En définitive, Timée accuse moins Démocharès que les Athéniens qui poussèrent dans la voie des honneurs un tel homme, et lui remirent la défense de leurs vies et leur gouvernement. Mais il n'en est rien. Autrement ce n'eût pas été le poëte Archédique qui seul eût tenu sur Démocharès les propos que Timée lui prête : ces accusations eussent été répétées par beaucoup d'amis d'Antipater, d'Antipater contre qui Démocharès dirigea plus d'une attaque bien faite pour l'irriter, lui, ses successeurs et ses partisans; elles l'eussent été par des hommes d'un parti opposé au sien en politique, tels que Démétrius de Phalère, par exemple. Car Démocharès ne lui épargna pas non plus d'amers reproches; il osa dire qu'à la tête des affaires, Démétrius avait signalé son administration par des faits dont un usurier seul ou un artisan pourraient se glorifier peut-être. « Démétrius, disait encore Démocharès, tire vanité de ce que,

[1] Démocharès, orateur et historien grec, neveu de Démosthène. Voir Cicéron Brutus, chap. LXXXIII.

[2] Voir les notes de Schweighæuser sur ces deux auteurs, vol. VII, p. 98.

sous son gouvernement, les vivres sont dans Athènes à vil prix et en grande abondance. Mais cette huître qui, mue par un secret mécanisme, le précédait dans les cérémonies publiques, jetant sa salive; mais ces ânes introduits sur le théâtre (or cela faisait allusion à la honte de la république, qui laissait à la Grèce tous les autres avantages et se réservait d'obéir à Cassandre), il voyait tout cela sans rougir. » Cependant, en dépit de ces terribles attaques, jamais Démétrius ni aucun historien n'a tenu sur Démocharès le langage de Timée.

XIV. Convaincu que le témoignage d'Athènes est une autorité plus imposante que la rage de Timée, j'affirme que Démocharès est innocent de tout ce qu'il lui impute. Mais en supposant même que ces désordres fussent réels, quelle nécessité forçait Timée à consacrer ces détails dans une histoire? Quand il s'agit de se venger, l'homme intelligent consulte dans sa vengeance bien moins ce dont est digne l'offenseur que ce que l'intérêt de sa dignité lui permet; de même dans l'invective, il faut plutôt se demander jusqu'à quel point la convenance nous permet d'aller, que se borner à voir ce que notre ennemi mérite d'entendre. Nous ne saurions trop nous défier de ces hommes qui mesurent leur colère à leur haine, ni trop refuser créance à tout langage qui n'est point mesuré. Aussi croyons-nous juste de ne point ajouter foi aux accusations de Timée contre Démocharès. Timée n'a de droit ni à notre confiance ni à notre pardon, après avoir, dans son humeur médisante, manqué ouvertement par ses injures à toutes les bienséances.

XV. Je n'approuverai pas davantage ses invectives à l'égard d'Agathocle, quelque pervers qu'ait été ce tyran. Je veux parler de ce passage où, vers la fin de son histoire, il dit qu'Agathocle, dans sa jeunesse, avait été un prostitué; qu'il se livrait aux désirs des hommes les plus impudiques; que c'était un geai, une buse se prêtant à tous les caprices d'un libertinage ef-

fronté[1]. Il rapporte encore que sa femme, le voyant mort, répétait en versant des larmes : « Que ne t'ai-je?... que ne m'as-tu?... » Qui, en entendant de pareils propos, ne crierait à la calomnie comme pour Démocharès ? Qui ne s'étonnerait de cet excès de méchante humeur ? Qu'Agathocle, en effet, ait reçu de la nature de grandes qualités, c'est une vérité qui ressort des détails fournis par Timée lui-même. Quand on le voit à dix-huit ans laissant là la fumée, et la roue et l'argile du potier, se rendre hardiment à Syracuse, et peu de temps après, parti de si bas, devenir maître de la Sicile, livrer aux Carthaginois de terribles batailles, vieillir au pouvoir et mourir sur le trône, ne doit-on pas nécessairement conclure qu'Agathocle était un esprit supérieur, ayant pour la pratique des affaires de nombreuses qualités qui l'y portaient? L'histoire ne doit pas seulement livrer à la postérité ce qui peut déprécier et flétrir un tel prince, mais tenir aussi compte de ce qui est à sa gloire : voilà ce qui convient à la véritable histoire. Timée, aveuglé par son fiel, a perfidement développé les circonstances où Agathocle a failli, et a passé sous silence ses belles actions ; il ignorait sans doute que taire certains faits est un mensonge aussi grave qu'en raconter d'imaginaires[2]. Nous ne voulons pas insister davantage sur ces détails à cause de ce qu'ils ont de pénible, mais nous n'avons pas voulu laisser de côté ce qui se rattachait à notre sujet.

(Polybe poursuit sa critique de Timée et l'histoire des Locriens. — Lois de Zaleucus, et à ce propos l'anecdote suivante :)

XVI. Deux jeunes gens se disputaient un esclave : l'un d'eux le possédait depuis longtemps ; l'autre, deux jours avant le procès, partit pour la campagne et pro-

[1] Nous n'avons pas cru devoir dans ces passages nous attacher à une inconvenante exactitude.
[2] Le texte est ici altéré.

fita de l'absence du maître pour emmener l'esclave chez lui. A la nouvelle de ce rapt, le propriétaire se rendit auprès de l'homme avec qui il était en litige, reprit son bien, et devant les tribunaux prétendit qu'il pouvait garder l'esclave sous caution, puisqu'aux termes mêmes de la loi de Zaleucus[1], doit être maître, jusqu'au jugement, de la chose contestée celui de qui elle a été détournée. La partie adverse, invoquant la même loi, prétendait à son tour que c'était elle qui était victime du détournement, puisque l'esclave avait été conduit de sa maison même au tribunal. Les magistrats, embarrassés, en appelèrent au cosmopole, et lui soumirent le procès. Le cosmopole déclara qu'il n'y avait jamais détournement que pour celui qui, pendant quelque temps, avait eu la tranquille possession de l'objet contesté; et que si cet objet, qu'un rival avait transporté chez soi par la force, était repris par le propriétaire véritable, celui-ci n'était pas coupable de détournement. Le jeune homme, irrité de cette interprétation, niait que telle fût l'intention du législateur. Le cosmopole alors lui demanda, dit-on, s'il voulait qu'on débattît le sens de cette clause suivant la prescription de Zaleucus. Cette prescription était que, dans le conseil des Mille, le juge et la partie plaignante discutassent la corde au cou, et que celui qui était déclaré avoir mal expliqué la loi, périt étranglé aux yeux de tous. A cette proposition, le jeune homme se récria que la partie n'était pas égale, que le cosmopole n'avait plus que deux ou trois ans à vivre (c'était un vieillard de quatre-vingt-dix ans environ), tandis qu'il avait encore devant lui une longue existence. Par cette plaisanterie, le jeune homme enleva à cette dernière scène ce qu'elle avait de sérieux, et le tribunal prononça sur la question comme le cosmopole.

(Timée niait l'existence de Zaleucus, constatée par Éphore. — De là

[1] Voir sur cette législation de Zaleucus la *Politique* d'Aristote.

sans doute une digression nouvelle. — Le nom d'Éphore se trouvait mêlé à cette discussion, et appelait celui de Callisthène. — Timée s'attaquait également à l'un et à l'autre. — Callisthène n'est pas toujours un auteur exact. — Polybe lui-même est le premier à relever ses erreurs. — Mais de quel droit Timée le fait-il ? de là les fragments suivants :)

XVII. Afin de ne pas paraître contester au hasard le témoignage d'hommes si illustres, nous rappellerons ici une seule bataille, qui fut une des plus célèbres qui aient jamais été livrées, qui de plus n'est pas fort éloignée de nous, dont enfin Callisthène fut lui-même témoin. Je veux parler de la bataille engagée par Alexandre en Cilicie contre Darius. Alexandre avait déjà, dit notre auteur, franchi les défilés et les portes Ciliciennes. Darius, après avoir passé les portes Amaniques, était aussi en Cilicie avec son armée : informé par les indigènes qu'Alexandre marchait vers la Syrie, il le suivit, et à quelque distance du défilé qui y conduisait, s'établit sur le fleuve Pinarus. Il n'y a en cet endroit, depuis la mer jusqu'au pied des montagnes, que quatorze stades, et la plaine est traversée obliquement par le Pinarus, qui à la descente même des montagnes se creuse aussitôt un lit profond, et qui ensuite va se jeter dans la mer, resserré entre des rives d'un accès difficile et à pic. Callisthène, la position de Darius indiquée, ajoute qu'Alexandre revint sur ses pas, et que Darius et ses officiers jugèrent à propos de disposer toute leur phalange sur le terrain même où ils se trouvaient, et de se couvrir du fleuve qui coulait près du camp. Puis il plaça sa cavalerie sur les bords de la mer, les mercenaires auprès d'elle, le long du fleuve, et les peltastes au pied même des montagnes.

XVIII. Mais comment Darius put-il ranger ses troupes devant la phalange, le fleuve coulant près du camp ? c'est ce qu'il est difficile d'imaginer, si nous songeons au nombre qu'elles formaient. Au dire de Callisthène lui-même, il y avait trente mille cavaliers et autant de

mercenaires, et on peut sans peine concevoir de quel grand terrain il était besoin pour loger ces forces. Le plus ordinairement, quand il s'agit d'une bataille, la cavalerie se range sur huit hommes de profondeur, et entre chaque escadron il faut ménager un intervalle qui permette de faire des conversions sur les deux flancs ou de reculer. Un stade contient ainsi huit cents chevaux ; dix, huit mille ; quatre, trois mille deux cents ; et un terrain comme celui dont il s'agit, c'est-à-dire de quatorze stades, ne saurait recevoir que onze mille deux cents cavaliers. Pour que Darius y entassât ses trente mille hommes, il aurait presque fallu que sa cavalerie se divisât en trois corps placés les uns contre les autres. Et encore, où étaient les mercenaires ? Derrière la cavalerie, peut-être. Mais Callisthène n'en dit pas un mot ; il prétend même que ce furent les mercenaires qui en vinrent aux mains avec les Macédoniens dans la mêlée. Il faut alors supposer qu'une moitié de la plaine, du côté de la mer, était occupée par la cavalerie, et que l'autre, du côté des montagnes, l'était par les mercenaires. Par là il est facile de se figurer quelle devait être la profondeur de la cavalerie, et à quelle distance le fleuve se trouvait du camp de Darius.

Il prétend encore qu'à l'approche des ennemis, Darius, qui était au centre, appela les mercenaires de l'aile à son secours. Mais cette manœuvre est inexplicable. Le point de contact de la cavalerie et des mercenaires devait être au centre ; où donc, comment et pourquoi Darius eût-il appelé les mercenaires ? Enfin Callisthène ajoute que la cavalerie de l'aile droite vint se heurter contre Alexandre ; que celui-ci soutint bravement le choc, et que la mêlée fut des plus chaudes. Mais il a donc oublié le fleuve dont il nous parlait tout à l'heure ? Et quel fleuve !

XIX. Ce qu'il dit au sujet d'Alexandre n'est pas plus vrai. Il affirme que ce héros passa en Asie avec qua-

rante mille fantassins et quatre mille cinq cents cavaliers, et qu'au moment d'entrer en Cilicie, il reçut de Macédoine un renfort de cinq mille fantassins et de huit cents chevaux. Retranchons trois mille fantassins et trois cents cavaliers, pour porter aussi haut que possible le chiffre des soldats absents pour différents motifs ; il restera encore quarante-deux mille hommes de pied et cinq mille chevaux. Cela établi, Callisthène raconte qu'Alexandre n'apprit l'arrivée de Darius en Cilicie qu'alors qu'il était à cent stades de ce prince, au sortir des défilés; qu'il se hâta en conséquence de les faire repasser à son armée, la phalange en tête, la cavalerie au centre, et à l'arrière-garde les équipages; qu'à peine arrivé dans la plaine, il donna ordre à toutes ses troupes de former la phalange, et qu'il la forma sur une profondeur d'abord de trente-deux hommes, puis de seize, et enfin de huit, près de l'ennemi. Mais ces assertions sont encore plus erronées que les précédentes. Puisqu'un stade ne peut recevoir que seize cents hommes marchant sur une hauteur de seize, avec les intervalles ordinaires de six pieds entre chaque rang, dix stades n'en recevront que seize mille, et vingt le double. Il ressort de là, qu'au moment où Alexandre établissait ses colonnes sur une profondeur de seize hommes, il lui fallait un terrain de vingt stades d'étendue, et encore il n'y eût pas eu de place pour toute la cavalerie et les dix mille fantassins qui restaient.

XX. Ce n'est pas tout. Callisthène avance hardiment qu'Alexandre, à quarante stades environ de l'ennemi, conduisit son armée de front. On ne saurait s'imaginer folie plus grande. Comment trouver une plaine assez vaste, surtout en Cilicie, pour réunir une armée, munie de sarisses, s'étendant sur vingt stades de largeur et quarante de profondeur? L'exécution d'une telle entreprise présenterait des difficultés qu'on ne pourrait énumérer facilement. On doit, du reste, tirer à ce sujet, des paroles mêmes de Callisthène, une conclusion sans ré-

plique. Il dit positivement quelque part que les torrents qui descendent des montagnes dans la plaine y creusent tant de précipices, que la plupart des Perses, en fuyant, périrent abîmés dans ces gouffres. Mais, répondra-t-on, Alexandre voulait être en état de faire face à l'ennemi. Et que peut-il y avoir de moins prêt à combattre qu'une phalange dont le front serait brisé ou rompu? Combien il est plus facile de lui faire quitter son ordre de marche pour la ranger en bataille que de la remettre en ligne droite, quand elle est divisée sur un terrain coupé de ravins et boisé! Il valait cent fois mieux, pour Alexandre, former trois ou quatre corps de la phalange qui fussent réguliers. Il n'était plus, dès lors impossible de trouver un passage pour ces troupes, et les placer rapidement en ordre de bataille était aisé, rien n'ayant pu, d'ailleurs, empêcher Alexandre de connaître de loin, par des éclaireurs, la présence de l'ennemi. Enfin, sans parler d'autres fautes de tactique, Alexandre n'a pas, en conduisant son armée de front dans une plaine, mis la cavalerie en avant : il l'avait placée sur la même ligne que l'infanterie.

XXI. Ce qu'il y a, du reste, de plus curieux dans le récit de Callisthène, c'est cette assertion qu'à l'approche de l'ennemi, Alexandre donna à ses troupes huit hommes de profondeur. Il est clair qu'une telle phalange devait s'étendre sur une longueur de quarante stades. En supposant même que les rangs, comme dit le poëte, fussent assez serrés pour se toucher entre eux, il fallait que la plaine eût au moins vingt stades; mais lui-même déclara que le champ de bataille n'en avait pas quatorze[1]. Encore une partie de ces stades était voisine de la mer; l'autre moitié était réservée pour l'aile droite, et enfin toutes les troupes étaient réunies à une distance suffisante des montagnes pour ne pas être exposées aux coups des ennemis qui s'y étaient logés. Alexandre, il

[1] Il y a une lacune dans le texte, mais le sens n'en souffre pas.

est vrai, avait disposé en forme de tenaille une partie de ses soldats. Nous abandonnons, si l'on veut, pour cela, dix mille soldats, ce qui est beaucoup plus qu'il n'est nécessaire. Toujours est-il que la phalange, pour se développer, n'avait pas plus de onze stades, suivant l'historien lui-même, et que, dans cet étroit espace, se trouvaient ainsi entassés trente-deux mille hommes sur trente de hauteur. Il dit néanmoins qu'au moment du combat la hauteur des colonnes était de huit hommes. Ce sont là de ces fautes qui sont sans excuse. L'impossible tout nu se réfute par soi-même; mais l'invraisemblance que des calculs cherchent à légitimer peut donner le change aux esprits inattentifs[1]. Aussi, quand un historien suppute l'intervalle qui sépare chaque homme, détermine la juste mesure du terrain et fixe le nombre des troupes, les mensonges qu'il commet ensuite ne sauraient obtenir grâce.

XXII *a*. Il serait trop long de signaler toutes les erreurs de ce genre; citons-en quelques-unes seulement. Il dit qu'Alexandre, dans son ordre de bataille, ne chercha qu'à se ménager l'occasion de combattre contre Darius en personne, et que Darius eut d'abord le même désir, mais qu'ensuite il changea d'avis. Mais comment les deux rois purent-ils se reconnaître? en quel endroit chacun d'eux avait-il choisi son poste? que devint ensuite Darius? Ce sont là des questions dont Callisthène ne dit mot. Par quelle merveille encore la phalange put-elle franchir le bord du fleuve, tout couvert de ronces et fort escarpé? Tout cela n'est guère croyable. Aussi ne faut-il pas attribuer de tels manquements dans la tactique à Alexandre, quand on sait que dès son enfance il apprit et pratiqua le métier des armes, mais s'attaquer plutôt à l'historien que son ignorance de l'art militaire a empêché de bien voir ce qui est possible et

[1] Il y a ici une nouvelle lacune que nous avons cherché à remplir, en nous reportant à quelques idées antérieurement exprimées par Polybe.

ce qui ne l'est pas. Mais en voilà assez sur Éphore et Callisthène.

(Ainsi Callisthène n'est pas irréprochable. — Mais pour avoir le droit de relever les erreurs d'autrui, il faut savoir les éviter soi-même. — Timée poursuit chez les autres ses propres défauts.)

XXII *b*[1]. Rien de plus légitime que de reprendre et de critiquer ces écrivains qui, dans l'histoire, ont je ne sais quelles visions et quels rêves. Mais il est sage à ceux qui prennent eux-mêmes largement part à ces billevesées de se trouver heureux s'ils échappent au blâme, loin d'aller attaquer les autres, comme l'ose Timée. Il dit que Callisthène, en écrivant sur Alexandre tant d'incroyables choses, est un flatteur s'écartant fort de la philosophie, un crédule livré tout entier aux corbeaux et aux prophétesses. Il ajoute qu'il reçut d'Alexandre un juste châtiment pour lui avoir corrompu le cœur autant qu'il était en lui. Il félicite les orateurs de cette époque et particulièrement Démosthène, et les appelle vrais enfants de la Grèce, parce qu'ils refusèrent à Alexandre les honneurs divins. Enfin il répète que ce philosophe, qui avait voulu remettre entre des mains mortelles l'égide et la foudre, a reçu des dieux la légitime punition de son impiété.

XXIII. Il fait aussi contre Éphore une sortie très-violente, sans se rappeler qu'il a le double tort de reprocher aigrement aux autres des défauts qui lui sont ordinaires, et de faire croire qu'il a le sens renversé, tant sont bizarres les pensées qu'il exprime dans ses mémoires et les opinions qu'il impose à ses lecteurs. S'il faut conclure que Callisthène n'a été que justement puni en recevant la mort, quel supplice ne mérite pas Timée? Certes, la divinité aurait bien plus à s'irriter contre lui que contre Callisthène. Si celui-ci voulait faire un dieu d'Alexandre, Timée élève Timoléon au-dessus des plus

[1] Édition Firmin Didot, XII *c*.

puissantes divinités. Callisthène plaçait du moins au ciel un héros chez qui le monde entier reconnaît un génie supérieur à celui de l'homme ; Timée en fait les honneurs à Timoléon, qui jamais ne conçut ni n'exécuta de grandes choses, et ne parcourut dans toute sa vie qu'une carrière fort courte, si on la compare à l'étendue de l'univers, la route de Corinthe à Syracuse. Mais Timée, ce me semble, s'imaginait que si Timoléon, pour avoir acquis quelque gloire dans la Sicile seule, assez misérable théâtre paraissait comparable au plus fameux capitaine, lui aussi, pour avoir seulement parlé de la Sicile et de l'Italie, serait justement mis au même rang que les écrivains qui ont fait quelque histoire universelle. Nous en avons assez dit pour justifier contre les attaques de Timée Aristote, Théophraste, Callisthène, Éphore, Démocharès, et assez pour éclairer ceux de ses partisans qui lui accordent le mérite de dire la vérité sans flatterie ni haine.

(Reste à faire voir dans Timée un juge non-seulement partial, mais encore ignorant.)

XXIV. On ne saurait se tromper sur le caractère de Timée. Il prétend que les poëtes et les écrivains en général, par la nature même de leurs fréquents retours sur tel ou tel sujet, révèlent suffisamment leur humeur. Homère, par exemple, qui nous dépeint si souvent des festins, fait connaître par là son appétit glouton[1]. Aristote, en parlant tant de fois cuisine dans ses écrits, nous montre en lui un homme friand et délicat. Il juge de la même façon Denys le tyran, si curieux de couches élégantes et amateur passionné de solides et riches tapisseries. Il faut appliquer à Timée ce principe, et on en conclura qu'il y a chez lui autant de frivolité que de malice[2]. Quand il s'agit de critiquer autrui, il est plein de vigueur

[1] *Laudibus arguitur vini vinosus Homerus.* (Horace, *Épît.*, liv. I, XIX, 6.)

[2] Le texte est encore altéré dans ce passage ; mais la suite logique du développement a permis de remplir cette lacune.

et d'audace; mais ses propres écrits abondent en visions, en prodiges, en contes invraisemblables, en viles superstitions et en fables bonnes pour une femme. Il arrive que, par ignorance et par fausseté de jugement, certaines gens ont, pour ainsi parler, en présence des choses, de continuelles absences, et que tout en voyant ils ne voient plus : c'est là un fait que les fautes de Timée et mes observations mettent assez en évidence.

(Preuves d'ignorance dans la narration.)

XXV. On connaît ce fameux taureau d'airain que Phalaris avait construit à Agrigente et où il jetait des hommes vivants. Il faisait allumer en dessous un grand feu, et soumettait ainsi ces malheureux à un horrible supplice : ils périssaient, l'airain une fois échauffé, brûlés de toutes parts; et si, dans l'excès de la douleur, quelque cri leur échappait, le son qui sortait de la machine ressemblait à un mugissement. Ce taureau, lors de la domination des Carthaginois en Sicile, passa d'Agrigente à Carthage; même encore aujourd'hui, on voit, placée entre les deux épaules du monstre, la porte par où descendaient les condamnés; il n'y a enfin aucun motif qui puisse faire croire que ce taureau ait été fabriqué à Carthage, et cependant Timée s'est imaginé de contester la tradition populaire, de nier les témoignages des poëtes et de tous les écrivains, de dire enfin que le taureau qui se trouvait en Afrique ne venait pas d'Agrigente, et que jamais il n'y avait eu rien de semblable dans cette ville. Il appuie même sur de longs commentaires son assertion. Comment qualifier en Timée cette..... je ne sais quel terme employer : il me semble que cela mérite toutes les invectives auxquelles il a coutume de se livrer à l'égard d'autrui. Déjà sans doute on a pu juger, par ce que nous avons dit, de son impudence, de sa méchanceté, de sa partialité; mais ce qui suit montrera mieux encore en lui l'homme sans lumiè-

Digitized by Google

res et sans savoir. Dans le vingt et unième livre de son histoire, vers la fin, dans un discours qu'il prête à Timoléon, il écrit : « Toute la terre se divise en trois parties : l'Asie, l'Afrique et l'Europe. On aurait peine à se figurer un tel langage, non pas seulement chez Timée, mais même chez Margites[1]. Qui est assez ignorant, parmi les historiens, ou plutôt parmi les hommes, pour[2]....? »

XXV *b*[3]. Dans l'histoire de Pyrrhus, il avance que les Romains, en souvenir de la prise de Troie, tuent, à un jour donné, dans le champ de Mars, un cheval de guerre, parce que Troie fut autrefois enlevée au moyen d'un cheval. Cette anecdote est puérile ; il faut, si on l'adopte, que presque tous les peuples barbares se disent descendants des Troyens : car tous, ou pour mieux dire la plupart, sur le point de faire une guerre ou de livrer une bataille décisive, ne manquent pas d'immoler un cheval en sacrifice, pour tirer un présage de la manière dont il tombe.

XXV *c*[4]. Timée fait preuve, à la fois, d'une profonde ignorance et de je ne sais quelle vaine prétention au savoir, en supposant que, si les Romains immolent un cheval, ils le font en souvenir de Troie. On peut juger par là des erreurs qu'il a répandues dans ses traités sur la Sicile, sur l'Afrique, et principalement sur l'Italie, et combien l'examen sérieux des faits est chez lui négligé. Cependant, quoi de plus important en histoire que cette critique? Mille événements s'accomplissent en plusieurs endroits à la fois, et il est clair qu'un seul

[1] Margites, personnage d'un poëme attribué à Homère, et dont l'ignorance et la stupidité sont devenues proverbiales.

[2] Cette critique repose entièrement sur un détail de style. Timée a divisé en trois parties toute la terre, *placée sous le ciel*, *τῆς ὑπὸ τῷ κόσμῳ κειμένης οἰκουμένης*. Polybe lui reproche de parler d'une manière trop absolue. Ne pouvait-il pas y avoir des terres inconnues en dehors de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique ?

[3] Édition Firmin Didot, IV *c*.

[4] Édition Firmin Didot, IV *c*.

homme ne peut suffire à tout voir, qu'il ne saurait de ses yeux connaître tous les lieux de l'univers et les faits qui s'y passent ; mais l'historien a pour ressource de prendre des renseignements auprès de nombreux témoins, d'ajouter foi à qui en est digne, d'apprécier enfin la valeur des détails qu'on lui donne.

XXV *d*[1]. Comment, en vérité, excuser de telles fautes dans Timée, si impitoyable à l'égard des autres historiens? Il accuse Théopompe d'avoir dit que Denys alla de Sicile à Corinthe sur un vaisseau rond, tandis que ce fut sur un vaisseau long. Il reproche à Éphore de s'être contredit, parce qu'après avoir avancé que Denys l'Ancien était monté sur le trône à l'âge de vingt-trois ans et qu'il l'avait occupé quarante-deux, il finit par dire qu'il mourut à soixante-six ans. Mais on ne saurait attribuer cette faute à l'historien : elle appartient au copiste. Certes, Éphore l'aurait emporté en sottise sur Corœbe et sur Margites, s'il n'avait pas su calculer que vingt-trois et quarante-deux font soixante-cinq. La faute si grossière dont il est question est, je le répète, évidemment du copiste, et personne ne peut être encore ici dupe de l'esprit malfaisant et de la calomnie de Timée.

XXV *e*[2]. Malgré ses prétentions à une critique sévère, Timée paraît s'écarter bien souvent de la vérité ; il est si loin d'aller la puiser au besoin dans le témoignage d'autrui, que dans le récit de choses qu'il a vues de ses propres yeux, dans la description de lieux qu'il connaît, il ne dit rien qui soit juste. Pour faire sentir la justesse de cette observation, nous n'avons qu'à constater son ignorance au sujet même de la Sicile. Il ne sera plus besoin d'une longue démonstration pour établir son inexactitude, s'il est convaincu d'erreur à propos des lieux mêmes où il a été nourri. Et quels lieux célèbres !

[1] Édition Firmin Didot, IV *a*.
[2] Édition Firmin Didot, IV *d*.

Par exemple, à l'entendre, la fontaine Aréthuse, à Syracuse, sort du fleuve Alphée, qui, dans le Péloponèse, sépare l'Arcadie de l'Élide : il prétend que ce fleuve se perd sous terre et coule pendant quatre mille stades sous la mer de Sicile pour reparaître à Syracuse : il donne pour preuve que des pluies torrentielles étant tombées une fois pendant les jeux olympiques, le fleuve inonda tous les lieux voisins du temple, et que l'Aréthuse rejeta une grande quantité de fumier provenant des bœufs tués durant la fête, ainsi qu'une fiole d'or que quelques hommes reconnurent pour avoir figuré dans les cérémonies à Olympie et dont ils s'emparèrent.

(Polybe entre dans une nouvelle série d'observations.)

XXV *f*[1]. Si, comme dit le proverbe, il suffit d'une seule goutte échappée d'un grand vase pour connaître le liquide qu'il renferme, de même on peut tirer d'un seul fait de légitimes conséquences dans cette question de critique. Dès qu'on a découvert un ou deux mensonges dans le cours d'une histoire, et surtout des mensonges volontaires, il est évident que tout ce que peut dire un tel historien est sans autorité ou sans valeur. Pour amener à notre opinion les partisans de Timée, il nous reste à dire quelques mots de ses procédés, en ce qui concerne les harangues sur la place publique et dans les camps, ou bien encore les discours débités dans les ambassades, et toutes les compositions de ce genre qui sont comme le résumé et le fond de l'histoire entière. Quel lecteur ne reconnaît que Timée a placé dans son ouvrage des harangues qu'il a composées à plaisir? Jamais il ne cite les paroles des orateurs telles qu'elles se trouvent dans le texte même, mais y substituant au gré de son imagination ce qu'il suppose avoir dû être dit, il tient une liste fidèle de toutes les harangues prononcées, en les entourant de

[1] Édition Firmin Didot, XXV *a*.

toutes les circonstances où elles ont été dites, comme ferait dans une école un rhéteur qui développerait une matière donnée, bien plus pour faire montre de son talent que pour être l'interprète sincère de la vérité.

(Polybe, à ce propos, trace, comme il l'avait annoncé plus haut, les devoirs de l'historien.)

XXV *g*. Établissons que le premier devoir de l'historien est de connaître les harangues authentiques, et le second de rechercher les causes qui ont amené le bon ou le mauvais succès de tel discours ou de telle entreprise. Le simple récit des faits peut être intéressant, mais il n'est pas profitable par lui-même. Ajoutez-y l'exposé des causes, et alors l'histoire porte de beaux fruits. Par là, en effet, nous trouvons, dans les circonstances que leur ressemblance avec celles dont nous sommes témoins nous permet de rapprocher de notre époque, une occasion et un avertissement de prévoir l'avenir, de prendre ici des précautions, de pousser là plus hardiment une résolution sur les traces de nos devanciers. Mais l'historien qui substitue, aux discours authentiques et au développement des causes, des amplifications mensongères ou de prolixes harangues, altère le caractère de l'histoire : c'est là cependant ce que Timée fait sans cesse : il n'est personne qui ne sache que ses livres sont pleins de ces inutiles digressions.

XXV *h*[1]. Peut-être, toutefois, nous demandera-t-on comment Timée, avec les défauts que nous lui reprochons, a pu conquérir la faveur et la confiance de quelques fractions du public. Cela tient à ce que ses œuvres abondent en critiques et en invectives dirigées contre autrui, et qu'il vit, non pas de son propre mérite et de sa valeur historique, mais de ses mordantes

[1] Édition Firmin Didot, XXV c.

attaques à l'égard de ses rivaux. C'est là le genre d'éloquence pour lequel il paraît avoir été surtout heureusement organisé : il ressemble en cela au médecin Straton[1]. Straton, lorsqu'il essaye d'analyser, de détruire les théories d'autrui, est admirable; mais dès qu'il tire quelque chose de son propre fonds, qu'il formule quelques-unes de ses idées, il est, aux yeux des connaisseurs, aussi incapable et aussi inintelligent que possible. Il en est, je crois, de l'historien dans les livres, comme de nous tous dans la vie : rien de plus aisé que de critiquer les autres; mais savoir demeurer soi-même au-dessus de toute censure est chose difficile, et ce sont précisément d'ordinaire les hommes les plus portés à blâmer leur prochain qui commettent eux-mêmes le plus de fautes.

XXV *i*[2]. Il est encore une chose à considérer chez Timée. Habitant d'Athènes pendant cinquante ans, il crut, parce qu'il avait compulsé tous les mémoires de l'antiquité, posséder tous les éléments nécessaires pour écrire l'histoire. Mais c'était, ce me semble, une grande erreur. Comme il y a entre l'histoire et la médecine cette ressemblance qu'elles se divisent toutes deux en trois grande parties essentiellement distinctes, on peut ranger aussi les hommes qui les ont cultivées, en trois classes, dont les adeptes sont dans des positions semblables. La médecine est ou dogmatique ou diététique, ou chirurgique et pharmaceutique[3]. En général c'est un art

[1] Straton, médecin célèbre, précepteur de Ptolémée Philadelphe. Diogène de Laërte a écrit sa biographie.

[2] Édition Firmin Didot, XXV *d*.

[3] « In tres partes medicina deducta est : ut una esset quæ victu, altera quæ « medicamentis, tertia quæ manu mederetur : primam διαιτητικήν, secundam « φαρμακευτικήν, tertiam χειρουργικήν. Græci nominaverunt. Ejus autem, « quæ victu morbos curat, longe clarissimi auctores, etiam, altius quædam agi- « tare conati, rerum quoque naturæ sibi cognitionem vindicarunt, tanquam « sine ea trunca et debilis medicina esset. Post quos Straton nihil hanc ra- « tionalem disciplinam pertinere ad medicinam professus, in usu et ex- « perimentis eam posuit. Quem Apollonii secuti ex ipsa professione se « ἐμπειρικούς appellaverunt. Sic in duas partes ea quoque, quæ victu curat,

qui repose sur l'imposture et le mensonge, et, sortie principalement d'Alexandrie, de l'école des médecins, qu'on y appelle Hérophiliens et Callimaquiens, la secte dogmatique tient par ce point à la médecine; mais elle a su si bien, par ses promesses et ses beaux dehors, se mettre en évidence que hors de son sein nul n'est regardé comme habile. Or, quand appelant ces prétendus talents à la pratique de l'art, vous leur livrez un malade, vous les trouvez aussi profondément incapables que ceux qui n'ont jamais ouvert un traité de médecine. Aussi beaucoup de malheureux qui se sont abandonnés à leurs soins, séduits par leur faconde, se sont vus, sans maladie grave, mis bientôt en état de mourir. Ces médecins ressemblent absolument aux pilotes qui gouvernent un vaisseau d'après un livre. Et cependant, parcourant les villes avec un grand train, éblouissant le vulgaire par le grand mot de dogmatisme, ils savent mettre dans un embarras humiliant, et perdre auprès de qui les écoute leurs confrères sérieux qui ont fait leurs preuves : tant souvent l'habileté dans la parole l'emporte sur l'expérience et le savoir! La troisième partie, au contraire (c'est-à-dire la pharmaceutique), qui dans toutes les branches de la science en constitue le fond essentiel, non-seulement est peu cultivée, mais encore, par un effet du mauvais goût du peuple, est tout à fait éclipsée par le verbiage et l'audace.

XXV*j*. L'histoire, elle aussi, se divise en trois parties : la première consiste à fouiller dans les histoires des temps passés, à recueillir les matériaux qu'elles peuvent fournir; la seconde à examiner par soi-même les villes, leur position, les fleuves et les ports; à constater en général les particularités des différentes localités et sur terre et sur mer, et la distance qui les sépare; la troisième roule sur les affaires politiques de

« medicina divisa est; alii rationalem artem, alii rerum tantum sibi scien-« tium vindicantibus. » (Liv. Ier, préface. Celse, édition de 1715. Amsterdam.)

chaque cité : c'est à cette dernière partie que la plupart des historiens, séduits par le prestige qui s'y attache, se livrent à l'envi; et pour la traiter, souvent ils n'apportent d'autres titres qu'une adroite souplesse et beaucoup d'audace: semblables à des charlatans, ils payent de paroles et ne visent qu'à la faveur publique, et qu'aux occasions favorables de gagner leur misérable vie. Ils ne méritent pas d'attirer plus longtemps nos regards.

XXV *k*. D'autres, qui passent pour étudier l'histoire avec un zèle mieux entendu, procèdent comme les médecins de l'école dogmatique. Lecteurs assidus dans les bibliothèques, ils compilent les anciens mémoires, et dès qu'ils se croient suffisamment pourvus, ils se mettent à l'œuvre. Sans doute, consulter les temps passés, étudier les sentiments de nos pères, tenir compte de l'état qu'ils faisaient de tel peuple, de tel gouvernement, raconter enfin les vicissitudes et la fortune des siècles écoulés, est chose utile[1]. Le passé nous intéresse à l'avenir, en raison de l'exactitude qu'on a mise à le décrire en détail. Mais s'imaginer qu'avec cette seule ressource on est capable d'écrire l'histoire, comme le pense Timée, est une grossière illusion. C'est comme si quelqu'un, après avoir vu les œuvres des anciens maîtres en peinture, se croyait grand peintre et à la tête de tous les autres artistes.

XXV *l*. La vérité de ce que j'avance deviendra plus sensible dans la suite, et, dès à présent, par quelques détails sur ce qui est arrivé à Éphore dans plusieurs endroits de son histoire. Il avait, je crois, une certaine connaissance de l'art militaire pour les combats sur mer; mais en ce qui touche ceux de terre il était d'une profonde ignorance. Si l'on considère, en effet, la description des batailles que les généraux du roi de Perse

[1] Le texte est ici fort altéré; nous avons tenté de rétablir la suite des idées.

[2] Édition Firmin Didot, XXV *g*.

livrèrent à la hauteur de Cnide et de Chypre, d'abord à Évagoras[1] de Salamine, puis aux Lacédémoniens; on ne saurait qu'admirer le talent et la science de cet historien, et nous pouvons tirer de son récit les plus utiles leçons pour de semblables épreuves. Au contraire, quand il raconte l'affaire de Leuctres entre les Lacédémoniens et Épaminondas, ou bien celle de Mantinée, où ce général perdit la vie, pour peu qu'on examine de près sa narration, qu'on suive les manœuvres qu'il attribue aux deux armées durant l'action, et l'ordre où il les range d'abord, il se montre aussitôt ridicule. Complétement étranger à cette science, on voit qu'il n'a jamais assisté à de tels spectacles. La bataille de Leuctres, qui est très-simple et n'offre qu'un seul genre d'opération, ne met pas trop à découvert l'inexpérience d'Éphore; mais celle de Mantinée, si compliquée, si riche en combinaisons stratégiques, est au-dessus de ses forces, et pour lui inintelligible. Ce que j'avance sera évident pour qui voudra se représenter exactement les lieux et mesurer les mouvements qu'il fait faire à l'une et l'autre armée. Ces erreurs se rencontrent aussi chez Théopompe et surtout chez Timée, dont il est ici question. Tant qu'ils se bornent à des résumés sur de tels objets, leur inexpérience nous échappe. Mais dès qu'ils veulent en dire, en exposer, en pénétrer les détails, ils reproduisent toutes les fautes d'Éphore.

XXV *m*[2]. Il est évidemment impossible d'écrire l'histoire d'une guerre sans avoir quelque notion de l'art militaire, ou de parler des affaires d'un gouvernement, à moins qu'on n'ait passé soi-même par la politique et par ce qui s'y rattache. Or, comme chez ceux qui ne font que lire, rien n'est écrit d'après l'expérience et la pratique, il en résulte que leurs œuvres sont inutiles aux

[1] Évagoras, roi de Chypre, monta sur le trône vers 410 avant Jésus-Christ. Artaxerce Mnémon, qu'inquiétaient ses conquêtes, lui déclara la guerre et le vainquit, et lui laissa la seule ville de Salamine.

[2] Édition Firmin Didot, XXV *h*.

lecteurs. Enlevez à l'histoire ce qui peut nous servir, le reste est stérile et sans application. Pour la géographie, lorsqu'on veut, sans la connaître, écrire sur telle ou telle ville, sur tel ou tel pays en détail, on est exposé au même sort que pour l'histoire. On supprimera des faits importants, on insistera sur d'autres qui sont sans valeur : c'est un défaut où Timée, faute d'avoir vu de ses propres yeux, tombe souvent.

XXV *n*[1]. Timée, dans son trente-quatrième livre, écrit ces lignes : « J'ai continuellement habité Athènes pendant cinquante ans; je n'ai pu ainsi évidemment m'initier au métier des armes. » Non, Timée, pas plus qu'à la connaissance des lieux par vous-même. Il en résulte que si dans le courant de son histoire il rencontre quelque détail de topographie, il commet mensonge ou erreur; et lorsqu'il trouve la vérité, il en est de lui comme de ces peintres qui représentent dans leurs tableaux des animaux d'après des mannequins : dans ces compositions, les lignes extérieures sont quelquefois parfaites; mais ce qui manque, c'est cette vigueur d'un robuste animal rendue au naturel avec la vérité qui fait la vraie peinture.

XXV *o*. C'est là l'écueil de Timée, et, pour généraliser, de tous ceux qui n'ont pour fonds que cette science empruntée aux livres; il leur manque l'exposition vive des choses que connaissent ceux-là seuls qui parlent par expérience. Aussi, les historiens qui n'ont pas pris part aux affaires ne sauraient éveiller en l'âme de véritables émotions. Nos pères exigeaient, dans l'histoire, des peintures si vraies, si sensibles, que s'il était question de gouvernement, ils s'écriaient que l'auteur devait nécessairement être versé dans la politique et connaître ce qui s'y passe; s'il traitait de l'art militaire, qu'il avait sans doute porté les armes et pris part aux combats; d'économie domestique, qu'il avait eu

[1] Édition Firmin Didot, XXV i.

une femme et élevé des enfants. De même, pour toutes les autres carrières de la vie. On ne peut espérer en effet un tel résultat que chez les historiens qui ont passé par la pratique et qui choisissent le genre d'histoire fondée sur l'expérience. Sans doute, avoir figuré soi-même en toutes choses, avoir en tout joué un rôle, est bien difficile; mais connaître par l'usage ce qu'il y a de plus important et de plus ordinaire, est indispensable.

XXV *p*. Ce que nous demandons n'est pas impossible : Homère en est une preuve suffisante ; Homère, chez qui on rencontre tant de fois ce vif coloris dans le récit. On peut légitimement conclure de tout cela, que la partie de l'histoire qu'il faut placer la troisième, et justement reléguer au dernier rang, est celle qui consiste dans l'étude des seuls mémoires. La vérité de mes paroles ressortira surtout par la lecture des discours que Timée prête à ses capitaines, à ses ambassadeurs et à ses orateurs populaires. En général, on admet avec peu de faveur l'insertion de longues harangues ; on s'accommode mieux de quelques discours brefs et de choix. Notre époque demande tel langage, l'âge de nos pères tel autre; les Étoliens aiment telle éloquence, que les Péloponésiens rejettent; il en est une enfin que préfèrent les Athéniens parce qu'ils sont Athéniens. Mais multiplier à tort et à travers d'éternelles harangues dès que quelque occasion se présente, comme le fait Timée, cet infatigable faiseur de phrases, me semble aussi contraire à la vérité que puéril : ce n'est plus qu'un exercice d'école ! déjà cette manie a été pour plus d'un historien une cause de défaveur et de mépris. Rien de plus utile, au contraire, que de mêler au récit des discours appropriés aux personnes et mis en leur place.

XXV *q*. L'emploi des harangues est arbitraire, et il est difficile d'en déterminer et le nombre et la forme. Mais il faut adopter une méthode toute différente de celle de Timée, si l'on veut servir ses lecteurs au lieu de

leur nuire, et quelque délicat qu'il soit d'indiquer en général l'à-propos de ces discours, on peut y parvenir en tenant compte des habitudes et des caractères. Pour le moment, on pourra s'expliquer en quelques mots mes idées à ce sujet. Si les historiens, après avoir exposé les motifs de la délibération, par exemple, et rappelé les opinions et les desseins de ceux qui y prennent part, citaient les discours authentiques, puis disaient quelles causes ont amené le bon ou le mauvais succès des divers orateurs, nous aurions une idée parfaitement nette de la cause, et nous pourrions, soit en distinguant les circonstances, soit en nous reportant à ses antécédents analogues, le plus souvent assurer la réussite de nos entreprises. Mais il n'en est rien! C'est que remonter aux causes est assez difficile, tandis que rien n'est plus simple pour un homme qui vit parmi les livres que de faire parade d'éloquence. Enfin, parler brièvement et à propos est donné à peu; quoi de plus commun, au contraire, et de plus ordinaire que de dire beaucoup de choses inutilement!

XXV *r*. Pour confirmer ici notre jugement par des exemples, comme nous l'avons fait plus haut, quand il s'est agi de son ignorance et de ses mensonges volontaires, nous citerons quelques passages de discours positivement attribués à Timée. Nous savons qu'après Gélon, les hommes les plus illustres qui aient commandé en Sicile sont Hermocrate[1], Timoléon et Pyrrhus d'Épire. Rien donc ne convient moins que de leur prêter des paroles puériles et de pure rhétorique. Cependant nous lisons dans le vingt et unième livre de Timée, qu'à l'époque où Eurymédon[2], transporté en Sicile, appela les villes à la guerre contre Syracuse,

[1] Général syracusain qui contribua surtout à la défaite des Athéniens, en Sicile. Banni cependant de Syracuse, il tenta d'y rentrer de vive force, et fut tué avec la plupart de ses partisans.

[2] Eurymedon, général athénien, envoyé au secours de Nicias, et tué au siége de Syracuse.

les habitants de Géla, épuisés par leurs revers, envoyèrent demander un armistice aux Camariniens[1]; que ceux-ci accueillirent avec joie le vœu de leurs ennemis ; que les deux peuples engagèrent par ambassadeurs leurs alliés à choisir des hommes sûrs qui vinssent à Géla discuter sur la paix et sur les intérêts généraux ; puis, ces députés réunis et la délibération ouverte, Timée nous montre tout à coup Hermocrate faisant une harangue dont voici la substance :

XXV *s.* Il commença par féliciter les habitants de Géla et de Camarine d'avoir conclu une trêve entre eux, d'avoir ensuite, par leur rapprochement, provoqué une discussion sur leurs intérêts particuliers ; d'avoir, en hommes[2] qui connaissaient toute la différence qu'il y a entre la paix et la guerre, pris leurs mesures pour que rien ne vînt entraver les négociations ; puis il débita deux ou trois maximes politiques, et dit qu'il n'avait plus qu'à leur bien faire sentir en quoi diffèrent la paix et la guerre (or il avait déjà dit antérieurement qu'ils le savaient parfaitement). Enfin il rendit grâces aux citoyens de Géla de ce que la conférence avait pour témoin un sénat qui avait sur de telles questions de grandes lumières. Que dire de ce discours ? Timée ne s'y montre pas seulement étranger à la politique ; il semble même ne pas être au courant de ce que l'on sait dans nos écoles. Car s'il est bon évidemment d'insister sur des choses inconnues ou contestées, dès qu'il s'agit de faits universellement acceptés, quoi de plus frivole et de plus puéril que de multiplier les paroles? Ainsi Timée, parmi tant de fautes, commet encore celle de ne point faire grâce de longs discours pour ce qui n'a nullement besoin d'être démontré. Il se

[1] Camarine, au sud-est. Les habitants ayant desséché le lac de Camarine, malgré la défense de l'oracle, une peste désola tout le pays. Le proverbe latin « Ne move Camarinam, » qu'on applique à toute conjoncture périlleuse, se rattache à cette circonstance.

[2] Le texte est ici fort altéré.

sert de raisonnements qu'on ne saurait attribuer à cet Hermocrate, qui prêta un appui si utile aux Lacédémoniens à la bataille d'Égos Potamos, et qui en Sicile fit prisonnières les troupes athéniennes avec leurs généraux; le langage qu'il lui met dans la bouche n'est pas même celui d'un enfant.

(Analyse du passage où Hermocrate établissait un parallèle entre la guerre et la paix.)

XXVI. Hermocrate crut devoir rappeler aux alliés rassemblés que durant la guerre c'est le chant des trompettes, et pendant la paix celui des coqs qui tire les hommes du sommeil. Il ajouta qu'Hercule avait établi les jeux olympiques et les luttes sacrées de la Grèce comme preuve de ses sentiments guerriers; mais que dans ses combats il n'avait fait de mal à ses ennemis que par nécessité et par ordre, et qu'il n'avait jamais causé de dommage à qui que ce fût, de son propre gré. Il cita bientôt Homère, qui expose à nos regards Jupiter irrité contre Mars et lui disant :

« Tu m'es le plus odieux des immortels qui habitent l'Olympe : tu n'as à cœur que les disputes, la guerre et les combats. »

Puis le plus sage des héros qui s'écrie dans le même poëte :

« Celui-là n'a ni famille, ni amour de la justice, ni foyers, qui aime la guerre sanglante, ce fléau des peuples. »

Il montre en outre Euripide d'accord avec Homère :

« Paix, dit-il, féconde en richesses, toi la plus belle des déesses, quel amour ne m'inspires-tu pas! Combien tu tardes! Je crains que la vieillesse ne me surprenne avant que je voie luire ta brillante aurore et que j'entende et les chants des chœurs et le bruit des festins aux mille fleurs. »

Hermocrate ajoute que la guerre est comme une ma-

ladie, et la paix comme la santé, puisque la paix rétablissait souvent les malades, et que la guerre enlevait les hommes les plus vigoureux. Dans la paix, ce sont les vieillards qui sont ensevelis par les jeunes gens; durant la guerre c'est le contraire. Et ce qui est le plus important, continuait-il, c'est qu'en temps de guerre on n'est pas en sûreté même derrière ses murailles, et que dans la paix la sécurité règne jusqu'aux frontières. Timée accumulait mille autre traits analogues, et en vérité je me demande avec étonnement quel langage, quels raisonnements plus frivoles pourrait imaginer un jeune homme encore assis sur les bancs des écoles, tout plein de lecture, et qui, d'après un thème donné, voudrait en public faire sur tel ou tel personnage une amplification. Ces pauvretés qu'il met dans la bouche d'Hermocrate ne semblent pas faites pour un autre usage[1].

XXVI *a*. Timoléon, encore dans le même livre, lorsqu'il excite au combat contre les Carthaginois l'armée des Grecs, sur le point d'en venir aux mains avec des troupes supérieures en nombre, leur dit d'abord de ne pas regarder à l'épaisseur de ces rangs, où il ne voit pas d'hommes. « Pourquoi, en effet, s'écrie-t-il, bien que l'Afrique soit partout peuplée, et qu'elle abonde en population, avons-nous coutume de dire dans les proverbes pour désigner une solitude, « plus désert que l'Afrique »? ce n'est pas à la solitude des lieux, mais à la rareté d'hommes vraiment dignes de ce nom que cette manière de parler fait allusion. Et d'ailleurs, ajoute-t-il, qui craindrait des hommes qui, loin d'user de ce que la nature nous a donné comme un précieux privilége, les mains, les tiennent cachées sous leurs tuniques, dans un repos éternel, et qui toujours portent sous ces mêmes tuniques des ceintures qui les en-

[1] Il y a ici une lacune que je remplis ainsi : *δοκεῖ γὰρ οὐ πρὸς ἀλλὰ χρησάμενος τούτοις οἷς.*

ferment, afin d'échapper, même après leur mort, aux regards de l'ennemi ? »

XXVI *b*. Ce n'est pas tout : Gélon ayant promis aux Grecs d'amener à leur secours[1] vingt mille fantassins et deux cents vaisseaux pontés, s'ils voulaient lui céder le commandement sur terre et sur mer, on dit que les Grecs réunis à Corinthe firent aux députés du prince une réponse d'une haute sagesse : ils le prièrent de venir les secourir, et ajoutèrent que c'était à la guerre elle-même de conférer le commandement suprême au plus digne ; noble langage de gens qui n'avaient pas timidement recours à l'appui de Syracuse, qui se fiaient encore à eux-mêmes et appelaient quiconque le voulait à rivaliser de courage et à disputer la couronne de la valeur. Mais tels sont les longs discours que Timée multiplie en chacune de ces circonstances, telle est la peine qu'il se donne pour montrer la Sicile plus grande que toute la Grèce, pour faire voir que tout ce qui s'y fait est plus important et plus considérable que chez toute autre nation, pour donner les Siciliens comme le plus sage des peuples les plus connus par leur sagesse, et les Syracusains comme les hommes les plus propres aux grandes entreprises et les plus distingués en général, qu'en vérité il ne laisse guère aux enfants de nos écoles ou à des jeunes gens échauffés par le vin chance de le surpasser en bizarres raisonnements dans quelque panégyrique de Thersite, dans une critique de Pénélope ou tout autre paradoxe de ce genre.

XXVI *c*. Du reste avec ces harangues d'une éloquence étrange, il arrive qu'hommes et choses ne prêtent plus à d'intéressants parallèles, comme le veut l'auteur, mais au ridicule. Timée tombe dans le même défaut que ces philosophes de l'Académie qui font de la parole l'usage que l'on sait. Quelques-uns d'entre eux, afin d'embarrasser leurs adversaires au milieu de questions

[1] Ce fait se rattache à l'expédition de Xerxès en Grèce.

dont la solution est évidente ou bien obscure, peu importe, usent de telles subtilités, accumulent tant d'arguments captieux, que l'on ne sait plus s'il ne serait pas possible de sentir à Athènes l'odeur des œufs cuits à Éphèse, et si au moment même où on se livre dans l'Académie à de telles disputes, on n'est pas chez soi parlant d'autre chose. Or, ils ont tellement déprécié par cet abus du sophisme toute l'école, que la proposition de problèmes même véritables n'éveille chez tous que défiance. Et sans parler de cette déviation de leur doctrine, ils ont répandu dans la jeunesse je ne sais quelle habitude de ne plus s'occuper des questions de politique et de morale, qui seules ont en philosophie une véritable utilité, et de passer le temps à se distinguer en des déclamations frivoles et paradoxales.

XXVI *d*. [1] C'est là ce qui est arrivé à Timée et à ses disciples. Amateur de tout ce qui est étrange, intrépide à soutenir ses assertions, Timée a su étonner le vulgaire par l'éclat de ses paroles, et forcer sa confiance par de beaux dehors de véracité. Il est aussi des gens qu'il a conquis, qu'il semble avoir gagnés pièces en main, et ces conquêtes il les doit principalement à ses dissertations sur les colonies, sur la fondation de telles ou telles villes, sur les liens de parenté qui unissent différents peuples. Il fait alors, en effet, un si pompeux étalage d'exactitude dans ses récits, et de sévérité dans la critique à l'égard d'autrui, que tous les autres historiens semblent avoir volontairement fermé les yeux sur tout et amusé l'univers de vaines imaginations, tandis que lui seul, à la poursuite de la vérité, a su distinguer, à propos de chaque événement de l'histoire, ce qu'il peut y avoir de faux ou de vrai.

[1] Il ne faut pas s'étonner si quelquefois ici la suite des idées n'est pas rigoureuse. Cette dernière partie du douzième livre ne se compose que de fragments réunis dans un ordre seulement probable. Mais la pensée générale qui domine dans tous ces détails est fort claire.

XXVI *e*. Aussi, prouvez à ceux qui se sont longtemps nourris de ses premiers mémoires, où sont décrits les faits dont je viens de parler, et qui ont écouté avec pleine confiance ses promesses hyperboliques, prouvez-leur que Timée est lui-même sujet aux fautes qu'il reprend si amèrement chez les autres (ainsi que nous l'avons fait voir récemment à propos des Locriens et de quelques autres détails), aussitôt ces admirateurs de Timée s'irritent, se fâchent, refusent de se convertir ; c'est là presque le seul fruit que retirent de leur lecture ceux qui ont le plus étudié ses commentaires. Pleins de ses harangues et de ses diffuses amplifications, ils deviennent, pour les causes que j'ai dites, de subtils raisonneurs sans bonne foi.

XXVI *f*. Nous avons encore quelques fragments de son histoire générale, qui est un ramas de toutes les erreurs que nous avons déjà relevées en grande partie. Disons maintenant la cause des défauts de Timée, cause qui, bien qu'elle semble à la plupart n'être point réelle, sera reconnue comme la véritable. Il met en avant une grande expérience, une grande ardeur d'investigations, et se vante d'avoir préludé par de longs travaux à la rédaction de son histoire ; et néanmoins, en certaines choses, il n'est aucun de ceux qui prennent le nom d'historien qui ne soit moins ignorant et moins négligent que lui. Voici comment.

XXVII. Nous avons reçu de Dieu deux instruments naturels pour tout percevoir et pour tout connaître, l'ouïe et la vue ; et, suivant Héraclite, la vue est bien moins susceptible d'erreur que l'ouïe. Car les yeux sont des témoins plus exacts que les oreilles. Or, pour parvenir à la perception de la vérité, Timée a choisi la route non la meilleure, mais la plus commode. En effet, jusqu'à la fin, il s'abstient de la vue pour se servir uniquement de l'audition. L'audition elle-même se compose de deux choses : la lecture des annales ou informations orales ; et, comme nous l'avons dit plus

haut, Timée ne se livre qu'avec négligence à cette dernière partie. Pourquoi a-t-il donc préféré la lecture des annales? Il est facile de le concevoir. Par les livres, on peut s'instruire sans danger ni fatigue, pour peu qu'on ait la précaution de choisir une ville riche en mémoires, et qu'on possède une bibliothèque voisine de soi. Vous pouvez ensuite, paisiblement couché, approfondir vos recherches, comparer les fautes des historiens passés, et tout cela sans la moindre peine. Au contraire, la connaissance des faits par expérience personnelle ne s'acquiert qu'à force de labeurs et de frais. Mais aussi, c'est la partie qui sert le plus à l'histoire; c'en est la partie la plus importante. Nous n'avons qu'à consulter à ce propos les historiens eux-mêmes. Éphore dit quelque part que, s'il était possible d'assister à la fois à tous les événements, cette manière de connaître l'emporterait sur toutes les autres. Théopompe pensait de même : « L'homme, dit-il, le plus habile dans la guerre est celui qui a vu le plus de combats; le meilleur orateur est celui qui a plaidé le plus de causes. » De même en médecine et dans l'art de la navigation. Homère s'est expliqué d'une façon encore plus nette à ce sujet. Pour nous montrer quelles doivent être les qualités d'un homme d'État, il choisit Ulysse. Voyez comme il commence : « Muse, dis-moi ce héros à l'esprit varié qui erra longtemps sur les mers....

Un peu plus bas il ajoute :

« Il parcourut les villes de beaucoup de peuples, vit leurs mœurs, et souffrit mille maux sur mer en son cœur. »

Citons enfin ce vers :

« Que de périls, sur le champ de bataille et sur les flots, il traversa. »

XXVIII. Tel est l'homme que la majesté de l'histoire réclame. Platon prétend que le monde n'ira bien que lorsque les philosophes seront rois et les rois philoso-

phes. A mon tour, je dirai que l'histoire ne sera vraiment belle que lorsque des hommes initiés aux affaires publiques consentiront à l'écrire, non pas comme aujourd'hui, négligemment, mais lorsque, avec la conviction que c'est pour eux la plus noble et la plus nécessaire des études, ils en feront, sans distraction, l'occupation unique de leur vie ; lorsqu'enfin ceux qui s'y livreront regarderont l'expérience personnelle comme une condition nécessaire de capacité. Jusque-là, les historiens commettront toujours de grossières erreurs. Cependant Timée, qui ne s'est nullement inquiété de tous ces soins, qui a vécu toujours au même endroit, en pays étranger, qui a, comme de gaieté de cœur, refusé cet enseignement pratique qu'on puise dans la connaissance de la guerre et du gouvernement, dans les voyages et la vue même, a attaché je ne sais comment à son nom l'idée de grand historien !

Du reste, nous pouvons invoquer Timée lui-même en témoignage de nos assertions. « Bon nombre de personnes, dit-il dans la préface de son sixième livre, supposent que le genre démonstratif[1] demande plus de talent naturel, d'études et de préparations que le genre historique. » Cette objection a déjà été faite à Éphore ; mais comme il ne l'a pas suffisamment réfutée, j'essayerai d'établir la différence qui sépare le discours démonstratif de l'histoire. » Disons tout d'abord que Timée fait là une chose insensée : il calomnie Éphore. Éphore en effet qui, dans toute l'étendue de ses écrits, est déjà si admirable pour le style, la méthode et les pensées ; qui, dans ses digressions et dans ses considérations personnelles est si ingénieux, comme il l'est en général, du reste, quand il ajoute à la narration quelque discours, je dirai presque de luxe, a précisément, par

[1] On distingue en rhétorique trois genres d'éloquence : le genre judiciaire, le genre délibératif, le genre démonstratif : les deux premiers genres se définissent aisément par l'étymologie même : le dernier renferme les discours dont le but est de louer ou de blâmer.

un heureux hasard, écrit quelques lignes pleines de grâce et de force sur la différence de l'historien et de l'orateur. Mais Timée, afin de ne pas paraître dire les mêmes choses qu'Éphore, ne craint point de mentir et de condamner en général notre historien. Il se figure, en reprenant dans un style prolixe, obscur et de toute manière inférieur, des sujets déjà traités par d'autres avec talent, que personne ne s'apercevra de la fraude.

XXVIII *a*. Quoi qu'il en soit, pour rehausser l'histoire, Timée prétend qu'il y a autant de différence entre celle-ci et le genre démonstratif qu'entre des édifices réels et ces représentations factices des lieux et de leurs dispositions étalées sur la scène. Il avance ensuite que rassembler les matériaux pour l'histoire est une tâche à elle seule plus pénible que tout le travail nécessaire à la composition d'un discours; qu'il lui a fallu, par exemple, afin de réunir les ouvrages de quelques auteurs et de connaître les mœurs des Liguriens, des Gaulois et des Espagnols, supporter des fatigues et des dépenses que lui-même n'aurait jamais pu soupçonner et dont il aurait peine à croire chez autrui le récit fidèle. Mais ici on lui demanderait volontiers ce qu'il suppose exiger le plus d'argent et de peine, de rassembler au sein d'une grande ville des livres, et de s'informer là des usages des Gaulois et des Liguriens, ou de courir par le monde et de tout voir par ses propres yeux? De recueillir de la bouche de ceux qui y assistèrent les détails d'une bataille, ou d'un siége, ou d'un combat naval, ou de se mêler à la guerre et de braver les dangers qu'elle entraîne sur le champ de bataille même? Pour moi, je ne trouve pas qu'il y ait autant de distance entre les édifices réels et les décorations d'un théâtre qu'entre une œuvre littéraire quelle qu'elle soit, tracée par un homme qui prend pour bases l'expérience et la pratique, et celle qui repose sur des rapports et des ouï-dire.

Timée, étranger à tout ce qui était expérience, a cru

que la méthode la plus facile et la plus courte pour écrire l'histoire, était de réunir des mémoires et de recueillir les renseignements nécessaires auprès de qui connaissait les choses dont il voulait parler. Mais les ignorants sont encore exposés à commettre souvent, avec un tel système, de grossières erreurs. Comment s'y prendront-ils pour faire congrûment des questions sur une bataille rangée, sur un siége ou un combat naval? Comment, sans quelque connaissance préalable, comprendre tous ces détails? L'intelligence de celui qui interroge ne contribue pas moins à éclaircir les faits que celle de la personne qui répond. Une seule insinuation de gens qui ont assisté aux événements transporte l'historien habile au milieu de ces événements mêmes. L'ignorant ne sait ni interroger les témoins oculaires des faits accomplis, ni apprécier ce qui se passe autour de lui. Bien que présent, il est absent pour ainsi dire.

LIVRE XIII.

SOMMAIRE.

I-III. Détresse des Étoliens. Lois sur les dettes rédigées par Dorimaque et Scopas, combattues par Alexandre. Scopas se retire à Alexandrie. — III-VI. Guerre de Philippe avec les Rhodiens. — Il attaque ses ennemis par la ruse. Bassesse d'un tel procédé. Les Romains, étrangers autrefois à toutes les manœuvres perfides et cachées, ne dédaignent plus d'y recourir. Le Tarentin Héraclide sert les projets du roi de Macédoine. Sa perfidie est découverte. Quelques mots sur la force de la vérité. Guerre en Thrace. Noms de villes. — VI-IX. Tyrannie de Nabis. Ses cruautés. Statue Apéga. — Guerre avec les Achéens.— En Italie, dernières hostilités d'Annibal dans le Brutium. Expédition infructueuse de Magon en Ligurie. — IX. Antiochus sur les bords du golfe Persique.

(L'année précédente Rome avait fait la paix avec Philippe, déjà réconcilié avec les Étoliens. — Ceux-ci, épuisés à la suite d'une longue guerre, sont réduits à proclamer par une loi nouvelle l'abolition des dettes, CXLIII^e olympiade, 4e année.)

I. En proie à la fois à une guerre continuelle et à un luxe dévorant, les Étoliens avaient, à leur insu et à celui des autres peuples, contracté une dette immense. Comme ils étaient, d'ailleurs, naturellement portés à toujours innover, ils confièrent à Dorimaque et à Scopas le soin d'établir des lois. Ces deux hommes étaient eux-mêmes factieux dans le cœur, et leur fortune se trouvait engagée envers un grand nombre de créanciers. A peine revêtus de leurs fonctions nouvelles, ils se mirent à l'œuvre.

I *a*. Alexandre l'Étolien s'opposa vivement aux mesures adoptées par Dorimaque et Scopas, en démontrant de mille manières que, dans le pays où existe le germe de telles lois, il ne pouvait être étouffé sans avoir causé d'abord de terribles maux. Il les supplia donc de ne pas

considérer seulement l'avantage d'être délivrés de leurs dettes pour le moment, mais de songer aussi au futur. N'était-il pas absurde, en effet, d'exposer sa vie en temps de guerre pour la sûreté de ses enfants, et au sein de la paix de ne pas s'occuper de l'avenir?

(Quel fut le sort de ces lois? on ne sait. Quoi qu'il en soit, Scopas ne garde pas longtemps la magistrature dont on l'avait investi.)

II. Privé du pouvoir au nom duquel il avait rédigé les lois nouvelles, Scopas porta ses vues sur Alexandrie, où il espérait trouver l'aisance et être en état de satisfaire ses désirs ambitieux. Il ne savait pas que, comme chez un hydropique, aucun rafraîchissement extérieur ne peut apaiser ou même ralentir l'ardeur de la soif, à moins que l'art n'ait triomphé du mal dans le corps même[1]; ainsi personne n'est capable de rassasier les appétits d'une âme avide, sans avoir guéri par quelque moyen le mal au fond du cœur. Jamais cette vérité ne fut plus manifeste que chez l'homme dont nous parlons ici. A peine fut-il arrivé à Alexandrie, que, sans parler des bénéfices que pouvait lui rapporter le service du camp dont il disposait en maître comme généralissime, il reçut du roi une solde de dix mines par jour. Celle des officiers inférieurs n'était que d'une mine, et cependant, peu content de tant de bonheur, il ne cessa pas d'élever des prétentions, jusqu'à ce qu'enfin, haï de ceux-là mêmes qui l'avaient comblé de faveurs, il perdit à la fois ses richesses et la vie.

(Tandis que les Étoliens s'abandonnaient à leur humeur turbulente, Philippe, délivré des Romains, faisait la guerre aux Rhodiens, employant tour à tour la force ou la fourbe.)

III. Philippe donc eut recours, contre les Rhodiens, à la ruse que nous allons dire. Cette ressource n'était guère

[1] Ce passage a été fort diversement expliqué. Voir les notes de Schweighæuser, vol. VII, p. 142-147, in-8°.

digne d'un roi ; mais aujourd'hui que l'usage de fourbes honteuses est partout répandu, il en est qui regardent cela comme un fléau nécessaire. Telles n'étaient pas les maximes de nos pères, qui, loin de tromper leurs amis dans l'intérêt de leur puissance, n'auraient pas voulu vaincre même leurs ennemis par de tels moyens. Ils ne trouvaient pas qu'une victoire dût être belle et durable, si l'on n'avait pas triomphé au grand jour de son adversaire, par le seul appui du courage. Aussi ils s'étaient mutuellement engagés à ne se servir ni d'armes cachées, ni de traits lancés de loin : il leur semblait que le combat livré de près, corps à corps, était la seule manière légitime de terminer un différend. Dans les guerres, ils se disaient d'avance et le moment de la bataille et l'endroit où ils se proposaient de ranger leurs troupes. Aujourd'hui, on a pour doctrine qu'il est d'un mauvais général d'agir à découvert. Toutefois, on retrouve encore chez les Romains quelques vestiges de leurs anciennes habitudes militaires : ils déclarent toujours la guerre, tendent rarement des embûches, et préfèrent ces combats de pied ferme et corps à corps dont nous parlions tout à l'heure. Nous avons voulu, par ces quelques lignes, flétrir cette honteuse rivalité de perfidies à laquelle les chefs se livrent aujourd'hui sans pudeur, soit dans les affaires civiles, soit dans les camps.

IV. Philippe chargea Héraclide d'aviser au moyen de surprendre et de détruire les Rhodiens : c'était un beau sujet proposé à son imaginative. En même temps, il envoya des députés aux Crétois pour les exciter à la guerre contre ce peuple. Héraclide, qui semblait avoir le génie du mal, et qui d'ailleurs attachait à l'ordre de Philippe l'espérance de précieux bénéfices, après avoir réfléchi quelque temps, mit à la voile et se rendit à Rhodes. Cet Héraclide était un Tarentin d'une famille obscure d'ouvriers, de forgerons, et d'une nature qui paraissait faite pour la perversité et le crime. Dès l'âge le plus tendre, il avait honteusement fait trafic de son

corps. Du reste, homme d'une grande finesse d'esprit et d'une étonnante mémoire, il était aussi insolent et hardi envers les petits que bas et servile auprès des grands. Il avait d'abord été chassé de sa patrie comme ayant voulu livrer Tarente aux Romains, non pas qu'il eût alors quelque autorité dans la ville, mais architecte et chargé de réparer un mur, il avait entre les mains les clefs d'une porte qui donnait sur la campagne. Réfugié auprès des Romains, il osa envoyer de leur camp même des lettres à Tarente et à Annibal. Ses entreprises furent découvertes, et dans la crainte d'un châtiment, il s'enfuit à la cour de Philippe. Il acquit sur l'esprit de ce prince tant de crédit et de puissance, qu'il faut attribuer à sa fatale influence la chute du puissant royaume de Macédoine.

(Pendant que les députés, envoyés en Crète, s'acquittent de leur ambassade et parcourent cette île dont Polybe cite deux villes,)

Hattia et Sibyrte,

(Héraclide se fait passer à Rhodes pour transfuge, et excite d'abord quelque inquiétude.)

V. Les prytanes, qui se défiaient de Philippe, au souvenir de sa perfidie en Crète[1], soupçonnèrent Héraclide d'être un agent du prince. Mais admis dans le conseil, il raconta pourquoi il avait fui de la cour du roi, et ajouta qu'il ne pouvait y avoir pour Philippe rien de plus sensible que de voir ses desseins dévoilés. Ce discours fit tomber tous les soupçons.

(Mais il fut découvert. — Digression sur la force de la vérité.)

Il me semble que la nature a fait de la vérité la plus puissante des déesses et lui a donné toute la force qu'on

[1] Peut-être faut-il rattacher à ce passage le fragment qui suit : « les Crétois, tenant tête au péril, chargèrent les prytanes d'envoyer demander aux Rhodiens de défendre la liberté de la Crète. »

peut imaginer. En vain de toute part on l'attaque, en vain même la vraisemblance se met du côté du mensonge, néanmoins elle pénètre, je ne sais comment, dans les cœurs par sa propre énergie. Tantôt elle manifeste sur-le-champ son pouvoir; tantôt, quelque temps éclipsée, elle brille ensuite d'un nouvel éclat et triomphe enfin de l'imposture. C'est ce qu'éprouva cet Héraclide que Philippe avait envoyé à Rhodes.

(La guerre se faisait aussi en Thrace. — Polybe en parlait sans doute comme l'indiquent ces noms propres :)

Adrène, dont les habitants s'appelaient Adrénites ;
Dégériens, peuplade de Thrace ;
Cabyla, non loin du pays des Astes ;
Le Champ de Mars, pays inculte qui ne produit que des arbres rabougris.

VI. Quant à Nabis, tyran de Lacédémone, bien qu'il occupât le trône depuis trois ans, il n'avait rien conçu ni rien osé entreprendre d'important, à cause de la défaite encore récente que les Achéens avaient fait essuyer à Machanidas. Il s'occupait uniquement d'établir la base et de jeter les fondements d'une lourde et durable tyrannie. Il détruisait peu à peu le dernier reste du nom spartiate, jetait en exil tous les citoyens illustres par leurs richesses, par leur naissance, et laissait les femmes et les biens de ses victimes aux principaux de son parti et à ses mercenaires. C'était une troupe d'assassins, de voleurs, de fripons et de brigands de toute sorte. Il avait pris soin de rassembler autour de lui, de tous les coins de l'univers, les scélérats à qui leur impiété et leurs crimes fermaient les portes de leur patrie. Il s'était déclaré leur protecteur et leur roi, en avait fait sa garde personnelle et dévouée, et devait par eux affermir sa puissance comme aussi sa réputation de perversité. Enfin il ne se bornait pas à exiler les citoyens ; sur la terre étrangère il n'y avait pas pour ces malheureux un lieu, une retraite assurée. Il les faisait tuer sur les grandes routes

par des gens apostés ; il en rappelait d'autres à Lacédémone et les y égorgeait. Pour comble d'horreur, dans la ville où ils se retiraient, il achetait, sous le couvert d'hommes non suspects, les maisons contiguës à celles que ces infortunés occupaient, et envoyait des Crétois qui, pratiquant des trous dans les murs mitoyens, lançaient par ces tranchées des flèches et tuaient ainsi les exilés, soit couchés, soit debout : pour eux pas d'asile ni de moment tranquille. Il en fit périr de cette manière un grand nombre.

VII. Il imagina encore contre ses ennemis une machine, si on peut appeler ainsi un instrument de torture. C'était une statue de femme couverte de vêtements magnifiques et dont la ressemblance était parfaite avec la femme même de Nabis. Quand il appelait au palais quelque citoyen pour lui arracher de l'argent, il commençait par lui débiter force paroles pleines de bienveillance et lui montrait les périls dont les Achéens menaçaient Sparte et son territoire, lui vantait le nombre des mercenaires entretenus pour la sûreté générale, et lui rappelait les dépenses nécessaires au culte des dieux et à l'administration publique. Si on se laissait toucher par de tels discours, il s'en tenait à ce moyen ; mais si on lui répondait par un refus, « Voyons, disait-il, puisque je ne puis vous persuader, peut-être Apéga le fera-t-elle : c'était le nom de sa femme. » A peine avait-il prononcé ces mots que la statue apparaissait. Nabis, la prenant par la main, la faisait lever de son siége et saisir entre ses bras le rebelle, qu'il avait soin d'approcher peu à peu du sein de la statue. Or ces bras et ces mains étaient couverts de clous cachés sous les vêtements ; les mamelles en étaient aussi hérissées. Quand donc il avait appliqué les mains du malheureux sur le dos d'Apéga, et que, par de secrets mécanismes, il l'étreignait contre sa poitrine, la victime consentait forcément à tout ce qu'il voulait. Plusieurs citoyens qui avaient refusé de l'or perdirent ainsi la vie.

VIII. Même esprit de déprédation et de cruauté dans toute la suite de son gouvernement. Il était de moitié dans les pirateries des Crétois sur mer; il entretenait dans tout le Péloponèse des voleurs, des assassins, des sacriléges, tirant profit de leurs forfaits, et en récompense leur assurant dans Sparte un refuge et au besoin un point d'attaque. Vers cette époque, quelques Béotiens, qui se trouvaient en voyage à Lacédémone, séduisirent un des écuyers de Nabis et lui persuadèrent de venir avec eux, après avoir dérobé un cheval blanc qui était le plus beau des écuries du tyran. L'écuyer y consentit et prit le cheval; mais des gardes de Nabis, lancés à sa poursuite, arrêtèrent le voleur avec son larcin à Mégalopolis et le ramenèrent à Sparte sans opposition : ils osèrent même saisir les Béotiens. Ceux-ci demandèrent d'abord d'être conduits devant les magistrats, et comme on ne les écoutait pas, l'un d'eux appela les citoyens à leur secours. Le peuple aussitôt accourut, protesta qu'il fallait les mener devant le tribunal, et les envoyés de Nabis furent forcés de relâcher leur proie. Nabis, qui depuis longtemps cherchait une occasion de se plaindre et un prétexte plausible de commencer les hostilités, s'empara de cette circonstance, fit une excursion chez les Mégalopolitains et emmena avec lui les troupeaux de Proagore et de quelques autres citoyens riches. Tel fut le principe de la guerre.

(Tandis que ces luttes sans dignité se succédaient en Grèce, la guerre d'Annibal en Italie touchait à sa fin. — Polybe en retraçait les derniers faits dans le treizième livre.)

Badisa, ville du Brutium, et Lampetia se rendaient au consul Servilius[1].

(En même temps, Magon[2] faisait une tentative en Italie; mais si d'abord)

[1] Édition Firmin Didot, *fragmenta minora.*
[2] *Fragmenta historica*, XXXI.

les Liguriens qui combattaient contre lui ne purent obtenir de succès important et décisif,

(Il fut ensuite obligé de fuir et de regagner Carthage.)
(Retour à l'histoire d'Antiochus. — Les affaires de la Parthiène et de la Bactriane à peine terminées, il court dans les Indes, revient par la Carmanie, et fait une expédition sur le golfe Persique.)

IX. Il pénétra dans Chatténia, troisième province des Gerrhéens. C'est un pays stérile, mais que la richesse des Gerrhéens a couvert de villages et de châteaux forts. Il s'étend sur les bords de la mer Rouge. Laba et Saba étaient deux villes de cette région. Les Gerrhéens supplièrent le roi de ne pas les priver des biens que les dieux leur avaient accordés, une paix continuelle et la liberté. Antiochus, lecture faite de leur lettre, déclara qu'il accédait à leurs prières; il s'engagea même à respecter les campagnes des Chatténiens. Lorsqu'il eut confirmé la liberté des Gerrhéens et reçu d'eux, comme hommage, cinq cents talents d'argent, mille d'encens et deux cents du parfum appelé « stacte, » il s'embarqua pour l'île de Tyle, et de là partit pour Séleucie. L'encens et le stacte se recueillent sur les bords de la mer Érythrée.

FRAGMENTS.

X. 1° Damoclès, envoyé avec Pythion pour observer les desseins des Romains, était un instrument précieux entre les mains d'un maître. C'était un homme très-versé dans les affaires.

2° Mélityssa, ville d'Illyrie.

LIVRE XIV.

SOMMAIRE.

I-VI. Nouvelle olympiade. — Préambule. — Scipion en Afrique. — Il trompe Syphax par ses négociations et incendie le camp de ce prince et celui d'Asdrubal. — VI-VII. Carthage consternée. — Elle se prépare à la défense. — VII-IX. Les Carthaginois s'établissent dans les Grandes Plaines. Bataille. — IX-XI. Succès de Lélius et de Massinissa. — Prise de Tunis par Scipion. Combat naval défavorable aux Carthaginois. — XI, XII. Histoire de l'Égypte. Ptolémée Philopator mort. — Polybe revient sur ce règne. Il en raconte les principaux faits.

(Polybe annonce, en quelques mots, qu'il a résumé dans ce livre douze années de l'histoire d'Égypte. — Ici commence une nouvelle olympiade.)

I [1]. Peut-être un exposé préliminaire des faits accomplis en chaque olympiade éveille-t-il l'attention du lecteur en lui marquant tout d'abord le nombre et la grandeur des événements dont il doit être témoin. L'histoire de l'univers se trouve ainsi présentée tout entière à ses regards. Mais je ne pense pas qu'on puisse désirer de trouver ici dans un tableau synoptique ce qui s'est passé durant l'olympiade où nous sommes parvenus, et cela pour deux causes : d'abord la fin des guerres d'Afrique et d'Italie coïncide avec cette époque, et qui ne voudrait en connaître au plus tôt la catastrophe et l'issue? car, telle est notre nature, nous sommes toujours pressés d'arriver au dénoûment; ensuite, les conseils des rois sont aujourd'hui révélés, et tout ce qui s'est passé à leur cour est devenu mani-

[1] Le scoliaste constate ici une lacune considérable. Dans le manuscrit, trente feuillets étaient déchirés.

feste et clair aux yeux mêmes des plus indifférents. Aussi, curieux de donner au récit de chaque fait la valeur qu'il mérite, nous avons résumé en ce seul livre les douze années de l'histoire d'Égypte, comme nous l'avons promis plus haut (et nous avons surtout insisté sur la fin de la lutte entre Annibal et Scipion).

(Retour à la guerre punique. — Scipion était descendu en Afrique vers la fin de l'année précédente. — Syphax, devenu l'époux de Sophronisbe, avait passé aux Carthaginois, mais Massinissa resta fidèle aux Romains. — Scipion répand la terreur jusque dans Carthage. — Comme)

1 *a*. Il venait d'apprendre, durant son quartier d'hiver, que les Carthaginois équipaient une flotte, il s'occupa de faire de son côté les mêmes préparatifs, et surtout de presser le siége d'Utique. Il se flattait, d'ailleurs, de gagner de nouveau Syphax à l'alliance romaine, et comme les deux armées n'étaient pas éloignées l'une de l'autre, il lui envoyait sans cesse des députés afin de le détacher de Carthage. Il comptait que Syphax serait bientôt las de cette jeune fille pour qui il avait embrassé la cause de Carthage, las de ses nouveaux amis; car il connaissait la mobilité d'humeur propre aux Numides, et leur esprit facilement infidèle envers les dieux et les hommes. Tandis qu'il flottait entre mille pensées, incertain de l'avenir, et qu'il reculait devant une bataille rangée, avec un ennemi de beaucoup supérieur en nombre, tout à coup s'offrit à lui une occasion favorable qu'il se hâta de saisir. Quelques-uns des députés qu'il avait envoyés à Syphax lui rapportèrent un jour que les Carthaginois avaient, pour passer l'hiver, élevé des huttes de bois et de feuillages de toute espèce sans y mêler de terre; que les Numides, arrivés les premiers, avaient employé à ces constructions des roseaux, et que ceux qui se rendaient successivement au camp formaient leurs habitations de feuilles seulement; qu'enfin quelques-unes de ces cabanes étaient dans

l'intérieur du retranchement, mais la plupart en avant et par delà le fossé. Sur ce rapport, Publius convaincu qu'il ne pouvait y avoir de coup plus inattendu pour les Carthaginois, et plus avantageux pour les Romains qu'une tentative d'incendie, ne songea plus qu'à faire les préparatifs nécessaires à cette entreprise. Syphax, dans ses relations avec Publius, était toujours revenu sur cette pensée que les Carthaginois devaient évacuer l'Italie, les Romains l'Afrique, et demeurer les uns et les autres en possession des pays intermédiaires dont ils étaient maîtres avant les hostilités, et Publius n'avait jamais prêté l'oreille à ces instructions. Mais alors il fit entendre par ses agents, à Syphax, que ce qu'il désirait n'était pas impossible. Syphax, excité par cette espérance, favorisa plus que jamais les entrevues. Les députations devinrent plus nombreuses, les conférences plus fréquentes, les envoyés des deux partis demeurèrent même quelquefois plusieurs jours dans le camp de l'un ou de l'autre sans exciter la moindre défiance. Dès lors Scipion eut toujours soin d'envoyer avec les commissaires des hommes intelligents et même des soldats mal vêtus et déguisés en esclaves pour qu'ils pussent impunément observer à leur aise les entrées et les sorties des deux camps; car il y en avait deux : l'un était occupé par Asdrubal avec trente mille fantassins et trois mille cavaliers; l'autre, placé à dix stades du premier, était celui des Numides : il contenait dix mille cavaliers et cinquante mille fantassins environ. L'abord en était plus aisé, et les tentes plus faciles à incendier, parce que les Numides, comme nous l'avons dit, les avaient construites, non pas en bois ou en terre, mais simplement en roseaux et en feuillage.

II. Lorsque le printemps fut de retour, et que Scipion eut suffisamment étudié ce qu'il lui fallait connaître dans le camp de l'ennemi, il remit ses navires à flot et y embarqua des machines de guerre comme s'il se fût proposé d'attaquer Utique. Deux mille fantassins envi-

ron prirent position pour la seconde fois sur une éminence qui domine la ville, se fortifièrent et s'entourèrent à grands frais d'un fossé. Il faisait mine de ne pousser ces travaux que pour hâter le succès du siége, mais son véritable but était de veiller du haut de ce poste sur ce qui se passerait durant l'expédition qu'il méditait, et d'empêcher qu'à la vue de ses troupes lancées dans la plaine, la garnison d'Utique ne fît quelque sortie contre le camp qui était assez proche, et y assiégeât les soldats chargés de le garder. Au milieu de ces préparatifs, Scipion ne manqua pas d'envoyer à Syphax une ambassade nouvelle pour lui demander si, dans le cas où lui, Scipion, accepterait ses anciennes propositions, les Carthaginois les accepteraient également, ou s'ils ne voudraient pas délibérer de nouveau sur les conventions arrêtées entre eux. Il avait recommandé à ses ambassadeurs de ne pas revenir sans avoir reçu une réponse positive. Ce langage persuada aux Numides que Scipion s'occupait sérieusement de conclure la paix : l'ordre qu'il avait donné aux ambassadeurs de ne pas retourner dans le camp sans réponse, la crainte qu'il exprimait au sujet du consentement des Carthaginois, les confirmèrent dans cette croyance. Il dépêcha donc aussitôt vers Asdrubal, pour l'instruire de ce fait et l'engager à la paix; puis il retomba dans son indolence, laissant les troupes numides qui survenaient s'établir hors de l'enceinte du camp. Publius affectait le même calme, mais il n'en poursuivait pas avec moins d'ardeur les préparatifs. Cependant, les Carthaginois firent savoir à Syphax qu'ils souscrivaient aux conditions proposées, et ce prince, au comble de la joie, se hâta d'en informer les députés romains, qui reprirent le chemin du camp pour annoncer à Scipion le succès des négociations. Celui-ci fit immédiatement repartir une ambassade chargée de répondre à Syphax que Scipion était toujours dans les mêmes dispositions, mais que son conseil ne partageait pas son avis, et déclarait

qu'il fallait poursuivre les hostilités. L'ambassade alla porter cette nouvelle aux Barbares. Scipion avait cru devoir l'envoyer afin de ne point encourir le blâme de perfidie qu'il n'eût pu éviter si, au milieu d'un armistice conclu pour négocier la paix, il eût fait quelque tentative contre l'ennemi. Il lui sembla qu'après une telle déclaration il pourrait tout oser sans mériter aucun reproche.

III. La réponse des Romains affligea d'autant plus Syphax qu'il espérait la paix davantage. Il se rendit auprès d'Asdrubal et lui porta cette triste nouvelle. Elle jeta les deux chefs dans un grand embarras, et ils délibérèrent longuement sur la conduite qu'ils devaient tenir. Mais de cette délibération ne sortit ni conseil, ni mesure qui pût les défendre du péril qui les menaçait. Ils étaient si loin de se tenir sur leurs gardes et de s'imaginer qu'ils courussent quelque danger, qu'ils ne songèrent qu'à prendre l'initiative, à appeler l'ennemi dans la plaine : ce fut là leur seul but, leur seule pensée. De son côté, Publius faisait croire à ses troupes, et par la nature de ses ordres, et par ses préparatifs, qu'il comptait se rendre maître d'Utique par de secrètes menées. Enfin, il convoqua vers le milieu du jour les tribuns de qui le dévouement et la fidélité lui inspiraient le plus de confiance, les informa de son dessein, et leur prescrivit de faire sortir les troupes du camp, après le repas du soir, lorsque, suivant la coutume, toutes les trompettes auraient sonné à la fois. C'est un usage chez les Romains que, vers l'heure du souper, les trompettes et les clairons donnent ensemble auprès de la tente du général, parce qu'en ce moment on envoie les gardes de nuit à leurs différents postes. Il appela ensuite auprès de lui les espions qu'il avait eu soin d'envoyer chez l'ennemi, et examina, compara leurs rapports à propos des entrées et des issues du camp en s'éclairant des lumières et des conseils de Massinissa, à qui ces localités étaient familières.

IV. Lorsque tout fut prêt pour l'expédition, Scipion laissa dans le camp un nombre suffisant de soldats d'élite, et sortit avec le reste vers la fin de la première veille. Soixante stades séparaient les Romains de l'ennemi ; il l'atteignit que la troisième veille allait s'achever. Il remit la moitié de ses troupes à Caïus Lélius et à Massinissa avec tous les Numides, et leur laissa le soin d'attaquer le camp de Syphax, leur recommanda en quelques mots d'être fidèles à leur ancienne valeur, et de ne rien hasarder en hommes qui savaient bien que plus les ténèbres gênent et empêchent la vue, plus il faut par la prudence et l'énergie remédier aux difficultés d'une attaque nocturne; puis, suivi de ses autres soldats, il se dirigea vers Asdrubal. Il avait résolu de ne point agir avant que les soldats sous les ordres de Lélius eussent mis le feu au camp des Numides. Aussi ne fit-il marcher ses troupes qu'au petit pas, tandis que Lélius et Massinissa, se partageant leurs forces, se jetèrent ensemble sur l'ennemi. Les tentes, et par leur construction, et par leur disposition, semblaient, on le sait, avoir été comme à plaisir préparées pour un incendie. Les soldats du premier rang eurent à peine lancé leurs brandons contre les cabanes qui étaient les plus rapprochées, que le mal devint irrémédiable : la contiguïté de ces frêles édifices, l'abondance des matières inflammables, entretenaient le feu à l'envi. Lélius était resté en arrière comme réserve; Massinissa, qui savait par où les Barbares, fuyant l'incendie, devaient nécessairement se retirer, plaça sur leur passage ses soldats. Cependant aucun Numide, pas même Syphax, ne soupçonnait la vérité : on croyait que le feu avait pris par accident. Les uns sortaient de leurs cabanes à demi endormis, les autres épuisés par l'orgie et le vin, tous sans défiance. Ils périrent en grand nombre au sortir même du camp, foulés aux pieds les uns des autres; beaucoup aussi moururent au milieu des flammes; ceux enfin qui avaient pu échapper à l'incen-

die tombèrent entre les mains de l'ennemi, et y laissèrent leur vie avant de savoir ce qu'ils faisaient ou subissaient eux-mêmes.

V. Cependant les Carthaginois, à la vue de ces torrents de flamme et de ces nuages énormes d'une épaisse fumée, n'attribuant qu'au hasard l'incendie du camp numide, coururent en partie au secours de leurs frères ; le reste demeura au pied du retranchement, sans armes, occupé à regarder cet imposant spectacle. Aussitôt Scipion, qui voyait tout aller au gré de ses désirs, tomba sur ces malheureux, tua les uns, poursuivit les autres, et dans sa poursuite mit le feu aux cabanes. Alors se passèrent, dans le camp des Carthaginois, les mêmes scènes d'incendie et de carnage que dans celui des Numides. Asdrubal ne songea pas un instant à combattre le feu, car il comprenait bien que cet incendie qui dévorait à la fois ses tentes et celles de Syphax, n'était pas un événement fortuit, comme on l'avait cru d'abord, mais une surprise audacieuse des Romains. Il ne s'occupa que de se sauver, lui et son armée, quelque faible que fût encore l'espoir qui lui restait de ce côté. Le feu s'était répandu avec rapidité et déjà couvrait tout l'espace; les issues étaient encombrées de chevaux, de bêtes de somme, d'hommes à demi étouffés par les flammes ou bien hors d'eux-mêmes et consternés. Ce désordre était un nouvel obstacle au courage, et au milieu de cette confusion générale, on ne pouvait guère se flatter d'échapper à la mort : la situation de Syphax et des autres chefs n'était pas moins affreuse. Enfin, Asdrubal et Syphax parvinrent à sortir du camp avec quelques cavaliers; mais le reste de l'armée, les chevaux, les bêtes de somme, périrent par milliers de la manière la plus déplorable. Quelques soldats, qui avaient su se dérober à l'incendie allèrent mourir sans gloire et misérablement sous les coups des ennemis apostés, qui égorgèrent à l'envi ces malheureux nus et sans armes. Ce n'était partout que gémisse-

ments, que cris confus, que terreur; ajoutez à cela les tourbillons de flamme s'échappant de cette fournaise : une seule de ces circonstances eût suffi pour jeter l'épouvante dans tout cœur d'homme, que devaient donc faire tant d'horreurs si soudainement réunies? L'imagination même ne saurait se représenter rien de semblable, tant cet événement l'emporte, par ce qu'il a de terrible, sur tous ceux que nous avons déjà dits. Scipion s'est illustré par de nombreux exploits, mais il me semble que ce coup de main est le plus hardi, le plus étonnant qu'il ait jamais tenté.

(Asdrubal s'était retiré dans la ville d'Ande[1].)

VI. Dès qu'il fit jour, Scipion, voyant une partie des ennemis tués, et l'autre tumultucusement en fuite, fit un nouvel appel au courage des centurions, et se mit à la poursuite de l'armée carthaginoise. D'abord Asdrubal attendit de pied ferme le vainqueur, dont on lui avait annoncé l'arrivée, car il comptait sur la force de la place; puis, comme les habitants étant divisés entre eux, l'approche de Scipion l'effrayait fort, il abandonna la ville avec ce qui lui restait de soldats, c'est-à-dire cinq cents cavaliers et deux mille fantassins, et les Andéates se rendirent d'un commun accord aux Romains. Publius leur fit grâce, mais il laissa piller par ses soldats deux villes voisines, et revint ensuite dans son ancien camp. Les Carthaginois, qui voyaient les événements si mal répondre à leurs espérances, supportèrent ce désastre avec peine. Ils s'étaient flattés de pouvoir cerner l'armée romaine entière, en l'enfermant sur le promontoire à l'est d'Utique, où elle campait, entre leurs troupes de terre d'un côté et leur flotte de l'autre; ils avaient, pour assurer ce succès, multiplié les préparatifs, et voilà que, par un revers qu'on ne pouvait prévoir, non-seulement ils sont contraints de céder la plaine

[1] Tite Live, XXX, chap. VII.

à l'ennemi, mais encore de trembler pour l'existence de leur patrie et pour la leur. La consternation, la terreur étaient au comble; de plus, les circonstances exigeaient de la prudence et de l'accord dans les délibérations, et le sénat tout entier flottait incertain entre mille opinions diverses. Les uns voulaient qu'on rappelât Annibal d'Italie, et disaient qu'en ce général seul et ses troupes reposait le salut de la république; les autres étaient d'avis qu'on demandât à Scipion un armistice, et qu'on traitât avec lui des conditions de paix; quelques-uns, relevant le courage de leurs concitoyens, les engageaient à rassembler des troupes, à députer une ambassade auprès de Syphax qui se trouvait assez près de Carthage, dans la ville d'Abbe, où il recueillait les débris de son armée. A la fin, cet avis l'emporta; les Carthaginois envoyèrent donc Asdrubal faire de nouvelles levées. En même temps des députés allèrent prier Syphax de secourir au plus vite la république en danger, de persévérer dans ses premiers sentiments, et lui dire que bientôt, d'ailleurs, Asdrubal irait le rejoindre avec ses forces.

VII. Cependant Scipion pressait de loin le blocus d'Utique; mais à la nouvelle que Syphax s'était arrêté dans sa fuite, et que les Carthaginois levaient des soldats de toute part, il s'établit sous les murs mêmes de la ville. Là, il partagea les dépouilles, et les marchands retirèrent de la vente qu'on en fit d'énormes bénéfices. Ne doutant pas, au souvenir de leur dernier succès, du résultat définitif de la prochaine bataille, les soldats, qui faisaient peu de cas de leur butin, l'abandonnèrent pour rien. Le roi des Numides et ses amis avaient d'abord résolu de poursuivre leur retraite et de se retirer dans leurs foyers; mais, lorsqu'à quelque distance d'Abbe, ils virent arriver quatre mille Celtibériens environ, que Carthage avait levés, ce renfort leur inspira de la confiance, et reprenant quelque courage ils firent halte. En outre Sophronisbe, la fille d'Asdrubal et la femme de Syphax, comme j'ai dit plus haut, conjurait,

suppliait ce prince de ne pas abandonner Carthage en un moment si critique. Il se laissa persuader par ses prières et se rendit à son désir. Du reste, la présence des Celtibériens ne releva pas moins les espérances des Carthaginois que celles des Numides. Au lieu de quatre mille hommes on disait qu'il en était venu dix mille qui, par leur valeur et la force de leurs armures, étaient invincibles. Ce bruit, et les mille propos du peuple ranimèrent les Carthaginois; ils allèrent avec une nouvelle ardeur disputer la campagne aux Romains. Après trente jours de marche, ils établirent leur camp dans un lieu qu'on appelle les Grandes Plaines : réunis aux Numides et aux Celtibériens, ils comptaient trente mille soldats.

VIII. Sitôt cette nouvelle portée au camp romain, Publius résolut de partir sur-le-champ, donna aux troupes de terre et de mer, qu'il laissait sous les murs d'Utique, les instructions nécessaires, et sortit avec toute son armée légère : cinq jours après il était près des Carthaginois dans les Grandes Plaines. Dès le premier jour il s'établit sur une colline, à trente stades de leur campement; le lendemain il descendit en rase campagne, et poussant sa cavalerie en avant, se transporta à sept stades seulement de l'ennemi. Les deux jours suivants, les uns et les autres, sans quitter leur position, se bornèrent à quelques légères escarmouches. Le quatrième[1], ils sortirent de leurs retranchements et se rangèrent en bataille. Publius, suivant les principes de la tactique romaine, plaça sur la première ligne les hastaires, sur la seconde les princes, sur la troisième, enfin, les triaires. La cavalerie italienne occupa l'aile droite, Massinissa et ses Numides la gauche. Syphax et Asdrubal, de leur côté, opposèrent aux légions romaines, au centre, les Celtibériens, envoyèrent les Numides à l'aile

[1] Le premier jour, celui de l'arrivée, n'est pas compté dans cette supputation. De là le chiffre quatre que nous trouvons ici.

gauche, et les Carthaginois à la droite. Au premier choc, les Numides plièrent devant la cavalerie italienne, et les Carthaginois, découragés par tant de défaites, cédèrent le terrain à Massinissa. Mais les Celtibériens combattirent contre les Romains avec une mâle valeur. S'ils fuyaient, pas d'espoir de salut au milieu d'un pays qu'ils ne connaissaient pas; s'ils étaient faits prisonniers, pas de merci pour eux auprès de Scipion, à cause de leur perfidie : car, après avoir été épargnés par lui en Espagne, venir ensuite prêter l'appui de leurs armes aux Carthaginois contre les Romains, était une éclatante et lâche trahison. Malgré leurs efforts, les ailes une fois enfoncées, ils furent bientôt enveloppés par les princes et les triaires : ils tombèrent presque tous à leur poste. Ainsi périrent les Celtibériens ; et leur belle résistance ne protégea pas seulement les Carthaginois sur le champ de bataille, mais jusque dans leur fuite. Sans cet obstacle, les Romains eussent tout d'abord poursuivi les fuyards, et peu auraient échappé à leurs coups. Les Celtibériens les arrêtèrent, et dans l'intervalle Syphax put se retirer tranquillement dans son royaume avec sa cavalerie, et Asdrubal à Carthage avec les débris de ses troupes.

IX. Le général romain, après avoir réglé tout ce qui avait rapport aux dépouilles et aux captifs, convoqua son conseil pour aviser à ce qu'il fallait faire. Il fut décidé que Scipion resterait avec une partie de son armée dans le voisinage des Grandes Plaines et parcourrait les villes d'alentour, et que Lélius et Massinissa, suivis des Numides et d'une fraction des légions romaines, se lanceraient à la poursuite de Syphax sans lui laisser le temps de se remettre de son effroi et de faire des préparatifs. Après cette délibération on se sépara : Lélius et Massinissa pour marcher contre Syphax avec les troupes qu'on leur avait assignées, et Scipion pour soumettre les villes d'alentour. Les unes se rendirent par crainte aux Romains, les autres furent enlevées de vive

force. Du reste toute la population était disposée à secouer le joug de Carthage, au souvenir de ces impôts continuels et de ces mille privations que leur avaient coûtés les longues guerres d'Espagne. A Carthage la consternation était déjà grande; mais combien fut-elle encore plus forte après un second et si funeste échec, quand on vit tout l'espoir placé sur le dernier champ de bataille cruellement déçu! Cependant, les sénateurs qui passaient pour les plus énergiques proposèrent de lancer une flotte contre les troupes qui assiégeaient Utique, pour les forcer, s'il était possible, à lever le siége, et de livrer alors une bataille navale à l'ennemi qui, de ce côté, ne pouvait être prêt. Ils demandèrent encore qu'on envoyât des députés à Annibal, et qu'on cherchât auprès de ce général une dernière chance de succès. Cette double mesure présentait, suivant eux, des moyens de salut dont la réussite était plus que probable. D'autres prétendaient que les circonstances ne permettaient plus de tels conseils; qu'il fallait fortifier la ville et se mettre en état de soutenir un siége; que la fortune, sans doute, leur amènerait enfin quelques jours plus heureux s'ils demeuraient d'accord; qu'il serait bon, dans l'intervalle, de délibérer sur la paix, d'examiner à quelles conditions elle serait acceptable, de faire tout ce qui était possible pour mettre un terme à tant de malheurs. A la suite d'une longue discussion, toutes ces mesures furent simultanément adoptées.

X. En conséquence, les députés qui devaient partir pour l'Italie se rendirent aussitôt à la mer. L'amiral monta sur ses vaisseaux; les autres chefs s'occupèrent de ce qui concernait la sûreté de la ville, et dans de fréquentes réunions examinèrent sans relâche toutes les précautions de détail qu'il y avait à prendre. Cependant, Publius qui voyait son armée regorgeant d'un butin que personne ne lui disputait, et que la prise de nouvelles villes grossissait incessamment, résolut d'envoyer dans son ancien camp ces riches dépouilles, et, à

la tête de ses troupes légères, d'aller prendre une forteresse qui dominait Tunis pour s'établir en face des Carthaginois : il espérait par là les frapper de terreur et d'effroi. Bientôt les Carthaginois eurent équipé leurs navires et préparé les vivres; et tandis qu'ils ne songeaient qu'à se mettre en mer et à poursuivre leur dessein, Publius s'avança vers Tunis et s'empara de cette ville que ses défenseurs intimidés lui livrèrent sans résistance. Tunis est à cent vingt stades environ de Carthage, qui, de presque tous ses quartiers, peut la voir : c'est une place que la nature et l'art ont admirablement fortifiée, comme je l'ai déjà dit. Les Romains donc y étaient à peine établis, que les Carthaginois mirent à la voile pour Utique. Au bruit de cette expédition, Publius se troubla : il craignait que sa flotte ne souffrît beaucoup d'une attaque que personne ne soupçonnait, et dont rien ne pouvait la défendre. Il leva le camp et vola au secours de ses troupes. Mais si, dans sa flotte, les navires pontés étaient propres à élever des machines et à les approcher des murs; s'ils pouvaient se prêter à tous les besoins d'un siége, ils n'étaient nullement faits pour un combat naval; tandis que ceux de l'ennemi avaient été pendant tout l'hiver préparés pour cet usage. En conséquence, Scipion résolut de ne pas se lancer en pleine mer pour livrer bataille; il rassembla les vaisseaux pontés, les entoura d'un double et triple rang de bâtiments de charge, en fit abattre les mâts et les antennes, et les attacha solidement à ceux qui les protégeaient; il jeta ensuite des ponts à la surface afin qu'on pût sans inconvénient courir de l'un à l'autre, et enfin ménagea sous les ponts eux-mêmes des intervalles par où les vaisseaux légers pussent se lancer contre l'ennemi et revenir à leur gré.

([1] Les Romains attendent les Carthaginois, qui perdent un jour en route. — La bataille s'engage; elle est d'abord favorable aux Ro-

[1] Tite Live, XXX, chap. x.

mains, mais bientôt elle tourne contre eux. — Des harpons brisent les liens de la flotte romaine, et six vaisseaux de charge tombent entre les mains des Carthaginois, qui les conduisent à Carthage.— Pendant ce temps, Lélius et Massinissa font leur expédition contre Syphax. — Ce prince est fait prisonnier dans sa capitale Cirtha.)

(Retour sur l'histoire d'Égypte, où se préparent de graves événements par la mort de Ptolémée Philopator. — Polybe racontait sans doute les désordres de ce prince vers la fin de sa vie : les débauches et la flatterie l'avaient perdu.)

Philon s'était fait le flatteur d'Agathocle, fils d'Énanthe et compagnon des plaisirs de Philopator. On voyait à Alexandrie de nombreuses statues revêtues d'une seule tunique et la coupe à la main, élevées en l'honneur de Clino, échanson à la cour du roi Ptolémée Philadelphe, les plus belles maisons portaient les noms de Myrtius, de Mnésis, de Pothine. Mnésis était une joueuse de flûte comme Pothine; Myrtius une fille arrachée aux lieux de débauche. Mais ne vit-on pas aussi la courtisane Agathoclée dominer Ptolémée Philopator et bouleverser l'empire?

(Polybe terminait ainsi :)

Qu'on ne s'étonne pas si, après avoir raconté les faits des autres peuples dans un ordre synoptique et par année, nous avons cru devoir prendre de si haut l'histoire de l'Égypte : nous avons eu nos motifs pour agir ainsi. Le roi Ptolémée Philopator, dont il s'agit en ce moment, à la suite de la guerre faite en Célésyrie, renonça à la vertu pour se jeter dans cette vie de désordre et de crimes que nous avons dite[1]. Il fut forcé plus tard par les circonstances de prendre part à la guerre ici racontée, et, si on excepte les traits de cruauté et de perfidie que multiplièrent les deux rivaux, il ne se passa rien de remarquable comme bataille sur terre, comme siége ou

[1] Polybe racontait cette scandaleuse histoire en quarante-huit pages, aujourd'hui perdues.

comme combat naval. J'ai donc cru, dans l'intérêt du lecteur et dans le mien, ne pas devoir présenter chaque année l'insignifiant récit de petits faits à peine dignes d'attention, mais me borner à faire comme un seul corps de tout ce que j'avais à exposer sur la conduite du roi.

LIVRE XV.

SOMMAIRE.

I-III. Les Carthaginois ayant enlevé aux Romains un convoi, Scipion adresse à Carthage des députés. Comme ils revenaient par mer au camp, on attente à leurs jours. Ils échappent comme par miracle. — III-V. Les hostilités reprennent avec une nouvelle ardeur. Annibal en Afrique. Sur ces entrefaites des ambassadeurs carthaginois envoyés à Rome arrivent à Tunis. Scipion les épargne. — V, VI. Annibal à Zama demande une entrevue à Scipion. — VI-IX. Discours de l'un et l'autre chef. — IX-XV. Cette conférence reste sans résultat. Les Romains et les Carthaginois se préparent à combattre. Bataille de Zama. Détails. — XV-XVII. Appréciation de la conduite d'Annibal en cette occasion. Il ne mérite aucun reproche. — XVII-XX. Négociation au sujet de la paix. Dures conditions acceptées. — XX, XXI. Retour en Grèce. Philippe, dans un traité secret, se partage avec Antiochus l'Égypte, gouvernée alors par Ptolémée Épiphane. — XXI-XXV. Il s'empare de Ciane au détriment des Étoliens. Courte digression sur la mauvaise administration de cette ville. Philippe indispose par ses perfidies Rhodes et l'Étolie. Il se rend maître de Thasos. Quelques mots sur la conduite de ce prince. — XXV-XXXI. En Égypte, Sosibe et Agathocle s'arrogent la tutelle de Ptolémée. Agathocle premier ministre. Sa tyrannie. Tlépolème soulève le peuple contre lui. Révolte à Alexandrie. XXXI-XXXIV. Agathocle demande grâce; mais lui et sa femme sont livrés au supplice, ainsi que quelques-uns de leurs complices. — XXXIV-XXXVII. Polybe blâme les historiens qui ont trop insisté sur la fin d'Agathocle. Il ne faut s'arrêter si longtemps ni aux hommes de second ordre, ni aux choses calamiteuses. — XXXVII. Antiochus ne répond pas à l'attente des peuples.

(Après la ruine de Syphax, les Carthaginois envoient des députés à Rome et à Tunis pour se ménager le temps de lever des troupes et de recevoir Annibal. — Armistice provisoire. — Dans l'intervalle les Carthaginois s'emparent traîtreusement de deux cents vaisseaux romains échoués sur la côte à la suite d'une tempête.)

I. Outré de la perte du convoi et de l'abondance où se trouvaient les ennemis par cette capture, plus irrité encore de voir les Carthaginois manquer à leurs serments

et au traité et renouveler la guerre, Scipion envoya sur-le-champ à Carthage les ambassadeurs Lucius Sergius, Lucius Bébius et Lucius Fabius, se plaindre de ce qui s'était passé et dire que le peuple romain avait sanctionné les conditions de paix. Publius, en effet, avait reçu tout récemment des dépêches qui le lui annonçaient. Les députés se rendirent d'abord au sénat, et de là dans l'assemblée du peuple, où ils parlèrent avec pleine franchise. Ils rappelèrent comment « les commissaires que Carthage avait envoyés à Tunis, ne se bornant pas, dans le conseil, à faire des libations aux dieux, suivant la coutume, et à adorer la terre, s'étaient servilement prosternés aux pieds de ceux qui faisaient partie de ce conseil, les leur avaient baisés, et ensuite ne s'étaient relevés que pour s'accuser d'avoir manqué aux traités conclus entre Rome et Carthage. N'avaient-ils pas même déclaré que tout châtiment à leur égard serait juste, et réclamé seulement quelque indulgence au nom des vicissitudes de la fortune, en disant que leur crime même deviendrait ainsi une nouvelle preuve de la générosité romaine? Aussi, ajoutèrent-ils, Publius et tous les officiers qui assistaient au conseil, en se rappelant ces circonstances encore récentes, ne pouvaient s'expliquer quelle soudaine confiance avait poussé les Carthaginois à oublier cet humble langage et à violer les serments et les traités. Sans doute ils avaient compté sur Annibal et sur sa troupe; mais grande était leur erreur. Ils savaient bien eux-mêmes qu'Annibal, chassé du reste de l'Italie et, depuis un an, resserré dans les environs de Lacinium, avait eu peine à en sortir pour regagner l'Afrique[1]. Mais eût-il même quitté l'Italie en vainqueur, dès qu'il lui fallait combattre contre nous, par qui, dans deux combats de suite, vous aviez été vaincus, vous deviez douter de l'avenir, ne pas envisager seulement

[1] Annibal avait quitté l'Italie d'après les ordres de Carthage, et se trouvait à Adrumète.

l'espérance d'une victoire, et craindre un nouveau revers. Si vous êtes une dernière fois défaits, de quel dieu invoquerez-vous le secours? par quels termes obtiendrez-vous de vos vainqueurs pitié pour vos malheurs? Vous ne pouvez désormais fonder d'espoir ni sur les dieux, ni sur les hommes, grâce à votre imprudence et à votre déloyauté. »

II. A ces mots, les ambassadeurs se retirèrent. Peu de Carthaginois furent d'avis de ne pas rompre le traité : la plupart des sénateurs et des magistrats en supportaient impatiemment les conditions, et le ton des députés leur avait déplu. Comment, en outre, consentir à rendre les navires saisis et les vivres qu'ils contenaient? Enfin, et c'était la considération la plus forte, ils comptaient grandement sur Annibal. Le peuple demanda qu'on renvoyât les Romains sans réponse; mais les citoyens à la tête des affaires, qui n'avaient rien tant à cœur que d'allumer la guerre, imaginèrent cet expédient pour y parvenir : ils représentèrent qu'il fallait veiller à ce que les ambassadeurs pussent retourner dans leur camp sans péril; firent équiper deux trirèmes destinées à leur servir d'escorte, et en même temps ils dépêchèrent à Asdrubal l'ordre de disposer, non loin du camp romain, des barques montées de quelques soldats qui, aussitôt que l'escorte se serait séparée des députés, tomberaient sur eux et les abîmeraient dans les flots. La flotte carthaginoise se trouvait alors mouillée à peu de distance d'Utique. Ces mesures prises avec Asdrubal, ils firent partir les députés et commandèrent aux chefs des trirèmes de les quitter aussitôt qu'ils auraient dépassé l'embouchure du fleuve Bagrada, et de revenir sur-le-champ à Carthage : on pouvait, de cet endroit, apercevoir le camp des ennemis. L'escorte, en effet, suivant ses instructions, laissa les députés au delà du fleuve et revint. Lucius et ses collègues n'avaient nul soupçon du péril, et la pensée qu'on les avait brusquement quittés par irrévérence leur causa seule quelque ennui.

A peine furent-ils isolés que les Carthaginois débouchèrent sur eux avec trois trirèmes ; mais ils ne purent, dans leur course rapide, percer de leur éperon la galère romaine, qui comptait cinq rangs de rames, ni monter sur le pont, grâce à la résistance des assiégés. Ils parvinrent du moins, dans ce combat corps à corps, en faisant irruption de toute part, à blesser et à tuer beaucoup de matelots, jusqu'à ce qu'enfin les Romains, à la vue de quelques-uns de leurs fourrageurs qui accouraient à leur secours, firent échouer leur vaisseau. La plus grande partie de l'équipage avait été détruite; les ambassadeurs échappèrent comme par miracle.

III. Ce fut le signal d'une guerre plus violente, plus implacable que la première. Les Romains, indignés de la trahison des Carthaginois, brûlaient de vaincre ces perfides ennemis, et les Carthaginois, pour leur part, qui avaient conscience de leurs crimes, étaient prêts à tout braver pour ne pas tomber au pouvoir des Romains. Avec de telles dispositions, il était clair que le différend ne pouvait plus se vider que par le fer. Aussi en Italie, en Afrique, en Espagne, en Sicile, en Sardaigne, tous les regards, tous les esprits étaient tendus de ce côté, et on attendait avec curiosité le dénoûment de la lutte.

Sur ces entrefaites, Annibal, qui manquait de chevaux, envoya des députés au Numide Tychée, parent de Syphax, et qui passait pour avoir la plus belle cavalerie de l'Afrique, afin de lui demander du secours et de l'engager à profiter du moment, ne pouvant pas ignorer, lui disait-il, que si les Carthaginois étaient vainqueurs, il garderait le pouvoir, et que s'ils étaient vaincus, il courait risque de perdre la vie, victime de l'ambition de Massinissa. Tychée se laissa convaincre et se rendit, avec deux mille cavaliers, auprès d'Annibal. De son côté Publius, après avoir pourvu à la sûreté de sa flotte et laissé Bébius comme chef à sa place, recommença à parcourir les villes, et, sans attendre qu'elles vinssent se remettre à sa disposition, il les enlevait de vive force

et en réduisait les habitants en esclavage, afin de mieux faire sentir la colère qu'il nourrissait contre la perfide Carthage. Il envoyait en même temps de fréquents messagers à Massinissa lui répéter comment les Carthaginois avaient violé le traité, et le pousser à venir au plus vite le trouver avec le plus de forces qu'il pourrait : car Massinissa, aussitôt que l'armistice avait été conclu, avait quitté le camp romain, et suivi de ses propres troupes, de dix compagnies romaines, tant de cavalerie que d'infanterie, et de quelques députés envoyés par Scipion, s'était, comme nous l'avons dit, occupé, non-seulement de recouvrer ses États héréditaires, mais encore de conquérir, avec l'aide de Rome, ceux de Syphax, et cette expédition avait été heureusement achevée.

IV. Vers cette époque, les ambassadeurs carthaginois et romains venus d'Italie abordèrent au camp établi près d'Utique, et Bébius, en envoyant les Romains à Scipion, retint les députés carthaginois. Ces malheureux, déjà si fort inquiets d'ailleurs, se crurent personnellement dans le plus grand danger. Instruits du crime commis par leurs compatriotes, il leur semblait que le châtiment en retomberait infailliblement sur eux-mêmes. Mais à la nouvelle que le sénat et le peuple romain avaient approuvé les conditions de paix offertes à l'ennemi et souscrit à toutes ses demandes, Scipion, tout entier à la joie, donna ordre à Bébius d'avoir pour les députés carthaginois les plus grands égards et de les renvoyer dans leur patrie. Belle et sage résolution ! En homme qui savait quel respect inviolable Rome avait pour les ambassadeurs, Scipion prit moins conseil de ce que Carthage pouvait mériter que de ce que Rome devait faire. Ressentiment, soif de vengeance, il étouffa tout pour suivre les grands exemples de ses pères. Du reste, par cette conduite, il produisit sur tous les cœurs à Carthage et sur celui d'Annibal un merveilleux effet, en élevant sa générosité au-dessus même de leur scélératesse.

V. Les Carthaginois, qui voyaient leurs villes désolées,

envoyèrent prier Annibal de marcher contre l'ennemi sans retard et d'en finir par une bataille. Annibal répondit aux députés que Carthage eût à s'occuper d'autres soins et s'épargnât celui de diriger la guerre; qu'il décide-rait par lui-même le moment d'agir. Quelques jours après il quitta Adrumète et vint camper près de Zama : cette ville est située à cinq jours de marche de Carthage, à l'ouest. Il envoya trois espions pour reconnaître le camp de Scipion et en étudier l'emplacement et la disposition générale. Ils furent pris; mais Publius, loin de les punir, suivant la coutume, lorsqu'ils lui furent amenés, leur donna un Libyen chargé de leur montrer le camp dans tous ses détails. Ensuite il leur demanda si leur guide leur avait suffisamment fait tout examiner; sur leur réponse affirmative, il leur remit des vivres et les renvoya sous bonne escorte, avec ordre de rapporter à Annibal tout ce qu'ils avaient vu. Celui-ci, frappé de l'audace et de la grandeur d'âme de Scipion, conçut le plus ardent désir de le voir, et bientôt un héraut alla dans le camp romain instruire Publius qu'Annibal souhaitait avoir avec lui un entretien sur les circonstances présentes. Scipion y consentit, et promit au héraut qu'il enverrait dire à son maître, dès qu'il serait prêt, l'heure et le lieu du rendez-vous. Le lendemain, Massinissa, avec six mille fantassins et quatre mille chevaux, vint rejoindre Scipion. Publius le reçut avec affabilité et, après l'avoir félicité de ce qu'il avait réduit sous son obéissance les sujets de Syphax, vint s'établir près de la ville de Margara, dans une position avantageuse où l'on trouvait de l'eau en deçà de la portée du trait.

VI. Il envoya dire alors au général carthaginois qu'il était prêt à s'entretenir avec lui. Sur cet avis, Annibal leva le camp et s'arrêta à trente stades de Scipion, sur une éminence dont la situation, favorable du reste, avait l'inconvénient d'être un peu trop éloignée de toute source. Les soldats en souffrirent beaucoup. Le lendemain, les deux chefs quittèrent leur camp avec quelques

Digitized by Google

cavaliers, et à une certaine distance de leur escorte, entrèrent en conférence au moyen d'un interprète. Annibal, après avoir salué Scipion, prit la parole : « Mon premier désir, dit-il, serait que Rome n'eût jamais porté ses vues au delà de l'Italie, ni Carthage de l'Afrique. Pour toutes deux, l'Afrique et l'Italie étaient déjà d'assez beaux empires dont la nature elle-même avait marqué les limites. Mais puisque nous avons tiré l'épée pour nous disputer la Sicile d'abord et l'Espagne ensuite ; puisque enfin, égarés par la fortune, nous avons poussé nos fureurs assez loin pour trembler tour à tour pour notre patrie, vous jadis, Carthage aujourd'hui, il ne reste plus qu'à chercher le moyen de désarmer la colère des dieux et de mettre un terme à cette longue rivalité. Pour moi, je suis tout disposé à une réconciliation : je n'ai que trop éprouvé par moi-même combien la fortune est changeante, comme elle fait pencher la balance d'un côté ou d'autre pour peu de chose, et se joue des hommes ainsi que de faibles enfants.

VII. « Ce que je crains, Scipion, c'est que jeune encore, plein de ces succès qui, sans cesse en Espagne et en Afrique, ont répondu à tes désirs, sans expérience jusqu'ici des cruels retours de la fortune, tu n'ajoutes pas foi à mes paroles, quelque vraies qu'elles soient. Apprends en un mot à connaître cette instabilité des affaires humaines, dont je suis, sans aller plus loin, un exemple assez frappant. Tu vois devant toi cet Annibal qui, après la bataille de Cannes, fut maître de presque toute l'Italie, qui quelque temps après marcha sur Rome, et qui, à quarante stades de ses murs, se demandait déjà ce qu'il ferait de vous et de votre patrie, et me voilà maintenant en Afrique devant toi, devant un Romain, traitant avec lui du salut de Carthage et du mien. Que ce spectacle, Scipion, te préserve d'un vain orgueil. Souviens-toi plutôt, c'est moi qui te le dis, que tu es homme, et délibère aujourd'hui d'après cette maxime : qu'il faut choisir le plus grand

des biens et le plus petit des maux. Quel est le mortel raisonnable qui, de gaieté de cœur, préférerait à la paix le combat que tu vas peut-être engager? Vainqueur, tu n'ajouteras que peu de chose à ta gloire et à celle de ta patrie. Vaincu, tu détruiras tout d'un coup la renommée de tes anciens exploits. Mais enfin quel est le but de ce discours, Scipion? Je viens te proposer que tous les pays objets de nos discordes appartiennent désormais à Rome, je veux dire la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, que les Carthaginois ne fassent jamais la guerre aux Romains pour leur disputer ces provinces, que toutes les îles enfin situées entre l'Italie et l'Afrique soient à vous. Une telle paix, en assurant l'existence de Carthage, ne saurait être que glorieuse pour les Romains et pour toi. »

VIII. Ainsi parla Annibal. Publius lui répondit que ce n'étaient pas les Romains qui pour la Sicile ou l'Espagne avaient allumé la guerre, mais les Carthaginois seuls; qu'il le savait bien et que les dieux avaient désigné les coupables en donnant la victoire non pas au peuple qui avait pris les armes, mais à celui qui les avait repoussées; qu'il connaissait du reste aussi bien que tout mortel les mille caprices de la fortune, et qu'il tenait compte, autant qu'il était possible, de la faiblesse humaine. « Peut-être, ajouta-t-il, si tu avais présenté ces propositions en abandonnant de toi-même l'Italie, et avant que les Romains fussent passés en Afrique, aurais-tu réussi dans cette démarche auprès de Rome. Mais aujourd'hui que tu as quitté l'Italie malgré toi, et que transportés sur ses bords nous sommes maîtres de vos campagnes, combien les choses sont changées! Enfin, pour dire quelque chose de plus, voici à quel point nous en sommes venus. A la prière de tes concitoyens vaincus, nous avons écrit un traité dont les conditions, outre celles que tu proposes, imposaient aux Carthaginois de rendre les prisonniers sans rançon, de livrer leurs vaisseaux de guerre, de payer cinq

mille talents et de fournir des otages : telles étaient les clauses arrêtées de concert entre nous et à propos desquelles nous envoyâmes, les Carthaginois et moi, des députés au peuple et au sénat romain : moi pour déclarer que je les approuvais, et eux pour demander qu'on y souscrivît; le sénat y consentit, le peuple le ratifia ; et quand les Carthaginois ont obtenu ce qu'ils désiraient, ils déchirent ce traité et se conduisent en traîtres. Que faire encore ? Mets-toi à ma place et prononce. Faut-il enlever du traité les conditions les plus onéreuses? Non pas sans doute pour qu'ils reçoivent le prix de leur perfidie, mais pour qu'ils nous sachent gré de notre complaisance. Eh quoi ! après avoir obtenu de Rome ce qu'ils demandaient à genoux, aussitôt qu'ils ont pu compter sur toi, Annibal, ils nous ont traités en ennemis, en barbares. Si donc en de telles conjonctures, quelque nouvelle clause plus dure était ajoutée au traité, peut-être pourrait-on encore parler de paix au peuple romain; mais dès qu'il est question d'adoucir les conditions qui s'y trouvent, tout pourparler à ce sujet est inutile. Voici ma conclusion : il faut vous livrer vous et votre patrie à notre discrétion ou vaincre. »

IX. A ces mots Publius et Annibal se séparèrent sans avoir réussi à s'entendre. Le lendemain, dès l'aurore, ils firent sortir du camp l'un et l'autre leurs troupes et se préparèrent à ce combat où pour les Carthaginois il s'agissait de leur salut et de leur domination en Afrique; pour les Romains, de l'empire du monde. Au moment d'une crise si solennelle, quel lecteur, pour peu qu'il réfléchisse, ne serait pas ému? Jamais on ne vit en présence armées plus intrépides, généraux plus heureux et plus exercés à l'art militaire; jamais on ne vit champ de bataille où la fortune ait proposé aux combattants de plus éclatantes récompenses. Ce n'était pas seulement l'Afrique et l'Europe qui devaient revenir au vainqueur, mais toutes les parties de l'univers aujourd'hui connues ; merveille qui bientôt s'accomplit. En

attendant, Publius disposa ainsi ses troupes : il plaça d'abord à distance égale les manipules des hastaires, puis les colonnes des princes, non pas en face des intervalles ménagés entre les manipules, suivant l'ordre usité chez les Romains, mais les unes derrière les autres, à cause du grand nombre d'éléphants dont disposaient les ennemis. Enfin venaient les triaires. Il établit à l'aile gauche Lélius avec la cavalerie italienne, à l'aile droite, Massinissa et ses Numides. Il remplit les intervalles des premiers manipules de vélites qui furent chargés d'engager le combat. S'ils étaient refoulés par les éléphants, les plus lestes devaient se retirer sur les derrières de l'armée par les intervalles ménagés en ligne droite, et ceux qui seraient enveloppés se replier à droite et à gauche sur les côtés des espaces laissés vides entre les manipules.

X. Quand ces préparatifs furent terminés, Scipion parcourut les rangs des soldats en excitant leur courage par quelques paroles courtes, mais appropriées à la circonstance. Il les supplia au nom de leurs premiers exploits de se montrer hommes de cœur, d'être dignes d'eux et de leur patrie, de se représenter que s'ils étaient vainqueurs, non-seulement ils seraient maîtres à jamais de l'Afrique, mais encore assureraient à Rome comme à eux-mêmes l'empire du monde entier ; que si le combat tournait mal, le brave en mourant trouverait dans la gloire de succomber pour la patrie le plus beau des tombeaux et que le lâche qui fuirait, traînerait dans l'opprobre une vie déplorable. Il n'y avait pas, d'ailleurs, un seul lieu en Afrique qui pût lui servir d'asile, et à qui tomberait entre les mains des Carthaginois était réservé un sort qu'il était facile de prévoir. « Puissiez-vous, s'écria-t-il, ne pas en faire une triste épreuve. Or, dès que la fortune nous présente dans la mort ou le succès la plus belle des récompenses dues à la valeur, quelle lâcheté, ou plutôt quelle folie, si, négligeant les plus grands des biens,

nous allions par un vil amour de la vie choisir les plus grands maux. Il les conjura donc de n'avoir en marchant à l'ennemi que ces deux mots dans le cœur : vaincre ou mourir. Quand on court au combat avec de tels sentiments, et prêt à sacrifier sa vie, on remporte toujours la victoire. » Ainsi parla Scipion.

XI. Cependant Annibal, de son côté, plaça sur le front de l'armée plus de quatre-vingts éléphants, et disposa ensuite tout près d'eux les mercenaires qui étaient au nombre d'environ douze mille ; c'étaient des Liguriens, des Gaulois, des Baléares, des Maures. Derrière eux se postèrent les Libyens indigènes et les Carthaginois, et enfin à une distance de plus d'un stade, les soldats qui étaient venus avec lui d'Italie. Il assura ses ailes en mettant à la gauche les Numides, ses alliés, et à droite la cavalerie carthaginoise. Il ordonna à chaque chef d'exciter l'ardeur de ses soldats en leur montrant la victoire dans sa présence et dans celle de ses vieilles troupes, et il prescrivit particulièrement aux officiers carthaginois d'énumérer et de peindre à ceux qu'ils commandaient les maux qui attendaient leurs femmes et leurs enfants s'ils étaient vaincus. Chacun fit comme il avait ordonné, et lui-même, mêlé aux braves revenus avec lui d'Italie, les harangua longuement. Il leur rappela les campagnes que depuis dix-sept ans ils faisaient ensemble, et ces nombreux combats qu'ils avaient livrés aux Romains, où toujours vainqueurs ils n'avaient pas même laissé aux ennemis l'espoir de prendre leur revanche. Il les conjura surtout de se représenter, outre tant de rencontres partielles mais toujours heureuses, la grande bataille de la Trébie livrée au père de Scipion, celle de Trasimène contre Flaminius, celle de Cannes enfin contre Émile, illustres journées qu'on ne saurait comparer pour le nombre de combattants et pour leur valeur à celle qui se préparait. « Regardez, leur dit-il, cette armée ; voyez ces rangs : vos ennemis ne sont pas seulement en plus

petit nombre qu'autrefois, ils ne sont même plus qu'une très-faible partie de ceux qui alors marchaient contre vous. Je ne parle pas de leur courage, qu'on ne peut opposer à celui de vos anciens adversaires. Ceux-là que nulle défaite n'avait encore éprouvés, luttaient contre nous avec toutes leurs forces; mais parmi ces soldats, je ne vois que les enfants ou les débris de ceux que vous avez battus en Italie et que j'ai tant de fois mis en fuite. Vous devez donc tout faire pour ne point laisser s'effacer aujourd'hui votre gloire, celle de votre général et le renom que vous avez mérité; assurez enfin à jamais par votre courage cette réputation que nous avons partout d'être invincibles. » Tels furent les discours des deux chefs.

XII. Lorsque tout fut prêt, après plusieurs escarmouches engagées par les Numides des deux armées, Annibal donna ordre aux conducteurs des éléphants de marcher à l'ennemi. Mais au bruit des trompettes et des clairons qui sonnaient de toute part, ces animaux, effarouchés, se retournèrent en grande partie contre les Numides, auxiliaires de Carthage, et Massinissa, profitant de l'occasion, dégarnit de sa cavalerie l'aile gauche de l'ennemi par un rapide combat. Les autres éléphants tombèrent sur les vélites, entre les deux armées, et rendirent largement le mal qu'on leur put faire, jusqu'à ce que, saisis de crainte, les uns se lancèrent à travers les intervalles ménagés dans l'armée romaine, qui grâce à la prévoyance du général, put les recevoir sans que rien fût troublé, et que les autres, emportés à droite et criblés de traits par la cavalerie de Lélius, furent enfin poussés hors du champ de bataille. Lélius, à la vue du tumulte causé par les éléphants, se jeta sur la cavalerie carthaginoise, la força à fuir en désordre et la poursuivit avec ardeur : Massinissa en fit autant.

Cependant l'infanterie des deux armées s'avança à pas lents et tranquilles; les troupes qu'Annibal avait

ramenées d'Italie restèrent seules immobiles à leur poste. Quand on se fut rapproché, les Romains, suivant l'usage national, poussant le cri de guerre et frappant leurs boucliers de leurs épées, s'élancèrent. De leur côté les mercenaires firent entendre leurs clameurs confuses et discordantes, car tous ces peuples que j'ai nommés avaient chacun leur idiome, leur voix, et comme dit le poëte : « Leur langage divers disait leur origine. »

XIII. Comme on ne pouvait se servir de lances ni d'épées dans ce combat livré corps à corps, homme à homme, les mercenaires l'emportèrent d'abord par leur audace et leur agilité, et blessèrent un grand nombre de Romains. Cependant, forts de leur bon ordre et de leur armure, ceux-ci poussaient toujours en avant. Ajoutez que les soldats de la seconde ligne et les autres excitaient leur ardeur, tandis que les mercenaires étaient abandonnés à eux-mêmes par les Carthaginois, qui, saisis de crainte, n'osaient les secourir. Ils finirent par plier, et, croyant être trahis, tombèrent sur les troupes qui étaient derrière eux, et commencèrent à les massacrer. Cette attaque soudaine força plus d'un Carthaginois à mourir vaillamment. Surpris ainsi par les mercenaires, ils avaient à combattre contre leurs propres soldats et contre les Romains. Dans l'emportement de leur fougueuse colère, ils détruisirent un grand nombre de leurs auxiliaires aussi bien que de leurs ennemis; un instant même, en se précipitant sur les hastaires, ils y causèrent quelque trouble. Mais à cette vue les chefs des princes lancèrent contre eux leurs colonnes, et dès lors la plupart des mercenaires et des Carthaginois périrent, soit par les mains les uns des autres, soit sous les coups des hastaires. Annibal ne laissa pas ceux qui avaient échappé à la mort se mêler à ses troupes et ordonna à ses soldats de baisser leurs sarisses pour les repousser, si bien qu'ils se virent forcés de se réfugier vers les

ailes ou dans la plaine, des deux côtés ouverte à leur fuite.

XIV. Le terrain qui séparait les deux armées était couvert de sang, de cadavres, de blessés, et cette circonstance jeta Scipion dans un grand embarras. Comment avoir le pied ferme au milieu de ces morts amoncelés les uns sur les autres et d'où s'échappaient des ruisseaux de sang? Cet amas de corps et la multitude d'armes qui y étaient mêlées rendaient pour des troupes marchant en ordre les mouvements difficiles. Toutefois Scipion, après avoir fait porter les blessés sur les derrières de l'armée, et rappelé au son de la trompette les hastaires qui poursuivaient les fuyards, les opposa au centre de l'ennemi, en deçà du champ de bataille; puis il ordonna aux princes et aux triaires de serrer leurs rangs sur l'une et l'autre aile, et d'avancer à travers les morts. Aussitôt que cet espace fut franchi, ils se trouvèrent sur la même ligne que les hastaires, et l'infanterie des deux armées se heurta avec une ardeur et une impétuosité incroyables. Nombre, courage, animosité, armes, tout était égal entre ces fiers combattants. La plupart moururent obstinément à leur place, et la bataille fut longtemps indécise, jusqu'au moment où Lélius et Massinissa, qui revenaient de poursuivre la cavalerie, rejoignirent avec un à-propos providentiel le gros de l'armée. Ils tombèrent en queue sur les troupes d'Annibal, qui périrent sans bouger. Quelques soldats seulement cherchèrent leur salut dans la fuite, que, du reste, la présence de la cavalerie et l'étendue d'une plaine découverte rendaient difficile. Les Romains perdirent environ quinze cents hommes, les Carthaginois vingt mille, et ils eurent presque autant de prisonniers.

XV. Telle fut l'issue de cette dernière bataille entre Annibal et Scipion, qui livra l'empire aux Romains. Publius, après avoir poursuivi quelque temps l'ennemi et pillé le camp des Carthaginois, retourna dans ses

retranchements. Annibal, avec quelques cavaliers, poussa sans s'arrêter jusqu'à Adrumète, où il demeura. Que lui reprocher? Il tint constamment en ces circonstances la conduite d'un capitaine aussi habile qu'expérimenté. Il avait d'abord cherché dans une entrevue le moyen de terminer la guerre, et cette démarche était celle d'un homme qui s'inquiète du succès, qui se défie de la fortune et connaît les chances si bizarres des combats. Descendu ensuite sur le champ de bataille, il suivit un tel plan, que, sans changer les armes dont disposait Annibal, il est impossible d'en imaginer un meilleur. Rien de plus difficile en effet[1] que de rompre les colonnes et l'ordre de bataille d'une armée romaine. Les Romains n'ont qu'une manière de ranger leurs troupes; mais ils le font si bien, que les soldats, isolés ou réunis, combattent partout à la fois, et que les manipules, qui se trouvent le plus près du péril, se tournent toujours avec une merveilleuse précision du côté où il menace. Leur armure ajoute encore à la sûreté et à l'audace des Romains. La grandeur de leurs boucliers et la forte trempe de leurs épées en font des adversaires toujours redoutables et presque invincibles.

XVI. Annibal, pour combattre ces obstacles, prit toutes les mesures que les circonstances lui permirent, et déploya une sagesse qu'on ne peut dépasser. Il réunit le plus grand nombre possible d'éléphants et les mit en avant, afin de jeter le trouble et la confusion dans les lignes de l'ennemi; derrière eux il plaça les mercenaires et ensuite les Carthaginois pour épuiser les forces des Romains avant le combat, pour émousser leurs armes à force de massacres, et contraindre enfin les Carthaginois qui étaient au centre à demeurer fermes et à combattre, comme dit Homère, malgré eux et par nécessité. De plus, il avait à distance disposé les soldats les plus

[1] Voir Bossuet, liv. III, chap. VI, *Histoire universelle*.

braves et les plus solides, afin de les mettre en état de mesurer le danger de loin, et d'avoir leur force et leur ardeur tout entières pour user à propos de leur valeur. Si, après avoir tout fait pour vaincre, Annibal, jusqu'alors invincible, a échoué, il faut le lui pardonner. Il est des jours où la fortune se plaît à contrarier les conseils des grands hommes; il en est d'autres où, suivant le proverbe, le brave trouve plus brave que lui : Annibal l'éprouva.

(Les députés carthaginois se rendirent, après la bataille, auprès de Scipion, et demandèrent la paix avec toutes les marques d'une vive douleur, mais ils ne purent éveiller sa pitié.)

XVII. Le désespoir, dont l'expression dépasse la mesure ordinaire et choque les usages reçus, mais qui n'est, en définitive, que le sentiment véritable d'une affliction profonde, excite la compassion dans le cœur de quiconque voit une telle scène ou en entend parler. L'étrangeté même de ce spectacle ajoute à l'émotion; mais quand ce n'est qu'un artifice, qu'une comédie, alors ce n'est plus la sympathie, c'est la colère, c'est la haine qu'une telle manifestation produit. C'est ce qui arriva aux Carthaginois. Publius leur dit en peu de mots que le peuple romain ne leur devait nul merci, puisqu'ils avouaient avoir, dès l'origine, fait la guerre aux Romains contre la foi des traités, en asservissant Sagonte, et tout récemment avoir commis une lâche trahison en violant leur parole et les clauses d'une paix déjà conclue; mais que Rome, pour elle-même et en mémoire de la fragilité des choses humaines, était décidée à user avec modération et grandeur de la victoire. Il ajouta qu'ils rendraient les premiers justice à une telle clémence, s'ils voulaient apprécier exactement l'état où ils étaient réduits; qu'ils devaient en effet, quelque traitement, quelque humiliation, quelque impôt qu'on leur infligeât, ne rien trou-

ver trop rigoureux, mais plutôt s'étonner de rencontrer un reste de bienveillance, quand la fortune, au moment même où ils avaient perdu, par leur perfidie, tout droit au pardon et à la pitié, les tenait à la discrétion de leurs ennemis. Il leur dit d'abord les conditions que leur faisait la clémence romaine, et ensuite les sacrifices qu'il exigeait d'eux. Voici les principales clauses du traité :

XVIII. « Les Carthaginois auront en Afrique toutes les villes qu'ils possédaient avant la guerre ; ils garderont leur ancien territoire, leurs troupeaux, leurs esclaves, tous leurs biens enfin. A partir de ce jour, aucun acte d'hostilité ne sera commis contre eux, et ils ne recevront pas de garnisons étrangères ; ils resteront soumis à leurs lois et coutumes. » Telles étaient les conditions favorables que Rome octroyait ; puis ensuite venaient les autres : « Les Carthaginois restitueront aux Romains tout ce qu'ils leur ont traîtreusement enlevé pendant l'armistice ; ils leur rendront les prisonniers et transfuges tombés entre leurs mains depuis le commencement des hostilités. Ils livreront, à l'exception de dix trirèmes, leurs vaisseaux de guerre et leurs éléphants. Ils ne feront la guerre à aucun peuple, hors de l'Afrique ni même en Afrique, sans l'agrément des Romains. Ils remettront à Massinissa les maisons, les terres, les villes et tout ce dont ils ont dépouillé ce prince ou ses ancêtres, en deçà des frontières qui leur seront désignées. Ils fourniront à l'armée du blé pour trois mois et en payeront la solde jusqu'à ce que la réponse concernant ce traité soit revenue de Rome. Ils verseront, dans l'espace de cinquante ans, dix mille talents d'argent, deux cents euboïques chaque année. Ils donneront enfin, pour gage de leur fidélité, cent otages que Scipion choisira à son gré, ni au-dessous de quatorze ans, ni au-dessus de trente. »

XIX. Telles furent les clauses lues par le consul aux députés carthaginois, qui se hâtèrent de reporter à leurs concitoyens ce traité. On raconte qu'en cette conjonc-

ture, comme un sénateur se proposait de le combattre et déjà commençait à en attaquer les conditions, Annibal s'élança sur lui et l'arracha de son siége. Tous s'indignèrent de cette violence, jusqu'alors inouïe, et Annibal, se levant, dit qu'il n'avait failli que par ignorance, et qu'on devait lui pardonner s'il commettait quelque faute contre les usages; que tous savaient qu'il avait quitté Carthage à neuf ans et qu'il y revenait à plus de quarante-cinq ; qu'il les priait donc de moins considérer s'il manquait aux habitudes du sénat que s'il était affligé des malheurs de la patrie, et que c'était sa vive douleur qui l'avait emporté à cette colère. Il ajouta qu'il lui semblait en effet étonnant, inexplicable même qu'un Carthaginois, connaissant tout le mal que la république et les citoyens isolément avaient fait à Rome, ne remerciât pas la fortune de trouver, vaincu, tant de clémence, lorsque, si quelques jours auparavant on eût demandé à l'un d'eux quels châtiments il redoutait pour sa patrie, il n'eût certes pas osé répondre, tant les périls qui la menaçaient lui paraissaient grands et terribles. Il finit en suppliant le sénat de ne pas se jeter dans une délibération dangereuse, mais d'accepter à l'unanimité ce traité et d'aller demander aux dieux, par des sacrifices, la ratification d'une telle paix. On approuva l'opportunité et la sagesse de ces conseils, et on souscrivit aux clauses dictées par Scipion. Aussitôt le sénat envoya des députés à Rome pour les faire sanctionner.

(Arrivée simultanée des députés carthaginois et de ceux de Philippe. — Rome sanctionne le traité proposé par Publius. — Les ambassadeurs de Philippe sont renvoyés avec dureté. — Retour sur l'histoire de ce prince. — Sa grande activité. — Aussitôt après la mort de Ptolémée Philopator il fait une convention avec Antiochus par laquelle ils se partagent l'Égypte. — Polybe citait sans doute ce traité et y ajoutait ces réflexions :)

XX. Qui ne verrait avec étonnement ces deux princes, tant que Ptolémée vivant n'avait pas besoin de leurs secours, se montrer toujours prêts à le servir, et après

Digitized by Google

sa mort, à la vue de son jeune héritier, à qui ils devaient, suivant la nature, assurer le trône, s'exciter mutuellement à démembrer les États de cet enfant sans défense et à le faire périr. Ils ne prirent pas même la précaution que d'ordinaire ne négligent pas les tyrans, celle de couvrir leur perfidie de quelque prétexte valable. Sans différer d'un moment, ils poussèrent ces intrigues avec une impudence sauvage et semblèrent reproduire la vivacité féroce de ces poissons qui, bien que de la même espèce, regardent le plus faible comme la pâture naturelle du plus fort. Qui, en effet, s'il jette les yeux sur ce traité, n'y croirait voir réfléchies, comme dans un miroir, l'impiété de ces princes envers les dieux, leur cruauté envers les hommes, et leur excessive ambition? Mais aussi, après avoir reproché à la fortune la manière dont elle mène le monde, qui ne se réconcilierait avec elle en la voyant infliger à ces mêmes rois la punition dont ils étaient dignes, et donner à la postérité, dans leur châtiment, la plus éclatante des leçons? Ils multipliaient entre eux les perfidies et se divisaient déjà l'empire d'Épiphane, quand tout à coup, déchaînant les Romains, elle fait par là retomber justement sur eux ces coups qu'ils destinaient à d'autres têtes. Tous deux, vaincus par la force des armes, durent non-seulement renoncer à d'injustes prétentions, mais encore se soumettre à un tribut et aux ordres de Rome. Enfin, en peu de temps la fortune releva le trône de Ptolémée, renversa leur puissance, détruisit quelques-uns de leurs successeurs et renouvela pour d'autres, peu s'en faut, les malheurs d'Antiochus et de Philippe.

(Polybe poursuivant le récit des conquêtes que conseillait à Philippe son humeur belliqueuse, et qui devaient peu à peu amener sa ruine, dit comme il enleva Clane aux Étoliens, devenus cependant ses alliés; il avait peu auparavant gagné l'alliance de Lysimaque et de la Chalcédoine. — Montrer que Philippe se compromet de plus en plus par son ambition est la pensée générale qui domine dans tous ces fragments, et en fait la liaison.)

XXI. Il y avait dans Ciane un homme du nom de Molpagoras, aussi prompt à agir qu'à parler, ambitieux et, par calcul, flatteur du peuple. Sans cesse mêlé à la multitude afin de la gagner, abandonnant à sa colère les citoyens les plus riches, souvent même les livrant à la mort ou les faisant exiler pour vendre ensuite leurs biens et les distribuer à la multitude, il sut acquérir en peu de temps une autorité royale.

(Les Cianiens soumis d'abord à ce tyran, puis aux Étoliens, réclament la protection de Philippe. Ce prince, beau-père de Prusias, et désireux de lui rendre Ciane, sur laquelle il prétendait avoir des droits, accourt en Bithynie, et tandis qu'il endort par ses promesses les villes voisines, il enlève Ciane aux Étoliens et la pille.)

Disons-le en passant, les Cianiens éprouvèrent ces malheurs bien moins encore par la faute de la fortune et par un effet de l'ambition d'autrui que par suite de leur imprudence et de leur mauvais gouvernement. En élevant au pouvoir des hommes obscurs et en châtiant les riches qui leur résistaient, afin de se partager ensuite leurs dépouilles, ils se précipitèrent de gaieté de cœur dans cet abîme de maux où, je ne sais comment, les hommes tombent sans cesse sans jamais se guérir de leur folie, sans éprouver du moins cette défiance naturelle que connaissent les animaux mêmes. Lorsque ceux-ci ont failli se laisser prendre à un appât dans un filet, ou qu'ils ont vu leurs pareils en danger, on ne peut les ramener qu'avec peine à tout objet qui rappelle le premier piége ; le lieu même leur est suspect, tout les effraye. Mais les hommes ont beau entendre parler de villes détruites, comme le fut Ciane, ou même les voir tomber de leurs propres yeux : si quelqu'un d'habile leur présente dans des discours flatteurs l'espoir de quelque avantage au détriment d'autrui, ils mordent à l'hameçon. Ils savent cependant bien que ceux qui y sont pris ne s'en sauvent point, et que toujours, en politique, une telle conduite mène un État à sa perte.

XXII. Philippe, maître de Ciane, ressentit une vive joie d'avoir fait une chose importante et glorieuse, se félicitant d'avoir prêté un utile secours à son gendre, frappé de terreur tous les peuples qui s'éloignaient de lui, d'avoir enfin, par de légitimes moyens, fait de nombreux captifs et de riches dépouilles. Mais il ne voyait pas les effets contraires de cette conquête, quelque apparents qu'ils fussent. Il ne voyait pas qu'il avait soutenu dans son gendre non pas la victime, mais l'auteur d'une injure; et qu'en faisant subir à une ville grecque des maux qu'elle ne méritait pas, il allait confirmer les bruits publics qui l'accusaient de cruauté envers ses amis; qu'il devait ainsi se donner dans toute la Grèce le renom d'homme sans honneur; enfin il ne songeait point qu'il avait insulté les députés que les nations alliées de Ciane avaient envoyés afin de dérober cette ville à tant de malheurs; que chaque jour ils les avaient amusés, trompés jusqu'à ce qu'ils devinssent les spectateurs de sa catastrophe, et qu'il avait surtout animé les Rhodiens contre lui, à tel point qu'ils ne voulaient même plus entendre prononcer son nom.

XXIII. Jusqu'alors la fortune avait du côté de Rhodes merveilleusement servi Philippe. L'envoyé de ce prince faisait un jour sur le théâtre son éloge, et vantait sa grandeur d'âme. Il disait que Philippe, déjà presque maître de la ville, consentait à l'épargner par égard pour les Rhodiens; qu'il voulait ainsi répondre aux calomnies de ses ennemis et faire connaître à la république l'estime qu'elle faisait d'elle, quand un homme qui venait de débarquer se présenta au prytanée et annonça la prise de Ciane et les cruautés du roi. Les Rhodiens, rassurés par le langage de l'ambassadeur, ne voulurent pas croire au rapport que l'étranger leur faisait, tant cette perfidie leur parut énorme. Ce n'était que la vérité, et après sa trahison envers Ciane, trahison qui tourna plus encore contre lui que contre la ville, Philippe foula si hardiment aux pieds l'honneur et le de-

voir, qu'il tirait insolemment vanité, comme de belles actions, des crimes dont la grandeur eût dû le faire rougir. A partir du jour où on connut le fait, le peuple rhodien regarda Philippe comme un ennemi, et ne songea plus qu'à la vengeance. Ce fut encore par cette prise de Ciane qu'il réveilla chez les Étoliens leur haine. Il venait de faire la paix avec eux et de leur tendre les mains ; il les traitait tout à l'heure d'amis et d'alliés ainsi que les habitants de Lysimaque, les Chalcédoniens, les Cianiens, et tout à coup, sans motif, il enlève à l'alliance de l'Étolie Lysimaque, pour le joindre à son parti : il en fait autant de la Chalcédoine, et asservit Ciane, soumise à l'autorité d'un gouverneur étolien. Quant à Prusias, si l'heureuse issue de cette campagne lui causait quelque joie, il voyait avec peine qu'un autre en eût recueilli les fruits, et qu'il ne lui restât entre les mains qu'une solitude : mais il n'y pouvait rien faire.

XXIV. A son retour, Philippe, accumulant perfidie sur perfidie, aborda en plein jour à Thasos, et la réduisit en esclavage, bien qu'elle lui fût alliée. Les Thasiens avaient dit à Métrodore, un des officiers de Philippe, qu'ils lui remettraient leur ville s'il ne leur imposait ni garnisons, ni tribut, ni obligation de loger les troupes, s'il leur laissait enfin l'usage de leurs lois. Métrodore leur répondit que le roi les dispensait de garnison, de tribut, de logement, et leur laissait leurs lois. Des acclamations universelles accueillirent ces promesses, et Philippe entra dans la ville.

(Digression sur Philippe. — Abus du pouvoir, suivi souvent d'un honteux retour.)

Tous les rois, au commencement de leur règne, mettent en avant le nom de liberté, et traitent d'ami et d'allié quiconque s'associe à leurs espérances. Sont-ils parvenus au but de leurs désirs, ils agissent envers

les nations trop crédules qui se sont fiées à eux en tyrans et non plus en alliés. Mais ils manquent ainsi à leurs devoirs sans trouver le plus souvent dans leur perfidie l'avantage qu'ils souhaitaient. Le prince qui, après avoir nourri les plus vastes projets, embrassé dans son esprit la conquête de l'univers, obtenu en tout ce qu'il voulait des succès heureux, est tout d'un coup réduit à proclamer lui-même au milieu de ses sujets, grands et petits, sa faiblesse et son impuissance, quelle marque ne donne-t-il pas d'inconséquence et de folie !

(Ainsi se trouve annoncée d'avance la chute de Philippe.)

Mais, dit Polybe, comme nous racontons année par année tous les événements accomplis dans l'univers, nous sommes évidemment contraint d'indiquer quelquefois la fin des choses avant même d'en dire le commencement; par la disposition de notre histoire en général et la marche de notre récit, la page où nous disons le résultat de telle ou telle entreprise se trouve placée avant celle qui nous en indique l'origine et les détails.

(Les Macédoniens se trouvent mêlés aux affaires de l'Égypte. — Tutelle disputée par Sosibe. — Agathocle et Tlépolème. — Agathocle domine le prince par Agathoclée, et exerce le pouvoir au milieu des troubles.)

XXV. Sosibe, qui s'était arrogé la tutelle de Ptolémée, passait pour un homme habile et pour le ministre dévoué des crimes de la cour : c'était lui, disait-on, qui d'abord avait fait périr Lysimaque, fils d'Arsinoé, fille de Lysimaque et de Ptolémée. Sa seconde victime avait été Magas, fils de Ptolémée et de Bérénice, fille de Magas; puis il avait tué Bérénice, mère de Ptolémée Philopator, Cléomène de Sparte, et enfin la fille de Bérénice, Arsinoé.

Pour Agathocle, qui aussi s'était institué le tuteur de Ptolémée, il eut à peine écarté les personnages les plus distingués de la cour et calmé l'irritation du peuple par des distributions de vivres, qu'il revint à ses anciennes habitudes ; il livra toutes les places du palais à ses créatures, et appela à ces hautes charges les hommes les plus entreprenants et les plus frivoles qu'il enlevait à la domesticité et à l'esclavage. Il se plongeait nuit et jour dans l'ivresse et dans les débauches qui la suivent, n'épargnant ni femme mariée, ni fiancée, ni jeune fille, et s'abandonnant à ces désordres avec une incroyable insolence. Le mécontentement était général, et comme bien loin qu'on prît quelque souci de calmer la colère du peuple et d'y remédier, cet orgueil et cette dédaigneuse nonchalance semblaient croître tous les jours, l'ancienne haine se réveilla terrible dans tous les esprits, et chaque bouche rappelait à l'envi les malheurs que ces hommes avaient autrefois causés à l'empire. Mais comme il n'y avait aucun personnage considérable qu'on pût mettre en avant et qui fût assez fort pour appuyer le ressentiment public contre Agathocle et Agathoclée, on resta d'abord tranquille : on n'avait d'espoir qu'en Tlépolème, et tous les regards étaient tournés vers lui.

XXV *a*. Agathocle fit périr Dinon, fils de Dinon, et, comme dit le proverbe, il commit alors la plus juste des injustices. A l'époque où des lettres qui parlaient du meurtre prochain d'Arsinoé, étant tombées entre les mains de Dinon, celui-ci pouvait découvrir ce forfait et sauver ainsi la royauté, il s'était au contraire uni à Philammon et était devenu la cause d'affreuses calamités. Le crime commis, il avait éprouvé des remords, manifesté publiquement sa douleur et regretté d'avoir laissé échapper cette occasion d'affermir le trône. Ces plaintes revinrent aux oreilles d'Agathocle, et il reçut aussitôt dans les supplices la mort dont il était digne.

(Mais les victimes d'Agathocle n'étaient pas toutes aussi criminelles.— Sa tyrannie n'avait pas de bornes. — Révolte du peuple sous la conduite de Tlépolème. — Agathocle appelle les Macédoniens. — Sa mort[1].)

XXVI. Agathocle commença par réunir les Macédoniens, et se rendit auprès d'eux avec le roi et Agathoclée. Il feignit d'abord de ne pouvoir parler, suffoqué qu'il était par des larmes abondantes. Enfin, quand de sa chlamyde il eut essuyé ce torrent de pleurs, il éleva entre ses bras Ptolémée : « Recevez, dit-il, cet enfant que son père mourant remit entre ses mains (il montrait sa sœur), et qu'il confia, Macédoniens, à votre loyauté. Si l'amour d'Agathoclée suffit encore à protéger quelque peu ses jours, c'est sur vous surtout que repose son sort. » Depuis longtemps il était manifeste pour tout juge clairvoyant, ajouta-t-il, que Tlépolème portait ses prétentions un peu plus haut que sa fortune présente; il a maintenant fixé l'heure et le jour où il doit ceindre le diadème. Ce n'était pas, du reste, à lui qu'il leur demandait de s'en rapporter, mais à des témoins certains de la vérité, qui venaient de voir chez le traître même ses préparatifs. Il dit et fit paraître Critolaüs, qui déclara avoir vu les autels déjà construits et les victimes préparées par le peuple pour la cérémonie du couronnement. Mais les Macédoniens, loin de se laisser émouvoir, prêtèrent à peine l'oreille à ce discours, et accueillant ses plaintes par des railleries et des murmures, le troublèrent tellement, qu'Agathocle plus tard ne put se rendre compte de la manière dont il avait quitté l'assemblée[2]. Il trouva la même froideur auprès du reste des troupes séparément convoquées. Ajoutez à cela que dans la ville arrivèrent alors beaucoup de soldats des provinces supérieures, qui excitaient leurs amis et leurs parents à remédier

[1] Justin, liv. XXX.
[2] Il y a ici une lacune dans le texte.

aux malheurs de l'Égypte, et à ne pas se laisser insulter davantage par d'indignes ministres. Enfin ce qui poussait surtout le peuple à demander vengeance pour tant d'outrages, c'est qu'il devait souffrir le premier d'un plus long délai, Tlépolème tenant en son pouvoir le blé qu'on avait coutume d'envoyer à Alexandrie.

XXVII. Un nouveau crime d'Agathocle vint bientôt exciter encore l'ardeur de la multitude et de Tlépolème. Il arracha un jour du temple de Cérès la belle-mère de celui-ci, Danaé, et après l'avoir fait traîner à travers la ville la face découverte, la jeta dans une prison, afin de rompre publiquement avec Tlépolème : il y réussit. Ce dernier coup porta au comble l'indignation de la populace, et dès lors ce ne furent plus des plaintes particulières et secrètes qui lui suffirent ; les uns écrivaient pendant la nuit sur les murs leurs sentiments, les autres en plein jour exprimaient dans des groupes leur haine contre le gouvernement. Agathocle, en présence de telles manifestations, déjà presque sans espoir, tantôt songeait à fuir (mais rien n'était disposé pour la fuite, grâce à son imprévoyance, et il y renonça), tantôt dressant la liste des conspirateurs, il semblait vouloir se défaire par le meurtre ou la prison de ses ennemis, et s'emparer de la puissance royale. Tandis qu'il flottait ainsi, on accusa auprès de lui un de ses gardes, Méragène, de tout révéler à Tlépolème, et d'être du complot comme parent d'Adée, préfet de Bubaste. Agathocle ordonna à Nicostrate, son secrétaire, d'arrêter sur-le-champ Méragène, et de lui arracher la vérité par des menaces de torture. En effet, Méragène fut saisi sur-le-champ, conduit dans une partie reculée du palais, et interrogé au sujet des dénonciations faites contre lui, sans qu'on employât la violence. Mais comme ensuite il gardait obstinément le silence sur ce que disaient les conjurés, on le dépouilla. Déjà on préparait les instruments de torture;

déjà, dépouillant leur chlamyde, les bourreaux tenaient les fouets à la main, quand un des appariteurs, courant à Nicostrate, lui dit quelques mots à l'oreille et se retira précipitamment. Nicostrate le suivit sans mot dire, en se frappant la cuisse à plusieurs reprises.

XXVIII. Cet incident mit tout à coup Méragène dans une position des plus étranges. Les bourreaux étaient rangés autour de lui, le fouet déjà tendu, et quelques-uns disposaient les machines nécessaires aux tortures. Après le départ de Nicostrate, ils demeurèrent d'abord immobiles, se regardant entre eux et attendant le retour du maître. Mais bientôt ils se retirèrent peu à peu, et Méragène demeura seul. Aussitôt il traverse le palais, et nu gagne une des tentes des Macédoniens placée à peu de distance. Les soldats étaient par hasard réunis à table; il leur raconte ses craintes et sa délivrance merveilleuse. Au premier instant on refusa de le croire; mais en voyant en quel état il était, on finit par ajouter foi à ses paroles. Alors Méragène, sous l'impression d'un péril encore récent, demande aux Macédoniens, les yeux baignés de larmes, de ne pas seulement pourvoir à son salut, mais encore à celui du roi, et surtout au leur : car la mort va tous les frapper s'ils ne profitent pas de la belle occasion que leur offre la violente colère du peuple et de la disposition où sont tous les esprits de punir Agathocle. « C'est le moment d'agir, s'écrie-t-il : il ne faut que quelques braves qui donnent le signal. »

XXIX. A ces mots, les Macédoniens, enflammés d'ardeur, obéissent aux conseils de Méragène; ils se répandent d'abord dans les tentes de tous leurs compatriotes, puis dans celles des autres troupes. Ces tentes se touchaient entre elles et donnaient toutes sur un seul quartier de la ville. Le peuple était prêt à agir et n'attendait qu'un chef qui l'appelât aux armes. Aussi, à peine le camp eut-il remué que la révolte se répan-

dit comme un incendie. Quatre heures ne sont pas encore écoulées, et déjà les soldats et les citoyens sont réunis et s'entendent pour attaquer le tyran. Le hasard, du reste, servit merveilleusement leur dessein. On avait, peu avant la sédition, livré à Agathocle une lettre et des espions de Tlépolème. Cette lettre, adressée aux troupes, leur annonçait que Tlépolème serait bientôt au milieu d'elles, et les espions étaient chargés de dire qu'il était arrivé. Mais, à cette nouvelle, Agathocle avait tellement perdu l'esprit que, loin de prendre les mesures et les précautions nécessaires, il s'était rendu à un festin vers l'heure accoutumée, et sans rien changer à ses habitudes, il se livrait à la débauche. Pendant ce temps, Énanthe, accablée de tristesse, se trouvait dans le Thesmophorium, ouvert en l'honneur d'une fête annuelle. D'abord elle pria les dieux à genoux, avec une dévotion affectée, puis, placée près de l'autel, resta immobile. Des femmes du peuple, qui voyaient avec plaisir son abattement et sa douleur, gardaient un morne silence, quand quelques parentes de Polycrate et d'autres dames nobles qui ne connaissaient pas encore son malheur, s'approchèrent d'elle pour la consoler. Mais Énanthe, d'une voix forte : « Ne me touchez pas, bêtes farouches, s'écria-t-elle ; je vous connais, je sais que vous nous détestez et que vous faites des vœux contre nous. Mais soyez convaincues que si les dieux le permettent, vous serez un jour réduites à manger vos enfants. » Elle dit, et ordonne aux femmes qui l'accompagnaient d'écarter cette foule et de frapper quiconque résisterait. A ces mots les nobles dames s'enfuirent du temple, levant les mains au ciel, et lui demandant qu'Énanthe subît bientôt le sort dont elle les avait menacées.

XXX. Déjà la révolution était résolue par les hommes ; mais quand les femmes vinrent dans chaque maison, auprès de leurs maris, exhaler leur colère, la haine publique éclata avec une nouvelle fureur. Dès que la

nuit fut arrivée, la ville se remplit de tumulte, de flambeaux et d'agitation. Les uns se réunissaient dans le stade avec de grands cris, d'autres excitaient mutuellement leur ardeur, quelques-uns, fuyant devant le péril, couraient se cacher dans des maisons et des lieux sûrs. Déjà tout le terrain découvert voisin du palais, le stade, la grande place et celle qui s'étend devant le théâtre, regorgeaient d'hommes de toute classe, lorsqu'Agathocle, qui était sorti de table depuis peu, chargé de vin, fut arraché au sommeil et connut enfin en quel péril il était. Suivi de tous ses parents, à l'exception de Philon, il se rendit près du roi, et après avoir déploré son sort avec lui, il le prit par la main et monta dans une galerie placée entre le Ménandre et le gymnase et conduisant au théâtre. Il barricada les deux premières portes et se retrancha derrière la troisième avec deux ou trois gardes, le roi et sa famille. Les portes étaient réticulées à jour et fermées de deux leviers. Cependant le peuple ne cessait pas d'accourir de tous les quartiers de la ville, et couvrait de ses flots toujours croissants, non-seulement les rues, mais encore les degrés des maisons et les toits. Ajoutez mille cris confus et furieux poussés par cette foule d'hommes, de femmes et d'enfants : car les enfants ne prennent pas moins de part aux émeutes que les hommes, à Carthage et à Alexandrie.

XXXI. Le jour était déjà grand que les mêmes clameurs s'élevaient encore, et quelque peu distinctes qu'elles fussent, on reconnaissait bien que le peuple appelait le roi. Les Macédoniens enfin se mirent en mouvement et occupèrent le vestibule du palais où, d'ordinaire, les princes égyptiens tiennent conseil. Informés bientôt de la retraite où Ptolémée se tenait, ils renversèrent les premières portes de la première galerie, et lorsqu'ils furent arrivés à la seconde, demandèrent le roi à grands cris. Agathocle, qui prévoyait son sort, supplia les gardes d'aller trouver en son nom les Macédo-

niens, de leur dire qu'il était prêt à quitter la tutelle du roi, le pouvoir, ses honneurs, ses richesses, tout ce qu'il possédait enfin, et de les prier de lui laisser la vie sauve en ne lui accordant que le simple nécessaire, si bien que, rentré dans le peuple, il ne pût, même s'il le voulait, faire de mal à personne. Aucun des gardes ne consentait à se charger d'une telle mission : Aristomène seul, qui plus tard fut à la tête du gouvernement, offrit de s'en acquitter. C'était un Acarnanien qui, dans un âge plus avancé, alors qu'il était seul maître du pouvoir, dirigea le royaume et le roi avec autant de droiture et de sagesse qu'il avait mis autrefois de bassesse à flatter la fortune d'Agathocle. Un jour qu'il avait ses ministres à dîner, il lui présenta à lui, seul de tous les convives, une couronne d'or, honneur que l'on accorde d'ordinaire uniquement aux rois. Il osa le premier porter au doigt une image du tyran, et il nomma sa fille Agathoclée : mais c'est assez sur ce point. Aristomène accepta donc la mission dont nous avons parlé, et par une petite porte détournée se rendit auprès des Macédoniens. A peine eut-il ouvert la bouche pour rendre compte de ce que demandait Agathocle que les Macédoniens voulurent le percer de leurs dards, et il eût succombé sans quelques soldats qui le couvrirent de eurs bras, calmèrent le peuple en quelques mots, et le renvoyèrent avec ordre de revenir accompagné du roi, ou de ne pas reparaître. Les Macédoniens, après l'avoir congédié, marchèrent sur la porte prochaine et la renversèrent. Alors Agathocle, qui ne comprenait que trop leur fureur, et par la violence de leur attaque, et par la précision de leur réponse, en vint à tendre vers eux, à travers la porte, ses mains suppliantes, et Agathoclée à leur présenter le sein qui, disait-elle, avait allaité le roi : il n'y a pas de prières, de paroles, auxquelles ils n'eurent recours pour obtenir seulement la vie.

XXXII. Mais en vain ils gémissaient; leurs plaintes ne touchaient pas les Macédoniens : ils se décidèrent

enfin à leur envoyer le roi avec les gardes. Les Macédoniens jetèrent aussitôt le prince sur un cheval et le conduisirent au stade. A son aspect, des cris et des applaudissements éclatèrent de toutes parts; on fit descendre Ptolémée de cheval et on le plaça sur le siége royal. Dans toute la multitude régnaient à la fois la tristesse et la joie : la joie, parce qu'elle avait recouvré son roi; la tristesse, parce qu'elle n'avait pas les coupables entre les mains et ne leur avait pas infligé le châtiment qu'ils méritaient. Aussi criait-on sans cesse d'amener sur la place et de montrer aux regards du peuple les auteurs de tant de maux. Le jour déjà paraissait, et le peuple n'avait nul objet contre qui il pût exhaler sa fureur, lorsque Sosibe, fils de Sosibe, qui faisait partie des gardes, prit une résolution aussi utile au prince qu'au royaume. A la vue de la multitude que rien ne pouvait calmer, et de Ptolémée fatigué de cette foule qu'il ne connaissait pas et du bruit qui l'environnait, il demanda au roi s'il consentait à livrer à la vengeance populaire ceux qui ne le trahissaient pas moins qu'ils n'avaient trahi sa mère. Sur sa réponse affirmative, il dit à quelques gardes de déclarer la volonté du roi, puis il reconduisit le jeune prince, pour réparer ses forces, dans sa maison, qui n'était pas éloignée. Sitôt que l'ordre du roi fut public, ce ne fut partout qu'applaudissements et que cris. Agathocle et Agathoclée s'étaient, dans l'intervalle, retirés séparément au fond de leur demeure; mais bientôt des soldats, soit de plein gré, soit poussés par la foule, se mirent à leur recherche.

XXXIII. Un hasard malheureux donna le signal du carnage. Un des familiers et des flatteurs d'Agathocle, nommé Philon, parut sur le stade dans l'ivresse; à la vue de la foule en émoi, il s'écria que si Agathocle sortait de ce péril, on se repentirait de cette révolte comme naguère. A ces mots, les uns l'injurièrent, les autres le poussèrent violemment; et comme il faisait mine de vouloir résister, on lui déchira aussitôt sa

chlamyde, et on le perça à coups de lance. Le peuple l'eut à peine vu traîner encore palpitant sur la place au milieu des invectives, et pris un avant-goût du meurtre, qu'il attendit avec impatience l'arrivée des autres victimes. Bientôt parut Agathocle enchaîné; on se précipita sur lui et on le tua. Cette mort si rapide fut plutôt une faveur qu'une punition : grâce à elle, il n'eut pas la fin qu'il méritait. Ensuite vinrent Nicon, Agathoclée nue avec ses filles et toute sa famille. Enfin, quelques hommes qui avaient arraché Énanthe du Thesmophorium, l'amenèrent également nue sur un cheval. Tous ces malheureux furent abandonnés ensemble à la multitude; les uns les mordaient, les autres les perçaient de dards, d'autres enfin leur arrachaient les yeux; à mesure que l'une des victimes tombait on l'écartelait : toutes furent déchirées de cette manière; la cruauté des Égyptiens en colère est sans bornes. Sur ces entrefaites des femmes, anciennes compagnes d'Arsinoé, à la nouvelle que Philammon était arrivé de Cyrène à Alexandrie depuis trois jours, Philammon, l'assassin de la reine, se précipitèrent sur sa maison, l'envahirent et le tuèrent à coups de pierre et de bâton; elles étouffèrent son fils qui sortait à peine de l'enfance; enfin, elles amenèrent sa femme nue sur la place publique, et l'égorgèrent : telle fut la fin d'Agathocle, d'Agathoclée et de toute leur famille.

XXXIV. Je connais les frais d'éloquence pompeuse et de merveilleux qu'ont faits en général les historiens de cette révolution pour étonner le lecteur; je sais comme ils ont donné aux accessoires plus de place qu'aux faits importants et aux circonstances capitales. Les uns, attribuant tout au hasard, ont disserté sur l'instabilité de la fortune et sur ses coups si difficiles à prévoir; d'autres, réfléchissant à ce qu'il y avait d'extraordinaire dans cette catastrophe si soudaine, ont essayé d'en chercher les causes probables. Pour moi, je n'ai pas cru devoir me donner tant de peine. Agathocle était un

homme sans talent militaire, sans bravoure; son administration ne présente rien de remarquable ou qu'on puisse imiter; enfin, il n'avait pas cette finesse de cour si habile et si perfide aussi dont firent preuve Sosibe et plusieurs autres qui furent successivement les maîtres de leurs rois : son caractère était au contraire fort rude; s'il fut si rapidement porté au pouvoir, c'est que Ptolémée Philopator ne pouvait régner. Revêtu dès lors d'une autorité souveraine, et, après la mort de ce prince, placé dans une position très-favorable pour la conserver, il fit si bien par sa lâcheté et son indolence, que, devenu bien vite l'objet du mépris général, il perdit à la fois la puissance et la vie.

XXXV. Il ne me semble pas de bon goût de faire sur de tels personnages les excursions que l'on pourrait se permettre au sujet de Denys, d'Agathocle de Sicile, et de quelques autres hommes d'État des plus célèbres. L'un était d'une naissance obscure et plébéienne; l'autre, comme dit Timée avec ironie, avait, simple potier, quitté la roue, l'argile et la fumée pour venir, jeune encore, à Syracuse. Mais tous deux s'emparèrent d'abord, à des époques différentes, de la tyrannie dans cette ville, la plus considérable et la plus riche de la Sicile, et plus tard devinrent les maîtres de l'île entière, et même dominèrent en quelques lieux de l'Italie. De plus, Agathocle tenta la conquête de l'Afrique, et mourut au sein de la grandeur. Comme on demandait un jour au Scipion qui le premier fit la guerre à Carthage, quels hommes lui semblaient avoir eu le plus d'habileté dans les affaires et le plus d'audace réfléchie : « Agathocle, dit-il, et Denys de Sicile. » Arrêter l'esprit du lecteur sur de tels hommes; parler à leur occasion de l'influence de la fortune et de l'instabilité des choses humaines; mêler au récit quelques réflexions accessoires, rien de plus utile. Mais quand il s'agit de misérables comme Agathocle d'Égypte, à quoi bon?

XXXVI. Voilà pourquoi nous nous sommes gardé de tout développement en cette circonstance : une autre cause de notre réserve, c'est que tout fait extraordinaire n'offre qu'un moment qui mérite attention : le premier coup d'œil. La vue prolongée en est peu intéressante; on ne peut en faire une longue description sans ennuyer l'esprit. Il est deux choses où doit tendre quiconque s'adresse à la vue ou à l'ouïe : le plaisir et l'utilité; et tel est surtout le double but de l'historien. Or, on n'y saurait parvenir en insistant sur des catastrophes de cette nature. Qui, en effet, irait chercher des leçons parmi ces événements exceptionnels? Il n'est non plus personne dont les yeux et les oreilles trouvent un plaisir durable à l'exposé d'accidents surnaturels et dépassant les limites de la raison humaine. Nous aimons sans doute à voir, à entendre une fois certaines choses qui nous montrent que ce qui nous semblait impossible ne l'est pas. Mais, cette connaissance acquise, nous ne consentons pas volontiers à demeurer longtemps sur ce qui n'est pas dans le train ordinaire des affaires humaines : on ne veut pas rencontrer souvent le même sujet. Il faut, règle générale, que tout récit soit agréable ou utile, et tout développement sur des faits qui ne peuvent conduire ni à l'une ni à l'autre fin, appartient plutôt à la tragédie qu'à l'histoire. Peut-être, toutefois, faut-il pardonner de tels écarts à ces écrivains malhabiles qui jamais n'ont étudié la nature et ne connaissent pas ce qui se passe dans le monde en général. Il leur semble que les choses dont ils ont été témoins ou qu'ils ont recueillies de la bouche d'autrui, auxquelles ils s'intéressent enfin, soient les plus étonnantes et les plus merveilleuses. Aussi, à leur insu, ils s'étendent beaucoup trop sur des faits qui ne sont pas nouveaux, et qui, au tort d'avoir déjà été dits, ajoutent celui de n'avoir ni agrément ni utilité. Mais brisons là cette digression.

(Antiochus s'était mêlé avec les Macédoniens aux affaires d'Égypte.— Il s'empare de la Syrie, de la Céiésyrie, etc. — Le fragment suivant, s'il appartient à ce livre, doit être considéré comme renfermant une prévision.)

Antiochus parut d'abord capable des plus grandes choses, plein d'audace et de ténacité dans ses desseins; mais avec l'âge il démentit sa renommée, et trompa les espérances qu'on avait fondées sur lui.

LIVRE XVI.

SOMMAIRE.

Troisième année de la CXLIVe olympiade. — I, II. Philippe à Pergame. Bataille de Laden. Réflexion à ce sujet. — II-VIII. Nouveau combat naval de Chio. — VIII-X. Philippe s'attribue en vain la victoire. Théophiliscus, chef des Rhodiens, ne survit qu'un jour à son succès. Éloge de ce capitaine. Philippe continue les hostilités en Carie. — X-XII. Siége de Candasa, de Prinasse et d'Iasse. Description de cette ville. Théopompe réfuté. — XII-XX. Nabis prend Messène. Digression sur les historiens Zénon et Antisthène au sujet de la prise de cette ville. De la bataille de Laden et du combat d'Antiochus et de Scopas, près du Panium. — XX-XXII. En Égypte administration de Tlépolème; son orgueil. Les partisans de Sosibe se relèvent. — XXII, XXIII. Triomphe de Scipion à Rome. — XXIII, XXIV. Philippe à Bargylis. Il passe l'hiver en Carie. — XXIV-XXVI. Quatrième année de la CXLIVe olympiade. Attale à Athènes. Réception magnifique. — XXVI, XXVII. Rome déclare la guerre à Philippe. — XXVII, XXVIII. Éloge de la fermeté déployée par ce prince. — XXVIII-XXXIV. Siége d'Abydos par Philippe. Description de cette ville. Détails sur le siége. Courage des Abydiens, comparé à celui des Acarnaniens. Ils se tuent plutôt que de se rendre. — XXXIV, XXXV. Les Achéens interviennent pour rétablir la paix entre Philippe et les Rhodiens. — XXXV, XXXVI. Philippe cherche à armer les Achéens contre Rome. — XXXVI-XXXVIII. Guerre de l'Achaïe contre Nabis. Stratagème de Philopœmen. Succès de cette ruse. — XXXVIII-XL. Hostilités entre Antiochus et Scopas, général de Ptolémée, en Palestine. (Deuxième année de la CXLVe olympiade.) Noble courage des habitants de Gaza. — XL. Révolte des Insubriens indiquée par le nom de Mantoue.

(Carthage vaincue. — Une nouvelle guerre se prépare pour Rome, du côté de la Grèce. — Philippe, qui savait les intentions des Romains, cherche à désarmer d'avance leurs auxiliaires. — Guerre contre les Rhodiens et contre Attale, excitée par l'amiral rhodien Théophiliscus. — Nous trouvons Philippe sous les murs de Pergame.)

I. Philippe, parvenu sous les murs de cette ville et s'estimant déjà maître d'Attale, commit des cruautés de toute espèce; mais il exhala sa rage plus encore contre les dieux que contre les hommes. Comme, dans toutes

les escarmouches, la garnison de Pergame l'avait sans cesse fait reculer devant la force des positions qu'elle occupait; comme, grâce aux précautions d'Attale, il ne pouvait rien contre les campagnes, il ne lui restait qu'à désoler les temples des dieux et leurs enceintes sacrées. Il le fit bien plus pour son malheur, ce me semble, que pour celui d'Attale. Il ne se borna pas à brûler, à saccager les temples et les autels, il en brisa même les pierres, pour qu'il fût impossible d'en relever les ruines. Après avoir ravagé Nicéphorium, coupé le bois sacré, détruit la haie qui servait de clôture, rasé jusqu'aux fondements un grand nombre de temples magnifiques, il se dirigea vers Thyatira; puis, revenant sur ses pas, il se jeta dans la plaine de Thèbes, dans l'espoir d'y ramasser un riche butin. N'y ayant pu réussir, il envoya d'Hiéracome à Zeuxis[1] des députés pour le prier de lui expédier du blé et d'exécuter enfin les clauses du traité. Mais Zeuxis, qui n'avait qu'un zèle emprunté, ne craignait rien tant que d'augmenter la puissance de Philippe.

(Peut-être à cette guerre se rattache le nom d')

Hella.

(Pendant le siége de Pergame, une bataille est livrée près de Laden, à la hauteur de Milet, par Philippe, aux Rhodiens.)

II. Après ce combat et la retraite des Rhodiens, au moment où Attale était réduit à l'inaction, Philippe eût évidemment pu se rendre à Alexandrie; et s'il ne le fit pas, il faut croire qu'il fut frappé comme de folie. Qui donc l'arrêta dans sa course? la nature même de l'esprit humain. Beaucoup d'hommes désirent à distance des choses impossibles, séduits par l'espérance presque toujours plus forte que la raison ; mais quand ils approchent de l'objet souhaité, ils abandonnent tout à coup

[1] Zeuxis, satrape de Lydie pour Antiochus.

leurs desseins, étourdis, aveuglés par la grandeur des obstacles qui s'offrent alors à leurs regards.

(Peu après Philippe fait une tentative sur Chio. — Il attaque la ville.)

Comme le siége traînait en longueur, et que les ennemis le menaçaient de près d'un grand nombre de vaisseaux pontés, à l'ancre, Philippe ne savait que faire et n'était pas sans inquiétude pour l'avenir. Enfin les circonstances ne lui laissant même plus le choix de rester ou de partir, il se retira avec sa flotte, contre l'attente des ennemis : Attale se figurait qu'il emploierait plus de temps au travail des mines. Mais Philippe s'était hâté de disparaître, dans l'espérance surtout de prendre les devants sur l'ennemi, et de parvenir ainsi sans danger, en longeant les côtes, jusqu'à Samos. Ses calculs furent complétement déjoués. Attale et Théophiliscus, amiral rhodien, l'eurent à peine vu s'éloigner que, saisissant avec ardeur cette occasion désirée, ils s'occupèrent de le poursuivre. Toutefois, comme ils étaient convaincus que Philippe n'avait pas absolument renoncé au siége de Chio, ils ne partirent pas ensemble. Quoi qu'il en soit, une course rapide les eut bientôt portés tous deux auprès de Philippe. Attale se jeta sur l'aile droite de la flotte macédonienne, qui formait l'avant-garde, et Théophiliscus sur la gauche. Philippe, surpris, donna aussitôt le signal à l'aile droite de tourner la proue vers l'ennemi et d'engager hardiment le combat; puis il se retira avec quelques navires près de petites îles qui se trouvaient sur le passage, afin d'y attendre l'issue de la bataille. Le nombre de ses vaisseaux était de cinquante-trois bâtiments de guerre, d'un certain nombre de navires non pontés et de cent cinquante esquifs avec des fustes. Il n'avait pas eu le temps d'équiper tous les navires réunis à Samos. Les ennemis en avaient soixante-cinq de guerre, y compris ceux qu'avaient envoyés les Byzantins, neuf galiotes et trois trirèmes.

III. Le vaisseau monté par Attale commença le combat, et tous les autres, sans même attendre le signal, se heurtèrent. Attale, aux prises avec une octorème, lui porta un coup terrible au-dessous du niveau d'eau, et la coula malgré la résistance de ceux qui la montaient. La décarème de Philippe, qui était vaisseau amiral, tomba au pouvoir de l'ennemi par un étrange incident. Une galiote s'était approchée d'elle, et en la choquant avec force au milieu de la coque sous le banc des rameurs qu'on appelle thranite, y demeura attachée, le pilote n'ayant pu ralentir la marche impétueuse de son navire. La décarème à laquelle était liée la galiote se trouva fort gênée dans ses manœuvres. A peine pouvait-elle remuer, lorsque deux navires à cinq rangs de rames se précipitèrent sur elle, la percèrent de leurs éperons des deux côtés, et l'écrasèrent avec les hommes qu'elle contenait. Parmi eux était Démocrate, amiral de Philippe. Cependant deux frères, Dionysidore et Dinocrate, amiraux d'Attale, dans un combat livré par l'un à une galère à sept rangs de rames, et par l'autre à une octorème, n'éprouvaient pas des chances moins bizarres. Dinocrate, en se heurtant contre une octorème, avait reçu un coup au-dessus de l'eau, grâce à la construction du vaisseau ennemi, dont l'éperon était fort élevé, et il l'avait à son tour frappé au-dessous du flot; mais comme, malgré ses efforts pour se retirer de la blessure qu'il lui avait faite, il ne pouvait y réussir, et que les Macédoniens combattaient avec beaucoup de courage, il courait un véritable danger. Par bonheur, Attale vint à son secours, sépara les deux vaisseaux en tombant sur celui de l'ennemi, et Dinocrate se vit miraculeusement sauvé. L'équipage de l'octorème périt bravement, le fer à la main, et vide elle tomba seule au pouvoir du vainqueur. Dionysidore, vigoureusement lancé pour frapper de l'éperon un navire, avait manqué son coup et, en passant près de l'ennemi, avait perdu le côté droit de ses rames : les poutres mêmes qui por-

taient les tours s'étaient brisées. Aussitôt il fut cerné de toute part, et, au milieu des cris et du tumulte, tout l'équipage périt avec le bâtiment. Dionysidore, seul avec deux hommes, gagna à la nage une galiote qui venait à son secours.

IV. Partout ailleurs le combat était égal. La supériorité que le nombre des esquifs donnait à Philippe était compensée chez Attale par celui des vaisseaux de guerre. Cependant, à l'aile droite des Macédoniens, les affaires prenaient alors une telle tournure, que, si, pour le moment, la victoire était encore indécise, Attale semblait pouvoir compter plus que l'ennemi sur le succès.

Les Rhodiens, qui, en sortant du port, étaient d'abord, nous l'avons dit, à une grande distance des Macédoniens, les avaient bientôt rejoints, grâce à l'avantage qu'ils avaient sur eux par la vitesse de leurs bâtiments. Ils commencèrent par se jeter, en les prenant en poupe, sur les navires qui fuyaient, et leur brisèrent leurs rames. Mais quand les autres navires de Philippe, pour défendre ceux qui étaient compromis, se retournèrent, et que la partie de la flotte rhodienne qui était restée en arrière eut rejoint Théophiliscus, les deux flottes, rangées sur une ligne, la proue en avant et s'excitant par des cris et par le son de la trompette, en vinrent hardiment aux mains. Si les Macédoniens n'eussent placé les esquifs au milieu des vaisseaux de guerre, le combat eût eu un prompt dénoûment. Cette disposition gêna beaucoup les Rhodiens. L'ordre de bataille avait été rompu par le premier choc et toute la flotte combattait pêle-mêle. Or les Rhodiens ne pouvaient ni pénétrer à travers les vaisseaux ennemis, ni faire manœuvrer les leurs, ni profiter enfin de leurs avantages, au milieu de ces esquifs qui venaient tantôt frapper leurs rames et les entamer, tantôt choquer leurs proues et leurs poupes : les mouvements des rameurs et des pilotes étaient ainsi sans cesse contrariés. Toutes les fois qu'un engagement avait lieu de front, les Rho-

diens l'emportaient par une manœuvre fort habile : abaissant autant que possible la proue de leurs navires, ils recevaient des coups hors de l'eau et en portaient à l'ennemi au-dessous de la flottaison, lui faisant ainsi des blessures sans remède. Mais ils eurent rarement recours à cet artifice. Ils évitaient les combats de cette nature à cause du courage que mettaient les Macédoniens à se défendre, du haut de leurs ponts, dans une lutte réglée. Courant de préférence au milieu des navires macédoniens, ils en brisaient les rames et rendaient par là tout mouvement impossible ; ils se portaient à droite, à gauche, se jetaient à la proue de tel vaisseau, frappaient tel autre dans le flanc au moment où il se tournait, entamaient l'un, enlevaient à l'autre quelque partie de ses agrès. Une foule de bâtiments macédoniens périrent de cette manière.

V. L'épisode le plus intéressant de la bataille fut le combat de trois quinquérèmes rhodiennes : l'une, qui était le vaisseau amiral, portait le général en chef Théophiliscus ; l'autre le triérarque Philostrate ; la troisième avait pour pilote Autolique et était montée par Nicostrate. Cette dernière s'étant violemment heurtée contre un bâtiment ennemi, y avait laissé son éperon : la galère macédonienne coula à fond avec son équipage ; mais Autolique, dont la mer envahissait le navire par la proue, après avoir bravement résisté aux ennemis qui l'entouraient, finit par tomber blessé dans les flots, et ses hommes moururent tous l'épée à la main. Théophiliscus, à cette vue, se hâta d'accourir avec trois navires à cinq rangs de rames, et s'il ne put sauver celui d'Autolique, déjà plein d'eau, il perça du moins deux galères et en précipita les équipages. Aussitôt, cerné par une foule d'esquifs et de vaisseaux pontés, il perdit à son tour la plus grande partie de ses hommes, qui firent des prodiges de valeur, reçut trois blessures, et après avoir, par son audace, couru les plus grands dangers, ne parvint qu'avec peine, et grâce à Philostrate, qui se jeta

résolûment dans la mêlée, à conserver son navire. Rendu à sa flotte, Théophiliscus lutta avec une nouvelle ardeur contre l'ennemi, affaibli par ses blessures, mais plus entreprenant encore et plus redoutable, soutenu qu'il était par la force de son âme généreuse. Ainsi la bataille se trouvait alors divisée en deux combats, séparés par un vaste intervalle. L'aile droite de Philippe, qui, sans cesse fidèle à son premier plan, tendait vers la terre, se trouvait assez près des côtes de l'Asie; l'aile gauche, qui avait fait une conversion pour soutenir l'arrière-garde, combattait contre les Rhodiens, non loin de Chio.

VI. A l'aile droite, Attale était déjà certain de la victoire, et il se dirigeait vers les îles où Philippe attendait l'issue de la bataille. Tout à coup il aperçut une de ses galères à cinq rangs de rames hors du champ de bataille, fort endommagée et déjà presque coulée par l'ennemi. Il courut à son secours avec deux quadrirèmes, et comme le vaisseau macédonien, virant de bord, prit le chemin du rivage, il se mit à le poursuivre, entraîné par le désir de s'en emparer. Déjà il était fort éloigné des siens, quand Philippe, voyant ce qui se passait, prit à la hâte quatre galères à cinq rangs, trois galiotes, quelques esquifs placés sous sa main, coupa à Attale tout retour vers son armée, et le força, dans sa terreur, à se faire échouer. Attale se retira avec ses équipages à Érythrée, et Philippe demeura maître du vaisseau et du bagage royal. Attale, en effet, dans ce moment suprême, avait eu recours à la ruse. Il s'était empressé de répandre sur le pont tout ce qu'il avait de plus magnifique, et les Macédoniens qui montèrent les premiers sur le navire, à la vue de coupes nombreuses, de vêtements de pourpre et de tout l'attirail de la richesse, sans s'occuper de poursuivre le roi, se livrèrent au pillage. Grâce à cet artifice, Attale put se retirer sans péril dans Érythrée.

Philippe, vaincu dans la bataille générale, mais animé par l'échec d'Attale, gagna sur-le-champ la haute mer,

réunit au plus vite ses vaisseaux épars, et exhorta ses soldats à avoir bon espoir, les flattant d'avoir triomphé. Et en effet, la plus grande partie de l'armée pouvait croire avec quelque raison Attale mort, à la vue de Philippe emmenant avec lui le navire royal. Mais Dionysidore, qui soupçonnait la vérité, levant un signal, rassembla ses vaisseaux et gagna sans danger un des mouillages de la côte asiatique. En même temps, les Macédoniens, opposés aux Rhodiens et fort maltraités par eux, se retirèrent du combat et peu à peu battirent en retraite sous le prétexte de porter du secours au reste de la flotte. Pour les Rhodiens, traînant à leur suite quelques vaisseaux et en laissant d'autres qu'ils déchirèrent à coups d'éperon, ils se dirigèrent vers Chio.

VII. Philippe perdit avec Attale quatre navires de dix, neuf, sept et six rangs de rames ; dix vaisseaux pontés, trois galiotes, vingt-cinq esquifs et leurs équipages ; contre les Rhodiens, dix vaisseaux pontés, quarante esquifs environ ; deux quadrirèmes et sept esquifs tombèrent au pouvoir de l'ennemi avec leurs hommes. La perte d'Attale fut d'une galiote, de deux quinquérèmes et de son vaisseau royal. Les Rhodiens virent couler deux de leurs quinquérèmes et une trirème, mais aucun navire ne leur fut enlevé. Ils comptèrent soixante morts, Attale quatre-vingts ; du côté de Philippe, les Macédoniens périrent au nombre de trois mille, et les alliés de six mille. Deux mille Macédoniens et alliés et sept cents Égyptiens demeurèrent captifs.

VIII. Telle fut l'issue de la bataille de Chio. Mais Philippe s'attribua la victoire pour deux raisons : d'abord il avait forcé Attale à échouer et s'était rendu maître de son vaisseau ; ensuite, en s'établissant au promontoire Argenne, ne semblait-il pas être demeuré vainqueur sur les débris mêmes du combat ? Le lendemain, par une conduite conforme à ses prétentions, il se mit à recueillir les restes des vaisseaux et à enlever du champ de

bataille ceux de ses soldats qu'il put reconnaître. Il voulait ainsi en imposer au vulgaire. Quant à avoir réellement vaincu, les Rhodiens et Dionysidore lui prouvèrent bientôt qu'il ne le pensait pas lui-même. Tandis que le roi se livrait à ces soins, Dionysidore et les Rhodiens s'avancèrent d'un commun accord contre lui; ils eurent beau ranger leurs vaisseaux en bataille, personne ne se présenta à eux, et ils retournèrent à Chio. Philippe, qui n'avait jamais fait, ni sur terre ni sur mer, des pertes aussi considérables, était, dans le cœur, pénétré de douleur, et son courage en était abattu. Mais il s'efforça de ne pas trahir son émotion au dehors, bien que les circonstances ne lui permissent guère d'avoir un tel empire sur sa tristesse. Et en effet, sans parler de la défaite elle-même, la vue seule des suites de la bataille était bien faite pour effrayer les regards. Après un tel massacre, la mer fut tout d'abord couverte de morts, de sang, d'armes et de débris, et les jours suivants les rivages n'offraient aux yeux que des monceaux affreux de ces restes sanglants, épouvantable spectacle qui remplissait d'effroi et Philippe et les Macédoniens.

IX. Théophiliscus ne survécut qu'un jour à la bataille. Il écrivit aux Rhodiens un rapport sur cette affaire, et mourut des suites de ses blessures, après avoir mis à sa place Cléonée. Théophiliscus était un homme dont la bravoure dans les combats et la sagesse dans les conseils sont dignes de mémoire. S'il n'avait pas osé en venir aux mains avec Philippe, ses concitoyens et les autres peuples, intimidés par l'audace du prince, eussent négligé l'occasion de le vaincre. En ouvrant les hostilités, il força sa patrie à profiter des circonstances favorables, et contraignit Attale à ne plus différer sans cesse de préparer activement la guerre, et à la faire avec énergie et courage. Aussi, ce ne fut que justice quand les Rhodiens lui rendirent, après sa mort, des honneurs assez éclatants pour ex-

citer au dévouement envers la patrie et leurs contemporains et leurs descendants.

(Philippe, supérieur aux revers, poursuit son dessein de ruiner Attale, en se saisissant de certaines villes, d'où il le tenait assiégé.— Il pénètre en Carie. — A l'histoire de ces hostilités se rattachent les noms de)

Carthée[1], une des villes de l'île de Céos,
Batrantium, ville voisine de Chio,
Candasa, château fort de Carie.

(Peut-être était-ce de cette ville que parlait Polybe dans le fragment qui suit.)

X. Philippe, après avoir fait plusieurs tentatives inutiles contre cette place, que défendait la force de sa position, se retira, ravageant les châteaux forts et les villages çà et là répandus. De là, il marcha sur Prinasse, prépara à la hâte les claies et tout ce qui était nécessaire à un siége, et commença par creuser des mines. Mais comme le terrain, tout composé de roches, rendait ses efforts impuissants, il eut recours à un stratagème. Il faisait faire beaucoup de bruit pendant le jour, comme si on travaillait à la mine, et la nuit on apportait de loin une grande quantité de terre que l'on accumulait à l'entrée même des tranchées. Les assiégés, à la vue de ces énormes monceaux, s'effrayèrent d'un péril qu'ils croyaient prochain. Ils soutinrent cependant d'abord le siége avec bravoure; mais lorsque Philippe leur envoya dire que déjà il avait sapé deux arpents de leurs murailles, et qu'il leur eut demandé ce qu'ils aimaient le mieux, périr sous les ruines de leur ville, quand les supports de la mine seraient brûlés, ou sortir de la place la vie sauve, ils se laissèrent tromper par ces paroles et se rendirent.

(Philippe poursuit sa marche et se rend maître d'Iasse.)

[1] Dans l'édition de M. Firmin Didot, *fragmenta minora*.

XI[1]. Cette ville est située en Asie, sur le golfe placé entre le temple de Neptune, dans la campagne de Milet et la place de Myndes. D'ordinaire on appelle ce golfe Bargiliétique : c'est un nom qu'il emprunte aux villes bâties à son extrémité. Les habitants d'Iasse prétendent être une ancienne colonie d'Argiens, auxquels plus tard des Milésiens se mêlèrent, sur l'invitation, disent-ils, de leurs ancêtres, qui, après une grande perte éprouvée dans une guerre en Carie, avaient appelé dans leur ville le fils du même Nélée qui avait fondé Milet. Iasse a dix stades d'étendue. C'est une tradition accréditée chez les Bargilietiens, que la statue de Diane Cindyas, bien qu'exposée en plein air, ne reçoit jamais ni pluie ni neige. Les Iassiens en disent autant de la statue de Vesta. Quelques historiens ont accrédité ces préjugés. Mais ce sont des mensonges contre lesquels un invincible penchant me porte, durant toute cette histoire, à protester avec indignation. C'est une chose puérile que cette consécration de faits non-seulement invraisemblables, mais encore impossibles. Venir dire, par exemple, qu'il y a des corps qui, exposés à la lumière, ne projettent pas d'ombre, n'est-ce pas folie? C'est cependant ce qu'avance Théopompe, lorsqu'il affirme que ceux qui entrent dans le temple de Jupiter, en Arcadie, où, par parenthèse, on n'entre jamais, ne projettent plus d'ombre. La tradition dont nous parlions tout à l'heure est digne de celle-ci. Sans doute, pour tout ce qui peut contribuer à maintenir chez le peuple les sentiments de piété envers les dieux, il faut accorder aux historiens quelque licence; passons-leur en ce cas leurs récits de miracles et de prodiges; mais autrement soyons impitoyables. Si les limites, ici comme ailleurs, sont difficiles à déterminer, ce n'est pas à dire qu'il soit impossible de le faire. Je

[1] Dans l'édition Firmin Didot, chapitre XII, le chapitre X ayant été conservé, bien que les quelques lignes sur la bataille de Laden, auxquelles il s'appliquait, aient été transportées au paragraphe 1 *b*.

pardonnerai volontiers l'ignorance ou l'erreur, jusqu'à un certain point, mais jamais je n'en excuserai l'excès.

(A la même époque, guerre de Nabis contre les Messéniens.)

XII. Nous avons dit dans les livres précédents [1] quelle fut d'abord la conduite de Nabis ; comment, après avoir chassé les citoyens, il affranchit les esclaves et les unit aux femmes et aux filles de leurs maîtres ; comment encore, ouvrant dans son royaume un asile à tous les scélérats exilés de leur patrie pour leurs crimes et leurs impiétés, il réunit à Sparte une foule innombrable d'hommes pervers. Nous dirons maintenant par quelle audace, vers l'époque où nous sommes, malgré l'alliance qui l'unissait aux Étoliens, aux Éléens et aux Messéniens, et l'obligeait, par un serment et par un traité à leur porter secours en cas d'attaque, ce tyran [2], foulant aux pieds ses promesses, ne craignit pas de faire sur Messène une tentative sacrilége.

(Rien ne nous reste sur ce siége que de rares détails compris dans cette digression sur Zénon et Antisthène.)

XIII. Puisque quelques auteurs d'histoires partielles ont aussi traité la période à laquelle se rattachent cette guerre de Messénie et les batailles de Laden et de Chio, je veux dire ici mon sentiment à cet égard. Ce n'est pas que je me propose de les repasser tous en revue ; je ne parlerai que de ceux qui me semblent surtout dignes d'attention et de mémoire, je veux dire Zénon et Antisthène de Rhodes. Contemporains de ces événements, ils ont pris part au gouvernement de leur patrie, et se sont livrés à l'histoire, non pas dans des vues d'intérêt, mais par amour seul de la gloire et avec cet esprit qui convient à des hommes d'État. De plus, comme

[1] Ces détails sont perdus en grande partie.
[2] Voir Tite Live, liv. XXXIV, chap. XXXII.

leur sujet est exactement le même que le mien, il me semble nécessaire de dire plus particulièrement quelques mots de leurs ouvrages, de peur que le lecteur, ne se laissant séduire par le nom seul de Rhodien et par cette croyance populaire qui fait des hommes de cette nation les marins les plus consommés du monde, n'accorde la préférence à Antisthène et à Zénon, dès que mes assertions ne s'accorderaient pas avec les leurs.

Et d'abord, tous deux affirment que la bataille de Laden ne fut pas moins importante que celle de Chio : ils la représentent même comme ayant été plus chaude et plus meurtrière ; ils disent enfin que dans chaque action particulière, comme dans l'ensemble et dans le dénoûment du combat, les Rhodiens furent vainqueurs. Que ces historiens aient fait pencher la balance du côté de leur patrie, rien n'est plus excusable ; mais ce qui ne l'est pas, c'est d'avoir avancé des faits absolument contraires à la vérité. Il y a déjà bien assez de fautes où nous entraîne malgré nous l'ignorance, et qu'il est difficile à l'homme d'éviter. Mais si dans l'intérêt de notre patrie ou de nos amis, si par complaisance enfin nous nous jetons de gaieté de cœur dans le mensonge, quelle différence y aura-t-il entre nous, auteurs sérieux, et ceux qui écrivent pour vivre ? C'est en mesurant tout sur leurs intérêts que ces hommes discréditent leurs ouvrages, et les écrivains formés à l'école du gouvernement, qui se laissent dominer par la haine ou l'amitié, arrivent aux mêmes résultats : coupable partialité dont les lecteurs ne sauraient trop se défier, ni l'auteur se défendre. Quelques exemples empruntés aux faits dont nous avons parlé, prouveront l'erreur de nos deux historiens.

XIV. Ils avouent, dans le compte rendu de la bataille de Laden, que deux quinquérèmes des Rhodiens furent prises avec leur équipage par l'ennemi ; qu'un navire fortement endommagé et sur le point de som-

brer, ayant hissé ses voiles et gagné la pleine mer, grand nombre de vaisseaux l'avaient suivi dans sa retraite; enfin que le chef de la flotte avait été bientôt contraint d'en faire autant; que jetés alors par la tempête sur les terres de Myndes, les Rhodiens avaient le lendemain relâché dans Cos; que les ennemis avaient attaché à leurs navires les quinquérèmes vaincues, et que, mouillés près de Laden, ils avaient passé la nuit dans le camp même des Rhodiens; que les Milésiens enfin, effrayés, avaient offert des couronnes non-seulement à Philippe, mais encore à Héraclide, lors de leur entrée dans la ville. Cependant, après avoir rapporté toutes ces circonstances, qui marquent évidemment une défaite, ils nous représentent, dans le cours de leur récit et dans leur conclusion générale, les Rhodiens comme vainqueurs. Et ils osent le dire, quand on peut lire encore aux archives la lettre envoyée sur cette affaire par l'amiral aux prytanes et au sénat, lettre concluant en ma faveur contre les assertions d'Antisthène et de Zénon.

XV. Voici ce que disent ensuite les mêmes auteurs sur l'expédition dirigée contre Messène. Zénon affirme que Nabis, après avoir quitté Lacédémone et franchi l'Eurotas, suivit le ruisseau qu'on appelle Oplites; que par la route du sentier étroit, il passa devant Poliasium, entra sur le territoire de Sellasie, et que de là, traversant Thalamas et Phares, il se trouva sur le bord du Pamise. J'avoue que je ne sais en quels termes réfuter ces assertions erronées. Elles sont de telle nature qu'on pourrait dire aussi bien que pour se rendre de Corinthe à Argos, tel voyageur a traversé l'Isthme, touché les rochers scironiens, gagné de là Contopore, et par Mycènes poussé jusqu'à Argos. Ces différents lieux ne sont pas seulement à quelque distance entre eux, ils sont diamétralement opposés; l'Isthme et les rochers scironiens sont à l'est de Corinthe, Contopore et Mycènes presqu'à l'ouest: il est impossible de suivre

une telle route pour aller à Argos. Même chose pour le chemin que suivit, dit-on, Nabis, par rapport à Lacédémone. L'Eurotas et Sellasie sont à l'est de Sparte; Thalamas, Phares et le Pamise à l'ouest, si bien que pour gagner la Messénie, il ne faut ni se rendre à Sellasie, ni même franchir l'Eurotas.

XVI. Zénon dit encore que Nabis revint de Messène par la porte de Tégée. C'est impossible; car entre Messène et Tégée s'élève Mégalopolis, et il ne peut pas être qu'il y ait à Messène une porte de Tégée. Il s'y trouve une porte nommée Tégéate, par où Nabis sortit, et une fausse induction a fait écrire à Zénon que Tégée était voisine de Messène. Encore une fois, c'est une erreur. La Laconie et les campagnes de Mégalopolis séparent la Messénie du pays de Tégée. Citons un dernier exemple. Zénon prétend que l'Alphée, au sortir même de sa source, s'enfuit aussitôt sous terre pour reparaître après une longue course souterraine, près de Lycoa, en Arcadie. En effet, ce fleuve, à peine sorti de sa source, disparaît; mais il ne demeure caché que dix stades, après quoi il surgit de nouveau. Puis il vient arroser la campagne de Mégalopolis; faible dans le principe et grossissant ensuite, il parcourt au grand jour la plaine pendant deux cents stades, jusqu'à Lycoa, où, doublé par les eaux du Lusius, il est violent et profond. Ces fautes, quelque grossières qu'elles soient, ne sont pas toutefois sans excuse; ce qui les atténue, c'est que les unes dérivent de l'ignorance et les autres du patriotisme. Mais qui ne reprocherait justement à Zénon d'avoir consacré moins de soin à la recherche patiente des faits et à la composition sérieuse de son ouvrage qu'à l'élégance du style, et d'en avoir souvent fait parade comme d'autres historiens célèbres? Je suis le premier à reconnaître qu'il faut s'appliquer à donner au récit un tour élégant; cet éclat du style sert parfaitement à mettre en relief les leçons de l'histoire. Mais tout homme raisonnable n'en fera pas le mérite

principal, la qualité essentielle de cette science. Non, non, il est d'autres parties plus relevées, où l'écrivain initié aux affaires de l'État sera plus jaloux de briller.

XVII. Un fait fera mieux ressortir la vérité de ce que j'avance. Zénon, dans le récit qu'il nous a laissé du siége de Gaza et de la bataille entre Antiochus et Scopas, en Célésyrie, près du Panium, s'est évidemment si préoccupé de la forme, que pour l'élégance il laisse bien loin derrière lui toutes les merveilles de nos auteurs à la parole fleurie, à l'élégance d'apparat; mais aussi il a tellement négligé le fond, qu'on ne saurait pousser plus loin que lui la frivolité et la maladresse. Il veut d'abord raconter l'ordre de bataille adopté par Scopas. Il prétend que la phalange occupait à l'aile droite, avec quelques cavaliers, le pied de la montagne, et que l'aile gauche et tous les chevaux placés sur cette aile se développaient dans la plaine. Antiochus, dit-il encore, envoya le matin son fils aîné, Antiochus, suivi d'une partie de l'armée, s'emparer dans la montagne de quelques positions qui dominaient l'ennemi; et lui-même, aux premiers rayons du jour, après avoir fait franchir le fleuve à toutes ses troupes, les rangea en bataille dans la plaine, entre les deux camps. La phalange, suivant une seule ligne droite, faisait face au centre de l'ennemi; la moitié de la cavalerie se tenait à l'aile gauche de la phalange et l'autre à l'aile droite, où se trouvaient aussi réunis les cavaliers pesamment armés, sous les ordres du second fils d'Antiochus. Enfin ce prince, à entendre Zénon, plaça les éléphants devant la phalange, de distance en distance, ainsi que les Tarentins commandés par Antipater, emplit les espaces laissés libres entre les éléphants d'archers et de frondeurs, et s'établit en personne avec la cavalerie dite des Amis[1] et ses gardes du corps der-

[1] Les *amis* s'engageaient par serment à se défendre mutuellement sur le champ de bataille jusqu'à la mort.

rière les éléphants. Ces principes posés, il ajoute qu'Antiochus le plus jeune, qu'il a placé dans la plaine, à la gauche de l'ennemi, avec ses cavaliers pesamment armés, fondit tout à coup des montagnes sur la cavalerie de Ptolémée, fils d'Aérope, qui commandait les Étoliens à l'aile gauche, dans la plaine, la mit en fuite, la poursuivit, et que les phalanges en étant venues aux mains, se livrèrent un combat acharné. Comment n'a-t-il pas vu que cette rencontre était impossible, dès que la cavalerie, les soldats légèrement armés et les éléphants étaient placés devant la phalange?

XVIII. Passons. Nous lisons encore que la phalange, vaincue par les agiles manœuvres des Étoliens, et pressée par eux, battit en retraite, mais que les éléphants reçurent les fuyards, et qu'en tombant sur l'ennemi ils rendirent à Antiochus d'immenses services. D'abord, comment les éléphants se trouvaient-ils derrière l'armée? c'est là déjà une question intéressante. Ensuite, s'y fussent-ils trouvés, de quelle manière pouvaient-ils être si utiles? Une fois que les phalanges étaient mêlées, il ne leur était plus possible de distinguer leurs maîtres de l'ennemi. Ce n'est pas tout. Zénon avance que la cavalerie étolienne fut effrayée pendant le combat à la vue des éléphants à laquelle elle n'était pas habituée; mais à ce qu'il prétend, les Étoliens, placés dès l'origine à l'aile droite, ne purent être ébranlés, et ceux qui occupaient l'aile gauche avaient fui devant les troupes victorieuses d'Antiochus le jeune. Quelle est donc cette troisième fraction de cavalerie, au milieu de la phalange, si fortement épouvantée par les éléphants? et le roi, qu'était-il devenu au milieu de tout cela? quel service a-t-il rendu sur le champ de bataille, lui qui avait réuni autour de lui l'élite des fantassins et des cavaliers? Zénon n'en dit pas un mot. Où donc aussi était le fils aîné d'Antiochus, que son père avait envoyé avec quelques troupes s'emparer de certaines positions élevées

dans la montagne? Nous ne le voyons pas revenir, même après le combat, dans le camp; mais rien n'est plus naturel : Zénon donne deux fils au roi, qui jamais n'a eu d'autre fils que celui qui faisait partie de cette expédition. Par quel miracle, enfin, Scopas sort-il, à la fois, le premier et le dernier du combat? Nous lisons, d'un côté, qu'à la vue du jeune Antiochus qui, revenant de poursuivre l'ennemi, menaçait les derrières de sa phalange, Scopas perdit tout espoir de vaincre et battit en retraite; et de l'autre, que la phalange ayant été cernée par la cavalerie et les éléphants, une mêlée terrible s'engagea, et que Scopas quitta le dernier la bataille.

XIX. Ces inconséquences, et en général toutes les fautes de cette espèce, font, ce me semble, le plus grand tort aux historiens. Il faut donc ne reculer devant aucun effort pour exceller dans toutes les parties qui composent l'histoire. Rien de plus beau que cette universalité de connaissances. Mais s'il n'est guère possible d'y parvenir, initions-nous du moins à celles qui sont les plus importantes et les plus nécessaires. Ce qui m'a conduit à faire ces réflexions, c'est que je vois aujourd'hui dans l'histoire, comme dans les autres sciences et dans les arts, le vrai et l'utile dédaignés, le clinquant, au contraire, et tout ce qui frappe l'imagination, approuvé, imité à l'envi, comme quelque chose de sublime, d'admirable; et cependant, en histoire comme ailleurs, il n'est rien qui puisse plaire à moins de frais que tout ce brillant. Du reste, pour l'erreur grossière de géographie qu'il avait commise en Laconie, je n'ai pas craint d'écrire à Zénon, car j'ai toujours eu pour maxime qu'il était d'un cœur honnête de ne pas tirer avantage des fautes d'autrui, comme trop de gens ont coutume de le faire, et d'examiner de près et de corriger toujours dans l'intérêt des hommes les œuvres des autres historiens comme les siennes. Lorsque Zénon reçut ma lettre, il ne lui était plus possible de

revenir sur son œuvre qu'il avait déjà publiée : grand fut son désespoir. Mais, bien qu'il fût ainsi réduit à ne pas profiter de mes conseils, il me témoigna beaucoup de gratitude. Pour moi, je demanderai à mes contemporains et à la postérité d'observer envers moi les mêmes principes. Si on trouve dans mes écrits quelque mensonge volontaire, quelque passage où j'aie dissimulé la vérité, que le blâme soit sévère. Mais si mes fautes ne viennent que d'ignorance pour elles, qu'on les pardonne surtout à un homme que l'étendue de cette histoire et l'abondance des matières semblent devoir suffisamment excuser.

(Retour en Égypte. — Après la mort d'Agathocle, Tlépolème resta maître du pouvoir. — Il mécontenta les grands. — Les partisans de Sosibe se relèvent.)

XX. Tlépolème qui se trouvait à la tête du gouvernement était encore à la fleur de l'âge. Il avait jusqu'alors vécu avec éclat dans les camps, mais il était naturellement hautain, avide de gloire; enfin, il apportait aux affaires de grandes qualités et de grands défauts. Il excellait à commander une armée, à diriger les détails d'une opération; il était brave et plein de vigueur, fait pour vivre au milieu des soldats. Mais s'agissait-il de ces choses délicates qui demandent de l'attention et de la vigilance, des finances, par exemple, ou de l'économie administrative en général? il était le plus malhabile des hommes : aussi il eut bientôt ébranlé, ou pour mieux dire, ruiné le royaume. Maître des trésors de l'État, il passait la plus grande partie du jour à jouer à la paume ou à faire de l'escrime avec des hommes de son âge; puis il les réunissait dans des festins, coulant ainsi ses jours parmi ces plaisirs et ces favoris. S'il dérobait un moment à ses distractions pour accorder quelque audience, il donnait alors, ou pour

parler plus exactement, il dissipait l'or de l'Égypte; il le prodiguait aux envoyés de la Grèce, aux ouvriers des théâtres, mais surtout aux généraux et aux soldats qui fréquentaient la cour : il ne savait pas refuser. Il suffisait qu'on lui adressât quelques paroles aimables pour qu'il remît au flatteur tout ce qu'il avait sous la main. Et ce mal, qui se développait par lui-même, ne faisait que croître tous les jours. Voici comment. Ceux qui avaient éprouvé sa générosité au delà de leur attente, renchérissaient, par gratitude et par calcul, sur leurs éloges. En outre, il entendait dire que son nom était partout célébré; que dans chaque festin on buvait à sa santé; que des poésies légères et que des pièces en son honneur étaient chantées dans toute la ville : tout cela lui enflait, lui gonflait le cœur de plus en plus, et de plus en plus aussi il se montrait prodigue dans ses largesses envers les étrangers et les soldats.

XXI. Les courtisans, indignés de ces folles dépenses, observaient de près sa conduite et supportaient avec peine son insolence. Ils admiraient d'autant plus Sosibe qu'ils lui comparaient. On reconnaissait d'un commun accord qu'il dirigeait le roi avec une prudence au-dessus de son âge, et qu'avec les étrangers il savait toujours maintenir sa dignité à la hauteur de la charge qui lui était confiée. Il avait la garde de l'anneau royal et celle de la personne du roi. Sur ces entrefaites, Ptolémée, fils de Sosibe, revint de Macédoine. Déjà, avant son départ d'Alexandrie, il était plein d'une vanité naturelle qu'augmentait encore la fortune de son père. Mais, lorsque transporté en Macédoine et jeté au milieu des jeunes gens de la cour, il se fut imaginé que le courage des Macédoniens dépendait de la beauté de leurs vêtements et de leur chaussure, il ne s'occupa plus que d'imiter ces courtisans, se persuada que son voyage et son séjour chez Philippe l'avait fait homme, et ne vit désormais dans ses concitoyens d'Alexandrie que des esclaves et des sots. A son retour, il commença par affecter

envers Tlépolème un certain esprit de jalousie et d'opposition, et comme les courtisans secondaient ses attaques en haine de l'homme qui leur semblait gérer l'État et le trésor, non pas en ministre, mais en héritier, la querelle s'envenima bientôt. Tlépolème, bien qu'instruit des mauvais propos que leur humeur ombrageuse et méchante suggérait aux courtisans, n'y prit pas garde d'abord et y répondit par le dédain. Mais, à la nouvelle que, durant son absence, ses ennemis l'avaient, dans un conciliabule, accusé d'administrer les affaires d'une manière peu honnête, il réunit son conseil et il déclara que si ses adversaires lui avaient en secret prodigué l'outrage, il avait, lui, l'intention de les accuser tous en face et en plein jour. Après son discours, il demanda le sceau royal à Sosibe, et dès lors il gouverna l'Égypte à son gré.

XXII. Ce fut vers cette époque que Publius Scipion revint d'Afrique : on attendait son retour avec une impatience digne de ses exploits. Son entrée fut magnifique, et l'enthousiasme du peuple, général ; naturel témoignage d'une admiration légitime. Cette Rome qui, tout à l'heure, n'osait espérer de chasser Annibal de l'Italie, ni d'écarter le péril qui menaçait ses alliés et elle-même, et qui maintenant se voyait, non-seulement délivrée de toute crainte et de tout danger, mais encore maîtresse de ses ennemis, ressentait de ce bonheur une joie incroyable. Aussi, quand il entra sur son char triomphal, les Romains, chez qui la vue d'un tel spectacle réveillait le souvenir de leurs anciens maux, ne se modérèrent plus dans leurs transports de reconnaissance envers les dieux, et d'amour pour l'auteur d'un tel changement. Syphax, le roi des Masœsyliens, fut conduit à la suite du char et bientôt mourut en prison. Après cette cérémonie, les Romains célébrèrent des jeux et des spectacles pendant plusieurs jours avec

[1] Tite Live, liv. XXX, chap. XLV.

un grand éclat, et ce fut la générosité de Scipion qui pourvut aux dépenses.

(L'histoire du monde est transportée en Grèce. — Là s'amassent peu à peu les germes de cette guerre qui doit aboutir à la chute de Philippe. — Ce prince, après avoir pris Iasse, s'était établi à Bargylis.)

XXIII. Philippe, au commencement de l'hiver où Publius Sulpicius fut élu consul à Rome, se trouvait à Bargylis. Cependant, les Rhodiens et Attale, loin de licencier leurs troupes, équipaient leurs flottes, surveillaient plus que jamais les côtes, et jetaient par là le roi dans un grand embarras. Il flottait incertain entre mille pensées. S'il ne voulait pas quitter Bargylis, dans la prévision d'un combat naval, il était d'une autre part fort inquiet sur le sort de la Macédoine, et hésitait à passer l'hiver en Asie; ce qu'il craignait surtout, c'était les Étoliens et les Romains, car il savait les ambassades envoyées de tous côtés contre lui à Rome depuis que la guerre contre Carthage était finie. Par suite de ces difficultés il était réduit, en ne remuant pas, à vivre de brigandages et de rapine, comme dit le proverbe. Il pillait et volait les uns, violentait les autres; quelquefois, aussi, il employait les caresses, contre son habitude, pour remédier à la famine qui désolait son armée. On lui fournissait tantôt de la viande, tantôt des figues, tantôt un peu de blé. C'étaient Zeuxis, ou les habitants de Myles, ou ceux d'Alabande et les Magnésiens qui lui procuraient surtout ces ressources. S'ils les lui offraient, il ne manquait pas de les flatter; sinon, il devenait furieux et leur tendait des embûches. Il chercha à prendre par les intrigues de Philoclès et de ses officiers la ville de Myles, mais il n'y put réussir faute de prudence. Il désola aussi la campagne des Alabandiens, comme il eût fait d'un territoire ennemi, parce qu'il lui fallait avant tout, disait-il, fournir des subsistances à ses troupes. Il reçut des Magnésiens des figues, au lieu de blé

qu'ils n'avaient pas, et devenu maître de Myunte, il leur donna en retour de leurs figues cette place importante.

(Les Rhodiens et Attale contraignent Philippe à retourner en Grèce. Philippe continue la guerre sur ce nouveau théâtre, par lui-même ou par ses alliés. — Les Acarnaniens désolent l'Attique et le roi achève ce qu'ils ont commencé. — Les Romains interviennent. — Attale et les Rhodiens qui se trouvaient dans ces parages, et qui avaient rendu peut-être des services à Athènes durant l'invasion des Acarnaniens, sont appelés dans cette ville, où les ambassadeurs envoyés par Rome à Antiochus venaient d'arriver.)

XXIV. Le peuple athénien envoya des députés auprès du roi Attale pour le remercier de ses bienfaits et le prier de venir parmi eux délibérer sur les mesures qu'ils avaient à prendre contre l'ennemi. Quelques jours après, ce prince, instruit que les ambassadeurs romains étaient descendus au Pirée, et regardant comme nécessaire de s'entendre avec eux, mit à la voile. Le peuple eut à peine connu sa prochaine arrivée, qu'il régla par des décrets magnifiques et la manière dont on le recevrait, et l'ordre des cérémonies durant son séjour. Attale, descendu au Pirée, passa les premiers jours avec les ambassadeurs romains, et sa joie fut grande de les entendre lui rappeler leur ancienne alliance, et de les trouver disposés à la guerre contre Philippe. Le lendemain, il se dirigea vers Athènes avec les Romains et les magistrats du pays, au milieu d'un immense cortége; non-seulement les chefs de l'État et les chevaliers, mais encore tous les citoyens avec leurs femmes et leurs enfants se portèrent au-devant de lui, et quand cette foule l'eut reçu dans son sein, l'enthousiasme populaire pour les Romains et surtout pour Attale se manifesta avec une ardeur sans pareille. A son entrée par la porte Dipyle, il trouva rangés sur son passage les prêtres et les prêtresses. On lui ouvrit ensuite tous les temples; près des autels étaient disposées les victimes qu'on le pria d'immoler. Enfin, Athènes lui décerna des hon-

neurs tels qu'elle n'en avait jamais accordé à ses anciens bienfaiteurs. Par exemple, elle donna à une de ses tribus le nom d'Attale, et plaça ce prince parmi ceux de ses héros à qui les tribus doivent leur titre.

XXV. Les Athéniens convoquèrent ensuite une assemblée et y appelèrent Attale. Il refusa d'y assister, parce que, disait-il, il lui serait pénible de venir rappeler ses bienfaits au peuple qu'il avait obligé : on n'insista pas, mais on le pria de communiquer par écrit les questions qu'il croirait utiles d'examiner en ces conjonctures. Il y consentit, et les magistrats portèrent sa lettre à l'assemblée. En voici le résumé : Rappel des services qu'il avait rendus à Athènes, énumération des combats livrés à Philippe, exhortations à prendre les armes contre ce prince. Attale finissait en déclarant au peuple que s'il ne voulait pas aussitôt s'associer généreusement à la haine que les Rhodiens, les Romains et lui avaient vouée aux Macédoniens, et souhaitait plus tard, après avoir laissé échapper l'occasion favorable, participer aux bénéfices d'une paix que d'autres auraient faite, il pourrait voir alors ses intérêts compromis. A la seule lecture de cette lettre, la multitude se montra déjà prête à voter la guerre, à laquelle la poussaient et la justesse des raisons qu'on lui faisait valoir et son amour pour le roi. Mais quand les députés rhodiens parurent dans l'assemblée et qu'ils eurent appuyé par de nouveaux arguments les conseils d'Attale, la foule ne balança plus, et la guerre fut déclarée à Philippe. La réception faite aux Rhodiens fut magnifique ; on leur décerna la couronne de la valeur, et on leur donna le droit de cité, pour avoir, parmi tant d'autres services, fait recouvrer aux Athéniens leurs vaisseaux pris par Philippe avec leurs équipages. Les Rhodiens se rembarquèrent aussitôt avec leur flotte, se rendirent à Céos, d'où ils poussèrent leur course à travers les îles jusqu'à Rhodes. Attale se retira dans Égine.

XXVI. Tandis que les ambassadeurs romains étaient

encore à Athènes, Nicanor, général de Philippe, ravagea le territoire athénien jusqu'à l'Académie. Les députés lui envoyèrent des hérauts et eurent avec lui une entrevue où ils lui dirent d'annoncer à Philippe que les Romains l'engageaient à ne faire la guerre à aucun peuple grec, à rendre compte devant un tribunal impartial des injures qu'il avait faites à Attale ; que s'il consentait à ces conditions, il pourrait demeurer en paix avec Rome ; sinon, que la guerre suivrait son refus. Sur cet ordre, Nicanor se retira. Les ambassadeurs romains tinrent le même langage aux Épirotes en passant à Phénice, en Acarnanie, à Amynandre, aux Étoliens à Naupacte, aux Achéens à Égium. Nicanor alla porter leurs menaces à son maître et les ambassadeurs se rendirent auprès d'Antiochus et de Ptolémée pour mettre un terme à leurs différends.

(Mais Philippe ne se laisse pas intimider; tandis que les Romains, Attale et les Rhodiens agissent mollement, il multiplie ses efforts et ses succès.)

XXVII. Commencer avec ardeur une entreprise et la pousser jusqu'à un certain point d'une manière vigoureuse est chose assez ordinaire; mais la conduire jusqu'à la fin, et si quelque caprice du sort la traverse, savoir suppléer par le raisonnement à l'impuissance du zèle, n'appartient qu'à peu d'hommes privilégiés. Aussi est-ce justice de blâmer la mollesse dont firent preuve alors les Rhodiens et Attale, et de vanter l'âme grande et royale de Philippe et sa noble persévérance, sans toutefois qu'il faille appliquer à toute sa vie les louanges accordées en ce moment à son courage. J'établis cette distinction afin qu'on ne m'accuse pas d'inconséquence, par cela seul qu'après avoir loué les Rhodiens et Attale, et blâmé Philippe, je fais en ce moment tout le contraire. Voilà pourquoi nous avons expliqué, au commencement de cette histoire, que louer et blâmer les mêmes personnes est quelquefois nécessaire :

souvent les circonstances, l'adversité comme la prospérité, modifient singulièrement les sentiments des hommes. Ajoutez à cela que, par un effet de leur nature, ils inclinent tantôt vers le bien, tantôt vers le mal. C'est ce qui se passa chez Philippe en cette occurrence. Irrité de ses anciens échecs, et excité plus que jamais par l'indignation et la colère, il lutta contre le péril avec une présence d'esprit et une énergie admirables[1], sut tenir tête aux Rhodiens et à Attale, et réussit dans tous ses desseins contre eux. Ce qui m'a conduit à faire ces courtes réflexions, c'est que souvent on a vu des hommes, comme de mauvais coureurs dans un stade, renoncer au combat au terme même de la carrière, et d'autres au contraire l'emporter en ce moment suprême.

(Les Rhodiens et Attale laissent Philippe passer dans l'Hellespont; il s'empare de Cypsela, de Doriscon, de Callipolis, et met le siége devant Abydos.)

XXVIII. Il voulait par là enlever aux Romains dans ces parages tous les ports et les positions favorables à une attaque; de plus, s'il lui prenait fantaisie de passer en Asie, Abydos lui en ouvrait l'entrée.

Décrire longuement l'admirable situation d'Abydos et de Sestos et les avantages qui s'y rattachent me semble superflu : car il n'est pas un homme, pour peu qu'il ne soit pas nul, qui ne les connaisse, tant les mérites particuliers de ces deux villes sont célèbres ! Mais je ne crois pas inutile d'en dire quelques mots, afin de fixer davantage l'attention du lecteur, et j'estime que la vue même des lieux dont il s'agit lui ferait moins apprécier les avantages de leur position que le court parallèle que nous allons tracer. De même que de la mer qu'on appelle Océan et quelquefois aussi Atlantique, il n'est pas possible de passer dans la Méditerranée sans

[1] Tite Live, liv. XXXI, chap. XVI.

franchir le détroit des Colonnes d'Hercule, de même on ne saurait de la Méditerranée se transporter dans la Propontide et le Pont, sans pénétrer dans le détroit qui s'étend entre Sestos et Abydos. Mais comme si la fortune avait, en formant ces détroits, pris conseil de la raison, le détroit d'Hercule est beaucoup plus considérable que celui d'Abydos : le premier a soixante stades et le second deux. N'est-ce pas, à ce qu'il semble, parce que l'Océan est beaucoup plus vaste que notre mer? Du reste, le détroit d'Abydos est dans des conditions bien plus belles que le détroit d'Hercule. Les deux rives en sont habitées et il est comme une porte par où communiquent les populations riveraines : on a vu même quelquefois un pont lancé sur ses flots, par des peuples qui préféraient passer à pied d'un continent sur l'autre. Sans cesse de nombreuses barques le sillonnent. Les eaux du détroit d'Hercule reçoivent au contraire peu de navigateurs, et ces rares navigateurs n'y font eux-mêmes que de rares apparitions, car le reste de l'univers n'a guère de relations avec les nations situées à l'extrémité de l'Afrique et de l'Europe, et de plus il donne sur une mer qu'on ne connaît pas. Enfin, Abydos est flanquée à droite et à gauche de deux promontoires d'Europe, et elle possède un port qui met à l'abri des vents tout vaisseau qui vient y mouiller. Or, il n'est pas possible de mouiller près de la ville sans y entrer, tant le courant est impétueux et rapide.

XXIX. Philippe entoura la place d'un fossé et d'un retranchement, et l'assiégea à la fois par mer et par terre. A ne considérer que la grandeur des préparatifs et la variété d'inventions dépensées dans ces ouvrages où d'ordinaire les deux partis épuisent et leurs ruses et leur art, ce fait d'armes n'a rien de remarquable, mais la valeur des Abydiens et leur merveilleuse résolution ont rendu ce siége à jamais mémorable. Les assiégés assurés en leurs forces, résistèrent d'abord avec une heureuse énergie aux attaques de Philippe : ils coulaient

sous le poids des projectiles les machines que la mer apportait sous leurs murs ou bien les détruisaient par le feu. A peine l'ennemi pouvait-il dérober les vaisseaux au péril. Du côté de la terre ils résistèrent aussi pendant quelque temps aux tentatives du roi avec le ferme espoir de l'emporter. Mais lorsque le mur extérieur sourdement sapé s'abîma et que les Macédoniens, par des tranchées souterraines, s'approchèrent d'une muraille intérieure, élevée en face de la première pour la remplacer, alors ils envoyèrent Iphiade et Pantacnote offrir à Philippe les clefs de la ville, s'il consentait à laisser partir sains et saufs les soldats d'Attale et les Rhodiens, et s'il permettait aux hommes libres de sortir avec les vêtements qu'ils portaient pour se retirer où bon leur semblerait. Mais Philippe répondit qu'ils n'avaient qu'à se rendre à discrétion ou à combattre vaillamment; et les députés retournèrent dans Abydos.

XXX. Les Abydiens, instruits de la rigueur de Philippe, se réunirent dans une assemblée générale, et délibérèrent en hommes animés par le désespoir. Ils résolurent d'affranchir les esclaves, en qui ils trouveraient des défenseurs dévoués; de mettre les femmes dans le temple de Diane, et les enfants avec leurs nourrices dans le gymnase; de transporter l'or et l'argent sur la place publique et de déposer dans la quadrirème des Rhodiens et dans la trirème de Cyzique leurs effets les plus précieux. Ces résolutions prises et aussitôt exécutées, ils convoquèrent une nouvelle assemblée où ils choisirent cinquante citoyens des plus considérables, déjà vieux, mais encore assez forts pour accomplir la mission dont on allait les charger. Ils leur firent prêter le serment, devant tous les citoyens, d'égorger les femmes et les enfants, de brûler les vaisseaux de Rhodes et de Cyzique et de jeter l'or et l'argent dans la mer, si l'ennemi s'emparait de la seconde muraille. Enfin ils s'engagèrent, en présence de leurs prêtres, à vaincre

l'ennemi ou à mourir. Ils immolèrent ensuite quelques victimes et forcèrent les prêtres et les prêtresses, la main sur les entrailles des brebis, à lancer l'imprécation contre quiconque serait parjure. Dès lors ils cessèrent de combattre les mines de Philippe par des contre-mines, et ne songèrent plus, si leur dernière enceinte croulait, qu'à lutter sur la brèche et à périr.

XXXI. On peut justement placer l'audace des Abydiens au-dessus même du noble désespoir des Phocidiens et de la mâle vigueur des Acarnaniens. Lorsque les Phocidiens portèrent contre leurs familles un décret semblable, ils n'avaient pas encore perdu tout espoir de vaincre. La bataille rangée qu'ils allaient livrer en plaine aux Thessaliens était une dernière chance. Les Acarnaniens aussi prévoyaient seulement une invasion des Étoliens, quand ils se disposèrent au même sacrifice : nous en avons du reste déjà parlé précédemment en détail. Mais les Abydiens étaient enfermés dans leurs murs et presque déjà sans espoir lorsque, par un élan général, ils aimèrent mieux mourir avec leurs enfants et leurs femmes que les voir tomber entre les mains de l'ennemi. Ah ! comment ne pas faire à la fortune un crime de la ruine des Abydiens, et lui reprocher qu'après avoir eu pitié des Phocidiens et des Acarnaniens, et leur avoir rendu la vie et la victoire au moment où tout semblait perdu, elle se montra au contraire si inflexible à l'égard d'Abydos? Ces braves moururent, leur ville fut prise, et les enfants avec leurs mères vinrent au pouvoir de Philippe.

XXXII. Le mur tomba; fidèles à leur serment, les Abydiens, debout sur la brèche, combattirent avec tant de courage que Philippe, qui cependant jusqu'à la nuit avait sans cesse remplacé les soldats fatigués par des troupes fraîches, quitta la place, désespérant du succès. Non-seulement les assiégés placés au premier rang luttaient hardiment montés sur les cadavres des ennemis,

non-seulement ils les attaquaient l'épée et la lance à la main sans reculer devant rien, mais ces armes émoussées devenaient-elles inutiles? leur étaient-elles arrachées de vive force? Se ruant alors sur les Macédoniens et combattant corps à corps, ils abattaient les uns de leurs propres armes, brisaient les sarisses des autres, et, munis de ces morceaux rompus, ils les frappaient avec les pointes des lances au visage, partout enfin où ils étaient quelque peu découverts, si bien qu'ils jetaient les Macédoniens dans un complet découragement. Le combat finit au déclin du jour, la plupart des Abydiens étant morts à leur poste, les autres épuisés par la fatigue et les blessures. Alors Glaucide et Théognète rassemblèrent quelques vieillards et, pour sauver leur vie, trahirent la noble et généreuse pensée de leurs concitoyens. Ils résolurent, au lieu de tuer les femmes et les enfants, d'envoyer vers Philippe, au retour du jour, leurs prêtres et leurs prêtresses avec des bandelettes pour implorer sa clémence et lui livrer la ville.

XXXIII. Cependant le roi Attale, instruit du siége d'Abydos, s'était rendu, à travers la mer Égée, jusqu'à Ténédos, et Marcus Émilius, le plus jeune des ambassadeurs romains, ne tarda pas à arriver sous les murs de cette malheureuse ville. A la nouvelle du péril que courait Abydos, les députés romains, qui alors se trouvaient à Rhodes, désireux d'avoir une conférence avec Philippe, suivant leurs instructions, s'étaient arrêtés dans leur course vers Antiochus et Ptolémée, et avaient détaché vers Philippe, Émilius. Celui-ci, admis auprès du roi, lui déclara au nom du sénat qu'il venait l'engager à ne faire la guerre contre aucun peuple grec, à ne pas se mêler des affaires de Ptolémée, et à rendre raison de ses injures envers Attale et les Rhodiens : à cette condition, il pouvait rester en paix avec les Romains, mais s'il tardait à obéir, la guerre! Comme Philippe lui répondait que les Rhodiens l'avaient d'abord attaqué : « Et les Athéniens, dit Marcus en l'interrompant, et les Cia-

niens, et les Abydiens! quel est celui de ces peuples qui ait pris l'initiative? » Le roi, embarrassé, reprit, sans répondre à la question, qu'il pardonnait à Émilius sa hardiesse pour trois raisons : d'abord parce qu'il était jeune et sans expérience, ensuite parce qu'il était le plus beau des hommes de son siècle (ce qui était vrai), et surtout parce qu'il était Romain. « Je désire, ajouta-t-il, avant tout, ne pas voir les Romains violer nos traités et prendre contre moi les armes : mais s'ils le font, nous saurons nous défendre avec courage, en implorant l'assistance des dieux. » A ces mots ils se séparèrent. Philippe, maître d'Abydos, trouva les trésors assemblés par les Abydiens et s'en empara sans peine. Mais le fanatisme de ces hommes, qui se tuaient, eux, leurs femmes et leurs enfants, qui se brûlaient, se pendaient, se jetaient dans les puits ou se précipitaient du haut des maisons, le remplit de terreur et de pitié : il annonça qu'il accordait trois jours de délai à ceux qui voulaient s'égorger ou se pendre. Les Abydiens, qui, fidèles à leur premier serment, croyaient, en vivant davantage, trahir ceux de leurs frères qui avaient combattu et péri pour la patrie, ne laissèrent pas de se donner la mort, ceux-là seuls exceptés de qui on prévenait le suicide en leur liant les mains, ou de quelque autre manière : les autres couraient au trépas avec leurs familles sans hésiter.

(Philippe retourne dans son royaume. — Les Achéens interviennent pour ramener la paix entre ce prince et les Rhodiens.)

XXXIV. Aussitôt qu'Abydos fut prise, des députés envoyés par les Achéens vinrent à Rhodes engager le peuple à traiter avec Philippe; mais sur la demande des ambassadeurs romains, qui à leur tour prièrent les Rhodiens de ne rien conclure avec Philippe sans l'intervention de Rome, l'assemblée déclara qu'elle tiendrait compte de la volonté du peuple romain, et qu'elle était, avant tout, jalouse de son amitié.

(La prise d'Abydos est pour les Romains le signal de la guerre. — Ils prennent Chalcis. — Philippe désole l'Attique, Mégare, Corinthe. — De là il se rend à Argos, où les Achéens étaient réunis.)

XXXV[1]. Depuis longtemps il remarquait que les Achéens hésitaient, par crainte, à faire la guerre aux Romains : il résolut donc de les forcer à combattre de quelque manière que ce fût.

(Il leur promit de les secourir contre Nabis ; mais il n'obtint rien, et se retira à Corinthe.)
(Retour à l'histoire des hostilités entre Nabis et Philopœmen.)

XXXVI. Philopœmen calcula les distances qui séparaient les différentes villes achéennes, et examina quelles étaient celles qui pouvaient, en ligne droite, transporter leurs soldats à Tégée. Il adressa des lettres à toutes, en ayant soin de les envoyer d'abord aux plus éloignées : il les distribua de telle sorte, que, non-seulement chacune reçut la lettre qui la concernait, mais encore celles des places qui se trouvaient sur la même route. Voici le résumé des missives remises aux gouverneurs des villes extrêmes : « Connaissance prise de cette lettre, veillez à ce que tous les citoyens en état de servir prennent les armes et se réunissent sur la place, munis de vivres pour cinq jours et de cinq drachmes. Dès que tous seront rassemblés, prenez-les avec vous et menez-les dans la ville prochaine : vous remettrez au gouverneur de cette place la lettre qui lui est adressée. Obéissez aux ordres qu'elle renferme. » Il y avait dans cette autre lettre les mêmes instructions que dans les précédentes, rien n'y étant changé que le nom de la ville où l'on devait se rendre. Grâce à cette manœuvre, conduite toujours avec le même mystère, les soldats ne connaissaient ni le but de l'expédition, ni l'endroit où ils se dirigeaient au delà de la ville voisine. Ils se recrutaient et poussaient ainsi sans cesse en avant sans

[1] Édition Firmin Didot, chap. XXXVIII.

rien savoir. Comme une distance inégale séparait de Tégée les villes qui s'en trouvaient le plus éloignées, on avait eu soin de ne pas remettre les lettres à toutes simultanément, mais en raison de leur éloignement. C'est pourquoi, sans que les Tégéates, sans que ceux même qui étaient en marche l'eussent prévu, les Achéens entrèrent à la fois par toutes les portes et en armes dans cette ville.

XXXVII. Ce qui porta Philopœmen à recourir à ce stratagème, ce qui lui en donna la première idée, ce fut la crainte des émissaires secrets et des espions dont le tyran disposait. De plus, le jour même où les Achéens devaient être rendus en masse à Tégée, il envoya en avant quelques soldats d'élite qui devaient passer la nuit à Sellasie, et le lendemain dès l'aurore pénétrer en Laconie. Il leur avait recommandé, si les mercenaires, accourant au secours des campagnes désolées, les serraient de près, de se replier sur Scotita et de suivre, du reste, les ordres du Crétois Divascalondas : car il avait confié à ce chef son secret et lui avait donné des ordres en conséquence. Ces troupes se rendirent bravement au lieu qu'on leur avait désigné, et de son côté Philopœmen, après avoir fait prendre à ses soldats leur repas habituel, les fit sortir de Tégée. Il marcha toute la nuit, et le matin cacha son armée dans les environs de Scotita, située entre Tégée et Lacédémone. Les mercenaires de Pellène eurent à peine, le lendemain, appris par leurs sentinelles l'invasion des Achéens[1], qu'accourant, suivant leur coutume, ils se jetèrent sur eux. Ceux-ci, comme Philopœmen le leur avait ordonné, lâchèrent pied, et les mercenaires les poursuivirent avec autant d'audace que de confiance. Mais arrivés à l'endroit où était tendue l'embuscade, et surpris par les Achéens, qui se levèrent tout à coup, ils périrent ou furent faits prisonniers.

[1] Envoyés en avant par Philopœmen.

(Déjà on a vu dans ce livre de fréquentes allusions à la guerre d'Antiochus et de Ptolémée. — Polybe donnait sur cette lutte quelques détails.)

XXXVIII[1]. Scopas, général de Ptolémée, se jeta sur les provinces du nord, et pendant l'hiver soumit la Judée.

(Mais bientôt il se relâcha de son ardeur guerrière,)

et comme le siége de je ne sais quelle ville traînait en longueur, il devint l'objet de mille critiques, et fut amèrement accusé.

Il ne tarda pas même à être vaincu par Antiochus[2], et celui-ci recouvra Batanée, Samarie, Abila et Gadara. Peu après se rendirent à lui les Juifs qui habitent autour du temple nommé « Jérusalem. » Nous aurons beaucoup à dire au sujet de cette ville, surtout à cause de la magnificence du temple. Nous rejetterons plus loin ces détails.

(Antiochus s'empara de Gaza. — A ce propos Polybe ajoute:)

XXXIX[3]. Il me semble juste et convenable de donner aux habitants de cette ville le témoignage d'admiration qu'ils méritent. Ils ne le cèdent à aucune peuplade de la Célésyrie en valeur guerrière, et, par leur fidélité envers leurs alliés, ils l'emportent sur toutes. Leur courage est invincible. Lors de l'expédition des Perses, lorsque les autres peuples tremblaient à l'approche d'un ennemi si redoutable, et se livraient eux et leurs villes à la merci du vainqueur, seuls ils bravèrent ce péril et soutinrent résolûment un siége. Du temps d'Alexandre, à cette époque où ils voyaient toutes les places voisines capituler, les Tyriens domptés par la force, et les cités qui osaient s'opposer à la course impétueuse du con-

[1] Édition Firmin Didot, chap. XXXIX.
[2] Près des sources du Jourdain. Josèphe, XII.
[3] Édition Firmin Didot, XL.

quérant réduites au désespoir, ils lui résistèrent en Syrie et firent tout pour le vaincre. Telle fut encore leur conduite à l'égard d'Antiochus. Ils épuisèrent tous les moyens possibles pour garder leur foi à Ptolémée. Or, si jamais nous n'avons manqué, dans cette histoire, de louer particulièrement les hommes illustres par leur bravoure, ne devons-nous pas aussi glorifier les villes qu'un penchant naturel et les exemples de leurs ancêtres emportent aux belles actions?

(A cette histoire se rattache aussi le nom de Gitta, ville de Palestine. Polybe parlait encore de la révolte des Insubriens, qui, sous la conduite d'Hamilcar, ravagèrent Plaisance et assiégèrent Crémone. De là les noms)

d'Insubriens et de Mantoue.

LIVRE XVII.

SOMMAIRE.

Résumé des faits antérieurs à la deuxième année de la CXLVe olympiade. — I-VII. Entrevue de Flamininus et de Philippe près de Nicée. Prétentions d'Attale, des Rhodiens, des Achéens, des Étoliens. — Discussion entre eux et Philippe. — VII-X. La conférence est remise. Titus, dans un entretien particulier, pose au prince des conditions qui ne sont pas approuvées par les alliés. Dans un colloque à Thronium, on résout de s'adresser au sénat. — X-XII. Une trêve accordée à Philippe. Les députés du roi et ceux de la Grèce se rendent en Italie. — XII, XIII. Le sénat ordonne de reprendre les hostilités contre Philippe. Quintius est de nouveau chargé du commandement. — XIII-XVI. Digression sur les traitres à propos de la défection des Achéens. Quand convient-il d'employer ce mot? — XVII. Attale à Sicyone. Nabis se rend maitre d'Argos.

(Lacune considérable pour ce qui est de la guerre entre Philippe et les Romains; mais dans les fragments qui nous restent, détails et réflexions se rattachant à des faits que Polybe avait évidemment développés, et dont Tite Live n'a fait que reproduire le récit. — Résumé de la quatrième année de la CXLIVe olympiade, et de la première année de la CXLVe olympiade. — Succès des Romains. Pleuratus, chef des Dardaniens, Amynandre, roi des Athamanes, et les Étoliens s'unissent successivement à eux. — Sous Villius, rien de remarquable. — La Macédoine envahie est aussitôt délaissée. — Q. Flamininus, aussi heureux sur le champ de bataille que dans les négociations. — Philippe indispose contre lui ses alliés. — Les Achéens l'abandonnent. — Cycliadas, stratége dévoué à Philippe, est chassé du Péloponèse. — Philippe épuisé demande une entrevue. — Elle a lieu en Locride, à Nicée. — Tite Live nous conduit jusqu'à cette conférence de Philippe et de Flamininus, dont il semble avoir emprunté tous les détails à Polybe [1].)

I. Au jour du rendez-vous, Philippe partit de Démé-

[1] Voir Tite Live, liv. XXXI, chap. XXXII.

triade pour le golfe Maliaque avec cinq esquifs et une galiote qu'il montait en personne. Il était accompagné des Macédoniens Apollodore et Démosthène, ses secrétaires, du Béotien Brachylles et de l'Achéen Cycliadas, qui avait été exilé du Péloponèse, sans doute à cause de son amour pour Philippe. Titus avait auprès de lui le roi Amynandre, Attale et Dionysodore[1]. Comme représentants de leurs villes et peuplades, les Achéens avaient envoyé Aristène et Xénophon; les Rhodiens, l'amiral Acésimbrote, les Étoliens, le stratége Phénéas et plusieurs magistrats. Dès qu'on fut près de Nicée, Titus et son cortége vinrent se placer sur le rivage, et Philippe s'approcha de la terre, mais demeura sur son vaisseau. Titus l'engagea à descendre. Le roi du haut de sa poupe s'y refusa; puis, comme Flamininus lui demandait quelle crainte l'en empêchait, il répondit qu'il craignait les dieux et n'avait pas d'autre crainte; mais qu'il se défiait de la plupart des députés présents et surtout des Étoliens. Le général romain, étonné de cette réponse, lui représenta que le danger était égal pour tous et les chances communes. « Non, reprit Philippe, il n'en est pas ainsi. Phénéas périrait, que les Étoliens ne manqueraient pas de stratéges; mais si je meurs, la Macédoine n'a personne qui puisse me remplacer aussitôt sur le trône. » Le début de cette conférence produisit sur tous une fâcheuse impression : cependant Flamininus l'invita à dire ce qui l'avait amené en ces lieux. Philippe déclara que c'était à Titus plutôt qu'à lui-même de prendre la parole, et il lui demanda à quelles conditions il pouvait obtenir la paix. « Rien de plus simple, répondit Titus, ni de plus clair. » Le sénat exigeait qu'il évacuât la Grèce entière, qu'il rendît à chacun tous les prisonniers et transfuges qu'il avait en son pouvoir, qu'il remît aux Romains les parties de l'Illyrie dont il s'était emparé

[1] Que nous avons vu figurer dans la bataille de Chio, liv. XVI, chap. III.

depuis la paix faite en Épire, qu'il restituât enfin à Ptolémée les villes qu'il lui avait enlevées après la mort de Ptolémée Philopator.

II. A ces mots Titus se tut, et se tournant vers les ambassadeurs qui l'entouraient, les engagea à exposer chacun les réclamations qu'ils devaient faire valoir. Dionysodore, au nom d'Attale prit le premier la parole; il demanda que Philippe rendît les vaisseaux pris au prince dans la bataille de Chio et leurs équipages, qu'il rétablît en outre dans leur ancienne beauté les temples de Vénus et de la Victoire qu'il avait détruits. Acésimbrote, amiral des Rhodiens, réclama Péréa[1] dont Philippe les avait dépouillés : il le somma d'ôter ses garnisons de Iasse, de Bargylis et d'Eurome, de replacer Périnthe dans l'état où elle était autrefois à l'égard de Byzance, d'abandonner Sestos, Abydos, tous les marchés et tous les ports de l'Asie. Les Achéens vinrent ensuite redemander Corinthe et Argos. Les Étoliens voulaient d'abord, comme les Romains, qu'il évacuât la Grèce et ensuite qu'on leur livrât saines et entières les villes qui autrefois faisaient partie de la ligue étolienne.

III. Aussitôt que Phénéas, le stratége étolien, eut cessé de parler, Alexandre, surnommé l'Iséen, se leva. C'était un homme qui passait pour habile politique et bon orateur. Il commença par dire que Philippe en ce jour n'apportait pas plus de loyauté en traitant de la paix que de vrai courage sur le champ de bataille quand il fallait combattre; que dans les conférences il s'étudiait à surprendre ses adversaires, à saisir contre eux quelques circonstances favorables, à faire ces mille choses permises au milieu des combats, et qu'ensuite dans la guerre il ne faisait preuve que de perfidie et de lâcheté. Évitant toujours de se trouver face à face avec l'en-

[1] Péréa, dépendance continentale des domaines de Rhodes, située en face de l'île de ce nom.

nemi, il ne savait que brûler les villes et les piller en fuyant : grâce à ces barbaries, vaincu, il ne laissait pas aux vainqueurs le fruit de leurs succès. Telles n'avaient pas été les maximes des anciens rois de Macédoine. Par un système tout contraire, toujours prêts à descendre en plaine, ils ne détruisaient, ne ravageaient les villes que fort rarement. On pouvait s'en convaincre en lisant l'histoire de la guerre faite par Alexandre à Darius, et de cette lutte où s'engagèrent ses successeurs lorsqu'ils disputèrent dans une ligue l'Asie à Antigone. « Tous les princes, jusqu'à Pyrrhus, ajouta l'orateur, conservèrent ces principes. Nous les voyions en venir volontiers aux mains en rase campagne, tout tenter pour vaincre par la force des armes, mais aussi épargner les villes, afin que le vainqueur y commande, honoré de ses sujets. Détruire les objets mêmes pour lesquels la guerre a lieu et la laisser subsister seule sur ces ruines, n'est-ce pas le comble de la folie ? Or, c'est ce que fait Philippe. Au sortir des défilés de l'Épire, il a ravagé chez les Thessaliens, dont il était l'ami et l'allié, plus de villes que jamais ennemi ne l'a fait. » Alexandre reprocha encore à Philippe d'autres crimes, et finit en lui demandant pourquoi il avait chassé de Lysimaque, soumise aux Étoliens, le gouverneur qui y commandait pour eux ? pourquoi il avait mis garnison dans cette ville? pourquoi il avait assujetti les Cianiens qui faisaient partie de la ligue étolienne? de qui il était l'allié? par quelle raison enfin il pourrait excuser l'occupation d'Échinum, de Thèbes Phthies, de Pharsale et de Larisse? Alexandre se tut à ces mots.

IV. Philippe se rapprocha du rivage, et debout sur la poupe, répondit qu'Alexandre avait, en vrai Étolien, caché des pensées vides sous beaucoup d'emphase. « En effet, dit-il, qui ne sait que personne, de gaieté de cœur, ne fait de mal à ses alliés, mais que souvent les circonstances forcent les rois à agir contre leur volonté ? » Il parlait encore, quand Phénéas, l'interrom-

pant tout à coup, s'écria qu'il délirait et qu'il fallait savoir vaincre ou subir la loi du vainqueur. Ce Phénéas avait la vue faible, et le roi, bien que dans le malheur, fidèle à ses habitudes de plaisanterie, se retournant vers lui : « Phénéas, lui dit-il, cela est clair, même pour un aveugle ! » Philippe, en effet, avait l'humeur caustique, et le penchant de son esprit le portait aux sarcasmes. Il revint aussitôt à Alexandre : « Tu me demandes, reprit-il, pourquoi j'ai pris Lysimaque : je l'ai fait afin que, par votre indifférence, elle ne fût pas détruite par les Thraces. Elle l'est aujourd'hui que, pour soutenir cette guerre, j'en ai retiré des soldats moins destinés, quoi que tu dises, à la mettre en mon pouvoir qu'à la défendre. Quant aux Cianiens, je ne leur ai pas fait la guerre personnellement, mais, allié à Prusias qui la leur faisait, je les ai détruits avec lui, et vous en êtes la cause. Que de fois les autres Grecs et moi nous vous avons priés par ambassade d'abroger cette loi qui vous donne le droit de prendre dépouilles sur dépouilles. Mais vous répondiez que vous ôteriez plutôt l'Étolie de l'Étolie que cette loi de vos Codes.

V. Titus, surpris, demanda ce que cela signifiait; le roi le lui expliqua : « Il est, dit-il, d'usage chez les Étoliens, de ne pas désoler seulement les campagnes de la nation contre qui ils combattent, mais encore, si d'autres peuples se font la guerre entre eux, fussent-ils les amis, les alliés de l'Étolie, d'envahir leur territoire, sans qu'un décret public soit rendu à ce sujet, de s'unir à l'un et à l'autre parti et de les piller tous les deux. Chez les Étoliens il n'y a pas de distinction entre l'amitié ou la haine; ils sont les adversaires, les ennemis naturels de tous ceux qui se disputent une prise. De quel front viennent-ils donc me faire reproche de ce qu'ami des Étoliens et allié de Prusias, j'ai pris les armes contre les Cianiens pour seconder mon allié ? Mais, de plus, pour comble d'audace, se plaçant au niveau des Romains, ils ordonnent que les Macédoniens quittent la Grèce.

Déjà cette injonction de la part de Rome est assez superbe; mais si elle est encore supportable dans la bouche des Romains, elle ne l'est pas dans celle des Étoliens. Enfin, de quelle Grèce voulez-vous parler? A partir de quelles limites? La plus grande partie de l'Étolie n'est pas grecque; le pays des Agriens, celui des Apodotes, des Amphiloques n'appartiennent pas à la Grèce. Me livrez-vous ces peuples? »

VI. Titus ne put s'empêcher de sourire : « En voilà assez pour les Étoliens, dit Philippe. Quant aux Rhodiens et à Attale, devant tout juge équitable ils seraient plutôt condamnés à me rendre les prisonniers et les vaisseaux qu'ils m'ont pris, que moi à le faire à leur égard : car ce sont eux qui ont commencé les hostilités, on le sait, et non pas moi. Cependant, si vous l'ordonnez, Flamininus, je rends aux Rhodiens Péréa, à Attale ses vaisseaux et ses prisonniers. Je ne puis rétablir le temple de la Victoire, détruit, ni l'enceinte de celui de Vénus, mais j'enverrai des plantes et des jardiniers pour veiller à la culture de ces lieux désolés et à la croissance des arbres coupés. » Quintus sourit encore à cette plaisanterie, et Philippe, se tournant vers les Achéens, leur rappela d'abord les bienfaits d'Antigone et les siens, puis les honneurs magnifiques décernés aux rois de Macédoine par la reconnaissance de l'Achaïe : enfin il leur lut le décret qu'ils avaient rendu, en passant aux Romains, et leur reprocha durement leur perfidie et leur ingratitude. « Quoi qu'il en soit, dit-il, je consens à vous rendre Argos : pour Corinthe, j'en délibérerai avec Titus. »

VII. Après avoir ainsi répondu à tous, il dit qu'il ne lui restait plus qu'à s'expliquer avec les Romains et Titus, et il demanda au consul s'il pensait qu'il dût évacuer les villes et les provinces qu'il avait conquises, ou bien encore celles qu'il avait reçues de ses ancêtres. Titus garda le silence, et Aristène l'Achéen et Phénéas l'Étolien allaient lui répondre, quand l'heure déjà avancée

les empêcha de prendre la parole. Philippe demanda que tous lui remissent par écrit les conditions auxquelles il pouvait obtenir la paix. « Je suis seul, dit-il, je n'ai personne avec qui je puisse délibérer, mais je veux chez moi examiner de près les réclamations qu'on m'a faites. » Titus n'entendait pas sans quelque plaisir les plaisanteries de Philippe, mais comme il ne voulait pas que l'on s'en aperçût, il affecta à son tour le ton ironique et lui dit : « Philippe, tu as raison, tu es seul, car tu as fait périr tous ceux de tes amis qui pouvaient te donner de sages conseils. » Le Macédonien accueillit ces mots par un amer sourire et se tut. Tous remirent par écrit à Philippe leurs requêtes, telles qu'ils les avaient exprimées, et on se sépara en se promettant de se réunir le lendemain à Nicée. Le lendemain, en effet, Quintus se trouva avec tous au lieu du rendez-vous. Philippe d'abord ne se présenta pas.

VIII. Déjà il était tard, et Titus désespérait de le voir venir, lorsqu'il arriva sur le soir avec les mêmes personnages que précédemment. Il dit qu'il avait passé tout le jour à réfléchir sur les conditions, dont la rigueur ne lui permettait de se décider qu'avec peine. Mais l'opinion générale fut qu'il avait voulu ne pas laisser aux Achéens et aux Étoliens assez de temps durant ce jour pour l'accuser ; car il avait bien vu la veille, au moment de se retirer, que ces deux peuples étaient disposés à engager une querelle avec lui et à lui faire entendre leurs plaintes. Il s'approcha donc du rivage, et demanda un entretien particulier avec le consul, afin, dit-il, que la conférence ne se passât pas en accusations réciproques et que le différend eût enfin un terme. Comme il renouvelait avec instance cette prière, Titus demanda à ceux qui l'accompagnaient ce qu'il lui fallait faire. Tous furent d'avis qu'il allât recevoir les conditions de Philippe, et Titus, suivi seulement d'Appius Claudius, alors tribun, après avoir fait éloigner quelque peu du rivage tout son monde, pria Philippe

de mettre pied à terre. Philippe descendit avec Apollodore et Démosthène, et eut avec Flamininus une longue conversation. En dire les détails est chose impossible ; mais après avoir quitté Philippe, Titus vint annoncer aux ambassadeurs de sa suite que le roi rendait aux Étoliens Pharsale et Larisse sans Thèbes ; aux Rhodiens Péréa, mais non lasse et Bargylis ; aux Achéens Corinthe et Argos ; aux Romains toutes les côtes de l'Illyrie et leurs prisonniers ; à Attale ses vaisseaux et tout ce qu'il avait fait de captifs dans les deux batailles navales.

IX. L'assemblée entière repoussa ces propositions, et répondit que Philippe devait d'abord exécuter la première condition que tous avaient posée, l'évacuation de toute la Grèce, sans quoi les autres clauses particulières du traité n'étaient d'aucune valeur. A la vue de cette effervescence, Philippe, qui craignait d'ailleurs de violentes attaques, pria Titus de remettre la réunion au lendemain, le jour étant avancé : peut-être pourrait-il persuader à l'assemblée d'accepter ses offres, ou bien se plier à leurs exigences. Quintus y consentit, et choisit pour lieu de rendez-vous le rivage de Thronium. On se sépara. Le lendemain tous s'y trouvèrent de bonne heure, et Philippe conjura en peu de mots l'assemblée et surtout Titus de ne pas rompre ces négociations, alors que tous les esprits aspiraient à la paix ; mais d'imaginer quelque moyen de s'entendre sur les objets en question. Il termina en disant qu'autrement il enverrait des députés au sénat et le supplierait de souscrire à ses propositions, ou bien qu'il céderait alors. A ces mots, on se récria de toutes parts qu'il fallait courir aux armes sans l'écouter davantage. Mais Titus, bien qu'il reconnût comme peu vraisemblable que Philippe fît rien de ce qu'il avait promis, déclara qu'il ne voyait pas quel tort la demande du roi pouvait faire à leurs intérêts, et qu'en conséquence il y accédait volontiers. D'ailleurs le traité ne devait être valable que par la

sanction du sénat; et pour connaître les dispositions de cette assemblée, où trouver un moment plus favorable? Durant l'hiver les armées sont réduites à ne rien faire, et consacrer ce temps à consulter le sénat sur la question alors pendante, loin d'être fâcheux, était fort utile.

X. L'assemblée, qui voyait Titus disposé à porter le débat devant le sénat, se rendit à ce vœu. On autorisa Philippe à envoyer des députés à Rome, et il fut convenu que chaque peuple ferait aussi partir des ambassadeurs pour expliquer devant le sénat ses griefs à l'égard du roi. Aussitôt que Titus vit les choses suivre, dans la conférence, un train conforme à ses desseins et à ses calculs, il se hâta de pousser ses avantages plus avant encore en prenant ses sûretés et en ne laissant à Philippe rien dont il pût se servir contre Rome. Il lui accorda deux mois d'armistice, sous la condition d'envoyer dans cet intervalle des députés en Italie, et le somma de faire sortir sur-le-champ ses garnisons de la Locride et de la Phocide; il défendit avec un égal zèle les intérêts de ses alliés, et veilla à ce qu'ils fussent, pendant la trêve, à l'abri des injures de la Macédoine. Ces conventions à peine écrites, il s'occupa d'achever par lui-même l'œuvre qu'il avait commencée. Il fit partir sur-le-champ pour Rome le roi Amynandre, qu'il savait être d'un caractère facile à conduire et prompt à obéir à toutes les impulsions qu'il plairait aux amis de Quintius de lui donner, et qui, d'ailleurs, devait ajouter quelque éclat à l'ambassade par son titre de roi. Il envoya ensuite comme députés Fabius son neveu, Quintius Fulvius, et Appius Claudius, surnommé Néron. Les Étoliens choisirent pour commissaires Alexandre l'Iséen, Démocrite de Calydon, Dicéarque le Trichonien, Polémarque d'Arsinoé, Lamius d'Ambracie, Nicomaque l'Acarnanien, un de ceux qui avaient quitté Thurium pour venir habiter Ambracie, et Théodote de Phères, qui, exilé de Thessalie, demeurait à Stratos. Les Achéens nommèrent

ambassadeurs Xénophon d'Égium; les Athéniens Céphisodore, et Attale Alexandre.

XI. Ils arrivèrent à Rome avant que le sénat eût déterminé le choix des provinces pour les magistrats de cette année, et décidé s'il enverrait les deux consuls en Cisalpine ou l'un d'eux en Macédoine. Les amis de Quintius persuadèrent aux sénateurs que les deux consuls devaient rester en Italie en présence du péril dont les Cisalpins menaçaient Rome, et bientôt les ambassadeurs des villes grecques furent introduits dans la curie, où ils accusèrent violemment Philippe. Ces accusations ne furent en grande partie que la redite des premières; mais les commissaires s'attachèrent surtout à pénétrer le sénat de cette idée que si Chalcis, Corinthe et Démétriade restaient au pouvoir des Macédoniens, les Grecs ne pourraient jamais espérer d'être libres. Ils ajoutèrent que l'expression de Philippe à ce sujet n'était que trop vraie; qu'il appelait ces villes les entraves de la Grèce, et qu'il avait raison; que le Péloponèse, en effet, ne pouvait respirer dès qu'une garnison du roi occupait Corinthe; ni les Locriens, ni les Phocidiens remuer tant que Philippe serait maître de Chalcis et de l'Eubée tout entière. Comment les Thessaliens, les Magnètes goûteraient-ils quelque liberté en présence de Philippe et des Macédoniens établis à Démétriade? Ainsi, lorsqu'il proposait d'évacuer les autres positions, il ne voulait qu'en imposer aux Romains pour échapper au péril, puisque, le jour où bon lui semblerait, il serait en état de soumettre de nouveau les Grecs à son empire, dès qu'il conservait les villes qu'ils venaient de nommer. Ils finirent en conjurant le sénat de forcer Philippe à sortir de ces places, ou de rester fidèle à sa résolution première de combattre vigoureusement contre lui; de songer que le plus fort de cette guerre était passé, maintenant que les Macédoniens avaient été deux fois vaincus et qu'ils avaient épuisé presque toutes leurs ressources sur terre; de ne pas tromper enfin l'es-

pérance que les Grecs avaient conçue de recouvrer la liberté, et de ne point priver Rome du titre magnifique de libératrice. Tel fut à peu près le discours des ambassadeurs grecs. Ceux de Philippe se préparaient à répondre longuement, mais on leur ferma la bouche dès le principe en leur demandant s'ils consentaient à abandonner Chalcis, Corinthe et Démétriade : ils dirent n'avoir aucune instruction à ce sujet. Le sénat les gourmanda durement, et ils ne continuèrent pas leur harangue.

XII. Le sénat envoya les deux consuls en Cisalpine, puis vota la continuation de la guerre contre Philippe, et confia de nouveau à Titus le soin de diriger les affaires en Grèce. Cette nouvelle, bientôt transportée en ce pays, vint mettre le comble aux vœux de Flamininus. Du reste, si la fortune était pour quelque chose dans son bonheur, il le devait surtout à l'habileté de son administration. Il avait autant de finesse que jamais en eut aucun autre Romain, et l'adresse dont il fit toujours preuve, je ne dirai pas seulement dans les affaires publiques, mais encore dans la vie privée, n'a point eu d'égale. Il était cependant très-jeune encore : il ne comptait pas plus de trente ans. Ce fut le premier Romain qui passa en Grèce avec une armée.

(Un des faits les plus considérables de cette période avait été la défection des Achéens. — Cette défection était-elle une trahison? — Digression sur les traîtres.)

XIII. Je suis bien souvent frappé de l'énormité des erreurs de l'homme ; mais j'admire surtout combien ses idées sont fausses à propos des traîtres. Je veux donc, puisque l'occasion s'en présente, dire quelques mots à ce sujet, sans me dissimuler du reste ce que cette matière a de difficile et de délicat, et combien il est malaisé de déterminer au juste ce que l'on doit appeler traître.

XIV. Il est clair qu'on ne saurait appliquer ce nom ni à ceux qui au sein de la tranquillité publique poussent

leurs concitoyens à faire alliance avec un roi ou une puissance quelle qu'elle soit, ni à ces hommes qui, obéissant aux circonstances, font passer leur patrie d'une antique alliance à de nouvelles amitiés. Non, ce ne sont pas des traîtres, puisque, par une telle conduite, la plupart ont fait le bonheur de leurs concitoyens. Sans aller chercher nos exemples bien loin, nous trouvons dans l'histoire de cette période des preuves concluantes en faveur de notre opinion. Si Aristène n'eût pas à propos enlevé l'Achaïe à l'alliance de Philippe pour lui faire embrasser celle de Rome, il est manifeste qu'elle était perdue; et sans parler de la sécurité dont chacun dès lors jouit en cette province, ce fut lui qui, évidemment, par ce conseil, fut la cause des divers progrès de la ligue achéenne. Aussi, loin de le regarder comme un traître, on l'honore comme le bienfaiteur, comme le sauveur de la république. On pourrait en dire autant de tous ceux qui, cédant aux circonstances, ont suivi, dans l'administration des affaires, les mêmes maximes.

XIV. Aussi, quelles que soient les louanges que du reste mérite Démosthène, on peut lui reprocher d'avoir attaché ce nom flétrissant aux hommes les plus distingués de la Grèce. Ainsi il appelle traîtres, en Arcadie, Cercidas, Hiéronyme et Eucampidas, parce qu'ils servirent Philippe; en Messénie, les fils de Philias, Néone et Thrasyloque; en Argolide, Myrtis, Télédame et Mnasias; en Thessalie, Daoque et Cinéas; en Béotie, Théogiton et Timolaüs. Il en cite beaucoup d'autres qu'il prend tour à tour dans chaque ville, et cependant un grand nombre de ceux mêmes qu'il nomme pourraient invoquer de fortes et puissantes raisons pour leur défense, les Arcadiens et les Messéniens surtout. Ce furent ces prétendus traîtres qui, en appelant Philippe dans le Péloponèse et en abaissant ainsi Lacédémone, ont permis aux Péloponésiens de respirer enfin et de jouir d'une sorte de liberté; ce furent eux qui, en recouvrant

les campagnes et les villes que les Lacédémoniens, du temps de leur prospérité avaient enlevées aux Messéniens, aux Mégalopolitains, aux Tégéates, aux Argiens, augmentèrent incontestablement la puissance de leur patrie. Devaient-ils, pour tant de services, combattre Philippe et les Macédoniens? Ne devaient-ils pas plutôt faire tout ce qui était possible pour procurer à ce prince honneur et gloire? Si, afin d'arriver à ce but, ils avaient introduit au sein de leur patrie des garnisons étrangères, s'ils avaient, par la ruine des lois, privé leurs concitoyens de leur indépendance et de leur liberté en vue de leur ambition et de leur propre puissance, ils mériteraient le nom de traîtres. Mais dès qu'ils n'ont pas manqué à leurs devoirs envers la patrie, et qu'ils ont seulement différé d'opinion avec Démosthène en ne croyant pas que les intérêts d'Athènes fussent ceux de leur république, Démosthène n'avait pas le droit de les accuser de trahison. Démosthène, en mesurant tout sur les besoins d'Athènes, en s'imaginant que tous les Grecs étaient tenus d'avoir les yeux fixés sur les Athéniens comme sur un modèle, sous peine d'être appelés traîtres, me semble étrangement s'abuser et tomber dans le faux. Les faits eux-mêmes déposent contre Démosthène, et prouvent que ce n'était pas lui, mais Eucampidas, Hyéronyme, Cercidas et les fils de Philias, qui avaient bien vu dans l'avenir. Le résultat de sa lutte contre Philippe fut une suite de malheurs, dont Chéronée fut la source [1]. Sans la grandeur d'âme de ce roi, sans son amour de la renommée, peut-être, grâce à la politique de Démosthène, les Athéniens eussent-ils éprouvé des maux plus affreux encore. Celle d'Eucampidas d'Hiéronyme rendit à la Messénie et à l'Arcadie, la sécurité du côté des Lacédémoniens et procura en particulier à chacune de ces provinces de nombreux avantages.

[1] Démosthène a réfuté en quelques lignes d'une admirable éloquence, dans son discours *sur la Couronne*, cette théorie du succès.

XVI. Il est donc difficile de déterminer à qui on peut justement donner le nom de traître. Peut-être le plus juste serait-il de l'appliquer à ces hommes qui, spéculant sur la difficulté des conjonctures, livrent leur pays à l'ennemi, soit pour leur sûreté et leur utilité personnelle, soit aussi pour satisfaire à des ressentiments politiques, ou bien encore à ceux qui introduisent des garnisons dans les villes, et qui, s'appuyant sur le secours des étrangers pour réussir en leurs desseins, soumettent leur patrie à une puissance plus forte qu'elle. On aurait raison de réunir sous le nom de traîtres, tous ces méchants. Du reste, loin de retirer de leur perfidie honneur ou profit, ils n'en recueillent le plus souvent, on le sait, que des fruits bien amers. Aussi, je me demande avec étonnement, pour en revenir à cette question, dans quelle vue, par quelles expériences ils prennent un parti si souvent fatal. Toujours on a fini par connaître qui avait trahi telle ville, telle armée ou telle garnison; et si, dans le moment même, l'auteur de la trahison demeure inconnu, le temps le révèle, et une fois découverts, les traîtres ne mènent jamais une vie heureuse; ils reçoivent d'ordinaire de celui même qu'ils ont servi, la punition qu'ils méritent. Les généraux et les rois en usent comme d'instruments pour leur utilité. Dès qu'ils n'en ont plus besoin, ils ne voient en eux que ce qu'ils sont en effet, ainsi que le dit Démosthène; et ils ont raison de penser que des hommes capables de livrer à l'ennemi leur patrie et leurs anciens amis ne sauraient leur être sincèrement dévoués ni fidèles à jamais. Que si, par hasard, ils échappent à leurs coups, ils se dérobent difficilement à ceux de leurs victimes. Supposons même qu'ils évitent ce double péril, la voix accusatrice de l'humanité les poursuit durant toute leur vie, cette voix qui leur cause mille craintes chimériques ou réelles, qui les presse nuit et jour, qui prête je ne sais quel appui et quelle force à quiconque veut leur faire du mal. Elle ne les

laisse pas dans le sommeil même oublier leurs fautes, elle ne leur présente au milieu de leurs songes que des embûches et des supplices ; tant ils ont conscience du dégoût, de la haine qu'ils inspirent à tous ! Et cependant, malgré ces terribles suites, sauf quelques rares exceptions, personne n'a manqué de traîtres au besoin. Aussi pourrait-on dire avec quelque justesse que, si l'homme est le plus intelligent des animaux, il est aussi, par quelques endroits, le plus insensé. Les animaux en général, esclaves de leurs appétits physiques, ne sont jamais entraînés au mal que par là : l'homme, en proie à mille préjugés, ne pèche pas moins par inconséquence que par perversité naturelle. Mais arrêtons ici cette digression.

(Retour au sujet. — Philippe met Argos en dépôt entre les mains de Nabis, devenu sans doute son allié depuis qu'il est ennemi des Achéens. — Nabis traite avec les Romains près d'Argos, et leur fournit des secours. — Attale se rend d'Argos à Sicyone[1].)

XVII. C'était une ville où depuis longtemps il était particulièrement honoré pour avoir à grands frais racheté aux Sicyoniens un champ consacré à Apollon. Afin de reconnaître ce bienfait ils lui avaient élevé une statue colossale de dix coudées de haut, en face d'Apollon, sur la place publique. Il leur remit à son passage dix talents et dix mille médimnes de blé, et eux, pour lui en témoigner leur gratitude, lui votèrent une statue d'or et rendirent une loi qui instituait un sacrifice annuel en son honneur. Après avoir reçu ce témoignage d'amour et de reconnaissance, Attale se retira à Cenchrée.

Quant au tyran Nabis, il laissa dans Argos Timocrate de Pellène, en qui il avait pleine confiance, et dont il se servait dans les circonstances les plus solennelles, et se rendit à Sparte. Peu après il envoya à Argos sa femme avec ordre de ramasser de l'argent dès son ar-

[1] Tite Live, liv. XXXII, chap. XXXIX-XL.

rivée en cette ville. Elle l'emporta sur Nabis même en cruauté. Elle appelait près d'elle tantôt quelques femmes séparément, tantôt plusieurs ensemble de la même famille, et usait à leur égard de toute espèce de violences, jusqu'à ce qu'enfin elle leur eût enlevé non pas seulement leurs parures d'or, mais encore leurs vêtements les plus précieux.

Digitized by Google

LIVRE XVIII.

SOMMAIRE.

I-XI. Titus et Philippe en Thessalie marchent longtemps sans se rencontrer, séparés seulement par les monts appelés Cynocéphales. Bataille de ce nom. Détails.—XI-XVI. Comparaison de la phalange macédonienne et de la phalange romaine. — XVI, XVII. Philippe se retire dans son royaume. — XVII, XVIII. Les Étoliens indisposent contre eux Quintius par leur cupidité. Irrités de ses dédains, ils l'accusent de s'être laissé gagner par Philippe. — XVIII, XIX. Quelques mots sur le désintéressement de certains Romains. — XIX-XXIII. Entrevue de Philippe et de Titus concernant la paix. Détails. — XXIII-XXIV. Les Étoliens victimes de leurs propres manœuvres. Prise de Médion. — XXIV, XXV. Les Rhodiens envoient une ambassade à Antiochus pour l'arrêter. — XXV, XXVI. Quatrième année de la CXLV^e olympiade. Marius Claudius Marcellus s'oppose en vain au traité avec Antiochus. — XXVI, XXVII. Troubles en Béotie. Les Thébains contre Titus. — XXVII, XXVIII. Sénatus-consulte concernant la paix avec Philippe. XXVIII-XXX. Plaintes des Étoliens, qui accusent les Romains de ne travailler en Grèce que pour eux-mêmes. La liberté rendue à toutes les villes grecques aux jeux isthmiques.—XXX, XXXI. Quintius règle les affaires de la Grèce. — XXXI, XXXII. Commissaires romains en Grèce et en Asie. — XXXIII, XXXIV. Leur entrevue avec Antiochus. Les habitants de Smyrne et de Lampsaque déposent contre lui. — XXXVI-XXXVIII. En Égypte, Scopas, accusé de rébellion, est arrêté et mis à mort. Ses vols. Éloge de Polycrate de Chypre.

I. Titus, qui, sans pouvoir découvrir en quel lieu campait l'ennemi, savait parfaitement qu'il était en Thessalie, enjoignit à tous ses soldats de tailler des pieux et de les porter avec eux pour s'en servir dans l'occasion. Un tel ordre aurait semblé inexécutable suivant les mœurs grecques; mais il n'offrait nulle difficulté pour les Romains. Les Grecs supportent avec peine, dans la marche, le poids même de leurs armes, et n'endurent pas sans plainte la fatigue qu'elles leur causent; les Romains, au contraire, le bouclier suspendu

Digitized by Google

à l'épaule au moyen de lanières en cuir, et la lance dans la main, se chargent volontiers de pieux. Du reste, la différence est essentielle entre les pieux chez les deux peuples. Les meilleurs, aux yeux des Grecs, sont ceux qui se composent du plus grand nombre de grandes branches courant autour d'un seul tronc. Les pieux des Romains ont seulement deux branches ou trois, quatre au plus, et l'on préfère ceux dont les rameaux sont dirigés du même côté. Il en résulte qu'ils sont d'un transport facile (car le même soldat en porte trois ou quatre mis en faisceau) et d'un usage aussi commode que sûr. Les pieux que les Grecs placent en avant de leur camp sont faciles à enlever : comme la partie du pieu qui supporte tous les rameaux et qui s'enfonce dans la terre est unique, tandis que les rameaux qui en naissent sont longs et nombreux, il suffit que deux ou trois hommes viennent attaquer ce pieu et saisir ces rameaux pour qu'il soit bientôt arraché. Cette première trouée devient aussitôt une large porte pour les assaillants, et les pieux voisins sont aisément renversés, les branches étant faiblement, dans un ordre alternatif, enlacées les unes aux autres. Les Romains, au contraire, en établissant leurs pieux, les unissent si bien entre eux, qu'il est difficile de reconnaître à quelle souche appartiennent les rameaux et à quels rameaux la souche. Aussi ne peut-on ni glisser la main à travers ces branches, tant elles sont pressées et tressées avec art, et en outre soigneusement effilées, ni même, après avoir pénétré jusqu'au pieu, déraciner sans peine le pied, d'abord parce que tout ce qu'on en saisirait a une grande force de résistance qu'il tient de la terre où il est enfoncé, et qu'ensuite, si on tire une seule branche, il faut en enlever plusieurs, à cause de la solidité de la tresse. Enfin il n'est guère possible que, comme chez les Grecs, deux ou trois hommes saisissent un même rameau; et si on parvient à arracher deux ou trois pieux, l'ouverture est encore imperceptible. Comme

donc il y a une grande supériorité du côté de la méthode romaine, en cela que trouver de pareils pieux est commun, que le transport en est facile, l'usage sûr et plus durable, il est clair que, parmi les inventions militaires de Rome, il n'en est pas qui mérite plus d'être étudiée et reprodnite, à mon avis, que celle dont nous parlons.

II. Titus, après en avoir fait préparer un nombre suffisant, se mit en marche avec son armée à petites journées, et établit son camp à environ cinquante stades de Phères. Le lendemain, dès l'aurore, il envoya à la découverte quelques éclaireurs chargés d'explorer le pays et d'aller soigneusement à l'enquête pour voir s'ils ne trouveraient pas enfin le moyen de savoir où était l'ennemi, et ce qu'il faisait. Vers le même temps, Philippe, informé de la présence des Romains sous les murs de Thèbes, avait quitté Larisse avec toutes ses forces, s'était dirigé sur Phères, et avait formé un camp à trente stades environ de cette ville. Il ordonna à ses soldats de prendre leur repas de bonne heure; et le lendemain de grand matin, après avoir éveillé tout son monde, il chargea les troupes composant d'ordinaire l'avant-garde de s'emparer des collines qui dominent Phères. Puis, quand le jour eut paru, il fit sortir le reste de son armée du camp. Peu s'en fallut que les soldats des deux partis n'en vinssent aux mains sur les hauteurs. Ils s'aperçurent n'étant plus qu'à fort peu de distance les uns des autres, par suite de l'obscurité ; ils s'arrêtèrent et firent promptement avertir leurs chefs de ce qui se passait, afin de connaître ce qu'il leur fallait faire. Quintius et Philippe résolurent de garder leurs positions et de rappeler leurs troupes. Le lendemain, ils mirent chacun en campagne, pour marcher à la découverte, trois cents cavaliers et autant de vélites. Titus avait eu soin de comprendre dans ce nombre deux escadrons de la cavalerie étolienne, à cause de la connaissance qu'elle avait des localités. Les détachements des deux partis se ren-

contrèrent près de Phères, sur la route de Larisse, et en vinrent vigoureusement aux mains. Grâce à Eupolème l'Étolien, qui combattit avec un grand courage et engagea les Italiens à en faire autant, les Macédoniens se virent serrés de près. Enfin, après une longue escarmouche, on se retira chacun dans ses retranchements.

III. Le lendemain, Quintius et Philippe, se trouvant mal du terrain de Phères, que coupaient des haies, des arbres et des jardins, levèrent le camp. Philippe se dirigea vers Scotussa, d'où il désirait tirer d'abord les vivres nécessaires à ses troupes, pour choisir ensuite, une fois approvisionné, la position la plus avantageuse. Titus, qui avait pénétré l'intention de l'ennemi, se mit en marche en même temps que Philippe, afin de détruire au plus vite les moissons dans les environs de cette ville. Comme une chaîne de montagnes séparait les deux armées, les Romains ne pouvaient voir quelle route les Macédoniens suivaient, ni les Macédoniens les Romains. Le soir, Titus campa près d'Érétrie en Phthiotide, et Philippe sur les bords du fleuve Oncheste, sans que l'un soupçonnât la présence de l'autre. Le lendemain, ils allèrent s'établir, Philippe près de Mélambium, sur le territoire de Scotussa, et Titus sous les murs de Thétidium, dans les campagnes de Pharsale; et toujours même ignorance. Survint alors une horrible pluie, mêlée de coups de tonnerre épouvantables, et le jour suivant vers l'aurore, un tel brouillard enveloppa la terre, qu'on ne pouvait, à travers les ténèbres, voir devant soi. Cependant, Philippe, pressé d'arriver, partit; mais, gêné dans sa marche par la brume, après avoir gagné peu de terrain, il établit dans un nouveau camp son armée, et en détacha seulement un nombre suffisant de soldats pour occuper le sommet des hauteurs voisines.

IV. Titus, toujours campé près de Thétidium, et inquiet de ne pas savoir où était l'ennemi, fit partir dix escadrons et environ mille vélites, à qui ordre fut donné de parcourir le pays et de le battre avec soin. Comme

Digitized by Google

ces forces se dirigeaient vers le sommet de la colline, elles tombèrent à l'improviste au milieu du détachement macédonien que le brouillard leur avait caché. A cette rencontre inattendue, les deux partis se troublèrent; mais bientôt ils se harcelèrent et envoyèrent en même temps au plus vite rendre compte aux généraux de leur position. Cependant les Romains, qui se voyaient maltraités et déjà serrés de près par les Macédoniens, dépêchaient messager sur messager pour invoquer du secours. Titus, après quelques mots d'exhortation aux Étoliens Archédamus et Eupolème, les fit partir avec deux de ses tribuns à la tête de cinq cents cavaliers et de deux mille fantassins. Dès que ceux-ci eurent rejoint les troupes qui prenaient part à l'escarmouche, le combat prit une autre face. Les Romains, de qui ce renfort avait relevé l'espérance, mirent à combattre une nouvelle ardeur. Les Macédoniens, au contraire, pressés, malgré leur brave résistance, et presque déjà aux abois, se retirèrent sur le sommet de la montagne et firent demander au roi du renfort.

V. Philippe, qui ne s'attendait guère, pour les causes que j'ai dites, à une bataille générale, avait, par malheur, envoyé au fourrage une grande partie de ses troupes. Mais comme sans cesse il apprenait, de nouveaux messagers, ce qui se passait, et que le brouillard commençait à s'éclaircir, il appela près de lui Héraclide de Gyrtone, chef de la cavalerie thessalienne, et Léon, chef des cavaliers macédoniens, et les fit partir. Athénagore les suivit avec tous les mercenaires, à l'exception des Thraces. Ils eurent à peine rejoint les Macédoniens, que ceux-ci, accrus de ces forces imposantes, se précipitèrent sur l'ennemi et débusquèrent les Romains du haut de la montagne. Ce qui les empêcha de mettre l'ennemi complétement en fuite, ce fut surtout le courage de la cavalerie étolienne, qui combattit, en cette circonstance, avec une audace, une ardeur incroyables. Autant, en effet, les Étoliens, comme infanterie, sont

inférieurs, par leurs armes et par leur tactique, aux autres peuples, autant ils l'emportent sur tous les Grecs, par leur cavalerie, dans les combats partiels. Ils arrêtèrent la fougue de l'ennemi, et par là les Romains ne furent pas refoulés jusque dans la plaine : à quelque distance ils firent volte-face.

Titus, qui voyait, non-seulement les vélites et sa cavalerie repoussés, mais encore toutes ses troupes consternées d'un tel spectacle, fit alors sortir du camp son armée entière et la rangea en bataille près de la colline. En même temps, des courriers dépêchés par les Macédoniens de la montagne venaient coup sur coup répéter à Philippe : « Roi, les ennemis sont en fuite : ne négligez pas une occasion si belle. Les Barbares ne peuvent nous résister. A nous aujourd'hui les chances, à nous la victoire. » Philippe, bien que le terrain lui déplût, ne put s'empêcher de tenter le combat. Les hauteurs dont il est ici question s'appellent Cynocéphales; elles sont roides, inégales et élevées. Philippe donc, que la difficulté des lieux inquiétait, ne s'était pas préparé à combattre ; mais excité par le brillant espoir qu'on lui faisait concevoir, il se décida à tirer ses troupes du camp.

VI. Titus, de son côté, avait rangé son armée, et tandis que par sa présence il appuyait ceux de ses soldats qui déjà combattaient, il courait de ligne en ligne encourager les autres. Sa harangue fut courte, mais énergique, à la portée de tous. Montrant l'ennemi à ses troupes, il leur dit : « Ne sont-ce pas, braves guerriers, les mêmes Macédoniens qu'autrefois en Macédoine, dans les défilés de l'Éordée[1], dont ils s'étaient rendus maîtres, vous avez, sous la conduite de Sulpicius, aux yeux de tous, été chercher jusqu'au sommet des montagnes, et que vous avez chassés de ce poste, après leur avoir tué tant de monde ? Ne sont-ce pas ces

[1] L'Éordée, province limitrophe de l'Émathie. Voir pour tous ces faits Tite Live.

Macédoniens dont vous avez triomphé par votre courage dans ces gorges de l'Épire qui semblaient infranchissables, que vous avez forcés à jeter leurs armes et à fuir, jusqu'à ce qu'ils se fussent cachés dans leur Macédoine ? Que pouvez-vous donc redouter, aujourd'hui que vous allez les combattre à forces égales ? Quelle crainte pouvez-vous concevoir pour l'avenir ? Ne devez-vous pas plutôt puiser dans le passé la confiance ? Allez donc, soldats, et vous animant d'une mutuelle ardeur, marchez bravement à l'ennemi. Avec l'aide des dieux, cette bataille, j'en suis certain, aura la même fin que celles qui ont précédé. » Ce discours achevé, il donna ordre à l'aile droite de rester immobile, plaça devant elle les éléphants, et d'un pas ferme s'avança contre l'ennemi avec l'aile gauche et ses vélites. Quant à ceux des Romains qui étaient dans la montagne, soutenus par l'adjonction de l'infanterie, ils firent volte-face et attaquèrent résolument l'ennemi.

VII. Aussitôt que la plus grande partie de ses troupes fut placée devant le camp, Philippe prit avec lui les peltastes et l'aile droite de la phalange, et se dirigea rapidement vers le sommet de la montagne. Il donna en même temps à Nicanor, surnommé l'Éléphant, ordre de veiller à ce que le reste de ses forces le suivît bientôt. Les premiers rangs eurent à peine atteint la cime de la colline, qu'il tourna à gauche, et, maître des hauteurs, y établit son ordre de bataille; car les Macédoniens qu'il avait envoyés à ce poste ayant refoulé les Romains sur l'autre flanc de la montagne, ces hauteurs étaient sans défense. Il rangeait encore l'aile droite, quand survinrent les mercenaires, repoussés à leur tour. Grâce aux oplites, qui, nous l'avons vu, avaient rallié les soldats armés à la légère, ces derniers, pour qui cette intervention rétablissait l'équilibre, s'étaient brusquement jetés sur les mercenaires et leur avaient tué beaucoup de monde. Le roi donc, à son arrivée, en voyant ses troupes légères aux prises

avec les Romains assez près de leur camp, avait d'abord ressenti une vive joie ; mais lorsqu'il aperçut ses soldats tout à l'heure victorieux fuyant de toute part et réclamant assistance, il fut contraint, pour leur porter secours, de risquer sur-le-champ une action générale, bien que la plus forte partie de sa phalange fût encore en route, occupée à gravir la montagne. Après avoir recueilli les fuyards, il rassembla sur l'aile droite fantassins et cavaliers, et ordonna à sa phalange et aux peltastes de doubler leur profondeur et d'épaissir leurs rangs à droite. Puis, comme les ennemis étaient déjà fort près, il commanda à la phalange de charger la sarisse baissée, et aux soldats légers de renforcer les ailes. Titus, de son côté, dès qu'il eut reçu les siens dans les intervalles laissés entre chaque fraction de ses troupes, donna le signal de l'attaque.

VIII. Les deux armées se heurtèrent avec une violence et un fracas épouvantables ; chacun poussa en même temps le cri de guerre, et les troupes restées en dehors du combat encourageaient par leurs clameurs celles qui y étaient engagées. C'était une scène imposante et terrible. L'aile droite de Philippe se tira brillamment d'affaire, attendu qu'elle attaquait d'en haut et qu'elle l'emportait par la force de sa disposition, ainsi que par son armure merveilleusement propre à ce genre de combat. Mais parmi les autres troupes du prince, une partie, qui se tenait à la suite des combattants, était encore à une grande distance de l'ennemi ; une autre (et c'était l'aile gauche) ne faisait que d'arriver et se montrait à peine sur la hauteur. En ce moment, Titus, qui voyait ses soldats trop faibles pour soutenir le choc de la phalange, et son aile gauche vivement pressée, en partie détruite, forcée de battre peu à peu en retraite, comprit qu'il n'y avait plus d'espoir que dans l'aile droite ; il y courut, et là, saisissant d'un coup d'œil que parmi les troupes ennemies les unes touchaient aux combattants, et que les autres descendaient

de la montagne, que d'autres enfin étaient encore sur le sommet, il plaça les éléphants en avant et marcha droit aux Macédoniens. Mais ceux-ci, qui se trouvaient sans chef pour les commander, et qui ne pouvaient donner à la phalange la figure qui lui est propre à cause des difficultés du terrain, et parce que, réduits à suivre les combattants, ils avaient plutôt une ordonnance de marche que de bataille, n'attendirent pas même le choc des Romains, et, troublés, dispersés par les éléphants, prirent la fuite.

IX. La plupart des Romains se mirent à leur poursuite et les massacrèrent. Un tribun qui était à la tête d'une vingtaine de compagnies, par une manœuvre qu'il comprit, d'après la circonstance, être nécessaire, contribua beaucoup au succès de la bataille. Comme Philippe, lancé fort avant au delà de la ligne de bataille, écrasait sous le poids de ses lourdes attaques l'aile gauche des Romains, il quitta l'aile droite, où la victoire n'était plus incertaine, pour se porter contre les Macédoniens et les attaquer en queue résolument. La phalange ne peut se retourner ni combattre homme à homme; aussi notre tribun, enfonçant toujours, ne cessa pas de frapper les ennemis, incapables de se défendre, jusqu'à ce que, pressés aussi par les Romains, qui avaient fait volte-face, et qui les attaquaient de front, ils jetassent leurs armes et prissent la fuite. Philippe, qui jugeait d'après l'état des troupes groupées autour de lui de celui de toute l'armée, s'était flatté d'abord d'une complète victoire. Mais lorsque tout à coup, voyant les Macédoniens abandonner leurs armes et les ennemis les attaquer en queue, il eut quitté un instant le champ de bataille avec quelques cavaliers et quelques fantassins, pour observer l'ensemble du combat, et qu'il eut reconnu que les Romains, à la poursuite de l'aile gauche, approchaient du sommet de la montagne, il réunit autour de lui autant de Thraces et de Macédoniens qu'il lui fut possible, et s'en-

fuit. Titus, harcelant les fuyards, les atteignit au moment où ils touchaient au sommet de la colline, et en présence de ces soldats qui avaient levé leurs sarisses en l'air, il s'arrêta un instant. C'est un usage pour les Macédoniens d'agir ainsi quand ils veulent se rendre ou passer à l'ennemi. Instruit de la cause d'un tel fait, le général ordonna à ses troupes de demeurer tranquilles, car il voulait épargner ces malheureux éperdus de crainte. Mais tandis qu'il s'occupait de ce soin, quelques hommes de l'avant-garde se précipitèrent d'en haut sur eux et en tuèrent la plupart. Quelques-uns seulement, en jetant leurs armes, échappèrent par la fuite.

X. Le combat fini et les Romains vainqueurs, Philippe se dirigea vers Tempé. Le premier jour il s'arrêta près d'un lieu nommé la Tour d'Alexandre; le second il se rendit à Gonnes, à l'entrée de la vallée, pour y attendre les débris de ses soldats. Les Romains, après avoir poursuivi quelque temps les fuyards, se mirent les uns à dépouiller les morts, les autres à rassembler les prisonniers. Ils allèrent pour la plupart piller le camp ennemi; mais ils y trouvèrent les Étoliens, et se regardant comme frustrés d'un butin qui leur appartenait, ils commencèrent à se plaindre de ces cupides alliés, et à dire à leur général qu'il leur réservait les dangers et aux autres les dépouilles. Ils retournèrent ensuite dans leurs retranchements, où ils passèrent la nuit. Le lendemain ils réunirent les captifs, prirent ce qui restait de dépouilles, et se mirent en route vers Larisse. Les Romains avaient perdu environ sept cents hommes; les Macédoniens huit mille, et ils laissèrent à l'ennemi environ cinq mille prisonniers. Ainsi se termina la bataille de Cynocéphales, entre les Romains et Philippe, en Thessalie.

XI. J'ai, dans mon sixième livre, pris l'engagement de comparer entre elles, à la première occasion favorable, les armes des Macédoniens et des Romains, la tactique de ces deux peuples, et de dire quelle en est la

différence, soit en bien, soit en mal. J'essayerai maintenant, en présence même des faits, de tenir mon engagement. Comme l'ordonnance adoptée dans les armées de la Macédoine a, dans le temps passé, en plus d'une épreuve, eu l'avantage sur celle des peuples de l'Asie et de la Grèce; que les Romains ont eu même supériorité sur les nations de l'Afrique et sur l'occident de l'Europe, et que de nos jours enfin on a vu plus d'une fois aux prises ces deux systèmes et ces deux peuples, peut-être est-ce une belle question que d'examiner en quoi ces méthodes diffèrent, et pourquoi les Romains sont le plus souvent vainqueurs sur le champ de bataille. Nous apprendrons ainsi à ne point avoir à la bouche le nom seul de Fortune, à ne point admirer au hasard tout vainqueur, comme le peuvent faire des esprits frivoles, mais à entrer dans les véritables causes du succès, et à n'accorder aux chefs que des éloges et une admiration raisonnés. Nous ne dirons rien ici des combats livrés par Annibal aux Romains et de leurs défaites; car ce n'est point à cause de la supériorité des armes ou de la tactique chez les Carthaginois, mais par l'activité et l'adresse d'Annibal, que les Romains éprouvèrent de cruels échecs. Nous l'avons déjà démontré par le récit même des batailles. De plus, l'issue de la guerre dépose également en faveur de notre opinion : du jour où les Romains rencontrèrent un général ayant un talent égal à celui d'Annibal, la victoire ne les quitta plus. Que dis-je? ce capitaine, dédaignant les armes dont il usait d'abord, aussitôt après sa première victoire sur les Romains, donna leurs armes à ses troupes, et les employa jusqu'à la fin de la guerre. De même Pyrrhus emprunta aux Italiens non-seulement leurs armures, mais encore leurs soldats; il plaça alternativement ses compagnies à la manière de la phalange dans toutes les batailles qu'il livra, et cependant il ne put jamais vaincre : l'issue de chaque affaire fut incertaine. Ces préliminaires étaient nécessaires pour que rien ne

vînt, même en apparence, contredire notre opinion à ce sujet. J'arrive maintenant au parallèle proposé.

XII. Dès que la phalange a la forme qui lui est propre et se maintient dans sa force, il n'est rien qui puisse lui résister en face ni en soutenir le choc, comme on s'en convaincra sans peine par plusieurs raisons. Les rangs étant serrés en ordre de bataille, chaque homme occupe, avec ses armes, la valeur de trois pieds. La sarisse dans l'origine avait seize coudées; puis, pour l'accommoder par sa confection aux besoins du combat, on l'a réduite à quatorze; et comme l'intervalle compris entre les deux mains et la partie extrême qui sert de contrepoids à l'autre bout enlève quatre coudées à cette longueur, il en résulte que la sarisse s'avance de dix coudées devant chaque oplite, lorsqu'il se met en position de la lancer à deux mains contre l'ennemi. Par conséquent, les sarisses du second, du troisième, du quatrième rang débordent de plusieurs coudées, tandis que celles du cinquième n'en ont que deux en saillie, lorsque la phalange, je le répète, a la forme qui lui est propre, et que des côtés comme par derrière les soldats sont ramassés dans l'ordre convenable. C'est ainsi qu'Homère dit dans ces vers :

« Le bouclier s'appuie sur le bouclier, le casque sur le casque, le guerrier sur le guerrier, les panaches brillants sur les casques des soldats qui, s'ébranlant, se touchent entre eux, tant les hommes sont pressés[1]. »

De tous ces détails, qui sont de la plus grande exactitude, il faut nécessairement conclure que chaque soldat, au premier rang, voit devant lui cinq sarisses dont la longueur diminue proportionnellement de deux coudées.

XIII. Il est facile par là de s'imaginer quels doivent être le choc et la force de la phalange quand elle compte seize hommes de profondeur. Ceux qui sont au delà du

[1] *Iliade*, XVII, 131.

cinquième rang ne peuvent se servir de leurs sarisses contre l'ennemi. Aussi ne les portent-ils pas en avant, mais ils les tiennent appuyées sur les épaules de ceux qui les précèdent, la pointe en l'air, afin de les protéger contre les coups qui pourraient les atteindre d'en haut. Cet épais rempart les défend des traits qui pardessus les premiers rangs volent sur les derniers. De plus, par le poids même de leur masse, ils pressent en marchant vers l'ennemi les premières lignes, doublent ainsi la violence du choc, et enfin rendent, pour les soldats qui les précèdent, toute fuite impossible. Telle est la disposition de la phalange macédonienne en général et en ses détails. Plaçons maintenant en parallèle l'infanterie des Romains et les différences essentielles que présente leur ordonnance. Les Romains occupent aussi avec leurs armes trois pieds. Mais comme chez eux chaque soldat se donne du mouvement pour se couvrir de son bouclier, en changeant de position suivant le coup qui le menace, et pour frapper d'estoc ou de taille, il faut évidemment qu'une distance de trois pieds au moins les sépare sur les côtés et par derrière les uns des autres, afin qu'ils puissent agir. Il en résulte qu'un seul Romain a contre lui deux soldats du premier rang de la phalange ennemie, et que dans le combat il doit avoir affaire à dix sarisses. Or, il ne lui est possible, au milieu de la mêlée, quelle que soit sa rapidité, ni de couper ces sarisses ni de s'y faire jour par ses seules ressources, d'autant plus que les rangs qui suivent ne sauraient être utiles en rien aux premiers pour ajouter à la violence du choc et à la vigueur des coups, circonstance qui prouve qu'il est absolument impossible de résister à la phalange dès qu'elle a la force qui lui est propre, et qu'elle est en état de librement agir.

XIV. A quoi donc attribuer alors les victoires des Romains et les échecs de ceux qui usent de la phalange? C'est que, dans la guerre, les circonstances et les champs

de bataille varient à l'infini, tandis que la phalange n'admet que certains lieux et certaines circonstances où elle puisse remplir ses fonctions. Sans doute, s'il était nécessaire que les ennemis, lorsqu'ils vont livrer bataille, vinssent se placer sur le terrain et dans les conditions qu'elle préfère, il est vraisemblable, d'après ce que nous avons dit, qu'elle aurait toujours l'avantage; mais dès qu'il est possible d'éviter cette terrible masse, et de le faire sans peine, que peut-elle présenter de si dangereux? On sait que la phalange a besoin d'un terrain plat, sans arbres, n'offrant aucun obstacle, tel que fossés, fondrières, collines ou lits de fleuves, puisque chaque obstacle de ce genre suffit pour en empêcher et en rompre l'ordonnance. Mais trouver des plaines de vingt stades au moins sans qu'elles présentent aucune de ces difficultés, est à peu près impossible ou du moins fort rare, il n'est personne qui ne le reconnaisse. Supposons même qu'on rencontre un emplacement si vaste. Si les ennemis n'y descendent pas, si, se portant de côté et d'autre, ils se bornent à ravager les villes et les campagnes des alliés, quel service encore la phalange peut-elle rendre? Demeurant toujours sur le terrain qui lui est propre, loin d'être utile en quelque chose à ses amis, elle ne pourra se conserver elle-même; car les convois qui lui sont destinés seront sans peine interceptés par les ennemis, paisibles maîtres de la campagne. Veut-elle au contraire abandonner sa position pour agir? elle livre aussitôt à ses adversaires une victoire facile. Enfin, quand bien même on consentirait à l'aller trouver sur son terrain, dès qu'on n'expose pas toute son armée au choc de la phalange et à une seule chance, et qu'on sait éviter quelque peu sur ce point le combat, l'issue de la bataille est facile à prévoir par ce que font aujourd'hui les Romains.

XV. Il ne s'agit plus en effet d'invoquer en faveur de ce que nous avançons des raisonnements abstraits,

mais des faits accomplis. Les Romains ne placent pas sur une ligne de bataille égale en développement à la longueur de la phalange macédonienne leur armée tout entière : ils en mettent de côté une partie comme réserve et lancent l'autre contre l'ennemi. Que la phalange alors refoule les troupes qu'elle a devant elle ou qu'elle soit repoussée, elle perd la disposition qui lui est propre. Poursuivant ou poursuivie, elle s'éloigne du reste des troupes, elle abandonne au corps de réserve le terrain qu'elle occupait d'abord et un espace suffisant pour qu'on l'attaque non plus en face, mais qu'on la prenne en flanc et qu'on la harcèle par derrière. Si donc il est facile de se soustraire aux circonstances qui assurent l'avantage à la phalange, tandis qu'elle ne peut se dérober à ce qui lui est contraire, comment n'y aurait-il pas à l'épreuve une grande différence entre elle et l'ordonnance de l'armée romaine ? De plus, la phalange parcourt nécessairement des lieux de toute nature ; il faut qu'elle campe, qu'elle s'empare des postes favorables, qu'elle assiége ou qu'elle soit assiégée ; elle est enfin exposée à des rencontres inattendues ; car tout cela fait partie de la guerre, et ce sont ces accidents qui ont sur le succès une influence souvent décisive, toujours puissante. Or, la phalange macédonienne est d'un usage difficile, quelquefois même impossible en de telles conjonctures, parce que le soldat ne peut y combattre ni par cohortes, ni homme à homme. Rien de plus souple au contraire que la disposition des Romains. Dès qu'un soldat chez eux est muni de ses armes, il est prêt à agir également en tout lieu, en tout temps, contre tout ennemi ; qu'il faille procéder par masses ou par divisions, par manipules ou homme à homme. L'ordonnance des Romains étant dans les détails d'une commodité beaucoup plus grande que celle des autres peuples, il est tout naturel que l'issue des batailles leur soit plus souvent favorable qu'à leurs rivaux. J'ai cru devoir insister sur cette digression, parce que de

nos jours beaucoup de Grecs ont vu dans la défaite des Macédoniens quelque chose d'inexplicable, et que plus tard on se demandera en quoi la disposition de la phalange ne vaut pas celle de la milice romaine.

XVI. Philippe, après avoir tout fait dans le combat pour s'assurer la victoire, mais enfin vaincu, rassembla ce qu'il put des débris de son armée et se rendit à travers la vallée de Tempé en Macédoine. Il avait envoyé la nuit précédente à Larisse un de ses gardes avec ordre de faire disparaître et de brûler ses papiers. C'était se conduire en roi que de ne pas oublier ainsi dans le malheur même son devoir; il savait combien de griefs il fournirait aux Romains contre lui et ses amis, s'il laissait subsister ses notes. Il est arrivé à beaucoup d'hommes de ne pas savoir user du pouvoir, au sein de la prospérité, avec cette modération qui convient à notre fragilité, et de montrer dans l'adversité sagesse et prudence. C'est ce qui frappe surtout chez Philippe, et cela deviendra plus sensible encore par ce que nous dirons plus tard. De même que nous avons signalé d'abord son penchant aux belles actions, puis son changement soudain; que nous avons rappelé en détail la date, les causes, le comment de cette métamorphose, et quelle fut alors sa conduite, nous rapporterons ici avec la même fidélité son retour au bien et avec quelle grande sagesse, changé par des revers de fortune, il usa des circonstances présentes. Titus, après avoir pris à l'égard du butin et des prisonniers les mesures nécessaires, se retira dans Larisse.

(Les Étoliens ne demeurent pas longtemps d'accord avec les Romains. —Ils se plaignent que Titus ait changé de sentiment à leur égard [1].)

XVII. Flamininus était en effet irrité de leur cupidité. Il n'entendait d'ailleurs pas avoir renversé Philippe pour mettre à la tête de la Grèce les Étoliens. Enfin il

[1] Tite Live, liv. XXXIII, chap. XI.

Digitized by Google

supportait impatiemment l'orgueil de ce peuple, qu'il voyait s'attribuer l'honneur de la victoire et remplir la Grèce du bruit de ses exploits. Aussi, dans les entrevues, il les abordait avec une certaine hauteur, ne leur disait mot des affaires publiques, et décidait tout par lui-même et ses amis. Telles étaient les dispositions des deux partis, quand peu de jours après arrivèrent de la part de Philippe, comme ambassadeurs, Démosthène, Cycliadas et Lymnée. Titus eut une longue conférence avec ces députés en présence de quelques tribuns, leur accorda sur-le-champ une trêve de quinze jours, et déclara qu'il se réservait de voir Philippe dans l'intervalle pour causer des circonstances actuelles. Il avait eu dans cette entrevue un ton de bienveillance qui excita plus que jamais les soupçons des Étoliens contre lui. Comme à cette époque déjà un honteux esprit de vénalité et l'habitude de ne rien faire pour rien avait envahi les Grecs, comme cet infâme usage avait particulièrement cours chez les Étoliens, ils ne pouvaient pas s'imaginer que sans corruption un tel changement se fût opéré chez le général en faveur de Philippe. Étrangers aux mœurs des Romains et à leurs maximes, ils jugeaient d'après leur cœur et conjecturaient que Philippe avait, dans l'intérêt du moment, offert quelque somme d'or à Titus, et que celui-ci n'avait pu résister.

XVIII. Si je parlais ici des anciens temps de Rome en général, je ne craindrais pas d'affirmer que tous les Romains étaient incapables de faire pareille chose. J'entends par anciens temps l'époque antérieure à leurs expéditions d'outre-mer, alors qu'ils étaient encore fidèles à leurs usages, à leurs coutumes nationales. Aujourd'hui, je l'avoue, je n'oserais répondre de la masse. Je pourrais cependant dire encore plusieurs citoyens romains qui, sous ce rapport, méritent pleine confiance. Je citerai seulement, à l'appui de la vérité de cette assertion, deux noms qui font autorité auprès de tous.

Lucius Émilius, par exemple, le vainqueur de Persée[1], devenu maître de la Macédoine, où il trouva, sans parler de beaucoup d'autres richesses et de mille objets magnifiques, six mille talents d'or et d'argent dans le trésor, loin de les convoiter, ne voulut pas même les voir, et en confia le maniement à quelques délégués, bien que dans la vie privée il ne fût nullement dans l'opulence, ou pour mieux dire qu'il fût dans la gêne. Lorsqu'il mourut, peu de temps après la guerre, et que ses deux fils, Publius Scipion et Quintus Maximus, voulurent rendre à sa femme sa dot, qui montait à vingt-cinq talents, ils se trouvèrent tellement embarrassés, qu'ils n'auraient jamais pu fournir cette somme s'ils n'eussent vendu leurs meubles, leurs esclaves et des terres. S'il est déjà des gens à qui ce que je dis paraît incroyable, il leur sera facile de se procurer des preuves. Quoique par suite de fatales inimitiés les Romains contestent souvent le mérite de tel ou tel citoyen, surtout en cela, on n'aura qu'à chercher quelque peu pour voir que l'anecdote que nous venons de raconter a pour elle le témoignage général. De même Publius Scipion, fils d'Émilius et petit-fils par adoption de Scipion surnommé le Grand, eut beau se voir maître de Carthage, qui était regardée comme la ville la plus riche du monde, il n'en fit absolument rien passer dans ses propres biens, soit sous le titre d'achat, soit de quelque autre manière, et cependant il n'était pas dans l'opulence : il n'avait, pour un Romain, qu'une fortune médiocre. Non-seulement il ne toucha pas au trésor de Carthage, mais encore il voulut que rien de ce qui appartenait à l'Afrique ne se mêlât à sa fortune particulière. Quiconque voudra sérieusement contrôler ce fait, trouvera chez tous les Romains la même conviction concernant ce grand homme. Quand il en sera temps, nous fournirons à ce propos de plus amples détails.

[1] A Pydna, cent soixante-huit ans avant Jésus-Christ.

XIX. Titus, le jour de l'entrevue fixé avec Philippe, avertit aussitôt ses alliés, par une circulaire, de l'époque où ils devaient se rendre auprès de lui, et se transporta en personne peu après à l'endroit convenu, à l'entrée de la vallée de Tempé. Sitôt que les alliés furent réunis, dans un conseil composé d'eux seuls, le général romain demanda à chacun d'eux à quelles conditions ils voulaient conclure la paix avec Philippe. Amynandre fit un discours bref et modéré, et se tut; il pria l'assemblée de s'intéresser à sa cause et de prendre les mesures nécessaires pour qu'après le départ des Romains, Philippe ne déchargeât pas sur lui sa colère, aucun peuple n'étant plus que les Athamanes exposé aux coups des Macédoniens, à cause de leur faiblesse et de leur proximité. Après lui, Alexandre l'Étolien se leva, commença par remercier Titus d'avoir convoqué les alliés pour discuter de la paix, et de les autoriser maintenant à dire chacun leur avis; puis il ajouta que Flamininus se trompait du tout au tout, s'il se flattait, en transigeant avec Philippe, de laisser derrière lui aux Romains une paix durable, aux Grecs une solide liberté: que ce double résultat était impossible; mais que s'il voulait achever les projets de sa patrie et remplir les promesses qu'il avait faites aux Grecs, il n'y avait qu'une seule et unique mesure à prendre à l'égard des Macédoniens, c'était de détrôner Philippe; or, rien n'était plus facile, pour peu qu'il profitât de la circonstance. Il parla quelque temps en ce sens, et se rassit.

XX. Titus, à son tour, répondit à Alexandre qu'il se méprenait sur les intentions des Romains, sur les siennes, sur les véritables intérêts de la Grèce; que les Romains n'avaient pas coutume, après avoir fait la guerre à quelque ennemi, de le détruire. On pouvait se convaincre de ce qu'il disait par l'exemple d'Annibal et de Carthage: malgré les cruelles injures qu'elle en avait reçues, Rome, maîtresse plus tard de leur faire souffrir ce que bon lui semblerait, n'avait pris contre

eux aucune mesure impitoyable. Pour lui, il n'avait jamais eu la pensée qu'il fallût faire à Philippe une guerre sans merci, et si ce prince avait consenti, avant la bataille, à recevoir ses conditions, il aurait volontiers traité avec lui ; il s'étonnait que dans un conseil réuni pour conclure la paix, on montrât une humeur si peu pacifique. « Est-ce, dit-il, parce que nous sommes vainqueurs ? raisonner ainsi serait le comble de la folie ! L'homme brave doit, sur le champ de bataille, être contre l'ennemi, acharné, en colère ; mais il doit aussi, vaincu, se montrer grand et noble ; vainqueur, être doux, modéré, bienveillant. Et c'est le contraire que vous me conseillez ! D'ailleurs il importe aux Grecs que la Macédoine soit abaissée, non pas anéantie ; bientôt ils se ressentiraient de la cruauté des Thraces et des Galates, ainsi qu'il était souvent arrivé. » Il se résuma en ces termes, « que les Romains présents et lui étaient d'avis, si Philippe acceptait les conditions dictées par les alliés, de lui accorder la paix avec l'agrément du sénat, et que les Étoliens, du reste, étaient libres de prendre telles résolutions qu'ils voudraient. » Phénéas voulut répondre et dire que, dès lors, tout ce qu'on avait fait était inutile ; car Philippe, une fois délivré du danger présent, ne tarderait pas à susciter de nouveaux embarras. Titus, se levant : « Trêve, s'écria-t-il avec colère, à ces impertinences ; je ferai le traité de telle manière que, quand bien même il le voudrait, Philippe ne pourra nuire aux Grecs. » Sur ces mots, on se sépara.

XXI. Le jour suivant, Philippe arriva, et le lendemain le conseil se réunit. Philippe, par son adresse et sa modération, fit tomber toutes les colères. Il déclara qu'il acceptait et qu'il exécuterait les conditions présentées par les alliés, et que pour le reste, il s'en remettait au sénat. A cette déclaration, tous les assistants gardèrent le silence. Phénéas seul se leva : « Pourquoi, Philippe, lui dit-il, ne pas nous remettre Larisse, Cré-

maste, Pharsale, Thèbes Phthies et Échinus ? » Philippe leur dit de les prendre. Mais Titus, intervenant, s'écria que Philippe ne devait leur restituer aucune autre ville que Thèbes Phthies ; que les Thébains, malgré l'approche d'une armée romaine et les prières qu'il leur avait faites de s'unir à Rome, n'y avaient pas consenti, et qu'il pouvait, aujourd'hui qu'ils étaient vaincus, user des droits de la guerre et faire de ce peuple ce qu'il voulait. Phénéas, indigné, répondit qu'il était de toute justice que l'Étolie recouvrât les villes qui étaient autrefois soumises à ses lois, parce qu'elle avait pris les armes avec les Romains et, de plus, en vertu de l'ancien traité qui abandonnait aux Romains les dépouilles des villes prises et les villes mêmes aux Étoliens. Mais Titus lui reprocha de commettre en cela une double erreur ; il lui dit que ce traité avait été rompu de fait, quand ils avaient quitté Rome pour traiter avec Philippe, et que d'ailleurs ce traité, durât-il encore, les Étoliens pouvaient prétendre non pas aux villes qui s'étaient volontairement remises entre les mains des Romains (comme l'avaient fait les places de Thessalie), mais à celles qu'on avait enlevées de vive force.

XXII. Titus, en tenant ce langage, fut approuvé de tous ; mais les Étoliens en conçurent une colère qui devint la source de grands malheurs. En effet, de cette rupture sortit la première étincelle qui alluma la guerre contre l'Étolie et Antiochus. Du reste, ce qui excitait surtout en Titus cet empressement à faire la paix, c'était la nouvelle qu'Antiochus avait quitté la Syrie avec une armée et faisait voile vers l'Europe. Il craignait que Philippe, saisissant cet espoir, ne se bornât à défendre ses places, ne traînât la guerre en longueur, et que l'honneur de finir la lutte ne revînt au consul qui lui succéderait. On accorda au roi une trêve de quatre mois, ordre lui étant donné de livrer sur-le-champ à Titus deux cents talents et son fils Démétrius en otage, avec quelques-uns de ses amis, d'envoyer dans l'intervalle

des ambassadeurs à Rome, et d'abandonner au sénat le soin de décider pour les questions capitales. Le conseil se sépara, après avoir arrêté d'un commun accord que, si le traité n'était pas agréé à Rome, Titus rendrait à Philippe les deux cents talents et les otages. Aussitôt tous envoyèrent des députés à Rome, les uns pour appuyer la paix, les autres pour la combattre.

(Polybe parlait ici de la fortune des Étoliens, qui deviennent à leur tour victimes de la ruse et de la violence.)

XXIII. Par quelle fatalité se fait-il que, trompés tous par les mêmes artifices et par les mêmes personnes, nous ne puissions nous guérir de notre folie ? Des perfidies de cette espèce ont été déjà bien souvent pratiquées. Qu'elles réussissent auprès de gens qui ne les soupçonnent point, rien de plus naturel ; mais il est étonnant que ceux-là même qui ont été comme la source de ces coupables procédés, s'y laissent prendre. Les hommes oublient trop ce vers d'Épicharme [1] :

« Sois toujours réservé et défiant : réserve et défiance sont comme les nerfs de la sagesse. »

(A la suite du conseil, les Acarnaniens flottent indécis entre les Macédoniens et les Romains. — Le frère de Titus leur fait la guerre, de là le nom de)

Médion, ville voisine de l'Étolie [2].

(Les Étoliens prêtent la main au frère de Titus, et s'emparent de la place au moyen d'une ruse.)

(Cependant Antiochus devenait de plus en plus menaçant. — Les Rhodiens lui envoyèrent des députés pour le sommer de s'arrêter à Néphélida, en Cilicie.)

Ces députés lui déclarèrent que Rhodes s'opposerait

[1] Épicharme, poëte et philosophe pythagoricien. Il vivait vers l'an 440 avant Jésus-Christ. Il composa des comédies, des traités philosophiques, etc.

[2] Tite Live, liv. XXXIII, chap. XVII.

à ce qu'il s'avançât plus loin, non pas par un esprit de haine, mais dans la crainte qu'en s'unissant à Philippe, il ne devînt un obstacle à l'affranchissement des Grecs.

(La nouvelle de la bataille de Cynocéphales arrêta un instant les armes d'Antiochus.)

XXIV. Sur ces entrefaites, Attale mourut. Il est juste, suivant un usage que nous avons observé pour d'autres, de faire ici de lui l'éloge qu'il mérite. Il n'eut d'autre appui pour parvenir au trône que ses richesses. Or, sans doute l'opulence, lorsqu'on sait en user avec intelligence et hardiesse, contribue puissamment au succès de toute tentative ; mais sans la sagesse, elle est le plus souvent la cause de terribles malheurs et souvent de ruine. L'or provoque les haines, les embûches, et compromet le corps comme le cœur. Il n'y a que quelques âmes d'élite qui puissent avec la richesse échapper à ces maux. Aussi, devons-nous vanter la magnanimité d'Attale, qui ne se servit de ses trésors que pour acquérir la souveraine puissance, le plus beau, le plus noble des biens d'ici-bas. Et il établit les bases de son élévation non pas seulement sur ses largesses envers des amis, mais encore sur des exploits guerriers. Ce fut en vainquant les Galates, le peuple le plus brave et le plus redoutable de toute l'Asie, qu'il commença à grandir ; ce fut après les avoir battus qu'il se fit déclarer roi. Il vécut soixante-douze ans, en régna quarante-deux, et au sein de la grandeur il fut toujours avec ses enfants et sa femme un modèle de sagesse et de dignité. Toujours il garda sa foi à ses alliés, à ses amis, et il mourut occupé à la plus belle des œuvres, au moment où il combattait pour la liberté de la Grèce[1]. Enfin, pour tout dire, il

[1] Nous citerons en note un fragment emprunté à Suidas : « Attale, dit-il, dans une longue harangue, rappela aux Thébains la vertu de leurs pères. » Il

laissa quatre fils déjà adolescents, et il avait si bien réglé ce qui concernait le trône, que le pouvoir passa sans entraves jusqu'à ses petits-enfants.

XXV. Ce fut vers ce temps que, sous le consulat de Marcellus Claudius, peu après l'entrée en charge de ce magistrat, les députés de Titus et de ses alliés et ceux de Philippe arrivèrent à Rome pour traiter de la paix. A la suite d'une longue discussion, on résolut de sanctionner les conditions offertes au roi de Macédoine. Lorsque la proposition fut portée devant le peuple, Marcus, qui désirait passer en Macédoine, s'opposa au traité et fit tout pour l'empêcher. Mais le peuple, conformément au désir de Titus, l'approuva. Cette décision prise, le sénat choisit aussitôt parmi les patriciens dix commissaires chargés de terminer avec Titus les affaires de la Grèce, et d'assurer à ce pays la liberté. Damoxène d'Égium sollicita l'alliance de Rome pour les Achéens; mais des difficultés s'étant élevées à ce sujet, parce que les Éléens contestèrent en face aux Achéens la possession de la Triphylie, et les Messéniens, alors alliés de Rome, celle d'Asine et de Pylos, le sénat remit aux décemvirs le soin de prononcer sur cette question. Telles furent les opérations du sénat à cette époque.

(Cependant[1] des troubles éclatent en Grèce, à Thèbes. — L'alliance de la Béotie avec les Romains n'avait été que partielle, et l'œuvre de la noblesse plutôt que celle du peuple, de là des factions.)

XXVI. Après la bataille de Cynocéphales, tandis que Titus était dans ses quartiers d'hiver, à Élatée, les Béotiens, désireux de recouvrer les soldats de leur nation qui avaient combattu avec Philippe, envoyèrent des députés au général pour obtenir leur retour. Titus, qui prévoyait l'arrivée prochaine d'Antiochus, avait à

débita son discours avec tant de chaleur, qu'épuisé par ses efforts, il se trouva mal au milieu même de l'assemblée, et mourut peu après.

[1] Tite Live, liv. XXXIII, chap. XXVII.

cœur de gagner les Béotiens, et il leur accorda leur demande. Mais ces soldats furent à peine revenus, que les Béotiens se hâtèrent de nommer béotarque Brachylles, l'un d'eux, et plus que jamais ils élevèrent, portèrent aux honneurs les partisans de la maison de Macédoine. Ils adressèrent même une députation à Philippe pour le remercier de leur avoir renvoyé leurs concitoyens et diminuer autant que possible le mérite de Titus. Cependant Zeuxippe, Pisistrate et tous ceux qui passaient pour être dévoués à Rome voyaient cette réaction avec peine, et ne songeaient pas à l'avenir sans crainte pour eux et leurs amis. Ils comprenaient que si les Romains quittaient la Grèce, et si Philippe demeurait aux portes de Thèbes, toujours prêt à appuyer leurs adversaires politiques, ils ne pourraient vivre sous un tel gouvernement. Ils se rendirent donc d'un commun accord auprès de Titus, à Élatée, et dans une entrevue lui exposèrent longuement leurs idées à ce sujet, peignant la colère du peuple contre eux, et l'ingratitude de la populace. Enfin ils osèrent dire que s'il n'effrayait pas cette populace par le supplice de Brachylles, il n'y avait plus moyen pour les amis des Romains, après le départ de l'armée, de vivre tranquilles. Titus déclara qu'il ne se chargeait point de ce coup de main, mais qu'il ne défendait pas de l'exécuter. Il les engagea à parler de cette affaire à Alexamène, stratége des Étoliens. Zeuxippe suivit ce conseil, et alla trouver le stratége qui, convaincu bientôt et se rendant à sa prière, choisit trois Étoliens et autant d'Italiens pour assassiner Brachylles.

(Brachylles est tué. — Troubles dans Thèbes. — Zeuxippe redoutant moins encore une dénonciation que sa propre conscience,)

car il n'est pas de témoin plus terrible ni d'accusation plus à craindre que cette conscience qui réside dans tous les cœurs,

(s'enfuit de Thèbes. — Pisistrate est mis à mort. — Les soldats romains, campés en Béotie, sont massacrés. — Titus se prépare à assiéger Thèbes, qui demande et obtient son pardon[1].)

XXVI-XXVII. En ce moment arrivèrent de Rome les dix commissaires chargés de terminer les affaires de la Grèce, et qui apportaient avec eux le décret du sénat concernant la paix avec Philippe. Voici les principales clauses du traité : « Tous les peuples grecs d'Europe et d'Asie seront libres et se gouverneront d'après leurs propres lois. Philippe remettra aux Romains, avant la célébration des jeux isthmiques, les Grecs qui sont en sa puissance et toutes les villes où il tient garnison, telles que Eurome, Pédase, Bargylis, Iassa, Abydos, Thasos, Myrina, Périnthe ; il en retirera ses soldats et leur rendra la liberté. Quant à l'affranchissement des Cianiens, Titus en écrira à Prusias suivant les instructions du sénat. Philippe livrera dans le même espace de temps aux Romains, les prisonniers et les transfuges, ainsi que tous ses vaisseaux de guerre, à l'exception de cinq felouques et d'une galère à seize rangs de rames. Enfin il leur donnera mille talents, la moitié payable sur-le-champ, l'autre par termes, en dix ans. »

XXVIII. A la nouvelle de ce décret, les Grecs, pleins d'une heureuse confiance, ressentirent une vive joie. Les Étoliens seuls, irrités de ne pas avoir obtenu ce qu'ils désiraient, critiquèrent le traité, où ils disaient ne voir rien autre chose que des mots sans valeur. Le commentant même à plaisir, ils en tiraient, pour exciter quiconque voulait leur prêter l'oreille, de spécieuses insinuations. « Parmi les clauses, répétaient-ils, il y en a deux qui concernent les villes occupées par Philippe : l'une ordonne à ce prince de retirer ses soldats de ces villes et de les remettre aux Romains ; l'autre lui impose de leur rendre la liberté dès qu'il les aurait évacuées. Or, les villes affranchies, et dont le nom est

[1] Tite Live, liv. XXXIII, chap. XXVIII.

cité dans le texte, sont toutes en Asie ; celles qui doivent être livrées aux Romains sont en Europe, Orée, Érétrie, Chalcis, Démétriade, Corinthe. Il était par là manifeste que les Romains enlevaient à Philippe, pour eux-mêmes, les places qu'il appelait les entraves de la Grèce, et qu'il s'agissait d'un changement de maître, mais non de la liberté. » Voilà ce que les Étoliens allaient répétant sans cesse. Sur ces entrefaites, Titus quitta Élatée avec les commissaires, se rendit promptement à Corinthe, où il tint conseil sur l'état des affaires ; et là, comme les interprétations des Étoliens, toujours soigneusement répandues, trouvaient créance auprès de quelques-uns, il se vit forcé de prouver dans le conseil par de nombreuses raisons, que si Rome voulait obtenir les applaudissements unanimes des Grecs et leur persuader qu'elle n'avait pas fait cette expédition par intérêt personnel, mais pour leur liberté, il fallait évacuer le pays et affranchir les villes où Philippe tenait garnison. La question était embarrassante. Car si à Rome le sort des villes en général avait été réglé d'avance ; si les députés avaient à leur égard des instructions positives, on leur avait donné, à cause d'Antiochus, de pleins pouvoirs au sujet de Chalcis, de Corinthe et de Démétriade, afin qu'ils agissent comme ils le jugeraient convenable, d'après les circonstances. Antiochus en effet, à n'en plus douter, menaçait de fondre sur l'Europe. Enfin Titus persuada aux députés d'affranchir Corinthe et de la remettre aux Achéens, suivant les conventions ; mais ils gardèrent l'Acrocorinthe, Démétriade et Chalcis.

XXIX. C'était l'époque des jeux isthmiques ; les hommes les plus éminents étaient accourus de toutes les parties de l'univers dans l'attente de quelque grand événement, et au milieu de cette immense assemblée circulaient mille propos divers. Les uns disaient qu'il était impossible que les Romains abandonnassent certaines positions et certaines places ; d'autres, établis-

sant des distinctions, prétendaient que les Romains ne garderaient pas sans doute les villes les plus célèbres, mais qu'ils occuperaient celles qui, avec un nom moins éclatant, leur procureraient les mêmes avantages : ils allaient même dans ces échanges de paroles, jusqu'à désigner chacun suivant son gré ces différents lieux. Telle était donc l'incertitude générale lorsque, la multitude étant réunie dans le stade pour les jeux, un héraut, après avoir fait faire silence par un trompette, donna lecture de ce décret : « Le sénat romain et le proconsul Titus Quintius, ayant vaincu Philippe et les Macédoniens, rendent la liberté aux Corinthiens, aux Phocidiens, aux Locriens, aux Eubéens, aux Achéens, aux Phthiotes, aux Magnètes, aux Thessaliens, aux Perrhèbes, et les laissent sans impôt, sans garnison, se gouverner selon leurs lois. » Des applaudissements unanimes avaient éclaté dès les premiers mots, et si, dans l'assemblée, les uns n'avaient pas entendu la suite du discours, les autres voulaient l'entendre encore. Enfin, comme la plus grande partie n'en pouvait croire ses oreilles, et qu'il lui semblait que cette déclaration fût un rêve (tant elle était inattendue), tous d'un commun accord demandèrent que le héraut reparût avec le trompette dans le stade, et lût de nouveau le décret : ils voulaient, en leur incrédulité, non-seulement entendre, mais aussi voir l'homme qui leur annonçait un tel bonheur. Aussi, quand le héraut fut revenu, et qu'au milieu d'un profond silence il eut répété dans les mêmes termes qu'auparavant le sénatus-consulte, alors éclatèrent de si vifs applaudissements qu'on ne saurait, par un simple récit, en donner une idée véritable. Ces applaudissements mêmes terminés, nul ne fit attention aux athlètes; les uns s'entretenaient avec leurs voisins de ce grand événement, les autres y réfléchissaient : tous étaient hors d'eux-mêmes. Après la fête on faillit, dans les élans mêmes de la joie et de la reconnaissance, étouffer Titus. Ceux-ci voulaient contempler en face et

saluer le libérateur de la Grèce; ceux-là lui toucher les mains; on lui jetait des couronnes, des guirlandes: peu s'en fallut qu'il ne fût écrasé. Mais quelque extraordinaire que fût cet enthousiasme, on peut dire hardiment qu'il était encore au-dessous de la grandeur du bienfait. C'était déjà une chose assez belle que la résolution prise par les Romains et par Titus leur chef de ne reculer ni devant les périls, ni devant les dépenses, pour rendre la liberté à la Grèce; il était grand encore d'avoir déployé un appareil de forces digne de l'entreprise elle-même; mais il est surtout admirable que la fortune n'ait en rien contrarié ces efforts, et que tout semble avoir concouru à produire cette époque où un seul décret déclarerait tous les Grecs et de l'Europe et de l'Asie libres, exempts de garnisons et d'impôts, et rendus à leurs propres lois.

XXX. Dès que les jeux furent terminés, les commissaires romains entrèrent en conférence avec les députés d'Antiochus; ils ordonnèrent que ce prince eût soin de respecter les villes libres, d'éviter toute guerre avec elles, et d'évacuer celles qu'il avait enlevées à Philippe et à Ptolémée. Ils lui firent dire ensuite de ne pas passer en Europe, parce que les Grecs n'avaient plus d'ennemis parmi eux, ni de tyran qui les opprimât. Enfin, ils annoncèrent que quelques-uns d'entre eux se rendraient bientôt auprès de lui. Hégesianax et Lysias allèrent porter cette réponse au roi. Les commissaires appelèrent ensuite les députés qui avaient envoyé les peuples et les villes, et leur communiquèrent les volontés du conseil. Les Orestes, qui formaient une peuplade de la Macédoine, recouvrèrent leur indépendance pour s'être unis aux Romains pendant la guerre; les Perrhèbes, les Dolopes, les Magnètes furent aussi déclarés libres. On donna aux Thessaliens avec la liberté les Achéens Phthiotes, dont on détacha seulement Thèbes Phthies et Pharsale. Les Étoliens, en effet, élevaient des prétentions sur Pharsale, qu'ils disaient devoir leur

appartenir aux termes de leur ancien traité; ils réclamaient aussi Leucade. Le conseil leur déclara qu'il remettrait au sénat le soin de prononcer sur le sort de ces villes. Il leur permit de réunir à leur confédération, comme autrefois, les Phocidiens et les Locriens. On rendit Corinthe, la Triphylie et Héréa, aux Achéens. La majorité était d'avis de donner à Eumène[1] Orée et Érétrie; mais Titus s'y opposa, et cette donation ne fut pas ratifiée. Peu de temps après ces villes furent affranchies par le sénat avec Caryste; Pleuratus reçut Lychnis et les Parthiniens, deux cités illyriennes soumises à Philippe. Enfin, Amynandre fut autorisé à conserver tous les châteaux forts que, durant la guerre, il avait enlevés aux Macédoniens.

XXXI. Cette répartition faite, les commissaires romains se séparèrent; Publius Lentulus se transporta à Bargylis qu'il affranchit, Lucius Sterninius à Héphestia, à Thasos, en Thrace dont il déclara les villes libres; Publius Villius et Lucius Térentius allèrent trouver Antiochus, et Cnéus Cornélius Philippe. Cnéus rencontra ce prince près de Tempé, et, après lui avoir parlé de divers objets que ses instructions lui disaient de traiter, il l'engagea à demander à Rome le titre d'allié, afin de ne pas paraître épier l'occasion favorable, et attendre perfidement l'arrivée d'Antiochus : le roi y consentit. Cnéus, en le quittant, se rendit à l'assemblée réunie aux Thermopyles, et conseilla longuement aux Étoliens d'être fidèles à leurs premières maximes et à l'amitié du peuple romain. Aussitôt de nombreux orateurs se levèrent pour lui répondre, les uns se plaignant en des termes modérés et polis de ce que les Romains ne les associaient pas aux bénéfices de la victoire et n'observaient point les anciens traités; les autres, au contraire, les accusant avec violence et allant jusqu'à dire que sans les Étoliens ils n'auraient jamais pu, ni péné-

[1] Successeur d'Attale.

trer en Grèce, ni vaincre Philippe. Cnéus ne crut pas devoir répondre à ces diverses attaques, et engagea les Étoliens à envoyer des députés à Rome où le sénat leur rendrait justice : c'est ce qu'ils firent. Telle fut la fin de la guerre contre Philippe.

(Retour à l'histoire d'Antiochus. — Ce prince, poursuivant ses conquêtes, était alors en Ionie. — Il attaque Éphèse.)

XXXII. C'était une ville qu'il convoitait ardemment à cause de sa belle position : elle était comme une citadelle qui menaçait, et par terre et par mer, l'Ionie et les villes de l'Hellespont; elle pouvait aussi servir aux rois d'Asie de boulevard contre les attaques de l'Europe.

(Il prend cette ville, et de là se rend vers l'Hellespont. Il reçoit la soumission de quelques places de la Chersonèse, envoie assiéger Smyrne et Lampsaque, attaque Lysimaque en personne, s'en empare, et continue sa marche.)

XXXIII[1]. Tout réussissait au gré d'Antiochus, et déjà il se trouvait en Thrace lorsque Cornélius débarqua à Sélymbria. Cornélius avait été envoyé par le sénat pour amener un accommodement entre Antiochus et Ptolémée. Vers la même époque arrivèrent aussi en Thrace une partie des dix commissaires, Publius Lentulus de Bargylis, Lucius Térentius et Publius Villius de Thasos. Le roi fut à peine informé de leur présence qu'il se rendit à Lysimaque où tous se trouvèrent réunis quelques jours après. Par un heureux hasard Hégésianax et Lysias, ambassadeurs d'Antiochus auprès de Titus, étaient aussi de retour. Les premières entrevues particulières du roi et des députés romains furent pleines de bienveillance et d'affabilité réciproques; mais dès que, dans un conseil général, il fut question des affaires politiques, les

[1] Ces premières lignes jusqu'à Antiochus et Ptolémée font partie, dans l'édition Firmin Didot, du paragraphe XXXII.

choses prirent une tout autre face. Lucius Cornélius demanda d'abord qu'Antiochus retirât ses troupes des villes qui appartenaient à Ptolémée et qu'il lui avait prises. Il insista aussi pour qu'il évacuât celles dont Philippe avait été maître, rien ne pouvant être plus ridicule que de laisser Antiochus recueillir tous les fruits de la guerre soutenue par les Romains contre Philippe. Il lui recommanda encore de respecter les villes libres, et finit par dire qu'il admirait dans quel but Antiochus avait passé en Europe avec tant de forces de terre et de mer; ou plutôt, qu'il voulût attaquer les Romains était la seule supposition que pussent faire des esprits raisonnables. Après cette sortie, il se tut.

XXXIV. Le roi répondit que d'abord il ne savait à quels titres les Romains venaient lui disputer les villes asiatiques; que ce droit leur appartenait moins qu'à tout autre, et il les pria de ne s'immiscer en aucune façon aux affaires de l'Asie : il ne s'occupait pas, lui, de celles de l'Italie. S'il était passé en Europe avec ses troupes, c'était pour la Chersonèse et les villes de Thrace. L'autorité en ces lieux lui revenait, disait-il, plus légitimement qu'à personne, puisque après avoir, dans le principe, formé le royaume de Lysimaque, à la suite d'une guerre où Séleucus fut vainqueur de ce prince, la Chersonèse et la Thrace avaient été jointes aux États de Syrie par le droit des armes; plus tard, tandis que d'autres objets occupaient ses ancêtres, Ptolémée, puis Philippe, s'étaient emparés de ces provinces, et à son tour il les avait, non pas prises en abusant des malheurs de Philippe, mais reprises à la faveur de circonstances opportunes. Rétablir dans leur patrie les habitants de Lysimaque chassés par les Thraces, et réparer leur ville, ne pouvait être une injure pour Rome; son intention en cela n'était pas d'attaquer les Romains, mais de faire de cette ville la capitale de son fils Séleucus; enfin, il désirait que les villes libres de l'Asie dussent leur liberté, non pas à un ordre des Romains,

mais à sa générosité. Pour ce qui concernait Ptolémée, il s'arrangerait sans peine à l'amiable avec ce prince, et il avait résolu de s'unir à lui par des liens, non-seulement d'amitié, mais de parenté même.

XXXV. L. Cornélius demanda qu'on fît venir dans le conseil les habitants de Lampsaque et de Smyrne, et qu'on leur permît de parler. Parménion et Pythodore représentèrent les habitants de Lampsaque, Coranus ceux de Smyrne. Comme ils s'exprimaient avec une grande hardiesse, le roi fatigué de paraître rendre compte de sa conduite à ses adversaires sous l'arbitrage des Romains, interrompit Parménion : « C'en est assez, dit-il, ce n'est pas au tribunal des Romains, mais à celui des Rhodiens que je consens à soumettre nos débats. » A ces mots on leva la séance, sans que rien eût été décidé.

(Le bruit se répand que Ptolémée n'est plus[1]. — On se sépare. — Antiochus se dirige vers l'Égypte. — Mais il apprend que la nouvelle de la mort du prince est fausse. — Il revient à Séleucie.)

(A ce propos, retour sur l'histoire d'Égypte. — Continuelles révolutions. — Tlépolème est remplacé par Aristomène l'Acarnanien. — Scopas, de qui les revers en Palestine avaient déjà abaissé la puissance, se compromet encore par de sourdes intrigues. — Sédition au sein même de la cour. — Il manque de courage au moment solennel.)

XXXVI. Beaucoup d'hommes ont le désir de belles et audacieuses entreprises, mais peu osent les exécuter. Scopas cependant avait bien plus de chances favorables que Cléomène pour tenter d'agir. Cléomène, prévenu dans ses desseins, avait été réduit à renfermer tout son espoir en ses amis et ses esclaves, et loin de se décourager, il épuisa toutes les ressources, aimant mieux une mort honorable qu'une vie honteuse. Scopas au contraire qui avait pour lui des forces imposantes et cette heureuse circonstance de la minorité du prince,

[1] Tite Live, liv. XXXIII, chap. XLI.

fut prévenu au milieu de ses lenteurs et de ses délibérations. Aristomène, en effet, informé qu'il rassemblait ses amis dans sa maison et délibérait avec eux, avait envoyé un des gardes lui dire de se rendre au conseil. A ces mots Scopas perdit tellement le sens qu'il n'osa ni achever ses projets, ni obéir aux ordres du roi (or rien de plus fatal qu'une telle incertitude), jusqu'à ce qu'Aristomène, profitant de ses hésitations, fit entourer sa maison de soldats et d'éléphants, et chargeât Ptolémée, fils d'Eumène, d'aller le chercher, suivi de quelques jeunes gens, et de l'amener de bon gré, sinon, de force. Ptolémée, introduit auprès de l'Étolien, lui annonça que le roi l'attendait; et comme celui-ci, au lieu de le suivre, resta quelque temps immobile les yeux attachés sur lui, semblant le menacer et admirer son audace, Ptolémée s'approcha de lui et le saisit hardiment par sa chlamyde. Scopas appela son monde pour lui porter secours. Mais plusieurs jeunes gens de la suite de Ptolémée accoururent, et l'un d'eux ayant dit à Scopas que sa maison était cernée, sans résister davantage il suivit Ptolémée avec ses amis.

XXXVII. Dès qu'il parut dans le conseil, le roi lui reprocha sa conduite en peu de mots. Mais après le roi, Polycrate, qui revenait de Chypre, et ensuite Aristomène, prirent la parole et invoquèrent contre lui les mêmes griefs qu'on avait déjà fait valoir. On lui reprocha en outre ses conciliabules et sa désobéissance au roi, qui l'avait en vain appelé. Du reste ce ne furent pas seulement les conseillers du prince qui firent entendre ces plaintes, mais encore les envoyés mêmes de pays étrangers. Aristomène, pour accuser Scopas, avait eu recours à plusieurs Grecs distingués, alors en Égypte, et à des Étoliens qui étaient venus en ambassade afin de traiter de la paix : parmi eux se trouvait Dorimaque, fils de Nicostrate. Scopas essaya d'opposer à ces attaques quelques mots de défense, mais personne, à cause de sa folle conduite, ne voulut lui prêter

l'oreille, et il fut jeté en prison avec ses amis. La nuit suivante Aristomène le fit périr par le poison ainsi que ses complices et sa famille. Quant à Dicéarque, il le fit passer par le fouet et par les tortures avant le coup de la mort, et en définitive on ne lui infligea qu'un juste châtiment, que demandait la Grèce entière. Dicéarque était l'homme que Philippe, lorsqu'il voulut s'emparer traîtreusement des Cyclades et des villes de l'Hellespont, avait mis à la tête de la flotte, et ce méchant, chargé d'une mission ouvertement sacrilége, loin de croire commettre un crime, pensa apparemment imposer aux dieux et aux hommes par la grandeur même de son impudence. En quelques lieux qu'il abordât, il élevait deux autels, l'un à l'Impiété, l'autre à l'Iniquité. Il y fit des sacrifices et rendit à ces divinités nouvelles un culte assidu. Aussi me semble-t-il n'avoir subi que la peine qu'il méritait au nom des dieux et des hommes. Le roi permit à tous les Étoliens qui voulaient retourner dans leur patrie de partir avec leurs biens.

XXXVIII. On connaissait déjà de son vivant la cupidité de Scopas, qui l'emportait de beaucoup sur celle de tous les autres hommes, mais ce fut surtout après sa mort qu'on l'apprécia tout entière, à la vue des sommes immenses d'or et d'argent qu'on trouva chez lui. De moitié avec le débauché et grossier Charimortus, il épuisa bientôt les ressources de l'empire. Quoi qu'il en soit, lorsque les courtisans eurent réglé les affaires des Étoliens, on s'occupa de la reconnaissance du roi comme majeur. Ce n'est pas que l'âge du prince le demandât, mais on pensait que l'État s'affermirait et commencerait à mieux aller si le roi semblait être son maître. On fit donc somptueusement les préparatifs de cette cérémonie, et l'avénement du roi fut célébré avec un éclat digne de l'empire. On dit que c'est Polycrate qui contribua surtout à faire adopter cette mesure. Il avait, du temps même de Ptolémée Philopator, tout jeune encore, figuré dans la cour au premier rang par son crédit et

par ses services, et sa fortune était restée la même avec le nouveau roi. Chargé du gouvernement de Chypre en plusieurs circonstances difficiles et de la perception des impôts en cette île, non-seulement il sut la conserver au jeune prince, mais encore y ramassa des sommes considérables qu'il venait précisément d'apporter à Ptolémée, en laissant à sa place Ptolémée de Mégalopolis. Après avoir acquis par là pour le moment une grande faveur, et plus tard des richesses immenses, il vint donner avec l'âge contre l'écueil d'une vie de désordres et de débauches. Ptolémée, fils d'Agésandre, mérita dans sa vieillesse la même renommée que Polycrate. Quand il en sera temps nous ne craindrons pas de dire les actions honteuses qu'ils se permirent, étant au pouvoir.

FRAGMENT.

Ils déclarèrent que s'ils étaient réduits à pareille chose, ils finiraient par se rendre eux et leur ville aux Romains.

LIVRE XIX.

SOMMAIRE.

I, II. Caton soumet toutes les villes en deçà du Bétis. Manœuvre de la cavalerie celtibérienne, quand l'infanterie est pressée. Excellence de leurs armes. Importance de la lutte engagée en Espagne. — II. Nabis. Rachat des prisonniers romains vendus par Annibal aux Achéens.

(Si l'on considère que dans les livres précédents il ne se trouve absolument rien qui se rapporte aux guerres d'Espagne, pas même un nom de ville, depuis le retour de Scipion, on peut légitimement conclure que Polybe avait presque exclusivement consacré ce livre au récit de la lutte de Rome contre les provinces de l'Occident. — Après avoir donc remonté à l'origine même de la révolte de l'Espagne et parlé peut-être de Cornélius Céthégus, de Minucius, de Lentulus, il arrivait à Caton et disait :)

Toutes les villes en deçà du Bétis virent leurs murs détruits par l'ordre de ce général. Ces villes étaient nombreuses et pleines d'une population guerrière.

(Les Celtibériens figurèrent dans cette lutte, tantôt comme ennemis, tantôt comme mercenaires; de là les deux fragments suivants [1] :)

1. Les Celtibériens ont une manœuvre qui leur est particulière. Lorsqu'ils voient leur infanterie pressée, les cavaliers descendent de leurs montures et laissent les chevaux rangés en ligne. A l'extrémité des rênes ils attachent de petits bâtons qu'ils fixent dans la terre, et dressent ainsi leurs chevaux à demeurer tranquilles, jusqu'à ce qu'ils viennent leur enlever cette attache.

[1] Ces fragments sont rejetés d'ordinaire parmi les fragments historiques.

II. Les Celtibériens l'emportent de beaucoup sur tous les autres peuples dans l'art de fabriquer les épées. Elles ont une pointe fort solide, et frappent également bien d'estoc et de taille. Les Romains, à partir de leurs guerres contre Annibal, abandonnèrent les épées jusqu'alors en usage chez eux, pour prendre celles des Espagnols. Ils purent bien en imiter la forme et la fabrication; mais l'excellence du fer et je ne sais quel fini dans la trempe, voilà ce qui leur a toujours manqué.

(On peut ajouter encore ce fragment où Polybe indique la gravité de cette guerre d'Espagne [1] :)

Rome tout entière, comme suspendue à l'approche de ces grands événements, voyait avec terreur les Espagnols lui résister en face.

(Dans ce même livre, histoire des troubles de la Grèce. — Nabis, à Argos, inquiète les Romains. — La guerre lui est déclarée. — Nabis demande une entrevue à Titus. — Il rejette ses propositions. —Prise de Lacédémone.—La paix est conclue, mais elle dura peu.)

Bientôt Nabis, à qui pesaient ces rudes conditions, ne persévéra pas dans ses promesses.

(Cependant Titus, la Grèce pacifiée, se prépare à quitter le pays; il demande aux Grecs de rendre tous les prisonniers romains qui leur avaient été vendus par Annibal durant les guerres puniques [2].)

Et grand était le nombre de ces captifs. Une preuve de ce fait, c'est qu'il en coûta cent talents aux Achéens, bien qu'ils eussent fixé à cinq cents deniers le prix à payer par tête aux maîtres des prisonniers.

[1] Tite Live, liv. XXXIII, chap. XLIII.
[2] Tite Live, liv. XXXIV, chap. L.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

430255

Digitized by Google

430255. $ 3.00

413

Digitized by Google